PARTS OF THE ORIGINAL DOCUMENT

ARE OF POOR REPRODUCTIVE QUALITY

CERTAINES PARTIES DU DOCUMENT ORIGINAL

SONT DE PIÈTRE QUALITÉ DE REPRODUCTION

L'ITINÉRAIRE TOPONYMIQUE DE LA MAURICIE À L'OUTAOUAIS

Études et recherches toponymiques, 11

Québec

87-03278/

Itinéraire toponymique de la Mauricie à l'Outaouais

En collaboration

Études et recherches toponymiques, 11
Québec

Le contenu de cette publication
a été réalisé par la
Commission de Toponymie

Cette édition a été produite
par Les Publications du Québec

Carte de base de la page couverture:
Le Québec et ses régions touristiques
1980
Gouvernement du Québec
Ministère de l'Énergie et des Ressources

Gouvernement du Québec
Dépôt légal-4e trimestre 1986
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-551-08798-8

Table des matières

	Page
Préface	VII
Remerciements	IX
Introduction	XI
Cartographie	1
Mauricie	13
Du Saint-Maurice à la Batiscan	17
La vallée industrielle et urbaine	29
Le parcours mauricien	37
Le nord du Saint-Maurice	45
Le parcours de Yamachiche	51
Lanaudière	59
Le parcours de Joliette	63
Le centre de Lanaudière	71
Vers le pays de la Matawinie	81
Laurentides	87
Le parcours de Lachute	89
Le parcours de Morin-Heights	95
Le parcours de Mont-Laurier	103
Outaouais	123
Le parcours de l'Outaouais	125
Le parcours de la rivière Gatineau	139
Le parcours de la rivière de la Petite Nation	151
Conclusion	159
Bibliographie	161
Index	167

Préface

Qu'y a-t-il en commun, dans cette aire toponymique, entre les quatre régions qui la façonnent? La question essentielle n'est pas là; disons que les limites arbitraires choisies, entre l'Outaouais et le Saint-Maurice, n'enferment pas un espace signifiant. La portion d'espace outaouaise participe peu, à première vue, de «l'esprit des lieux» mauriciens ou lanaudois. Rapidement examiné, ce rapaillage régional pourrait bien avoir peu de sens. Je l'ai moi-même, en d'autre temps, critiqué pour ce qui me paraissait un mariage contre nature, ou mieux contre-culture. Il faut dire que je redoutais un itinéraire toponymique reliant seulement Laurentides et Lanaudière, alors que cette dernière, après des années de revendications, venait de se voir reconnue région administrative autonome, après une difficile partition du territoire régionalisé Laurentides-Lanaudière.

Nous trouvons, dans ce livre-parcours, un territoire où se trouvent continuités et discontinuités physiques et culturelles avec un même liant géographique qui les cimente.

En effet, la chaîne montagneuse des Laurentides couvre, en totalité ou en grande partie, les quatre régions et leur donne une structure paysagère semblable. Donc une unité biophysique qui soude les unes et les autres; des montagnes anciennes, plutôt des collines basses à de moyenne altitude (jusqu'à 700 ou 800 m), avec le même couvert végétal de forêt mixte. Rapidement, vers le nord, dominent les résineux (sapins et épinettes). Le tout est ponctué d'établissements de colonisation relativement récents, les plus anciens remontant au milieu du siècle dernier. Je présente un même environnement qui s'est ouvert aux chantiers de coupe du bois, depuis la quête des grands pins pour la construction des navires jusqu'aux demandes plus larges de l'industrie papetière. Les grands chantiers de l'Outaouais (les premiers d'importance au Québec), de la Matawinie et de la Haute-Mauricie font partie de l'histoire économique du pays, mais sont aussi entrés dans la culture avec leurs importants déplacements d'hommes en quantité et en durée, de la fin septembre à Pâques.

Ces régions sont nées d'un rapport intense homme/forêt: le bûcheron ouvre la forêt pour la compagnie anglo-saxonne et le colon ouvre sur son lot, en défrichant quelques acres de terre ingrate pour son jardin et le foin de son maigre cheptel. Le missionnaire-colonisateur, prêtre séculier ou oblat de Marie-Immaculée, n'est jamais loin; il suit de près ou devance le forestier, en l'accompagnant aux chantiers ou en fondant des paroisses, communautés catholiques écloses souvent en pleine sauvagerie. L'action exemplaire des curés Brassard et Provost ouvrant Saint-Michel-des-Saints et Saint-Zénon en 1862 et 1866, avec un saut de plus de 50 kilomètres vers un nord accidenté et boisé. Le front pionnier se couvre de villages aux noms tirés du martyrologe. Le XIX^{e} siècle québécois ne donnera plus de noms descriptifs ou dédicatoires profanes à ses villages, mais des références significatives à l'appropriation canadienne-française catholique du territoire: plus de Lanoraie, Trois-Rivières ou Hull, mais des Sainte-Adèle, Saint-Sauveur, Sacré-Coeur-de-Jésus. Des entrepreneurs forestiers ou industriels maintiennent quelquefois le toponyme du lieu-dit où ils installent leur infrastructure: Shawinigan, La Tuque, Grand-Mère. Dans d'autres cas, l'espace est occupé en premier par des gens de langue anglaise, dans le cordon géographique des premiers cantons érigés «au bout» des seigneuries. On remarquera aussi que les Saint-Louis ont disparu avec la fin du Régime français (référence aux rois de France) et que fleurissent les Sainte-Anne. La toponymie religieuse évolue elle aussi selon les aléas de l'histoire.

Cet itinéraire, malheureusement trop rapide, ne peut donner tous les noms spontanés des lieux-dits, des rangs et des chemins: il y en a pourtant de savoureux mais pas encore tous répertoriés officiellement; seul l'usage des gens les retient, comme un héritage précieux mais trop souvent réservé. Il existe trop de strates «officielles» qui noyent sur les panneaux et cartes, à l'intention des villégiateurs, ou pêcheurs-chasseurs des zec et parcs, les toponymes sans noms d'auteur qui en disent long sur les réactions populaires au milieu physique et social (réactions au clergé, réactions à l'Anglais). La Commission de toponymie a décidé de rechercher et conserver les noms de lieux tels que l'usage des gens le rapporte. Il ne faudrait pas, au même moment, que les usagers eux-mêmes en viennent à douter de leur patrimoine toponymique vu comme souvenir misérable et que disparaissent des rangs et lacs qu'ils avaient signifiés, après les meubles anciens des cuisines, les noms qui sonnent à l'oreille comme une musique de la région.

Christian Morissonneau, géographe,
Commissaire, Commission de toponymie

Remerciements

Le présent ouvrage est le résultat du travail concerté de plusieurs collaborateurs. La recherche et la rédaction des rubriques toponymiques ont été réalisées en grande partie par les historiens René Hardy et Alain Gamelin de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour la Mauricie; par les géographes Gilles Boileau de l'Université de Montréal et Monique Potvin pour Lanaudière et Laurentides; cette dernière a aussi effectué la recherche et rédaction des rubriques toponymiques pour l'Outaouais; Jacques Fortin de la Commission de toponymie a assumé la responsabilité de l'ensemble du dossier tout en étant l'auteur d'un certain nombre de rubriques toponymiques dans les différentes régions. Il ne faut pas oublier le travail de Marie-Claire Belzile qui a conçu l'organisation du manuscrit en plus d'en effectuer une révision tant du fond que de la forme. Tout au long de la préparation de cette publication, elle a émis de précieux commentaires.

Il faut signaler aussi l'apport de Jean-Yves Dugas de la Commission de toponymie au niveau des gentilés, de Serge Labrecque au niveau de la cartographie, de Christian Morissonneau et de Denis Chabot au niveau de l'introduction et de la révision de la section sur Lanaudière, de Henri Dorion, Jean-Claude Fortin, Jean Poirier, Alain Vallières, Christian Bonnelly et Réal Dumoulin qui se sont chargés de la révision finale.

Il est aussi nécessaire d'exprimer des remerciements à toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à la réalisation de cet itinéraire toponymique.

Introduction

La présente publication invite le lecteur à visiter quatre régions: trois situées sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent et une autre sur celle de la rivière des Outaouais.

Le trajet s'effectuera donc d'est en ouest en passant par les régions de la Mauricie, de Lanaudière et des Laurentides pour se terminer dans celle de l'Outaouais. Cet itinéraire complète et même, à l'occasion, reprend certaines données toponymiques pour chacune de ces régions, publiées en 1984 dans l'**Itinéraire toponymique du Saint-Laurent, ses rives et ses îles** et, pour la section littorale comprise entre Trois-Rivières et Montréal, dans l'**Itinéraire toponymique du chemin du Roy**, publié en 1981. Le contenu des différents parcours permet une entrée en matière à l'histoire sociale, économique, politique et à la géographie québécoise à travers une synthèse toponymique de plus de 530 noms de lieux présentés sous forme de rubriques. Nous nous en tenons aux divisions administratives (municipalités, municipalités régionales de comté, parcs, réserves, cantons), aux réseaux hydrographiques (rivières Saint-Maurice et des Outaouais, réservoir Baskatong, lac Chapleau) et à quelques unités topographiques (îles Calumet et Kettle, monts Tremblant et Philippe-Morel). Les toponymes nous feront découvrir les différentes étapes de la colonisation et seront illustrés par une description d'événements s'y rattachant.

Les régions étudiées sont aujourd'hui parcourues et habitées par différentes ethnies: Algonquins, Attikameks, Français et Anglais. Depuis des milliers d'années, ces régions ont été occupées par les Amérindiens. Ces derniers ont vu leur mode d'occupation modifié par la venue des Européens. Cette période de coexistence au XVII[e] et au XVIII[e] siècle se caractérisa par la traite des fourrures. Avec le XIX[e] siècle, ces territoires ont été de nouveau modifiés avec la colonisation et la venue de nombreux colons francophones et anglo-saxons.

Dès le XVIII[e] siècle, les régions longeant le fleuve sont vouées à la colonisation pour des fins agricoles, dans le cadre du système seigneurial sous le Régime français. Par ailleurs, les régions situées plus au nord, dans Lanaudière et dans les Laurentides, se colonisent avec le système des cantons sous le Régime anglais.

Vers le milieu du XIX[e] siècle, le Québec connaît une transformation sensible. La plaine du Saint-Laurent qui contient les meilleures terres du Québec est à peu près totalement occupée. Les fils de cultivateurs à la recherche de nouvelles terres doivent donc remonter vers les contreforts des Laurentides (Mauricie, Lanaudière, Laurentides). À la même période, le Québec amorce une industrialisation qui amène les populations rurales vers les nouveaux centres industriels et, concurremment, suscite un mouvement migratoire vers la Nouvelle-Angleterre.

Devant cette situation, les milieux politiques canadiens-français et le clergé s'inquiètent. Le clergé réagit et prend en charge le mouvement de colonisation afin de le relancer et de l'encadrer. Il cherche à maintenir la société québécoise en conformité avec les valeurs traditionnelles et rurales des pionniers, tout en maintenant leur importance. Il vise de plus à enrayer la menace de la survie canadienne-française. L'intervention du clergé se manifeste sur le plan idéologique et institutionnel par le développement de sociétés de colonisation qui facilitent l'établissement de colons dans les nouvelles terres au nord des seigneuries.

Lors de la même période, pour les terres situées à proximité de la rivière des Outaouais, on assiste au développement de l'industrie du bois, depuis Fort-Coulonge en allant vers la région des Laurentides. On voit apparaître, entre autres, tout un réseau de scieries et, plus tard, de papeteries.

Cette industrialisation amène, dans ces régions, le développement de villes telles que Hull, Saint-Jérôme, Joliette et Trois-Rivières.

Avec le XX[e] siècle, ces industries de sciage et de papier poursuivent leur expansion concurremment avec le développement des ressources hydro-électriques dont celles du Saint-Maurice et de l'Outaouais; elles permettront un développement industriel qui entraînera la création de villes telles que La Tuque, Shawinigan, Grand-Mère.

La toponymie de ces régions n'est qu'exceptionnellement statique. Les transformations socio-historiques que l'on observe contribuent à des modifications toponymiques nombreuses.

La méthodologie adoptée pour la rédaction des rubriques dans chacun des parcours a été de faire ressortir les différentes dénominations pour une même entité. Cette recherche a donc réclamé une diversité de documents cartographiques et monographiques ainsi que la consultation de plusieurs revues d'histoire locale et régionale.

Comme le lecteur pourra le noter, les travaux de Joseph Bouchette, de Pierre-Georges Roy, d'Hormisdas Magnan et du Conseil de la culture de Lanaudière ont largement inspiré les chercheurs. Toutefois, une mise à jour s'est imposée pour actualiser ces données toponymiques dans le but de tenir compte des recherches plus immédiates.

Cartographie

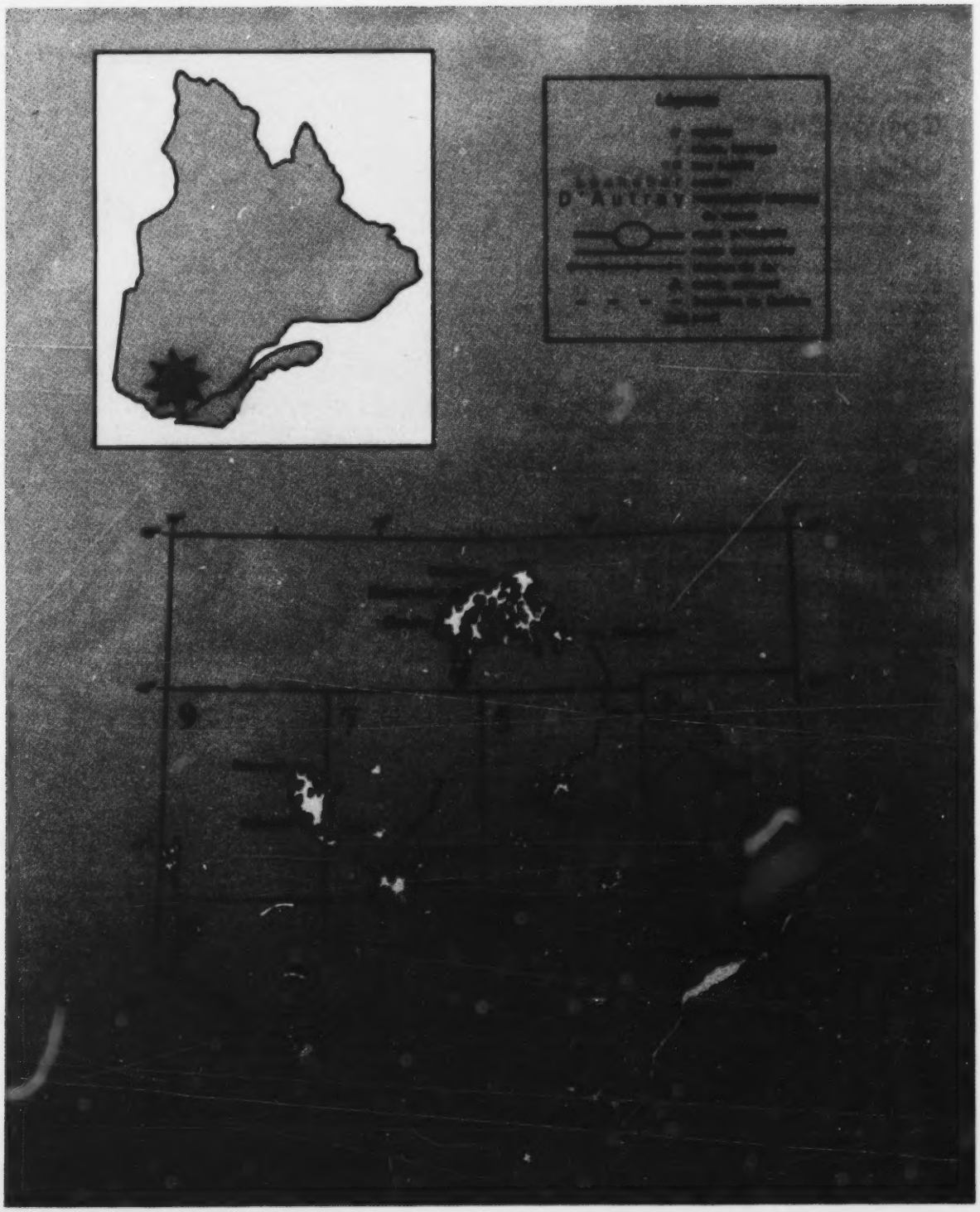
Le territoire exploré par cet itinéraire, compte tenu de ses composantes régionales, se prêtait davantage à une représentation cartographique globale plutôt que sectorielle.

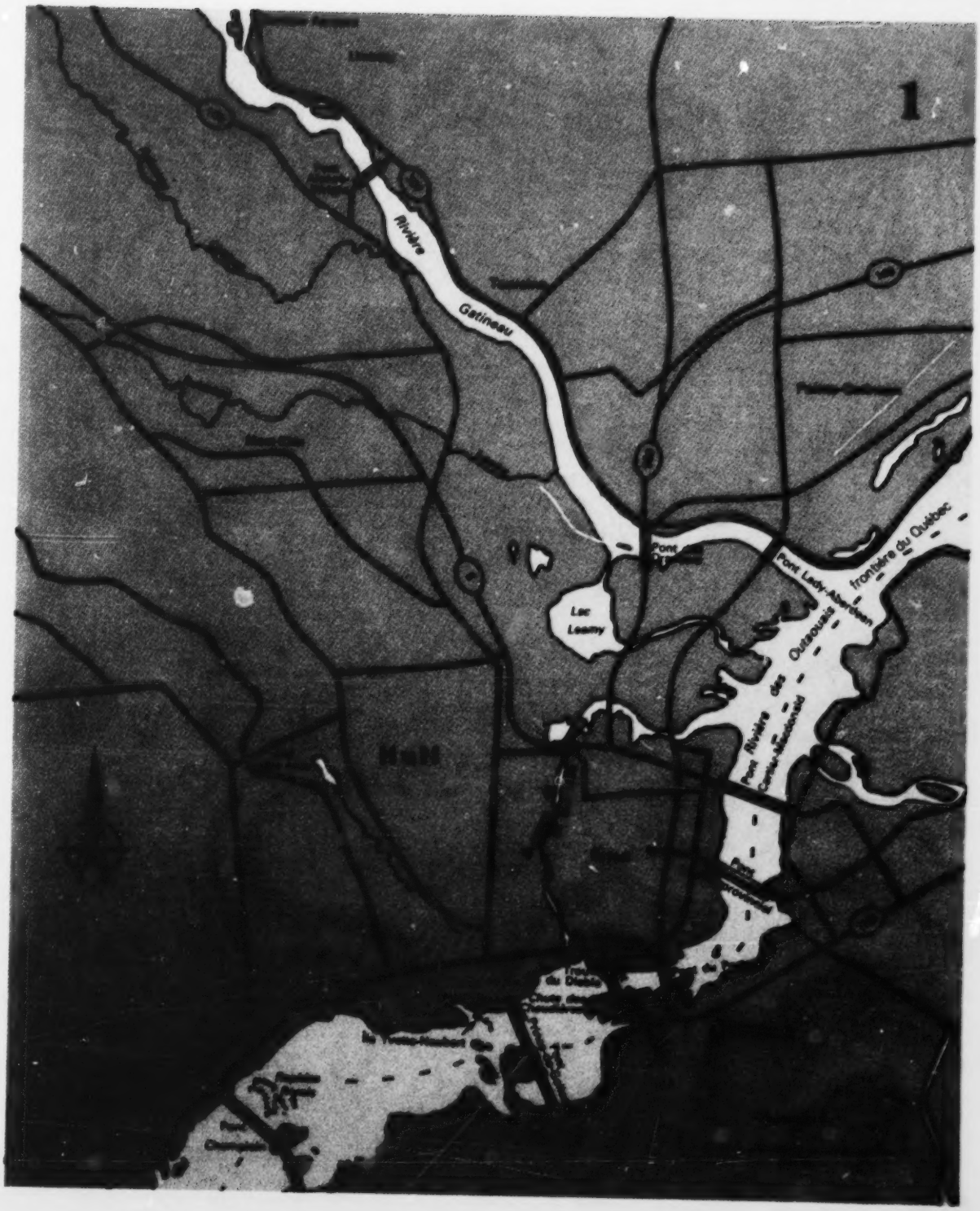
Ainsi, nous présentons dans les pages qui suivent tout d'abord une carte-repère de l'aire toponymique considérée et une carte à grande échelle de la région de Hull (carte 1) dû au foisonnement de microtoponymes hullois.

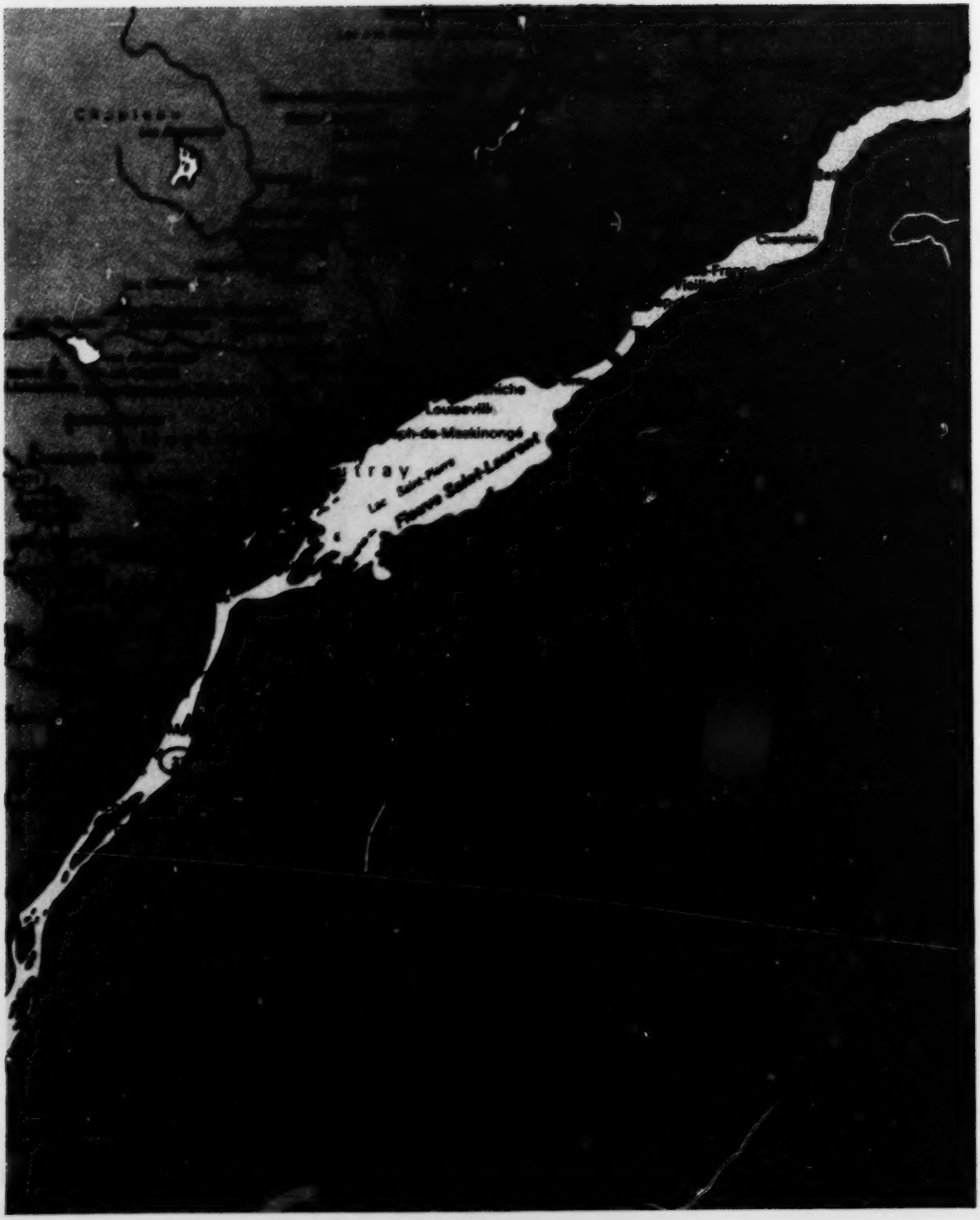
La séquence des planches suivantes (cartes 2 à 9) s'inspirent de l'axe de pénétration des premiers Européens qui ont nommé le territoire étudié. C'est pourquoi notre périple débutera à Trois-Rivières et son arrière-pays pour se terminer dans l'Outaouais.

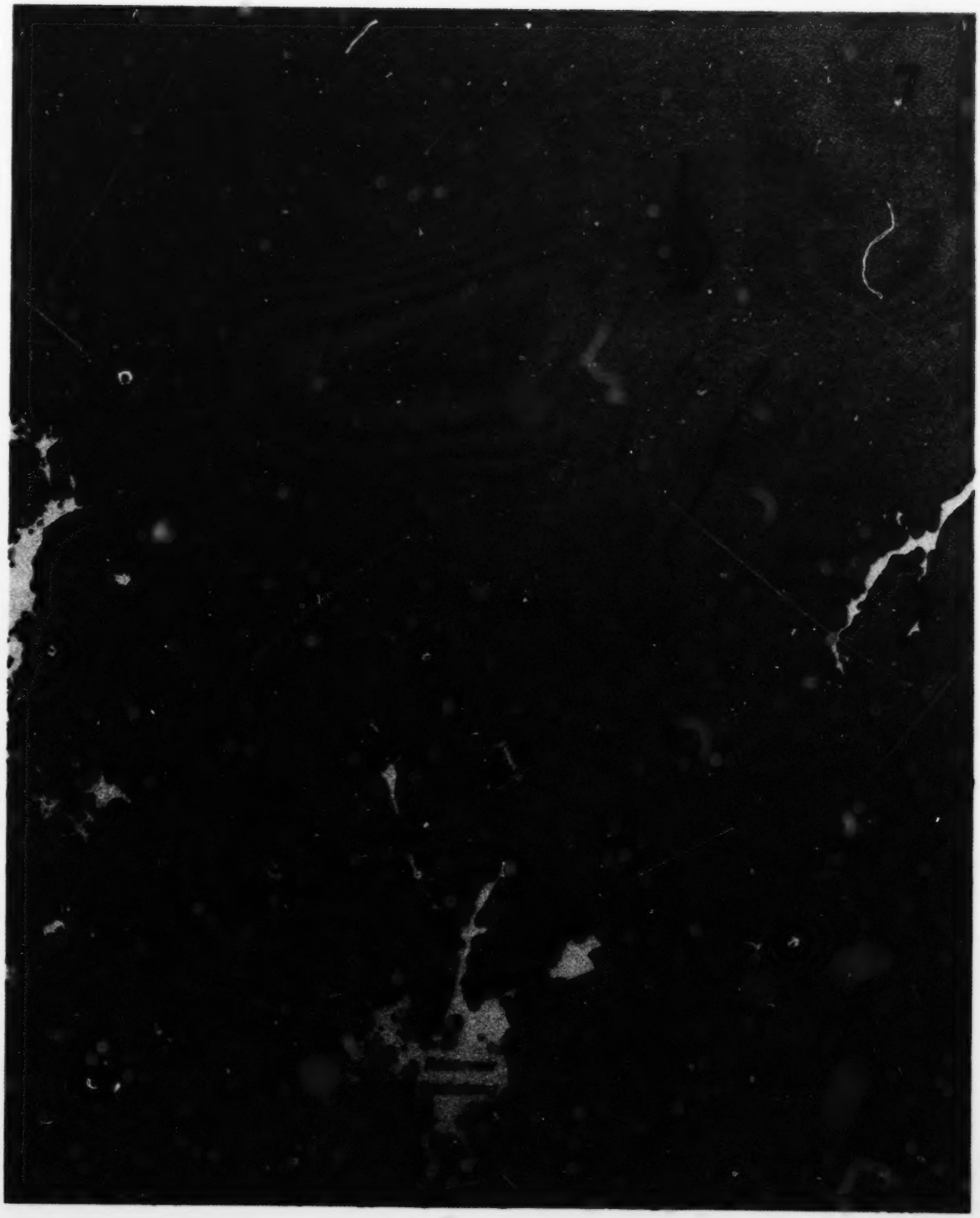
Chacune des rubriques signalées en entrée se retrouve sur l'une ou l'autre carte afin que le lecteur puisse se localiser facilement. Il arrive même que les cartes indiquent des toponymes accessoires afin de faciliter le repérage visuel.

Soulignons enfin qu'il n'y a pas de lien entre les différents parcours et les cartes numérotées de 1 à 9.




1
Rivière
Gatineau
Pont
Lac
Leamy
Pont Lady-Aberdeen
frontière du Québec
Outaouais
Pont Rivière des
Outaouais-Nationale
Hull
Pont


Louiseville
Trois-Rivières
Pierre-Saint-Laurent



Mauricie

Du Saint-Maurice à la Batiscan
La vallée industrielle et urbaine
Le parcours mauricien
Le nord du Saint-Maurice
Le parcours de Yamachiche

Mauricie

Cette région, qui se constitua à partir du milieu du XIX^e^ siècle en se déployant de la rive nord du Saint-Laurent vers l'intérieur des terres, ne fut nommée Mauricie qu'au début des années 1930. Le toponyme proposé par l'historien Albert Tessier et un groupe de régionalistes s'imposa presque tout de suite en remplacement des expressions Vallée du Saint-Maurice et Saint-Maurice qui prévalaient depuis la décennie de 1860. Remarquons qu'au moment où il fut adopté, le néologisme Mauricie et les noms qu'il remplaçait ne désignaient que le territoire drainé par la rivière. Mais il acquit avec le temps une connotation spatiale beaucoup plus vaste: sur la rive nord du fleuve, il identifie actuellement le territoire compris approximativement entre Maskinongé et La Pérade, et, sur la rive sud, un espace situé en bordure du fleuve à l'intérieur de limites est et ouest à peu près équivalentes. En fait, en aval et en amont du fleuve qui la traverse, la région mauricienne correspond au territoire du Gouvernement de Trois-Rivières sous le Régime français. Elle correspond aussi à ce que les journaux de la seconde moitié du XIX^e^ siècle appelaient le district de Trois-Rivières et à ce que d'aucuns désignaient sous le nom de Région de Trois-Rivières au début XX^e^ siècle. En somme, le nom de Mauricie fut créé pour identifier une zone où l'économie était fortement intégrée et dynamique à l'intérieur d'une région historique plus vaste. Mais, à la faveur de l'évolution des divers facteurs qui contribuent à l'éclosion d'un sentiment d'appartenance, il en vint à désigner l'ensemble de la région historique.

L'itinéraire toponymique de la Mauricie que nous présentons couvre la totalité du territoire au nord du fleuve, soit la partie du territoire qui fut occcupée et aménagée au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle dans la foulée de la progression de l'exploitation forestière. Pour comprendre le processus de structuration de cet espace et pour mieux éclairer les caractéristiques de sa toponymie, soulignons ici les grands traits de son histoire.

Au début du XIX^e^ siècle, les guerres napoléoniennes obligèrent la Grande-Bretagne à interrompre son commerce de bois avec les pays de la mer Baltique pour s'approvisionner dans ses colonies de l'Atlantique. L'exploitation forestière démarra ainsi de façon intensive sur les versants des grandes rivières qui drainent les eaux du bouclier laurentien vers le fleuve et influença grandement le développement de la colonisation vers l'intérieur du territoire. À cette époque, l'espace habité de la Mauricie ne s'étendait guère au-delà d'une mince bande de terre d'une dizaine de kilomètres en bordure du fleuve. Mais les habitants, incités par la perspective de gagner un revenu d'appoint dans les chantiers d'abattage et d'y trouver un marché pour leurs produits agricoles, empruntèrent les chemins tracés par les entrepreneurs forestiers et s'établirent de plus en plus loin vers l'intérieur. Cette extension de l'écoumène se fit en trois étapes qui correspondent aux grandes phases de l'évolution de l'économie forestière.

De 1810 environ jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, les entrepreneurs forestiers s'attaquèrent à la forêt des basses terres du Saint-Laurent en empruntant la vallée de la rivière du Loup, de la rivière Yamachiche et de la rivière Batiscan. Neuf paroisses furent fondées durant cette période, toutes situées le long des rivières afin de profiter de l'énergie hydraulique pour actionner les scieries et les moulins. En dépit de ces progrès, le front pionnier n'avait pas encore atteint en 1850 la zone du contrefort, sauf du côté de Saint-Paulin où les défrichements avaient progressé plus rapidement grâce à l'implantation, à Hunterstown, de la scierie de l'Américain Kimpton, en 1824. Ailleurs dans la région, la limite du peuplement se situait approximativement à mi-chemin entre les Laurentides et le fleuve. Cependant, la vallée du Saint-Maurice au cours de cette période était restée peu exploitée et à peine habitée, d'une part parce que les terres qui bordaient la rivière jusqu'à la hauteur de la chute de Shawinigan avaient été concédées aux locataires des forges du Saint-Maurice, d'autre part parce que le cours de la rivière était hérissé de chutes et de rapides qui rendaient le flottage des billes difficile et coûteux.

Une deuxième phase débuta au tournant des années 1850 par la mise en vente, pour la colonisation, des terres des forges du Saint-Maurice et par la construction de glissoires à billes et d'estacades sur le Saint-Maurice. L'aménagement de la rivière donnait accès à un immense territoire forestier qui fut divisé en concessions et entièrement loué par le gouvernement à des entrepreneurs venus d'un peu partout au Québec. Ce n'était plus par centaines, mais par milliers que les bûcherons trouvèrent à s'employer dans les chantiers de la Mauricie. On en comptait près de 2 000 en 1860, puis 6 000 en 1875. Le développement des activités forestières dans l'arrière-pays entraîna une vigoureuse poussée des défrichements. L'espace habité et mis en culture progressa vers le contrefort des Laurentides qu'il atteignit en plusieurs points dès le début des années 1880. Il continua de s'étendre quelque peu par la suite, pénétrant à l'intérieur du bouclier par les vallées des rivières pour en arriver à la fin du siècle à occuper tous les sols utiles à l'agriculture. Vingt nouvel-

les paroisses furent fondées au cours des années 1850-1900 dont quatorze avant la crise de l'économie occidentale qui sévit dans la Mauricie à partir de 1875.

Le ralentissement que nous observons dans le mouvement de conquête du sol, après 1875, ne s'explique pas entièrement par la crise qui se prolongea à travers l'économie forestière régionale jusqu'au début des années 1890. Les difficultés économiques eurent aussi pour effet de faire prendre conscience aux élites régionales qu'il était irréaliste d'inciter au défrichement à l'intérieur du bouclier où les sols étaient souvent trop pauvres pour permettre aux agriculteurs de s'affranchir du travail en forêt. Avec le XX^e^ siècle s'amorça donc une nouvelle phase de l'occupation de l'espace régional au cours de laquelle l'économie agro-forestière joua un rôle secondaire; l'espace habité ne s'étendit presque plus, mais il fut restructuré et densifié sous l'influence de la grande industrie qui apparut dans la vallée du Saint-Maurice. Une nouvelle technologie permit alors l'exploitation du potentiel hydro-électrique de la rivière et donna du même coup une valeur accrue à la ressource forestière. Des usines de pâtes et papiers et d'autres entreprises à forte consommation énergétique s'implantèrent à proximité des chutes les plus importantes pour contribuer à former un réseau de quatre villes dans l'axe de la rivière et transformer radicalement le visage de cette région qui jusque-là était essentiellement rurale.

La constitution du réseau urbain au cours de la première décennie du XX^e^ siècle conféra à l'espace mauricien les grandes caractéristiques qu'il conserve toujours: au centre, une vallée industrielle et urbaine autour de laquelle s'articule l'ensemble régional; au nord, un immense territoire forestier de plus en plus utilisé à des fins récréatives; à l'est et à l'ouest, de part et d'autre de la rivière, la zone agricole des basses terres où les agglomérations villageoises se sont multipliées depuis le milieu du XIX^e^ siècle à la faveur du développement des administrations locales et des activités commerciales et industrielles. Ces grandes caractéristiques de l'espace mauricien, nous comptons les faire découvrir à travers ces parcours toponymiques dans lesquels l'histoire des noms géographiques fait une large place à l'histoire des lieux qu'ils désignent.

Nous proposons cinq parcours. Les deux premiers conduisent des paroisses riveraines du fleuve jusqu'à l'intérieur du contrefort des Laurentides en longeant les principales rivières. Le troisième traverse la zone comprise entre le contrefort et La Tuque. Il suit le Saint-Maurice et bifurque parfois vers l'intérieur en empruntant les vallées de ses affluents. Le quatrième explore brièvement la riche toponymie de la région forestière qui s'étend de la rivière Vermillon jusqu'à la tête des eaux du Saint-Maurice. Finalement, le cinquième parcours recoupe le territoire de Yamachiche.

Du Saint-Maurice à la Batiscan

Du Saint-Maurice à la Batiscan

Le parcours est amorcé à Cap-de-la-Madeleine pour se diriger vers Saint-Louis-de-France. La route traverse les terrasses sablonneuses des bords du Saint-Maurice, rejoint Lac-à-la-Tortue et Garneau d'où nous apercevons l'étendue des plés, puis atteignons la petite ville de Saint-Tite sise au pied des Laurentides. Le trajet se poursuit en longeant le contrefort jusqu'à Sainte-Thècle où il pénètre dans les montagnes par une légère dépression qui conduit dans la vallée de la Batiscan, à Lac-aux-Sables et à Notre-Dame-de-Montauban.

La descente vers les basses-terres du Saint-Laurent s'effectue par la vallée de la Batiscan que l'on quitte temporairement à Saint-Adelphe pour visiter Saint-Séverin et que l'on retrouve de Saint-Stanislas à Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Finalement, le trajet nous conduit à Saint-Luc et à Saint-Maurice, presque au centre de cette partie de la Mauricie.

Cap-de-la-Madeleine

Cette ville, qui s'est développée sur la rive est du Saint-Maurice, est née officiellement en 1918, mais elle provient de la vieille seigneurie du Cap-de-la-Madeleine dont elle a repris et conservé le nom. Sainte-Marie-du-Cap-de-la-Madeleine a été d'ailleurs le nom primitif de la municipalité, en 1845. Lors de la sanction de la nouvelle loi, en 1855, la municipalité a été connue sous le nom de Sainte-Marie-Madeleine.

Quand Jacques de la Ferté, abbé de Sainte-Madeleine de Châteaudun, en France, se fit concéder, le 15 janvier 1636, par la Compagnie des Cent-Associés dont il était membre, une seigneurie qui allait de la rivière Saint-Maurice à la rivière La Chevrotière, il l'appela la seigneurie de La Madeleine. De cet immense territoire, il détacha des parties dont certaines furent réservées aux Jésuites. Les religieux reçurent ainsi le 20 mars 1651 une seigneurie dont le front s'étendait sur le fleuve depuis le cap des Trois-Rivières jusqu'à l'arrière-fief de l'Arbre-à-la-Croix. Pour honorer leur insigne bienfaiteur, les Jésuites baptisèrent cette seigneurie d'après le cap des Trois-Rivières qu'ils avaient transformé pour la circonstance en «cap de La Madeleine». Cette appellation, si l'on se fie aux actes de concession des terres, gagna la faveur des Madelinois et des Madelinoises, comme l'attestent aussi, d'une autre manière, les diverses graphies du nom: «Magdeleine», «Magdelaine», Magdelenne«, «Magdalene», etc.

Francheville

Cette municipalité régionale de comté, proclamée le 25 novembre 1981, englobe le territoire initial des forges du Saint-Maurice fondées par Maurice Poulin de Francheville (1692-1733). Toute sa vie fut liée au commerce de la fourrure à titre d'associé ou de représentant. Cependant, sa réalisation la plus remarquable fut son début d'exploitation d'un gisement de fer. Son décès prématuré a entraîné un ralentissement des opérations, malgré les efforts de sa femme Thérèse de Couagne, pour revitaliser l'entreprise.

Franchevillois, oise identifie les habitants de cette municipalité régionale de comté.

Saint-Louis-de-France

À la fin du XIX^{e} siècle, le peuplement du territoire de la paroisse de Saint-Maurice s'était étendu graduellement vers la rivière Saint-Maurice. De plus en plus nombreux, les habitants des zones éloignées de l'église paroissiale pouvaient légitimement revendiquer la constitution d'une paroisse autonome.

Il fallait cependant s'entendre, pour la construction d'une église, sur un site central qui puisse satisfaire les résidents des parties excentriques. Il s'agissait des habitants du chemin du Marais-des-Plaines, prolongeant à l'ouest le rang Saint-Alexis en passant à proximité d'un marais aujourd'hui asséché, de ceux du chemin des Chenaux situé près du Saint-Maurice, d'où son nom, et de ceux du rang Sainte-Marguerite qui aboutissait, à l'ouest, à un autre marais, appelé aujourd'hui Plé de Saint-Louis-de-France.

Malgré de multiples requêtes destinées à vaincre la résistance du curé de Saint-Maurice, il fallut attendre son décès, puis celui de l'évêque, Louis-François Laflèche (1818-1898), pour obtenir finalement la constitution d'une desserte en 1902 sous le nom de Saint-Louis-de-France, rappelant le souvenir de Louis IX, roi de France de 1226 à 1270, canonisé en 1297. Auparavant, une mésentente au sujet du site de l'église dont on avait commencé la construction sur le chemin Saint-Jean, en gagnant le village de Saint-Maurice, obligea l'évêque à intervenir pour fixer le site actuel à la satisfaction du plus grand nombre. La paroisse fut érigée canoniquement le 29 août 1903, et civilement le 4 janvier 1904.

Le titulaire de la paroisse a été emprunté à la mission des Vieilles-Forges qui ne s'était pas encore prévalu officiellement de ce nom. Les Louisfranciens utilisent parfois le toponyme Saint-Louis-de-Champlain pour

désigner ce village de la division de recensement; de nombreuses cartes géographiques, même récentes, le désignent ainsi, mais il s'agit du nom du bureau de poste.

Champlain

Cette municipalité de village est située sur les rives du Saint-Laurent en amont de l'embouchure de la rivière Champlain. Elle a été érigée le 2 octobre 1917. On s'accorde pour dire que le nom «Champlain» serait passé de la rivière à la seigneurie. À peine deux ans après qu'il eut pris possession de son fief, le nouveau seigneur est déjà appelé «Monsieur de la Touche Champlain», comme en fait foi un manuscrit anonyme de 1666. De la seigneurie, le nom s'est étendu tout naturellement à la paroisse, à la municipalité de village, au comté et à la division de recensement.

Quant à ce petit affluent du Saint-Laurent qu'est la rivière Champlain, il dut certainement être remarqué par Samuel de Champlain lorsqu'il remonta le cours du fleuve en 1603. Cependant, de façon certaine, ce n'est que sur sa carte de 1612 qu'il signale la «R de Champlain». Ce nom, orthographié cette fois «Rivière de Champlain», il le reporte à nouveau sur sa carte de 1632.

On a tenté d'expliquer le toponyme Champlain par la topographie plate des lieux et en recourant à une étymologie latine. Dérivé de «Campus planus, champ plat», il convient admirablement à la localité. De source populaire celle-là, une autre hypothèse voudrait que Champlain, en accostant près de la rivière, ait regardé les terres environnantes et se soit exclamé: «Quel beau champ plein!» À la vérité, il serait plus simple de reconnaître que Champlain a lui-même légué son propre nom à la rivière.

Saint-Luc

Un nommé L. Osborn Richardson établissait une tannerie, en 1851, à proximité de la rivière Champlain, sur le site de la future municipalité de Saint-Luc. Le nombre d'habitants s'élevait à près de 700, en 1862. Les démarches qu'ils entreprirent pour obtenir la fondation d'une paroisse autonome survinrent presque en même temps que celles des habitants de Saint-Tite. L'évêque de Trois-Rivières, monseigneur Thomas Cooke, choisit alors d'ériger canoniquement la paroisse, le 27 septembre 1864, sous le nom de Saint-Luc pour rappeler que Luc et Tite avaient oeuvré ensemble à l'évangélisation des Corinthiens. De plus, monseigneur Cooke avait été sacré évêque le jour de la fête de saint Luc.

La municipalité de paroisse érigée le 19 janvier 1865 garda le même nom, tandis que le bureau de poste établi en 1865 fut baptisé Vincennes pour distinguer cette municipalité des autres du même nom. Le toponyme était emprunté à Jean-Baptiste Bissot de Vincennes (1668-1719), officier de la marine française. Les Lucois désignent souvent leur municipalité sous le nom de Vincennes ou Saint-Luc-de-Vincennes.

Saint-Maurice

Dès 1743, les curés de Cap-de-la-Madeleine se rendaient dans le nord de cette paroisse pour visiter les habitants établis à proximité de la rivière Champlain sur le site de la future municipalité de Saint-Maurice. Une paroisse y fut érigée en avril 1837 et un prêtre y résida en permanence à compter de 1845.

La paroisse aurait emprunté son nom à la rivière Saint-Maurice qui constituait sa limite ouest. Le toponyme rappelle aussi la mémoire de Maurice Poulin de la Fontaine (1620, décédé entre 1670 et 1676), procureur fiscal à Trois-Rivières et propriétaire de la seigneurie Saint-Maurice. La municipalité de paroisse fut fondée sous le même nom en 1845.

En 1854, l'implantation des forges Radnor dans le rang Sainte-Marguerite, au nord de la paroisse, donna naissance à la municipalité du village de Fermont formée en 1858. Ce toponyme provient sans doute de la localisation de la fonderie au pied d'une zone montueuse. Le village de Fermont qui comptait environ 400 habitants en 1861 fut graduellement abandonné après la fermeture des forges en 1911 et annexé à la municipalité de paroisse de Saint-Maurice le 30 mars 1939; ses habitants portent le nom de Mauriçois, oises. Ce nom de Fermont fut repris en 1974 pour identifier une ville du Nouveau-Québec.

Lard, Rivière au

Cet affluent de la rivière Champlain prend sa source dans les terres marécageuses au nord de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et traverse la partie est de la municipalité de Saint-Maurice. La rivière au Lard alimentait en énergie les forges Radnor établies sur ses rives. L'origine du nom, selon Jean-Octave Prince (1826-1898), ancien curé de Saint-Maurice et auteur d'un bref historique de cette paroisse (**Bulletin des recherches historiques**, 1929), proviendrait du fait que les pierres calcaires qui la bordent «suintent la graisse ou l'huile de pétrole». Prince rapporte aussi une autre interprétation qui avait cours chez certains de ses paroissiens, à l'effet que trois occupants des terres voisines, travaillant à proximité de la rivière, s'étaient fait

dérober leur repas de lard par un carcajou affamé, d'où le nom qu'ils lui donnèrent.

Saint-Narcisse

Le territoire de cette municipalité commença à se peupler au début du XIX^e^ siècle. Les premiers occupants provenaient surtout de Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Ainsi en était-il de Louis Cosset, le fondateur, qui s'y établit en 1803. Les défrichements se firent d'abord sur le rang des Chutes qui menait à Saint-Stanislas. Ce rang traversait la rivière des Chutes et la longeait sur une courte distance, d'où son nom qu'il emprunta à ce cours d'eau hérissé de verrous naturels. La route qui conduisait au moulin à farine construit vers 1850 près de l'une de ces chutes fut baptisée Chemin du Moulin. Le deuxième rang à être peuplé fut La Grande Ligne ainsi nommée parce qu'elle séparait les seigneuries Champlain et de Batiscan. Dans sa partie sud, La Grande Ligne rejoignait le rang de la Rivière-à-la-Lime tracé le long de cette rivière dont les sinuosités accentuées «en dents de scie ou de lime» avaient inspiré le nom. Les habitations de ce rang étaient beaucoup plus resserrées qu'ailleurs, si bien qu'on le désignait au XIX^e^ siècle «Village de la Rivière-à-la-Lime».

À l'approche des années 1850, la population de ces divers rangs s'élevait à environ 600 habitants. Ils jugeaient le moment venu de se séparer de Saint-Stanislas. L'abbé Thomas Cooke (1792-1870), grand vicaire de Trois-Rivières, fut délégué par l'évêque de Québec, monseigneur Pierre-Flavien Turgeon (1787-1867), pour enquêter sur le bien-fondé de leur requête et dresser les limites de la future paroisse. Il donna raison aux habitants de la concession ou du village de Rivière-à-la-Lime qui voulaient être rattachés à Sainte-Geneviève-de-Batiscan et recommanda l'érection canonique de Saint-Narcisse, qui eut lieu le 14 juin 1851. Le saint patron Narcisse, troisième évêque de Jérusalem, fut choisi par l'évêque de Québec sans que nous en connaissions la raison. La municipalité de paroisse fut érigée le 19 juillet 1855 sous le même nom.

Le chemin de fer des Piles construit en 1879 passait à près de sept kilomètres à l'ouest du village. La gare bâtie dans le rang Saint-Félix, parfois nommé Rang de la Station, favorisa la constitution d'une petite agglomération nommée Village de la Gare qui a déjà compté une vingtaine de familles. Ce chemin de fer est maintenant abandonné et les quelques habitations qui subsistent de l'agglomération n'ont plus de désignation spécifique, faisant partie du rang Saint-Félix.

À la fin du XIX^e^ siècle, des découvertes technologiques rendirent possible le transport de l'énergie électrique. Des entrepreneurs canadiens-français de Trois-Rivières formèrent la compagnie North Shore Power et aménagèrent les chutes de la Batiscan à la hauteur de Saint-Narcisse pour alimenter Trois-Rivières en électricité. Le barrage fut construit de 1893 à 1897 en haut de la chute de la Cheminée, ainsi nommée parce qu'un quartier de roc emprisonné dans une fissure avait creusé sous la force du courant «un vaste trou cylindrique, aux bords parfaitement polis, d'environ 15 pieds de profondeur et de 6 pieds de diamètre». De la centrale hydroélectrique bâtie au pied du barrage, une ligne de transport se rendait jusqu'à la capitale régionale; à l'époque, c'était la plus longue de l'Empire britannique.

Le barrage Saint-Narcisse fut reconstruit de 1924 à 1926. Les vestiges des constructions du XIX^e^ siècle, classés site historique, sont au coeur d'un projet d'aménagement d'un parc. Barrage-Saint-Narcisse est aussi le nom d'un lieu-dit situé dans le rang du Barrage.

Les habitants de la municipalité sont connus sous le nom de Narcissois, oises.

Sainte-Geneviève-de-Batiscan

Fondée au XVIII^e^ siècle sur les bords de la rivière Batiscan, cette municipalité de paroisse a d'abord été désignée sous le nom de Rivière-Batiscan. Lors de son érection canonique en 1833, les Geneviévois auraient demandé que leur paroisse soit placée sous le vocable de sainte Geneviève, patronne de la ville de Paris, afin de remémorer le lieu d'origine de la plupart de leurs ancêtres. Cette interprétation est contestée par l'archiviste Édouard-Zotique Massicotte qui prétend que, de tous ces pionniers, un seul était vraiment originaire de Paris. Selon lui, la mission fut placée sous le patronage de sainte Geneviève par son premier desservant, l'abbé Gervais Lefebvre, parce qu'il avait été ordonné prêtre et reçu docteur en théologie à Paris même.

Batiscan, Rivière

Le nom de cette rivière, qui s'étire depuis les Laurentides jusqu'au fleuve, a été mentionné pour la première fois en 1603 par Champlain. Il écrit à ce sujet: «Du costé du Nort, il y a une rivière qui s'appelle Batiscan, qui va fort avant en terre, par où quelques-fois les Algoumequins viennent». Pour illustrer son affirmation, il dessine quelques cabanes amérindiennes sur la carte de 1612 et baptise la région au nord de la rivière: «contrée de bastisquan». En 1632, il parle une dernière fois de cette

«Rivière de Batisquan fort agréable et poissonneuse». De son côté, dans son **Histoire de la Nouvelle France** qu'il publie en 1609, l'avocat et historien Marc Lescarbot reproduit sur une carte la graphie «R. Batescan».

Si le nom, comme on le voit, est assez ancien et si les auteurs s'accordent pour y reconnaître une origine amérindienne, ils se perdent par ailleurs en conjectures sur sa signification. Le père Charles Arnaud a proposé en 1880 certaines explications. «Batiscan», qu'il orthographie «patiscan», «pathiskan» et «pasthiskan», serait, à son avis, d'origine montagnaise et voudrait dire «vapeur, nuée légère». «C'est aux gens de la place, ajoute-t-il, à savoir si aux environs il s'élèverait quelque vapeur ou brume, plus fréquente qu'en d'autres lieux». Mais, continue-t-il, «Batiscan signifie aussi «viande sèche pulvérisée», «os broyés», qu'on fait bouillir ensuite pour en tirer la graisse dont on compose le pémikan montagnais». De cette hypothèse, il faudrait alors déduire que les Amérindiens se rencontraient assez fréquemment à l'embouchure de la rivière pour y festoyer. Enfin, un historien local rapporte que «Batiscan» pourrait signifier «qu'il y a des joncs à l'embouchure», comme c'était le cas naguère.

Quoi qu'il en soit de ces explications possibles, le nom a été appliqué originellement à la rivière, puis il s'est étendu progressivement à la seigneurie, à la paroisse et à la localité. Quant aux Amérindiens, les Abénaquis notamment, ils l'appellaient «Patiskô», ce qui serait une transcription de «camp Batiste». Nous n'avons pas retrouvé d'éléments nous permettant de relier directement «Batiste» à Batiscan.

Saint-Prosper

À mi-chemin de Saint-Stanislas et de La Pérade, la municipalité de paroisse de Saint-Prosper doit son nom à l'archevêque de Québec, monseigneur Joseph Signay. En se basant sur un procès-verbal dressé par le grand vicaire Cooke, le 28 décembre 1847, monseigneur Signay avait décrété le 26 juin 1848 que «La dite église sera sous l'invocation de Saint-Prosper, Confesseur Pontife, dont la fête se célèbre le 25 juin». Selon Magnan, l'évêque, touché par la générosité des nouveaux Prospériens qui lui demandaient un curé, leur aurait répondu: «je me rends de grand coeur à votre demande et votre paroisse portera le nom de Saint-Prosper à cause de votre prospérité».

Saint-Stanislas

Cette municipalité située aux confluents des rivières des Envies et Batiscan a connu plusieurs appellations depuis l'établissement de censitaires, vers 1730, dans cette partie de la seigneurie de Batiscan, concédée aux Jésuites le 13 mars 1639. Les premiers habitants désignaient l'endroit Rivière-des-Envies. Si tôt qu'en 1756, ils demandaient l'autorisation d'y ériger une église. La permission leur fut refusée; mais en 1765, les Jésuites leur concédèrent une terre à cette fin, puis les autorisèrent à construire une chapelle, terminée en 1786 et dédiée par les seigneurs de Batiscan à saint Stanislas Kostka (1550-1568), jeune Polonais décédé après un noviciat de 10 mois chez les Jésuites et proposé par la suite comme modèle à la jeunesse polonaise.

La nouvelle paroisse desservie par les curés de Sainte-Geneviève-de-Batiscan fut désignée Saint-Stanislas-Kostka, Rivière-des-Envies et à compter de 1810 environ, Saint-Stanislas-de-Batiscan. Les fluctuations du nom peuvent s'expliquer par le fait que même si les registres d'état civil étaient tenus dans la paroisse depuis 1787, il n'y avait pas encore eu d'érection canonique. Ce fut fait le 18 août 1833, sous le nom de Saint-Stanislas-de-la-Rivière-des-Envies. La municipalité de paroisse, érigée de plein droit le 1er juillet 1855, conserva la même désignation.

Les habitants du village étaient au nombre d'environ 600 quand ils décidèrent, le 27 octobre 1915, de se séparer de la municipalité de paroisse pour fonder la municipalité du village de Deux-Rivières, située précisément sur la pointe formée par la rencontre des rivières des Envies et Batiscan. Ces deux municipalités fusionnèrent le 17 avril 1976 sous le nom de municipalité de Saint-Stanislas, mais auparavant, la municipalité de paroisse, le 9 juin 1957, et la municipalité de village, le 16 avril 1962, avaient fait changer leur nom pour celui de Saint-Stanislas.

Baignée par des cours d'eau qui pouvaient fournir l'énergie nécessaire aux opérations de sciage, Saint-Stanislas allait acquérir rapidement, si tôt que vers 1820, une grande influence dans le développement des activités forestières du territoire de la rivière Batiscan. Plusieurs entrepreneurs forestiers et de nombreux bûcherons provinrent de cette municipalité, si bien qu'au recensement de 1861, près de 40 pour cent des hommes de 16 à 45 ans se trouvaient hors du foyer, employés dans les chantiers.

William Price y acquit quelques scieries avant 1840, dont une sur la rivière des Envies, à la chute à Prince ainsi nommée parce que la première scierie avait appartenu à Enoch Prince, une autre sur la rivière Batiscan, à la chute à Denis, située face à la terre de Denis Mongrain, laquelle fut rebaptisée chute à Jimmy en

l'honneur de Jimmy Murphy, commis des entreprises de Price à Saint-Stanislas, dont le père, Nicolas, était l'agent et le contremaître. En 1844-1845, William Price fit construire une grande scierie sur la Batiscan, à quelques kilomètres à l'ouest du village, à un endroit nommé par les habitants Chute-à-Murphy en l'honneur de Nicolas Murphy, contremaître apprécié. Le poste ou Village-Murphy où résidaient les employés fut graduellement déserté après que la compagnie Price eût transporté cette scierie à Batiscan en 1898.

La chute à Goulet sur la rivière des Envies au nord du village fut le site de la construction d'un moulin à farine par les Jésuites en 1781. Cette propriété changea de mains plusieurs fois avant d'être acquise par Mecville Goulet en 1925, dont la famille continue d'exploiter l'ancien moulin seigneurial. Quant à la chute à Cossette, sur la même rivière, située presque au coeur du village, son nom provient d'un des propriétaires, Bruno-D. Cossette qui acheta en 1928 une scierie et un moulin à farine construits sur ce site au milieu du XIX^{e} siècle.

Les habitants sont connus sous le nom de Stanois, oises.

Envies, Rivière des

Cet affluent de la rivière Batiscan prend sa source dans les Laurentides aux lacs du Jésuite, Traverse, Croche et des Chicots. Très tôt au début du XIX^{e} siècle, les colons l'empruntèrent pour s'établir dans l'arrière-pays. Coupé par des rapides et des chutes moyennement accentués, son cours favorisait l'établissement de scieries et de moulins à farine. Elle baignait aussi un territoire forestier jugé d'une grande richesse dont les sols argileux se prêtaient bien à l'agriculture. Ce sont sans doute les raisons pour lesquelles ses rives jusqu'au contrefort des Laurentides furent plus rapidement occupées que celles de la rivière Batiscan bordée de terrasses sablonneuses.

L'appellation Rivière des Envies apparaît dans des documents des années 1730, mais il est fort probable qu'elle ait été en usage bien avant le XVIII^{e} siècle. On a émis l'hypothèse qu'il pouvait s'agir de la déformation orthographique de l'expression «en vie», voulant signifier qu'il fallait beaucoup de vivacité pour remonter son cours. L'interprétation est risquée, car aucun document n'atteste que la forme «en vie» ait déjà été utilisée. D'autres ont écrit que cette rivière bornait les lots et créait des envieux en se déplaçant de son lit. Il s'agit d'une interprétation anachronique, car le toponyme est apparu au moins un siècle avant l'arrivée des colons dans l'arrière-pays.

Saint-Adelphe

Le défrichement du territoire de cette municipalité située sur les rives de la rivière Batiscan commença au début des années 1860. On désignait l'endroit Pierre-Paul parce que la rivière du même nom se jetait dans la Batiscan à cette hauteur.

Même si les effectifs de population demeuraient encore très faibles au début des années 1880, soit moins de 300 habitants, les autorités religieuses consentirent à répondre favorablement à leur demande d'y ériger une paroisse, considérant la grande distance les séparant des églises de Saint-Tite ou de Saint-Stanislas. Il fallait cependant que les habitants de Pierre-Paul s'entendent sur le choix de l'emplacement de l'église, les uns privilégiant la rive ouest de la Batiscan sur la route menant à Saint-Tite, les autres la rive est. L'évêque trancha le différend en faveur des habitants de la rive est et érigea canoniquement la paroisse sous le nom de Saint-Adelphe en 1885.

Le choix du saint patron, d'écrire Pierre-Georges Roy, dans **Les noms géographiques de la province de Québec**, était en l'honneur d'Adolphe Dupuis (1823-1893) curé de Sainte-Anne-de-la-Pérade qui avait choisi le site de l'église. «Mgr Laflèche voulait lui faire le plaisir de donner son prénom à la nouvelle paroisse, mais comme il n'y a pas de saint Adolphe dans le Martyrologue il la nomma Saint-Adelphe.»

La municipalité de la paroisse fondée en 1891 prit le même nom, tandis que le bureau de poste fut appelé Saint-Adelphe-de-Champlain pour le distinguer des autres.

Le gentilé Adelphien, ienne identifie la population de la municipalité.

Sainte-Thècle

Après le défrichement de la vallée de la rivière des Envies jusqu'à Saint-Tite, des colons à la recherche de bonnes terres s'établirent encore plus au nord à la source de cette rivière, où l'on retrouve trois nappes d'eau: l'une nommée Lac des Chicots parce que de gros troncs d'arbres émergeaient encore des suites du glissement de terrain qui lui avait donné forme en 1663, l'autre Lac Croche, toponyme descriptif pour désigner ce qui était autrefois le Deuxième lac des Chicots, le troisième Lac Traverse, nom donné peut-être parce qu'il permettait aux coureurs des bois de traverser du versant de la rivière des Envies vers le lac du Missionnaire pour rejoindre ainsi les sentiers ou portages empruntés pour atteindre la Haute-Mauricie.

Au milieu des années 1860, un chasseur, Pierre Ayotte, considéré comme le fondateur de Sainte-Thècle, s'établit près du lac des Chicots. En octobre 1871, ils étaient déjà 40 propriétaires à signer une requête en vue d'obtenir la fondation d'une paroisse religieuse, soulignant que la distance de 11,6 à 15 kilomètres entre la petite colonie nommée Lac-aux-Chicots et l'église de Saint-Tite était trop considérable pour qu'ils puissent accomplir leurs devoirs religieux. L'évêque de Trois-Rivières consentit à l'érection canonique de cette paroisse qui eut lieu le 15 mars 1873 sous le nom de Sainte-Thècle, vierge et martyre convertie par saint Paul. La municipalité de paroisse érigée le 1er janvier 1875 adopta le même nom.

Bien que le titre de paroisse fut accordé, le nombre d'habitants, environ 400, en 1875, était encore insuffisant pour entretenir un curé résident. La paroisse fut desservie par le curé de Saint-Tite jusqu'en 1880, date de l'établissement du premier curé.

L'arrivée du chemin de fer en 1886 contribua à l'essor de cette paroisse de colonisation jusque-là passablement isolée des activités économiques qui se déployaient dans la vallée laurentienne. Le Village de la Gare qui se forma en marge du noyau initial est aujourd'hui intégré au village. L'exploitation forestière sous diverses formes a toujours été jusqu'à nos jours l'activité économique dominante des Thèclois, Thècloises.

Remarque

De Sainte-Thècle, nous nous dirigeons vers Notre-Dame-de-Montauban en passant par Lac-aux-Sables. Nous pourrons visiter à l'occasion divers secteurs et lieux de villégiature.

Hervey-Jonction

Cette localité comprise dans les limites de la municipalité de Lac-aux-Sables s'est constituée à partir de 1905 au moment de la construction du chemin de fer National Transcontinental (aujourd'hui le Canadien National) entre l'ouest et l'est canadiens. Cette voie ferrée passe au nord du Québec, par Parent et La Tuque, pour atteindre la ville de Québec en croisant le chemin de fer des Basses-Laurentides (Canadien National) à la hauteur de Hervey-Jonction. Une petite agglomération se développa à ce carrefour ferroviaire achalandé, jonction des lignes desservant le Lac-Saint-Jean, l'Abitibi-Témiscamingue et les villes de Québec et de Montréal.

La première gare construite sur la ligne des Basses-Laurentides fut appelée Station Read du nom de son constructeur. Au début du siècle, Chilion Long Hervey, ingénieur du National Transcontinental, laisse son nom à la nouvelle gare et à la localité.

Le Jeune

Le canton de Le Jeune fut proclamé en 1892 à la mémoire du jésuite français Paul Le Jeune (1591-1664), premier rédacteur des **Relations des Jésuites de la Nouvelle-France**, supérieur des Jésuites de Québec de 1632 à 1639, puis missionnaire à différents endroits, entre 1639 et 1649, dont à Trois-Rivières. Le canton est connu sous ce nom dès la fin des années 1860. En 1873, un chemin de colonisation le traverse, reliant le lac des Chicots, nom de la future paroisse de Sainte-Thècle, à Mékinac, site de la paroisse Saint-Joseph-de-Mékinac érigée beaucoup plus tard. Le chemin Le Jeune passait à proximité du lac du même nom; il fut longtemps emprunté par les entrepreneurs forestiers et les bûcherons de la région de Saint-Tite et de Sainte-Thècle pour atteindre les chantiers du lac Mékinac. Abandonné depuis une quarantaine d'années, il est actuellement en reconstruction.

Missionnaire, Lac du

Ce lac d'une longueur d'environ 13 kilomètres constituait l'un des maillons principaux de la chaîne de lacs et de rivières empruntés par les Amérindiens et les coureurs des bois pour relier le Haut-Saint-Maurice à la vallée laurentienne. Ce nom est apparu tardivement au cours des dernières décennies. Encore en 1940, plusieurs cartes de la division de recensement le désignent comme le Grand lac Long, nom encore fréquemment utilisé aujourd'hui.

Le Petit lac Long, situé au sud-ouest du lac du Missionnaire fut désigné à la même époque Lac du Jésuite. On peut supposer que ces deux toponymes font référence à Paul Le Jeune, missionnaire jésuite qui laissa son nom au canton, proclamé le 9 juillet 1892, où sont situés ces lacs.

Roberge, Lac

Deux lacs situés le long de la route entre Saint-Tite et Saint-Roch-de-Mékinac sont nommés Lac Roberge et Second lac Roberge. Il est probable qu'ils aient été désignés ainsi au milieu du XIXe siècle, du nom d'un sous-traitant en exploitation forestière, François-Xavier Roberge de Saint-Stanislas, qui exécuta des contrats de coupe de pins dans cette zone.

Lac-aux-Sables

Une trentaine de familles habitaient à proximité du lac aux Sables dans le canton de Chavigny et la seigneurie de Batiscan quand l'évêque de Québec, le cardinal Louis-Nazaire Bégin (1840-1925), décida d'y ériger canoniquement la paroisse de Saint-Rémi, le 21 janvier 1897. Cette fondation survenait au retour de Rome du cardinal qui y avait prêché à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, en 496, par Rémi (v. 437-v. 530), évêque de Reims. La municipalité de la paroisse fut érigée le 24 avril 1899, sous le nom de Saint-Rémi-du-Lac-aux-Sables en reprenant le nom de la paroisse et en adoptant celui du lac. Le lac avait été désigné ainsi à cause de ses rivages sablonneux.

Cette municipalité devint au cours des années 1950 un centre de villégiature fréquenté autant par les habitants de la région de Québec que par ceux de la Mauricie. Une anse aux plages sablonneuses, sur la rive ouest du lac, occupée surtout par des propriétaires de chalets provenant de Saint-Marc-des-Carrières, prit le nom de Petit-Village-Saint-Marc. Au sud du lac, près de la gare du Canadien National nommée Lac-aux-Sables, une autre plage située autrefois sur les terrains d'Oscar Pronovost, de Saint-Tite, fut nommée Plage Pronovost. Une scierie construite sur cette plage eut besoin d'un quai pour le déchargement des billes transportées par camions. Il fut construit à l'aide d'une subvention du gouvernement fédéral vers 1945-1950, d'où le nom Quai Fédéral qu'on lui attribua.

Le toponyme Lac-aux-Sables identifiait originellement le bureau de poste établi en 1892 dans la municipalité, si bien que le 17 septembre 1983, les Sablois et Sabloises demandèrent l'adoption officielle de ce nom pour leur municipalité.

Notre-Dame-de-Montauban

La colonisation des cantons de Montauban et de Chavigny commença en 1866 sous les auspices de la Société de colonisation no 1 du comté de Portneuf. Dès le début des années 1860, un des administrateurs de cette société, l'abbé Joseph-Narcisse Bellenger (1818-1897), curé de Deschambault, avait prévu l'emplacement d'une église sur la rive sud de la rivière Batiscan, dans le canton de Montauban, à la hauteur du portage Numéro Neuf, aujourd'hui appelé les Chutes du Neuf. Une mission y fut fondée en 1872 sous le nom de Notre-Dame-de-la-Batiscan. On estimait alors à 83 le nombre de défricheurs à l'oeuvre dans ces deux cantons, mais seulement cinq familles y résidaient en permanence.

Une première chapelle fut construite en 1877 sur l'emplacement choisi par le missionnaire et colonisateur Bellenger. Ce dernier prépara l'érection canonique de la paroisse, qui eut lieu le 24 février 1879. L'archevêque de Québec, monseigneur Elzéar-Alexandre Taschereau (1820-1898), la nomma Notre-Dame-des-Anges-de-Montauban, évoquant ainsi le canton où était située l'église. Il faut cependant préciser que la paroisse s'étendait jusqu'à la rive nord de la Batiscan qui délimite les cantons de Montauban et de Chavigny. La municipalité de paroisse fondée en 1882 prit le même nom.

Le toponyme Montauban attribué au canton proclamé en 1870 d'après une ville du sud-ouest de la France fut aussi donné au bureau de poste de Notre-Dame-des-Anges en 1879, plus tard Montauban, et à la gare (fermée en 1973) du Canadien National située sur la rive nord de la Batiscan à près de deux kilomètres du noyau du village.

Le village se constitua au fil des ans. En 1919, ses habitants décidèrent de se séparer de la municipalité de paroisse pour former la municipalité de village de Notre-Dame-des-Anges. Cette scission survenait en même temps qu'une autre qui s'opérait dans la partie sud de la paroisse, là où on avait commencé à exploiter des gisements de plomb et de zinc au début des années 1910.

La petite agglomération de mineurs, située à environ sept kilomètres du village de Notre-Dame-des-Anges, se fit d'abord reconnaître le titre de mission placée sous la protection de saint Éloi, évêque de Limoges, patron des orfèvres, des forgerons et des mineurs. La mission de Saint-Éloi-les-Mines fut fondée en 1915. Quatre ans plus tard, en 1919, les habitants se séparèrent de la paroisse mère pour fonder la municipalité du village de Montauban-les-Mines que l'on désigne parfois du nom de Montauban.

À ce mouvement d'autonomie administrative de ces petites agglomérations, en succéda un de réunification qui fut amorcé par la loi provinciale de 1967 visant à diminuer le nombre de municipalités. Ainsi, en 1969, les habitants de la paroisse et du village de Notre-Dame-des-Anges votèrent la fusion de leurs corporations municipales respectives sous le nom de Notre-Dame-des-Anges. Puis en 1976, cette dernière corporation municipale fusionna avec Montauban-les-Mines pour former l'actuelle municipalité de Notre-Dame-de-Montauban.

Le parc des Chutes-de-Montauban fut aménagé pour les Montaubains et Montaubaines sur le site des chutes du Neuf en préparation des fêtes du centenaire de la fondation de la paroisse en 1979.

Pierre-Paul, Lac

Une famille amérindienne du nom de Pierre-Paul vivait sur les rives du lac Kapibouska au début du XIX[e] siècle. Elle a sans doute donné son nom à ce lac situé à quelques kilomètres de Saint-Tite et à la rivière qui se déverse dans la Batiscan à la hauteur du village de Saint-Adelphe. Le nom Pierre-Paul désigna aussi cette dernière localité, au début des années 1870, avant qu'elle soit érigée en parc'sse religieuse. À la fin du XIX[e] siècle, le chemin de fer des Basses-Laurentides (Grand-Nord) qui passait à proximité du lac Pierre-Paul permit aux propriétaires des forges Radnor de faire construire, à l'extrémité nord du lac, des «kilns» pour la fabrication du charbon de bois. Le nom anglais de ce type de four en brique ne semblait pas très familier aux gens de l'endroit qui les nommaient «quilles». Aujourd'hui, le lac Pierre-Paul est un lieu de villégiature, presque entièrement bordé de chalets. Les terres défrichées au XIX[e] siècle dans la partie nord du lac ont été abandonnées et reboisées.

Saint-Tite

Des familles amérindiennes habitaient encore les rives du lac Kapibouka (Kapuboucéka) quand les premiers colons vinrent s'y établir à la fin des années 1830. C'était un lac peu large formé par des verroux naturels et des barrages de castors sur la rivière des Envies. **Kapi** et **baska** ou **bouska**, en langue algonquine, signifieraient respectivement «lieu de campement» et «roseaux, joncs». Le nom donné à ce lac aurait donc décrit leur site de campement. Le déboisement et l'irrigation des terres ont eu raison de cette nappe d'eau dont il ne reste plus aujourd'hui que des étangs à proximité de la rivière.

Avant la formation de la paroisse, les habitants nommaient aussi l'endroit Lac-à-Cossette ou Lac-des-Cossette du nom du premier arrivant, François-d'Assise Cossette, qui commença le défrichement en 1833 et vint s'établir en 1837. Au début des années 1850, ils construisirent une chapelle pour accueillir les curés et vicaires de Saint-Stanislas qui venaient périodiquement les desservir. Après la construction d'un presbytère, l'évêque consentit en 1859 à créer la mission de Saint-Juste-de-Kapibouska et à y établir un prêtre. Celui-ci prépara l'érection canonique de la paroisse sous le patronage de saint Tite, le 11 mars 1863. La municipalité de paroisse fut formée quelques mois plus tard sous le même nom.

Dans cette localité adossée au contrefort des Laurentides, l'activité économique fut profondément marquée par l'exploitation forestière. Outre les quelques scieries approvisionnées par le flottage sur la rivière des Envies, de nombreux entrepreneurs forestiers fournissaient de l'emploi à la main-d'oeuvre locale. Les commerçants tiraient une part importante de leurs profits de l'approvisionnement des chantiers, tandis que plusieurs artisans, des forgerons et des selliers en particulier, travaillaient à la réparation et à la fabrication de voitures et d'attelages utilisés pour la coupe du bois.

La population augmenta rapidement au XIX[e] siècle, passant de 890 en 1862 à 3 000 habitants en 1900. Une petite ville commençait ainsi à prendre forme, si bien que les Saint-Titiens décidèrent, en 1910, de demander l'érection municipale de leur village en maintenant le nom de Saint-Tite. L'industrie du cuir, qui est aujourd'hui l'une des caractéristiques de l'économie locale, débuta en 1912 avec l'implantation d'une tannerie et d'une fabrique de chaussures.

Le Bourdais, Rivière

Un rang longeant la rivière porte aussi ce nom en souvenir de Jacques Le Bourdais dit Lapierre (1783-1860), curé de Sainte-Geneviève-de-Batiscan et desservant de Saint-Stanislas en 1812-1813. Un auteur écrit qu'il profitait de ses visites auprès des autochtones du lac Kapibouska pour y pratiquer la chasse et la pêche, ses passe-temps favoris qu'il aurait poussés à l'excès. À ce sujet, une anecdote mérite d'être contée. À son évêque, monseigneur Jean-Octave Plessis, qui lui écrivait pour le modérer: «si vous voulez renoncer à la chasse, je vous fais évêque», il répondit: «J'aime mieux la crosse de mon fusil que la vôtre».

Fous, Ruisseau des

Cet affluent de la rivière des Envies traverse le chemin du Grand-Rang dans le sud de la municipalité de Saint-Tite. Au début de la colonisation de cette partie du territoire, des habitants auraient tenté sans succès de faire la drave dans ce petit cours d'eau, d'où le nom le ruisseau des Fous qui lui resta.

Saint-Séverin

Au début des années 1870, environ 800 habitants occupaient le territoire traversé par la rivière des Envies, à mi-chemin entre Saint-Stanislas et Saint-Tite,

municipalités desquelles ils relevaient. Dans une lettre que ces habitants adressaient à l'évêque en 1873, ils réclamaient déjà la création d'une paroisse autonome, jugeant trop considérable la distance à parcourir pour atteindre l'une ou l'autre des églises.

Devant les objections des curés des paroisses mères, l'évêque dut attendre jusqu'au 20 septembre 1889 pour ériger canoniquement cette paroisse sous le nom de Saint-Séverin, à la mémoire du grand vicaire du diocèse de Trois-Rivières, Louis-Séverin Rheault (1837-1909), qui avait été délégué pour marquer le site de l'église. La municipalité de la paroisse de Saint-Séverin fut fondée l'année suivante soit le 11 avril 1890.

Proulxville est le nom du bureau de poste établi en 1890 et de la gare ferroviaire aujourd'hui abandonnée, située à quelques kilomètres au sud-ouest du village. Cette appellation fut donnée en l'honneur de l'abbé Prudent Proulx (1853-1924), premier curé qui y demeura de 1889 à 1918. On désigne parfois cette agglomération du nom de Proulxville ou de Saint-Séverin-de-Proulxville.

Hérouxville

Cette paroisse, en partie créée à même le territoire de Saint-Tite, fut placée sous le patronnage de saint Timothée sans doute pour rappeler que l'un et l'autre furent disciples de saint Paul.

Il est probable que la localisation et la formation du village actuel doivent beaucoup au déplacement de la ligne ferroviaire du Grand-Nord. Celle-ci, en partant de Saint-Tite, bifurquait quelque peu vers le nord pour rejoindre le chemin de fer des Piles à quelques kilomètres de Grandes-Piles, à un endroit nommé Saint-Tite-Station ou Proulx, peut-être en l'honneur de Moïse Proulx, curé de Saint-Tite de 1863 à 1889. Après la construction, en 1895, du pont ferroviaire sur le Saint-Maurice à la hauteur des chutes de Grand-Mère, la jonction avec le chemin de fer des Piles fut rapprochée du pont à un endroit que l'on nomma Garneau, ce qui entraîna l'abandon de la gare de Proulx et le redressement du tracé entre Garneau et Saint-Tite par l'actuel village de Saint-Timothée.

L'hypothèse est d'autant plus plausible que le peuplement avait d'abord été plus dense dans la partie nord-ouest du rang Saint-Pierre, pas très loin de l'ancienne voie ferrée et des forges Saint-Tite fondées en 1869 et fermées en 1888. Au début du XX^{e} siècle, des habitants de cette partie de la paroisse déménagèrent leurs maisons à proximité de la nouvelle gare et de l'église située tout à côté. L'hypothèse est renforcée par le fait que c'est à peu près à l'époque du déplacement de la voie ferrée que les habitants aspirèrent à former une paroisse autonome. Un prêtre desservant, Joseph-Eucharist Héroux, s'y établit de 1897 à 1899. Puis le curé de Saint-Tite s'occupa des services religieux jusqu'en 1903, date de l'érection canonique de la paroisse.

La municipalité de paroisse constituée en avril 1904 prit aussi le nom de Saint-Timothée, quoique les Hérouxvillois la désignent encore souvent Saint-Timothée-d'Hérouxville pour la distinguer des autres du même nom. Hérouxville identifie la gare, le bureau de poste et, depuis le 10 septembre 1983, la municipalité de paroisse. Il rappelle la mémoire du desservant fondateur, Joseph-Eucharist Héroux (1863-1943).

Garneau

Le chemin de fer Grand-Nord (aujourd'hui Canadien National) reliait les paroisses du contrefort des Laurentides aux villes de Québec et de Montréal. La construction commencée au début des années 1880 progressa lentement, par sections, pour se terminer à la fin du siècle.

En 1887, un tronçon d'environ trente kilomètres reliait Sainte-Thècle et Saint-Tite au chemin de fer des Piles qui permettait d'atteindre Trois-Rivières. La jonction de ces deux voies, d'abord située à Proulx, fut localisée vers 1895 à un lieu nommé Garneau, en l'honneur de l'historien canadien-français François-Xavier Garneau (1809-1866).

La gare de Garneau était d'autant plus importante qu'en 1895, un pont sur le Saint-Maurice permit au chemin de desservir l'usine de pâte à papier située à la chute de Grand-Mère. Vers 1910, une autre ligne fut construite à partir de G^{4}arneau pour atteindre Québec via Saint-Prosper. L'accroissement du trafic, occasionné par la jonction de trois voies ferrées, favorisa le regroupement à proximité de la gare de quelques habitations et de certains services, dont un hôtel. Ainsi un hameau prit forme dans la paroisse de Saint-Georges à moins d'un kilomètre du village. Les habitants ont l'habitude de nommer Garneau-Jonction la gare et le hameau.

Cossetteville

Ce toponyme qui apparaît encore sur la plupart des cartes n'identifie aucune entité géographique actuelle. Il n'y a là ni hameau, ni localité, mais simplement le Grand Rang reliant Saint-Tite à Saint-Séverin. Il s'agissait, en fait, au début du XX^{e} siècle, d'un bureau de poste établi, entre 1910-1925, dans une résidence

située précisément à la rencontre du Grand Rang et de la route menant à Saint-Adelphe. C'est sans doute parce que ce nom a perdu toute signification aujourd'hui qu'il est souvent situé, sur les cartes, à l'extrémité du Grand Rang. Il est possible que l'établissement d'un bureau de poste à cet endroit ait été le premier acte officiel en vue de créer une paroisse autonome dans cette partie de Saint-Tite car, à la même époque, certains habitants firent des pressions pour obtenir leur propre église. Le nom pourrait provenir des familles Cossette qui habitaient cette partie du Grand Rang, ou encore de François-d'Assise Cossette, premier habitant de Saint-Tite.

Saint-Georges

La formation de la ville de Grand-Mère, au tournant du siècle, favorisa le peuplement du rang des Turcotte qui aboutissait au débarcadère sur la rive est du Saint-Maurice. En 1915, ce rang d'abord habité par les Turcotte était devenu une petite agglomération d'environ 150 familles qui se détacha de la municipalité de paroisse de Saint-Théophile pour former la municipalité de village de Turcotte.

La fondation de la mission, en 1916, sous le nom de Saint-Georges s'accompagne de la construction d'une chapelle. Un prêtre alla y résider et prépara l'érection canonique de la paroisse sous le même nom en 1917. Les résidents décidèrent, en 1919, de remplacer le nom de la municipalité du village de Turcotte par Saint-Georges.

Pour distinguer cette municipalité de quelques autres du même nom, les Georgeois prirent l'habitude de la désigner Saint-Georges-de-Champlain, identifiant ainsi son comté d'appartenance. C'est sans doute pour la même raison que le bureau de poste fut appelé Blondin, en l'honneur de Pierre-Édouard Blondin (1874-1943), député de la circonscription électorale de Champlain et ministre des Postes.

Lac-à-la-Tortue

Le lac aurait été désigné ainsi à cause de sa forme qui pouvait s'apparenter à celle d'une tortue. Le site acquit une certaine importance après la construction du chemin de fer des Piles, en 1880, qui permit aux employés des forges Radnor d'entreprendre le dragage du lit du lac pour y ramasser le minerai de fer et le transporter par chemin de fer jusqu'à la fonderie, située dans la paroisse de Saint-Maurice.

Les Tortulinois furent desservis par les curés de Notre-Dame-du-Mont-Carmel de 1880 à 1893. La paroisse érigée canoniquement le 21 décembre 1894 prit le nom de Saint-Théophile en l'honneur du premier desservant, l'abbé Joseph-Théophile Sicard de Carufel (1840-1884). La municipalité de paroisse fut érigée sous le même nom, le 25 mars 1895. Les toponymes Lac-à-la-Tortue et Saint-Théophile-du-Lac-à-la-Tortue étaient souvent utilisés pour désigner cette municipalité de paroisse. Le 4 juillet 1981, les autorités gouvernementales approuvèrent officiellement le nom Lac-à-la-Tortue, ce qui mit fin à la controverse.

Moïsette-Olier, Baie

Pour souligner la Journée internationale de la femme, en 1982, la Commission de toponymie du Québec donna le nom Moisette-Olier à une baie située sur la rive est du Saint-Maurice au nord du barrage La Gabelle, à proximité du pont ferroviaire du Canadien Pacifique. Ce toponyme est le nom de plume de Corinne Beauchemin (1885-1972), originaire de Saint-Michel-des-Vieilles-Forges, qui écrivit plusieurs romans dont les intrigues se déroulent en Mauricie.

Shawinigan-Sud

L'essor industriel de Shawinigan Falls, au début du XX[e] siècle, incita des habitants de Notre-Dame-du-Mont-Carmel à venir s'établir sur la rive est du Saint-Maurice. Dès 1910, la concentration de population justifiait la création de la mission Notre-Dame-de-la-Présentation. La paroisse religieuse Notre-Dame-de-la-Présentation-d'Almaville, érigée canoniquement en 1914, englobait le territoire de la municipalité de la paroisse de ce nom, fondée la même année, et celui de la municipalité du village d'Almaville, érigée le 18 mars 1912. L'historien Fabien Larochelle mentionne que le nom fut choisi par le desservant, l'abbé Hormisdas Trudel (1873-1952), pour rappeler le cantique Alma Redemptoris Mater. Toutefois, dans une lettre du 9 mai 1924 à la Commission de géographie, l'abbé Hormisdas Trudel affirme que la paternité de ce toponyme doit être accordée au curé de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Il écrit qu'en l'année 1900, les habitants de la paroisse se rendirent chez le curé de Mont-Carmel et lui demandèrent un nom pour leur village. Celui-ci en vint à la conclusion qu'Almaville constituait un nom fort acceptable.

La municipalité du village d'Almaville changea son nom en 1948 pour celui de Shawinigan-Sud tout en annexant la municipalité de la paroisse de Notre-Dame-de-la-Présentation-d'Almaville. Shawinigan-Sud obtint le statut de ville en 1961 et ses habitants sont aujourd'hui connus sous l'appellation de Shawiniganais, aises.

Notre-Dame-du-Mont-Carmel

Au cours du premier tiers du XIX[e] siècle, le territoire de cette paroisse, dans sa partie montueuse, était connu sous le nom de La Montagne. Le propriétaire des forges du Saint-Maurice, Mathew Bell, y avait obtenu un droit exclusif d'exploitation forestière pour la fabrication du charbon de bois. L'abolition de ce privilège en 1846 contribua à renforcer le mouvement de colonisation à cet endroit, de sorte qu'au début des années 1850, les habitants aspiraient à former une paroisse autonome. La paroisse canonique érigée le 30 septembre 1858 fut placée sous le patronage de Notre-Dame-du-Mont-Carmel en souvenir du mont Carmel en Palestine. La municipalité de paroisse, érigée le 16 mars 1859, prit le même nom, quoiqu'on la désigne souvent du simple nom de Mont-Carmel. La première chapelle construite en 1862 laissa place à une église qui fut bénie en 1870.

Malgré l'existence de la paroisse, la population n'était sans doute pas suffisante (60 familles en 1862) pour qu'il y ait un curé résidant avant 1870. La compagnie Forges l'Îlet, établie en 1858 en bordure de la rivière du même nom, à environ 4 kilomètres au sud-ouest de l'église, y attira de nouveaux habitants, des hommes de métier, des journaliers et aussi des agriculteurs qui se procuraient un revenu d'appoint en ramassant le minerai sur leurs terres ou en vendant et transportant du bois pour la fabrication du charbon.

Le toponyme Valmont a été donné au bureau de poste pour le distinguer de celui de Mont-Carmel, de la division de recensement de Kamouraska. Il fut aussi donné au lac Trototchaud (Trotochaud), situé à la source de la rivière Cachée à la demande du propriétaire des lots riverains et de la municipalité de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, en 1925.

La vallée industrielle et urbaine

La vallée industrielle et urbaine

Le parcours débute à Trois-Rivières, pour se diriger vers le site des forges du Saint-Maurice, entreprise fondée en 1737, qui fut le premier témoin de la vocation industrielle du fer et des modes de vie de nos ancêtres dans un village industriel. Par delà les Vielles-Forges, vers La Gabelle et Baie-de-Shawinigan, le tracé de la route est approximativement celui du chemin des Piles construit au début des années 1850 pour faciliter l'accès aux eaux navigables du Saint-Maurice qui est entrecoupé de chutes et de rapides entre Trois-Rivières et Grandes-Piles.

Après avoir visité Shawinigan et admiré le spectacle saisissant des cataractes, nous reprenons le parcours qui nous conduit dans la vallée de la rivière Shawinigan jusqu'au parc national de la Mauricie. Un arrêt dans les centres d'interprétation du parc et une visite au musée du Bûcheron, à Grandes-Piles sur la rive opposée, nous éclaireront sur les implications économiques, sociales et culturelles des activités forestières qui ont eu cours au XIX^{e} et au début du XX^{e} siècles et qui ont puissamment contribué à façonner la Mauricie actuelle. Enfin, ce périple se termine à Grand-Mère, ville née de l'industrie du papier et de l'électricité.

Saint-Maurice, Rivière

Comptant parmi les principaux tributaires du Saint-Laurent, la rivière Saint-Maurice, qui achève sa course à Trois-Rivières, a porté, concurremment ou successivement, plusieurs noms au long de son histoire.

Chez les Algonquins, elle était dénommée Madôbalodenitekw, qui signifie «la rivière qui fuit».

Chez les Européens, Jacques Cartier est sans doute le premier, en octobre 1535, à voir cette «ripvière, qui vient devers le nort, sortente audict fleuve, à l'entrée de laquelle il y a quatre petites ysles, et plaines d'arbres. Nous nommasmes icelle ripvière la ripvière de Fouez». Lescarbot, pensant que Cartier avait dénommé la rivière en l'honneur d'une vielle maison de la noblesse française, corrige la graphie cartiérienne et indique sur sa carte de 1609: «R. de Foix». À l'exception de ces deux témoignages, qui sont comme deux points de repère extrêmes dans le temps, ce nom ne fait plus par la suite l'objet d'aucune autre mention.

La présence des îles à l'embouchure de la rivière a été un facteur déterminant à l'origine d'une autre de ses appellations. Comme le note Pierre Boucher, en 1664, dans son *Histoire véritable et naturelle* . . ., «on l'appelle les Trois Rivières, à cause qu'estant entrecoupée par les Isles, elle fait comme trois rivières en ce lieu-là . . .». Par ailleurs, on sait, grâce à divers témoignages, dont ceux des Jésuites, que ce nom était déjà employé depuis un certain nombre d'années.

Ces îles étant aussi séparées les unes des autres par des chenaux, la rivière fut également désignée dans le langage populaire comme la rivière aux Chenaux ou les Chenaux tout court. De cette dénomination qu'il fait remonter au XVII^{e} siècle, l'historien Benjamin Sulte dit qu'elle était couramment employée «à Machiche, Maskinongé, Sorel, Nicolet, Gentilly, Batiscan, Champlain . . .»

Enfin, le nom officiel apparaît pour la première fois, toujours selon Sulte, dans un jugement rendu en 1723 par l'intendant Michel Bégon, où il mentionne que le fief Saint-Maurice est situé sur la rive ouest de la rivière «vulgairement nommée fleuve de Saint-Maurice». Maurice Poulin de La Fontaine avait reçu en 1668 la permission de défricher cette terre qui fut concédée le 4 août 1676 en seigneurie à sa veuve par l'intendant Jacques Duchesneau de la Doussinière et d'Ambault. D'après certains auteurs, le nom du fief, hérité de Maurice Poulin, aurait désigné par la suite la rivière, les forges du Saint-Maurice, qui furent construites sur les terres de la seigneurie, et enfin le comté et la région tout entière. D'autres émettent l'hypothèse que le ruisseau coulant aux Forges aurait été dénommé Ruisseau à Saint-Maurice, au XVIII^{e} siècle, et que ce nom serait ensuite passé à la rivière.

Trois-Rivières

La ville de Trois-Rivières, érigée en 1855 au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Maurice, a été fondée officiellement en 1634 par le sieur de Laviolette, son premier commandant (1634-1636), qui agissait alors sous les ordres de Samuel de Champlain.

Pourtant, cet emplacement fut connu dès l'époque de Jacques Cartier qui explora l'embouchure de la rivière en 1535, et de François Gravé Du Pont qui, avant 1600, avait songé à en faire un poste de traite. D'ailleurs, en 1601, le nom de Trois-Rivières était mentionné pour la première fois sur une carte de la Nouvelle-France dessinée par Levasseur.

La ville aurait hérité ce nom de la rivière. En effet, rapporte le père Paul Le Jeune dans sa **Relation de 1635**, «Les François ont nommé ce lieu les Trois-Rivières, pource qu'il sort des terres un assez beau fleuve, qui se vient dégorger dans la grande Rivière de sainct Laurens par trois principales embouchures, causées par

plusieurs petites Isles, qui se rencontrent à l'entrée de ce fleuve . . . »

Cette dénomination, que les Trifluviens ont adoptée spontanément, a aussi servi à désigner un gouvernement, un district, un diocèse, un comté et même un journal.

Selon Pierre Paré, dans le **Dossier toponymique des Abénaquis**, les Abénaquis, autrefois, appelaient le site de Trois-Rivières «Madôbalodenik», dont la signification est «à la fin, chez Loden (nom d'un homme)». Cependant, nous ignorons tout de l'histoire de ce toponyme.

Saint-Michel-des-Vieilles-Forges

La fondation des forges du Saint-Maurice en 1737 favorisa la formation d'une agglomération d'habitations à côté des installations sidérurgiques. L'évêque de Québec y implanta une mission en 1740 sous le vocable de Saint-Louis, à la gloire sans doute du roi de France, Louis IX (1214-1270). Les Récollets (1740 à 1763), les curés de Trois-Rivières (1760 à 1860), les prêtres du séminaire (1860 à 1903) et les curés de Saint-Étienne-des-Grès se reléguèrent successivement jusqu'au début du XX^e^ siècle pour desservir les habitants des Vieilles-Forges. Ce toponyme qui fut sans doute utilisé après la fermeture des Forges en 1883, désigne également le bureau de poste.

Le premier prêtre résidant arriva en 1920; l'évêque profita des circonstances pour rebaptiser la desserte Saint-Michel-Archange. Les nombreuses légendes évoquant les manifestations du diable aux Forges ne sont pas étrangères au choix du saint protecteur. La municipalité de paroisse érigée en 1954 prit le nom de Saint-Michel-des-Vieilles-Forges, tandis que la paroisse fut érigée canoniquement en 1959 sous le nom de Saint-Michel-des-Forges. La ville de Trois-Rivières annexa le territoire de cette municipalité en décembre 1961.

Marchand

Lieu-dit situé sur le chemin des Forges entre Saint-Michel-des-Vieilles-Forges et Saint-Étienne-des-Grès. La gare du Canadien Pacifique, aujourd'hui fermée, porta le nom de la famille Marchand qui habita à proximité durant quatre générations.

La Gabelle, Barrage

Le gouverneur de Trois-Rivières, Jacques-René Gaultier de Varennes (1677-1757), se fit concéder en 1681 le territoire jouxtant la dernière chute de la rivière Saint-Maurice à une vingtaine de kilomètres de Trois-Rivières. Les Amérindiens y rencontraient les commerçants de fourrures et s'évitaient ainsi un long portage vers Trois-Rivières. Le poste de traite prit le nom de La Gabelle. Gabelle est un mot d'origine arabe qui signifie «impôt». Pour expliquer l'origine du toponyme, des auteurs ont émis l'hypothèse que l'administration coloniale percevait à ce poste un impôt sur les fourrures. En 1926, la Shawinigan Water and Power construisit sur le site de cette chute La Gabelle, un barrage qui perpétua le nom. La centrale hydroélectrique de style art déco est accessible par une petite route de 1,5 kilomètre au sud-est du village de Saint-Étienne-des-Grès.

Saint-Étienne-des-Grès

«Grais» est mentionné dans les **Relations des Jésuites** de 1659 comme un endroit sur les rives du Saint-Maurice où les commerçants de fourrures venaient rencontrer les Amérindiens. Le site des «Grais» qui deviendra «des Grès» se trouvait à la tête d'une importante chute, «comparable à celle de Niagara», disparue en grande partie lors du séisme de 1663. Les terrains jouxtant la dénivellation sont couverts de cette roche sédimentaire et friable nommée grès.

Le toponyme Saint-Étienne apparaît, en 1684, lors de la concession de la seigneurie de ce nom à Marie Boucher, soeur du gouverneur de Trois-Rivières, Pierre Boucher, et veuve d'Étienne de Lafond, dont le prénom a peut-être suggéré la désignation du fief. En 1737, le territoire est réuni au domaine royal, puis cédé à la compagnie des Forges du Saint-Maurice qui en interdit le défrichement afin d'exploiter le bois et le minerai. Cette situation dura jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, alors que le concessionnaire des Forges fut contraint par le gouvernement de vendre une partie du territoire aux habitants qui désiraient s'y établir. Ainsi, une chapelle construite en 1856, sur le site de l'actuel village, prépara l'érection canonique de la paroisse, le 13 février 1859, sous le nom de Saint-Étienne. La municipalité de paroisse constituée le 14 avril de la même année prit le nom de Saint-Étienne-des-Grès. Le gentilé Stéphanois, oise identifie les habitants de la municipalité.

Une autre agglomération a déjà existé à l'intérieur du territoire de cette paroisse. Il s'agissait du poste des Grès ou du village des Grès qui s'était constitué à proximité de la scierie de George Baptist construite en 1847, près de la chute des Grès, sur le Saint-Maurice, à quelques kilomètres au nord de la chute La Gabelle. Ce village de compagnie gouverné par Baptist comptait environ 200 personnes en 1883, année de la fermeture de la scierie. Le site fut graduellement abandonné et

inondé lors de la construction, en 1926, du barrage La Gabelle.

Le Centre-de-la-Mauricie

Cette municipalité régionale de comté, proclamée le 16 juin 1982, est située sur le cours moyen de la rivière Saint-Maurice et, par le fait même, dans la zone mitoyenne de la Mauricie d'où cette appellation Le Centre-de-la-Mauricie. Le régionyme Mauricie tire son origine de la désignation de la rivière Saint-Maurice, nom attribué en l'honneur de Maurice Poulin de Francheville. Les habitants sont connus sous le nom de Centre-Mauriciens, iennes.

Saint-Boniface-de-Shawinigan

La municipalité de la paroisse de Saint-Boniface-de-Shawinigan fut formée le 1er juillet 1855 sous le nom officiel de municipalité de canton de Shawénégan qu'elle conserva jusqu'en 1956. La paroisse religieuse érigée canoniquement le 3 février 1859 fut nommée Saint-Boniface-de-Shawenegan à la mémoire de Boniface (675-754), archevêque de Mayence et évangélisateur de la Germanie. Une première chapelle construite en 1852 fut remplacée par une église en 1864. La forme orthographique Shawinigan est apparue au début du XXe siècle à la suite de la fondation de la Shawinigan Water and Power.

L'aménagement des chutes Shawinigan et l'activité industrielle adjacente contribuèrent à accroître la population de la paroisse qui passa de 1 328 à 3 818 habitants entre 1891 et 1901, date de l'amputation de son territoire au profit de la ville de Shawinigan Falls.

La construction à la fin du XIXe siècle d'une importante scierie au nord-ouest du village, sur le parcours du chemin de fer Grand-Nord (Canadien National) favorisa la formation d'une petite agglomération, baptisée Burrill's Siding du nom des propriétaires Vivian et Charles Burrill. Au moment de l'incendie de la scierie en 1906, l'endroit comptait une chapelle et une vingtaine de maisons.

La municipalité du village de Saint-Boniface-de-Shawinigan fut instituée en mars 1918.

Baie-de-Shawinigan

Au moment de la construction de la centrale hydroélectrique, à la fin du XIXe siècle, plusieurs travailleurs de la Shawinigan Water and Power et des usines environnantes s'établirent à la Petite-Rivière, à l'embouchure de la rivière Shawinigan. Une mission y fut ouverte en mai 1901 sous le nom de Sacré-Coeur-de-Jésus. La municipalité de village constituée en 1907 fut nommée Baie-de-Shawinigan tandis que la paroisse religieuse érigée en 1911 garda le nom de la mission. Mais c'est souvent sous le nom de Belgoville que l'on désigne ce village situé en face des installations de la Belgo Canadian Pulp. Co., aujourd'hui Consolidated Bathurst.

Les citoyens ont adopté le nom Shawiniganais pour s'identifier collectivement à la municipalité.

Shawinigan

Ce toponyme amérindien désignait un portage emprunté par les voyageurs pour éviter les chutes. Le lieu et non seulement le portage furent identifiés pour la première fois sous la forme Chawinigan par Jean-Baptiste Perreault sur la carte de son voyage de 1806. Par extension, le nom fut attribué à une baie, à une rivière, à un lac, à un canton, à une paroisse, à une compagnie et finalement à une ville au début du XXe siècle.

Le sens de ce mot a été interprété de diverses façons: «portage aux hêtres» pour l'un, «perçoir, aiguille» pour un autre. Mais l'interprétation la plus plausible, et qui fut retenue, a été suggérée par Napoléon Caron. Selon cet auteur, le toponyme proviendrait de «Achawénékame», mot algonquin signifiant «crête», utilisé par les Amérindiens de la Mauricie en 1880, pour désigner le portage des chutes. Ce sens est confirmé par l'oblat Joseph-Étienne Guinard (1864-1965) missionnaire chez les Amérindiens du Haut-Saint-Maurice qui écrivait que «ashawenikam» veut dire, en tête-de-boule, en algonquin et en cri, «portage anguleux». Pierre Paré, dans **La toponymie des Abénaquis**, mentionne la forme Azawonigan qui signifie «portage en pente». Le mot décrivait donc le type de sentier emprunté pour atteindre le sommet des chutes et reprendre la voie navigable.

L'historien Gérard Filteau mentionne plusieurs façons d'écrire ce toponyme avant qu'il ne soit fixé dans sa forme actuelle: «Achawénékame, Cha8inigane et Osha8négane pour les Têtes-de-Boule, Assa8nigane pour les Abénaquis. Les Canadiens-français disaient autrefois Chawinigame, puis Chawinigane». La graphie «sha» est d'origine anglaise.

Le canton a été désigné Shawénégan au début du XIXe siècle, tandis que la paroisse qui englobait le site des chutes était nommé Saint-Boniface-de-Shawenegan vers 1880. À la même époque, Napoléon Caron soutenait avec raison que la graphie Cha-

winigane se rapprochait d'avantage de la forme primitive et était plus conforme à l'orthographe française. Quoi qu'il en soit, il a suffi qu'une compagnie d'électricité adopte le nom de Shawinigan Water and Power pour fixer définitivement la forme orthographique de ce toponyme.

Le site des chutes de Shawinigan commença à s'animer au milieu du XIX[e] siècle quand le gouvernement fit aménager la rivière pour faciliter le flottage du bois. On y construisit des estacades et des barrages latéraux pour diriger les billes, de même qu'une glissoire longue de près de 200 mètres pour éviter que dans la descente les billots de sciage ne s'abîment sur les saillies rocheuses.

Cet endroit peu propice à l'établissement d'agriculteurs n'était habité que saisonnièrement par le maître des estacades et les draveurs. Ils recevaient fréquemment la visite de touristes qui ne craignaient pas de braver l'inconfort d'une route cahoteuse pour admirer les beautés naturelles des chutes que l'on comparait à celles du Niagara. Leur réputation attirait des photographes aussi célèbres que Notman et des peintres réputés tels que Jacobi, O'Brien et Krieghoff. Les attraits du site étaient si intéressants qu'un audacieux promoteur, vers 1857, prévoyant la construction d'un chemin de fer, acheva presque la construction d'un grand hôtel face aux chutes. Il anticipait malheureusement sur les événements, car il décéda, puis l'hôtel brûla en 1878 sans qu'il n'y eût encore de voie ferrée.

À la fin du siècle, la Shawinigan Water and Power acheta les chutes du gouvernement et y fit construire une centrale hydroélectrique. En peu de temps, elle y attira la papeterie Belgo Canadian Pulp and Paper (1900), la fonderie Northern Aluminum (1901) et l'usine de carbure de calcium Shawinigan Carbide (1902). La population s'accroissant rapidement, les ingénieurs de la compagnie d'électricité tracèrent les plans de la future ville qui fut érigée le 26 mars 1902 avec le nom de Shawinigan Falls. Précédemment, elle avait été érigée sous le statut de village le 18 avril 1901, sous le même nom. La ville conserva sa désignation anglaise jusqu'en 1958 au moment où elle devint cité pour retrouver son statut antérieur. Parallèlement aux habitants de Baie-de-Shawinigan, ceux de Shawinigan s'identifient sous le nom de Shawiniganais, Shawiniganaises.

La rivière Shawinigan, qui se déverse dans le Saint-Maurice au pied des chutes et s'alimente aux lacs Bernard, Shawinigan et Petit lac Shawinigan, fut jadis nommée, par les Amérindiens, Manigousito qui signifiait «le pied des rapides».

Saint-Gérard-des-Laurentides

La plus jeune paroisse rurale du diocèse de Trois-Rivières fut érigée canoniquement le 6 décembre 1923, sous le patronage de saint Gérard Majella. Ayant trouvé une statue de saint Gérard à proximité de sa demeure, un jeune garçon l'aurait enfouie sur le site ultérieurement choisi pour la construction de l'église. Selon la croyance populaire, l'intercession du saint patron aurait favorisé l'érection canonique de la paroisse que les habitants réclamaient depuis plus de 40 ans. La municipalité de paroisse, érigée le 3 septembre 1924, et le bureau de poste prirent le nom de Saint-Gérard-des-Laurentides pour les distinguer des autres du même nom.

Depuis 1967, les pentes de ski aménagées dans cette localité lui confèrent une vocation touristique. Les habitants de la municipalité ont adopté le nom collectif Laurentiens, iennes.

Saint-Mathieu

La mission de Saint-Mathieu-de-Caxton fut fondée le 21 septembre 1872, jour de fête liturgique du saint patron. Elle comptait à ce moment une trentaine de familles partagées en deux groupes établis sur des sites passablement éloignés l'un de l'autre. Le premier s'était implanté sur les rives de la rivière Scuris, aussi appelée Petite Shawinigan, à la Chute à Magnan, là où un entrepreneur de ce nom avait construit une scierie. Les habitants y avaient fait construire une chapelle en 1871. La seconde agglomération se développa à cinq kilomètres au nord, près du Petit lac des Souris, rebaptisé lac Bellemare, nom du premier défricheur à venir s'établir à proximité, vers 1880. Quant à Hormisdas Magnan, il affirme que ce sont les hommes des chantiers qui lui ont donné ce nom en l'honneur du premier desservant, l'abbé Adélard Bellemare. Puis la paroisse érigée canoniquement, le 10 juillet 1874, sous le patronage de saint Mathieu accueillit son premier prêtre résidant en 1893.

Une longue dispute entre les deux petites agglomérations au sujet de l'emplacement de l'église en retarda la construction jusqu'en 1913. L'évêque privilégia alors le site du lac Bellemare. La municipalité de paroisse érigée le 30 juin 1886 prit le nom de Saint-Mathieu. En 1973, trois ans après la création du parc national de la Mauricie au nord de la paroisse, le conseil municipal adressa une requête au gouvernement pour que la municipalité de paroisse soit nommée Saint-Mathieu-

du-Parc. Le rejet de la requête amena les membres du conseil à faire attribuer ce toponyme au bureau de poste, qui portait le nom de Lac-Bellemare depuis son établissement en 1891.

Mauricie, Parc national de la

Le parc national a été créé le 22 août 1970 par le gouvernement canadien. Il couvre une superficie de 215 kilomètres carrés. Ses limites s'articulent ainsi: à l'est la rivière Saint-Maurice, au nord la rivière Matawin et à l'ouest la réserve faunique Mastigouche. L'appellation du parc a été inspirée par sa localisation dans la région de la Mauricie, dont le nom remonte au début des années 1930.

Ce lieu de plein air tire sa raison d'être de l'héritage des Laurentides. En effet, cette partie est le reflet du bouclier laurentien avec ses montagnes arrondies et une multitude de lacs et de cours d'eau.

Wapizagonke, Lac

Ce lac, de près de 15 kilomètres, bordé de collines et de montagnes abruptes, situé à l'entrée ouest du parc national de la Mauricie, apparaît sur une carte datant de 1852 sous l'appellation de Pisagunk. À la même époque, les travailleurs forestiers de la région le nomment également Mistagance. Wapizagonke dériverait du mot montagnais «ouapitagone» qui signifie «là où l'on trouve des pierres à aiguiser». Au milieu du XIX^{e} siècle, un sentier emprunté par les coureurs des bois et les bûcherons passait près de ce lac pour atteindre la Matawin.

Anticagamac, Lac

Désignant à la fois un lac au nord-ouest du parc national de la Mauricie et une rivière par laquelle ses eaux se déversent dans la Matawin, le toponyme Anticagamac pourrait être une déformation de Attikamègue, nom de la tribu habitant le nord de la Mauricie. On ne connaît, en fait, aucune signification certaine à ce toponyme. Un auteur émet aussi l'hypothèse qu'il pourrait signifier «là où refoulent les eaux», traduisant ainsi un phénomène hydrique observé dans ce lac. Une carte de 1850 nomme ce lac Antihiagana.

Cinq, Île des

Dans ses récits de voyages sur le Saint-Maurice, Napoléon Caron mentionne que ce nom fut d'abord donné à une île, à quelques kilomètres au sud de l'embouchure de la Matawin. Cinq Amérindiens y auraient été enterrés. Le ruisseau qui débouche face à l'île, sur la rive ouest du Saint-Maurice, et le lac qui l'alimente prirent le nom, sans doute par extension, de Petit ruisseau et Petit lac des Cinq. À l'ouest de ce lac, un autre plus important est aussi connu sous le nom de Lac des Cinq. Celui-ci se déverse dans la Matawin à la hauteur des rapides des Cinq par le Petit ruisseau des Cinq, appelé aussi Grande rivière des Cinq. Selon une autre interprétation, cette île du Saint-Maurice aurait été nommée Île des Cinq parce qu'elle marquait l'arrivée d'un portage de cinq lacs emprunté par les coureurs des bois pour éviter les rapides au bas de la rivière Matawin.

Le spécifique pourrait aussi provenir des cinq baies du lac des Cinq, ou plus probablement des cinq rapides de la Matawin entre ses eaux navigables en canot et le Saint-Maurice.

Radnor

Le canton de Radnor fut proclamé le 2 juin 1855, mais il était déjà désigné de ce nom en 1814, dans l'inventaire des biens de la compagnie des forges de Batiscan. Le nom fut ensuite utilisé par les propriétaires des forges Radnor qui, de 1854 à 1911, exploitèrent une fonderie à Fermont, village industriel situé au nord de la municipalité de Saint-Maurice. Le village de Fermont aujourd'hui abandonné est devenu un hameau nommé Radnor-des-Forges.

Le canton rappelait sans doute à ceux qui le nommèrent au début du XIX^{e} siècle les forêts et les paysages montagneux du comté de Radnor situé au centre de l'Angleterre.

Pêche, Lac à la

Situé au sud-ouest du parc national de la Mauricie, ce lac était connu sous ce nom dès 1850. Les premières habitations du club de chasse et de pêche The Laurentian y furent construites en 1889 par le fondateur de ce club, William Thomas Parker, qui donna son nom au lac Parker situé quelques kilomètres à l'ouest. Au XIX^{e} siècle, les lacs aujourd'hui nommés Bérubé, Isaïe et Français formaient la chaîne des lacs à la Pêche.

Sainte-Flore

Le territoire de la future paroisse comptait en 1860 près de 300 habitants presque tous concentrés le long du chemin des Piles. Une première chapelle fut construite l'année suivante; l'érection canonique de la paroisse de Sainte-Flore eut lieu le 27 octobre 1862. L'évêque aurait privilégié ce nom en l'honneur de madame Flore Buteaux, épouse du député de Trois-Rivières, Joseph-Édouard Turcotte (1808-1864). La municipalité

de la paroisse de Sainte-Flore fut érigée en janvier 1863.

La partie sud-est de la paroisse, appelée Concession Sainte-Catherine, connut un développement considérable à la fin du XIX^{e} siècle grâce à la construction d'une usine de pâte à papier à la chute de la Grand-Mère. Cette agglomération donna naissance à la ville de Grand-Mère qui annexa Sainte-Flore en 1970; les citoyens sont connus sous le nom de Sainte-Floriens, iennes.

Grand-Mère

Le toponyme désigna d'abord des chutes d'environ 12 mètres de hauteur situées sur la rivière Saint-Maurice à quelques kilomètres au nord des chutes Shawinigan. Le père Jacques Buteux mentionne dans ses récits de voyage qu'il coucha, en 1651, à la «montagne de la grand-mère». Un rocher de près de 10 mètres de haut, autrefois situé au centre des chutes et représentant le visage profilé d'une vieille dame, fut à l'origine du nom. Les Abénaquis désignaient ce lieu Kokemesna, soit okemes pour «grand-mère» et na pour «nous» signifiant «notre grand-mère». Les Algonquins pour leur part, désignèrent l'endroit Kokomis qui signifie «ta grand-mère». Le rocher fut dynamité lors de la construction de la centrale hydroélectrique en 1912 et reconstitué sur la rive gauche de la rivière au sommet de la côte à Grondin.

Le site des chutes demeura longtemps un poste de relais pour les commerçants de fourrures ou encore le lieu de résidence estivale du «maître des estacades». Après de vaines tentatives au début des années 1880, quelques industriels américains y érigèrent en 1889 un barrage, une centrale hydraulique et une usine de pâte à papier, puis de papier journal en 1899. L'agglomération de 1 300 habitants suscita la création de la municipalité du village de Grand-Mère, le 15 janvier 1898; elle obtint le statut de ville le 28 mars 1901. La paroisse religieuse érigée canoniquement le 2 juin 1900 prit le nom de Saint-Paul-de-Grand-Mère.

La centrale hydroélectrique construite par la Laurentide et la Shawinigan Water and Power fut également appelée Grand-Mère. L'architecture du bâtiment s'inspire de celle de la cathédrale de Sainte-Cécile-d'Albi en France, érigée au XIII^{e} siècle.

La rivière Grand-Mère qui prend sa source au lac des Piles traverse la ville et se déverse dans le Saint-Maurice au nord de la chute de la Grand-Mère.

Ses habitants sont connus sous le gentilé Grand-Mérois, Grand-Méroises.

Saint-Jean-des-Piles

Les habitants de cette municipalité sont identifiés sous le nom de Pilois, Piloises. Pour plus d'information au sujet de l'origine de ce nom, consulter la rubrique **Les Piles**.

Le parcours mauricien

Le parcours mauricien

Nous amorçons notre course le long du Saint-Maurice à Grandes-Piles, municipalité sise en face de Saint-Jean-des-Piles. Nous empruntons la route 155 où nous visitons la pépinière de Grandes-Piles pour passer ensuite devant l'anse Hector-Héroux et nous diriger vers Saint-Roch-de-Mékinac. Nous poursuivons notre course vers le nord où nous retrouvons, sur le passage, Rivière-Matawin, Boucher, Carignan et enfin La Tuque, le seul pôle économique régional important de ce parcours. Après une visite dans cette ville, nous continuons notre périple vers le Lac-Saint-Jean pour atteindre les extrémités de notre circuit avec La Bostonnais, Lac-Édouard et sa base de plein air, Van Bruyssel, Kiskissink et Langelier.

Les Piles

Le développement des activités forestières dans le bassin de la rivière Saint-Maurice conféra une importance stratégique au lieu-dit Les Piles, car il marquait le début des eaux navigables pour atteindre les chantiers de la Haute-Mauricie. De cet endroit jusqu'à Trois-Rivières, le cours de la rivière était coupé par plusieurs chutes qui contraignaient les forestiers à utiliser la route. Deux de ces chutes nommées Chutes des Petites Piles et Chutes des Grandes Piles, situées respectivement à environ 3 et 8 kilomètres de la chute de la Grand-Mère, disparurent lors de la construction du barrage de Grand-Mère à la fin du XIX^{e} siècle. L'appellation Piles identifie un lac, une rivière, une pépinière, un pont et deux municipalités.

Le toponyme provient sans doute de la traduction par les coureurs des bois du terme utilisé par les autochtones pour désigner le site des chutes. Napoléon Caron, en 1888, se fonde sur le témoignage d'une vieille Amérindienne pour suggérer l'interprétation suivante: quand les Amérindiens descendaient faire la traite des fourrures, ils s'arrêtaient à ces chutes pour piler le blé d'Inde. «Ils y trouvaient facilement des «piles», ces grosses pierres qui servent à broyer, et de là est venu le nom donné à cet endroit». Des contemporains de Caron ont aussi avancé que l'empilement des glaces ou des billes de bois au pied des chutes ait pu suggérer le nom.

Le chemin des Piles achevé en 1856 prolongeait la route entre Trois-Rivières et les forges du Saint-Maurice jusqu'au site de la chute des Grandes Piles. Avant la construction du chemin de fer sur la rive opposée, en 1879, ce fut la route empruntée pour approvisionner les chantiers de coupe de bois. Les entrepreneurs firent construire quelques habitations et des hangars à proximité de la chute. Ils y hébergeaient les travailleurs dans leur long voyage entre les chantiers et les paroisses de la vallée laurentienne et y entreposaient les équipements de drave et de coupe forestière. Ce noyau initial d'habitations donna naissance à la municipalité de Saint-Jean-des-Piles une quarantaine d'années plus tard, soit le 23 avril 1898.

Le chemin de fer des Piles, sur la rive est, traversait le canton de Radnor qui avait été acquis du gouvernement par le propriétaire des forges Radnor, George Benson Hall (1810-1876). Celui-ci avait donné à la compagnie ferroviaire tout l'espace utile à la réalisation du projet. En 1878, prévoyant les développements qui allaient survenir sur le site du terminus, ses héritiers — Benson Hall décéda en 1876 — firent lotir une future ville qu'ils nommèrent «Dufferin City» en l'honneur du gouverneur général, lord Dufferin (1826-1902). Le plan de la ville prévoyait la localisation de la gare, de l'église, des habitations et des espaces industriels. Mais seul ce plan prévalut, le nom fut rapidement délaissé au profit de Grandes-Piles qui désignait ce site depuis fort longtemps. L'arrivée du chemin de fer incita les entrepreneurs forestiers à abandonner une partie de leurs équipements sur la rive ouest pour se rapprocher de la gare. Puis une scierie et des fours pour la fabrication du charbon de bois utilisés aux forges Radnor s'ajoutèrent aux commerces, aux hôtels et aux boutiques artisanales pour conférer rapidement à la localité de Grandes-Piles une allure de petit village. En 1888, le village de Grandes-Piles comptait 35 habitations dont quatre maisons de pension et six magasins qui caractérisaient sa fonction de centre de transit entre les chantiers et les paroisses de la vallée laurentienne.

Desservis d'abord par les curés de Sainte-Flore, les habitants de Grandes-Piles demandèrent de former une paroisse autonome qui fut érigée canoniquement en avril 1885 sous le nom de Saint-Jacques-des-Piles. Le territoire de la paroisse s'étendait de part et d'autre de la rivière. La municipalité de paroisse fondée quelques mois plus tard prit le même nom et engloba approximativement le même territoire. Quand il s'est agi, vers 1890, d'agrandir la chapelle paroissiale qui avait été construite dans le village de Grandes-Piles, les habitants de la rive opposée s'objectèrent, demandant plutôt qu'une nouvelle église soit construite de leur côté. Ainsi, en 1897, les habitants de la rive est formèrent une paroisse séparée de Saint-Jacques qui fut érigée canoniquement sous le nom de Saint-Jean-des-Piles. La municipalité de paroisse du même nom fut constituée l'année suivante. Le saint patron Jacques avait été donné en sou-

venir du jésuite Jacques Buteux, premier missionnaire sur le territoire du Saint-Maurice, tué dans une embuscade iroquoise en 1652. Jacques était le frère de Jean, l'un et l'autre apôtres du Christ. On peut supposer qu'en donnant le nom de Jean à la nouvelle paroisse, l'évêque de Trois-Rivières proposait un symbole d'unité à ces deux communautés sises l'une en face de l'autre.

La municipalité de paroisse de Saint-Jacques-des-Piles a toujours été identifiée au toponyme Grandes-Piles. En 1966, le conseil municipal obtient que le nom soit changé pour celui de municipalité de paroisse de Grandes-Piles.

Vers 1916, la compagnie de papier Laurentide de Grand-Mère aménagea la pépinière de Proulx près de la gare du même nom sur le chemin de fer des Piles, à quelques kilomètres de Saint-Jacques-des-Piles. Elle fut acquise par le gouvernement provincial en 1931 et prit le nom de Pépinière de Grandes-Piles.

Le lac des Piles, situé à l'ouest de Saint-Jean-des-Piles, déverse ses eaux dans le Saint-Maurice par la rivière Grand-Mère qui coule dans la partie nord de la ville et la rivière des Piles qui s'y jette au sud de Saint-Jean; ce lac alimente Grand-Mère en eau potable. Le hameau de Lac-des-Piles, constitué surtout de chalets bordant le lac, relève de l'administration municipale de Grand-Mère.

Le toponyme Pont des Piles a aussi été donné en 1979, par voie de concours public organisé par le club Richelieu de Grand-Mère, au pont de l'autoroute 55 qui enjambe le Saint-Maurice un peu en aval du site de ce qui était autrefois la chute des Petites Piles.

Hector-Héroux, Anse

L'anse Hector-Héroux se trouve au sud de Grandes-Piles sur la rive est de la rivière Saint-Maurice. La Commission de toponymie baptisa cette baie en mars 1983, à la mémoire d'Hector Héroux (1890-1981), journaliste né à Saint-Barnabé. Héroux amorça sa carrière au journal **Le Devoir** où il travailla avec son frère Omer de 1910 à 1913. Rédacteur en chef de **La Liberté** de Saint-Boniface, àWinnipeg, durant la décennie suivante, Héroux termina sa carrière au quotidien **Le Nouvelliste** de Trois-Rivières qu'il quitta en 1969.

Rivière-Matawin

L'un des principaux affluents du Saint-Maurice, la rivière Matawin, longue de 200 kilomètres environ, prend sa source au nord de Saint-Michel-des-Saints dans le réservoir Taureau formé par le barrage du même nom. Dans un rapport d'exploration de 1829, le lieutenant Ingall la désigne Matawa. D'autres, vers la même époque, la désigneront Mantawan ou Mattawan qui signifie «la décharge des eaux» ou «la rencontre des eaux».

Le toponyme fut aussi attribué à une île du Saint-Maurice quelque peu au nord de l'embouchure et à un canton proclamé le 17 mars 1945. La localité et le bureau de poste situés sur la rive est du Saint-Maurice face à l'embouchure furent baptisés Rivière-Matawin. Toutefois, à l'origine, le spécifique Matawin était orthographié avec deux t, soit Mattawin.

La mission de Saint-Nicolas-de-la-Mattawin fut fondée vers 1880. Elle comptait 58 habitants en 1896. Le saint patron avait été choisi en l'honneur de Sévère-Nicolas Dumoulin (1793-1853), curé de Sainte-Anne-d'Yamachiche et premier missionnaire à desservir la Haute-Mauricie après le jésuite Jacques Buteux.

Cette rivière est aussi la démarcation entre la réserve faunique du Saint-Maurice, établie en 1966 par le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche du Québec, et le parc national de la Mauricie, de juridiction fédérale, créé en 1970. Les deux entités sont limitées à l'est par la rivière Saint-Maurice. Ainsi leur localisation dans la région de la Mauricie a contribué aux choix de leurs noms; celui de la réserve faunique est désigné du nom de la rivière et le parc national reprend celui de la sous-région de Trois-Rivières.

Mékinac

Ce toponyme provient du mot algonquin mikinac qui signifie «tortue». Napoléon Caron, dans **Deux voyages sur le Saint-Maurice**, émet l'hypothèse que ce nom fut jadis donné «à cause d'une montagne qui a plus ou moins la forme d'une tortue». Il est tout aussi probable que les Amérindiens aient ainsi nommé le lac et la rivière qui se déversent dans le Saint-Maurice face à l'île Mékinac parce que cet animal y abondait.

Les rivières Mékinac du Sud et Mékinac du Nord, affluents de la rivière des Envies au nord de Saint-Tite, portent ce nom au moins depuis le milieu du XIX^{e} siècle, ce qui nous porte à croire qu'elles étaient ainsi désignées par les Amérindiens.

La colonisation de cette zone commença d'abord sur la rive est du Saint-Maurice, où monseigneur Laflèche fonda une mission en 1887 sous le nom de Saint-Roch-de-Mékinac. Ce patronyme avait été choisi parce que l'Église célébrait cette fête le jour où l'évêque se rendit annoncer la fondation de la mission. La mission ne

comptait qu'environ 130 habitants à la fin du siècle. La paroisse de Saint-Roch-de-Mékinac fut érigée canoniquement, le 5 août 1905. La municipalité de paroisse érigée le 2 novembre 1905 garda le même nom.

Le peuplement de la paroisse de Saint-Joseph-de-Mékinac, située sur la rive de la rivière Mékinac à mi-chemin entre le lac et le Saint-Maurice, commença au début des années 1880 quand le curé Jean-Baptiste Grenier de Sainte-Thècle accompagna un petit groupe de colons pour prendre possession de leurs lots. Le défrichement progressa très lentement; seulement 56 habitants y demeuraient en 1890. L'évêque y fonda une mission, en 1897, qu'il nomma Saint-Joseph pour commémorer la première visite d'un missionnaire à cet endroit, le 18 septembre 1885, jour de fête de saint Joseph de Copertino (1603-1663), patron des aviateurs et des candidats aux examens.

Saint-Joseph-de-Mékinac est l'une des localités comprises dans la municipalité de Boucher érigée le 2 septembre 1972, en l'honneur de Pierre Boucher (1622-1717), ancien gouverneur de Trois-Rivières.

Boucher

Le lac Boucher est situé dans la partie sud-ouest du canton du même nom qui fut proclamé le 6 février 1875. Le lac se déverse dans la rivière Mékinac par la rivière Boucher que l'on nommait autrefois rivière à la Truite et que d'anciens désignent encore de ce nom. Ce cours d'eau dévale une pente de plus de 80 mètres de hauteur avant de se jeter dans la Mékinac. Arthur Buies, vers 1895, visita une scierie établie au pied de la chute. Impressionné par la puissance de ce pouvoir hydraulique, il prédit qu'il ferait bientôt la prospérité de «la colonie de la Mékinac». Il écrivait non sans exagération que la rivière «pourrait actionner aisément une vingtaine de manufactures de toute sorte, sans frais de barrages ni de digues; il n'y aurait qu'à les échelonner sur les larges gradins qui bordent la cascade de chaque côté».

Les Boucherois obtinrent que la municipalité de Boucher soit érigée le 2 septembre 1972. Elle regroupe les localités de Grande-Anse, Olscamps, Rivière-Matawin et Saint-Joseph-de-Mékinac. Le toponyme rappelle la mémoire de Pierre Boucher (1622-1717), gouverneur de Trois-Rivières et propriétaire de la seigneurie de Boucherville.

Olscamps

Cette localité est située à quelques kilomètres au nord de Grande-Anse sur la rive est du Saint-Maurice. Le toponyme évoque le souvenir de Charles-Théodore Olscamps, un des premiers colons établis à Grande-Anse, et celle de son frère, l'abbé Jean-Baptiste Olscamps (1816-1876), missionnaire à Weymontachie en 1840, puis curé de Saint-Stanislas. Charles-Théodore s'est noyé avec sa femme en descendant la rivière Saint-Maurice alors qu'il allait faire baptiser un enfant à Grandes-Piles, selon D. Renaud Brochu, dans une lettre adressée à la Commission.

Grande-Anse

Un élargissement de la rivière Saint-Maurice, dont le cours est séparé à cet endroit par l'île aux Noix, forme une sorte d'anse qui est à l'origine du nom de cette localité. Un des premiers habitants de Grande-Anse, Charles-Théodore Olscamps, y bâtit une chapelle en 1878. L'évêque de Trois-Rivières, en visite épiscopale dans le Haut-Saint-Maurice, en 1879, fonde la mission de Saint-Théodore-de-la-Grande-Anse qui compte environ 120 habitants à la fin du siècle. Le nom avait été donné pour commémorer la mémoire du constructeur de la chapelle qui s'était noyé avec sa famille l'année précédente.

Grosbois, Rivière

Les Amérindiens et les coureurs des bois nommaient Petite Batiscan cet affluent du Saint-Maurice qui déverse quelque peu au nord de Grande-Anse les eaux du lac Grosbois. Selon l'explorateur Joseph Bouchette, en 1828, ce nom lui provenait du fait qu'elle permettait d'atteindre les versants de la rivière Batiscan «par 5 portages et 4 lacs». Le toponyme Petite rivière Batiscan est encore utilisé localement pour désigner la rivière Grosbois.

Rivière-aux-Rats

Longue d'environ 60 kilomètres, la rivière aux Rats prend sa source au lac du même nom. À l'époque de la traite des fourrures, elle constituait une des voies empruntées pour atteindre la zone intérieure, permettant de communiquer avec la Vermillon. La Compagnie de la baie d'Hudson avait établi un poste de traite à son embouchure, poste encore occupé au milieu du XIX^{e} siècle. Le site était d'autant plus important pour la traite qu'une autre rivière, la Wessonneau, aboutissait au Saint-Maurice à moins d'un kilomètre au sud de la rivière aux Rats. Ce nom qui existait déjà sous cette forme au début du XIX^{e} siècle est possiblement la traduction d'un toponyme amérindien identifiant cette rivière comme «habitat des rats musqués».

Au début de la seconde moitié du XIX[e] siècle, les entrepreneurs forestiers établirent de nombreux chantiers de coupe à proximité de ces deux rivières. John Baptist de Trois-Rivières qui y possédait une bonne part des concessions forestières fit aménager une grande ferme sur les terrains d'alluvions de l'embouchure. Pas moins de 14 employés y travaillaient en 1887, produisant «une grande quantité d'avoine et plus de 30 000 bottes de foin» pour alimenter ses chantiers.

C'est aussi au cours de ces années que la localité de Rivière-aux-Rats se développa sur la rive est du Saint-Maurice, face à la ferme de Baptist. Il y existait une chapelle au début des années 1870. L'évêque de Trois-Rivières y fonda officiellement une mission en 1910 sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, en l'honneur d'un des premiers habitants, Jean-Baptiste Hennesse.

À la fin du siècle, la localité de Rivière-aux-Rats comptait une centaine d'habitants. Elle fait maintenant partie de la municipalité de la Haute-Mauricie, érigée en 1972.

Haute-Mauricie

Cette municipalité est située au sud de la ville de La Tuque et se retrouve à l'intérieur des cantons de Mailhot et de Carignan. Elle a été érigée le 2 septembre 1972. Sa localisation au nord de la région, à proximité du Saint-Maurice, a inspiré cette dénomination de Haute-Mauricie. Les habitants sont connus sous l'appellation Haut-Mauriciens, iennes.

Carignan

La localité de Carignan, située sur la rive est du Saint-Maurice, à une dizaine de kilomètres au sud de La Tuque, ne compte que quelques habitations, à la croisée de la route de La Tuque et du chemin conduisant au lac à Beauce et au lac Carignan. Les eaux du lac se déversent dans le Saint-Maurice par le ruisseau du même nom. Le toponyme, également attribué au canton proclamé le 2 octobre 1875, rappelle le souvenir du régiment de Carignan-Salières envoyé en Nouvelle-France au milieu du XVII[e] siècle. Ses habitants ont adopté le gentilé Carignanois, oises.

Le Haut-Saint-Maurice

Cette municipalité régionale de comté regroupe les municipalités de Lac-Édouard, Langelier, Parent, La Tuque, et Haute-Mauricie. Elle a été proclamée le 2 décembre 1981. Sa situation dans le cours supérieur de la rivière Saint-Maurice explique cette dénomination.

Pour plus d'information au sujet de ce toponyme, la consultation de la rubrique Rivière Saint-Maurice est nécessaire.

La Tuque

Ce toponyme est probablement la traduction d'un nom amérindien qui décrivait le rocher en forme de tuque situé en haut de la chute sur la rivière Saint-Maurice. Le nom français était déjà en usage au début du XIX[e] siècle. L'endroit réputé stratégique pour la traite des fourrures est situé près du confluent avec le Saint-Maurice de trois grandes rivières qui drainent un territoire immense: les rivières Vermillon, Croche et Bostonnais. Les rivales de la Compagnie de la baie d'Hudson et des postes de traite du Roi y établirent chacune un comptoir de traite qui, tous deux, existaient encore quand Joseph Bouchette se rendit à La Tuque, en 1828.

L'histoire du peuplement de La Tuque commence avec l'exploitation forestière de la vallée de la rivière. Au début des années 1850, le gouvernement fédéral fit construire, en haut des chutes, des estacades et des barrages latéraux qui nécessitèrent la surveillance saisonnière d'un gardien d'estacades et de plusieurs draveurs. Des entrepreneurs forestiers y établirent aussi des hangars et des dépôts de provisions acheminés jusque-là par barges en provenance des Piles. En 1863, La Tuque comptait une douzaine de familles. Monseigneur Laflèche, en visite épiscopale dans les missions du Saint-Maurice, en 1887, se rendit à La Tuque à la demande du vicaire apostolique de Pontiac, monseigneur Narcisse-Zéphirin Lorrain (1842-1915), de qui relevait l'administration religieuse de ce territoire. Il y fonda une mission sous le nom de Saint-Zéphirin en l'honneur du vicaire apostolique qui deviendra évêque de Pembroke.

Au début du XX[e] siècle, la compagnie Brown de Berlin, New Hampshire, acheta du gouvernement le site des chutes et y fit construire une pulperie inaugurée en 1910. La Tuque fut reliée au chemin de fer du Lac-Saint-Jean en 1907, quelques années avant l'arrivée du National Transcontinental (Canadien National) qui traversait le pays d'est en ouest.

Le municipalité du village de La Tuque fut érigée le 9 septembre 1909. L'année suivante, soit le 2 février 1910, les Latuquois créèrent une autre municipalité de village, La Tuque Falls. Les deux corporations municipales se fusionnèrent, le 24 mars 1911, sous le nom de La Tuque, avec le statut de ville. Quant à la paroisse religieuse, elle fut érigée canoniquement le 3 février 1912, sous le nom de Saint-Zéphirin-de-La Tuque en reprenant la désignation de la mission.

La centrale de La Tuque, maintenant propriété d'Hydro-Québec, fut inaugurée en 1940. Elle est l'oeuvre de la compagnie St.Maurice Power formée en 1931 par la Brown Corporation et la Shawinigan Water and Power.

Fitzpatrick

Le toponyme désigne une gare et un hameau dans le canton de Mailhot à quelques kilomètres au nord de La Tuque, érigés probablement au cours des années 1920 sur le parcours du Canadien National. Le nom rappelle la mémoire de Charles Fitzpatrick (1851-1942), avocat de Québec qui fut juge en chef de la Cour suprême du Canada (1906-1918) et lieutenant-gouverneur de la province de Québec de 1918 à 1923.

La Bostonnais

La rivière Bostonnais et la Petite rivière Bostonnais sont deux affluents du Saint-Maurice dont les embouchures se situent respectivement au nord et au sud de la ville de La Tuque. La Bostonnais, longue de plus de 120 kilomètres, prend sa source au Grand lac Bostonnais, que les Algonquins nommaient Najoualand, c'est-à-dire, selon le père Lemoine, «lac de l'intérieur». Un élargissement de la rivière forme le Petit lac Bostonnais nommé officiellement ainsi depuis 1948, et que les gens désignent encore sous le nom amérindien de Waweyagamack.

Le chenal Bostonnais est un bras de la rivière qui coule vers le sud pour rejoindre La Bostonnais, encerclant l'île Bostonnais.

La Petite rivière Bostonnais, longue de plus de 40 kilomètres, déverse les eaux du lac Wayagamac. L'explorateur Bouchette guidé par le surnommé Bostonnais, l'emprunta en 1828 pour atteindre le lac Saint-Jean par le lac Édouard. Cette rivière, avant de se jeter dans le Saint-Maurice, forme une chute de 60 mètres à proximité de laquelle la compagnie Internationale de Papier et la ville de La Tuque ont aménagé un parc.

La Bostonnais est une localité située près de la rivière du même nom à une vingtaine de kilomètres au nord de La Tuque. Une dizaine d'habitants y étaient établis en 1871. Mais ce n'est qu'en 1948 que l'évêque y érigea canoniquement une desserte sous le nom de Saint-Jean-Bosco.

Le toponyme Bostonnais provient probablement du nom d'un Américain originaire de Boston venu se joindre aux Abénaquis et dont le gentilé est devenu le patronyme. Ainsi, en 1823, Jean-Baptiste Bostonnais, Abénaquis, fit baptiser un de ses fils à Trois-Rivières. La famille Bostonnais avait un territoire de chasse sur les versants des rivières qui portent ce nom au moins depuis le début du XIX[e] siècle.

Croche, Rivière

Le toponyme décrit bien les sinuosités de la rivière Croche qui se jette dans le Saint-Maurice à quelques kilomètres au nord de La Tuque et au sud de la zec du même nom. Le site de la localité de La Croche, dont le nom fut officialisé en 1948 par la Commission de géographie, a d'abord été occupé par des fermes d'entrepreneurs forestiers. Ceux-ci avaient établi, le long du Saint-Maurice et dans d'autres endroits propices, de grandes exploitations agricoles pour approvisionner leurs chantiers à moindres coûts. Ces fermes de compagnies devinrent autant de postes de relais où les bûcherons pouvaient être hébergés.

Au fil des ans, des colons s'établirent à proximité du poste de La Croche qui comptait environ 80 habitants à la fin du XIX[e] siècle. L'évêque de Trois-Rivières y établit une mission en 1914 sous le nom de Saint-Hippolyte, en l'honneur du premier prêtre résident, Joseph-Hippolyte Michy (1885-1948).

La Croche est comprise dans la municipalité de canton de Langelier, érigée le 20 avril 1921.

Lac-Édouard

Un lac de plus de 15 kilomètres, situé à la source de la rivière Batiscan, est désigné ainsi depuis au moins le début du XIX[e] siècle. L'explorateur Joseph Bouchette, qui emprunta en 1828 cet itinéraire pour atteindre le lac Saint-Jean par La Tuque, écrit que le lac Édouard «tire son nom d'un chasseur sauvage de Batiscan». En 1885, il aurait aussi été connu sous le nom de Lac des Grandes Îles. Selon l'arpenteur J.P. Mullarkey, en 1893, il s'agirait d'Édouard Jeannotte qui laissa son prénom au lac et son nom à la rivière Jeannotte qui constitue la branche sud-ouest de la rivière Batiscan, elle-même décharge du lac Édouard. À ces deux informations qui se complètent, ajoutons-en une autre qui les accrédite: un nommé Jeannotte est considéré comme le deuxième colon établi à Saint-Adelphe le long de la Batiscan, vers 1860. Par contre, Marguerite Vincent Teharilina affirme que le lac Édouard est désigné par les Hurons Etoolsakigan: Etool étant une déformation de «Édouard» et sakigan qui est le nom de famille; nous sommes portés à croire cependant que sakigan signifierait plutôt «lac».

La localité de Lac-Édouard commença à se peupler après la construction du chemin de fer du Lac-Saint-Jean vers 1890. Cette nouvelle voie de communication entraîne la formation d'un club de chasse et de pêche qui attire les touristes américains par centaines selon Georges Skeene, maire de Lac-Édouard. Une paroisse y est fondée en 1904 sous le nom de Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Toutefois, en 1938, son nom est modifié pour celui de Notre-Dame-des-Neiges selon une information provenant du diocèse de Trois-Rivières. La localité de Lac-Édouard a longtemps été reconnue par son sanatorium pour le traitement de la tuberculose, qui fut transformé dernièrement en base de plein air. Cette dernière création a donné son caractère actuel à cette municipalité.

Quant à la municipalité de Lac-Édouard, elle a été érigée le 1er janvier 1951.

Van Bruyssel

Ce toponyme identifie un hameau, une gare et un bureau de poste le long du chemin de fer du Lac-Saint-Jean, à proximité du Grand lac Bostonnais. Ferdinand Van Bruyssel, écrivain belge, est l'auteur d'un ouvrage intitulé **Le Canada**. Il a occupé le poste de consul de la Belgique à Québec avant de s'associer à la Belgo Canadian Pulp and Paper qui érigea au début du XXe siècle une usine de pâtes et papiers à Shawinigan.

Kiskissink

Le lac Kiskissink est situé au nord-est de La Tuque sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean (Canadien National). Une gare portant le même nom y fut construite. Quelques Américains s'établirent sur une partie du lac et érigèrent les habitations nécessaires aux activités du club de chasse et de pêche. Kiskissink est un nom montagnais qui signifie «au petit cèdre». Le lac fut longtemps nommé Lac des Cèdres.

Langelier

Cette population a été desservie par voie de mission à partir de 1914 et fut mise sous le patronage de saint Hippolyte, décédé vers 235. Ce dernier déclencha un schisme à Rome en s'opposant au pape Zéphyrin (199-217) et à ses successeurs pour des raisons personnelles et doctrinales.

L'appellation de Saint-Hippolyte rappelle le premier prêtre résident, l'abbé Joseph-Hippolyte Michy. Les habitants sont désignés sous le nom collectif de Langeliens, Langeliennes.

Le nord du Saint-Maurice

Le nord du Saint-Maurice

Ce parcours couvre la partie nord et faiblement peuplée de la Mauricie. Depuis la ville de La Tuque, nous amorçons la visite des derniers lieux habités de la région. Ce périple nous amènera dans une région parsemée de rivières et de lacs dont les rivières Vermillon, Windigo, Ruban et les lacs Flamand, Châteauvert, La Poterie Inférieur, La Poterie Supérieur, Louis-Gill, Devenyns et Normand. Finalement, au nord, le réservoir Gouin retient notre attention par l'importance de l'entité et sa superficie.

Vermillon, Rivière

Le spécifique Vermillon identifie le lieu-dit Vermillon, deux lacs, le barrage Vermillon Deux et deux rivières, soit la Petite rivière Vermillon et la rivière Vermillon. Cette rivière traverse la réserve faunique du Saint-Maurice jusqu'à la rivière Saint-Maurice. Ce nom évoque la couleur d'un rouge vif. L'appellation est possiblement dérivée d'un amérindianyme. Toutefois, les archives amérindiennes ne nous ont pas livré leur secret.

Les Abénaquis, selon Pierre Paré, identifient cette rivière sous le nom de Azobakhigan qui signifie «où on pagaie rapidement». Les composantes du mot sont azopak «jeter de l'eau en arrière avec une pagaie» et higan «il est fait».

Windigo, Rivière

Affluent de la rivière Saint-Maurice, cet amérindianyme identifie aussi une localité et il signifie «monstre fabuleux», espèce d'homme géant et anthropophage. Selon le père Joseph-Étienne Guinard, le Windigo est perçu par les Attikameks, autrefois appelés Têtes-de-Boule, les Montagnais et d'autres comme une personne possédée du mauvais esprit. À la limite des régions du Lac-Saint-Jean et de la Mauricie, un élargissement de la rivière Windigo est désigné sous le nom de Lac Wokmisma, mot montagnais qui signifie «la petite femme».

Flamand, Lac

Ce lac est situé au sud-ouest du réservoir Blanc; ce toponyme identifie de plus une rivière qui coule vers le lac. Ce toponyme remonterait à 1829 et évoquerait le souvenir d'un chasseur québécois qui a passé 40 ans chez les Attikameks à chasser sur tout le territoire du lac ainsi que celui de la rivière.

Coucoucache

Cet ancien poste de traite, fermé par la Compagnie de la baie d'Hudson à la fin du XIX^{e} siècle, se trouvait à 65 kilomètres au sud du poste de Weymontachie sur la rive du Saint-Maurice. Une bande d'Attikameks y vivait. À cet endroit, les voyageurs quittaient le Saint-Maurice pour éviter le rapide Blanc. Ils empruntaient alors le ruisseau Coucoucache, affluent de la rivière Vermillon, et descendaient cette rivière jusqu'à son embouchure en amont de La Tuque. La réserve indienne de Coucoucache fut presque entièrement inondée lors de la construction du barrage du Rapide Blanc, en 1934.

Les façons d'orthographier ce toponyme varièrent beaucoup. Ingall dans son rapport d'exploration de 1829 mentionne «Coo-coo-cache-zebi»; l'oblat Joseph-Étienne Guinard utilise dans ses mémoires «kokokache», tandis que dans son ouvrage sur les noms amérindiens, il donne coocoocache comme traduction du terme amérindien «kôkôkachi». Chez les Attikameks, le terme désigne «un oiseau rapace» d'après l'oblat Guinard, ou «un hibou» d'après Napoléon Caron. À propos de l'origine du toponyme, Guinard raconte que: «dans le portage de Coocoocache, un combat eut lieu entre les Iroquois et les Têtes-de-Boule. Ces derniers étant prévenus qu'une quarantaine de guerriers ennemis voulaient les surprendre, placèrent une sentinelle sur une haute montagne. Quand la sentinelle aperçut les canots iroquois, elle donna l'alarme en imitant le cri du kôkôkachi». Les Iroquois furent tués, sauf trois d'entre eux qui parvinrent à s'enfuir sur la rivière Vermillon. Se voyant en danger d'être faits prisonniers, ils se lancèrent dans la chute nommée depuis ce temps Chute des Iroquois. Le barrage Vermillon Deux a été construit par la Shawinigan Water and Power à la tête de la chute des Iroquois, près de la station ferroviaire de Rapide-Blanc.

Weymontachie

Le poste de Weymontachingue établi par la Compagnie du Nord-Ouest vers 1770-1780 fut fermé en 1835. La Compagnie de la baie d'Hudson y ouvrit également un poste en 1820-1821. Wemotashi, selon d'aucuns, signifie «montagne d'où on observe». Le premier poste de traite, d'après Joseph-Étienne Guinard, aurait été situé en face du village actuel, près d'un massif rocheux situé à proximité de la rivière Manouane et de l'embouchure de la rivière Ruban. L'endroit permettait aux employés de la compagnie de traite de fourrures d'apercevoir les Amérindiens qui venaient des rivières Ruban, Manouane et Saint-Maurice. En 1923, monsieur Simon de la réserve indienne de Pointe-Bleue, actuellement connue sous le nom Mashteuiatsh, affirme, que

cet amérindianyme signifie «regarder d'en haut pour mieux voir». Ce dernier ajoute: «une tribu ennemie avait attaqué les Montagnais à cet endroit et lorsque ces derniers les ont aperçus, le chef dit à ses soldats: Weymontachingue!»

Les Oblats y fondèrent une mission en 1846 sous le nom de Sainte-Rose-de-Lima. Une première chapelle y fut construite la même année près du comptoir de la compagnie et de l'actuel village. Les Attikameks fréquentaient le poste quelques semaines par année durant l'été. L'hiver, ils regagnaient leur territoire de chasse et de pêche. Au cours des années 1865-1870, ils commencèrent à ériger quelques petites maisons de bois à proximité de la chapelle.

La construction du chemin de fer National Transcontinental et l'expansion des activités forestières dans ce territoire contribuèrent à modifier considérablement le mode de vie traditionnel des Attikameks. Le missionnaire Guinard écrivait à ce sujet que lors de la construction du chemin de fer, «tout fut brûlé sur de grandes distances de chaque côté du chemin (. . .). Aux incendies incontrôlés, aux privilèges excessifs accordés aux compagnies, il faut ajouter l'invasion soudaine des chasseurs étrangers (. . .). Ceux-ci décimèrent une population animale déjà durement touchée par cinq années d'incendies de forêt, de travaux d'hommes, de chasse anarchique».

Vers 1915, on retrouvait à la réserve une chapelle, un presbytère, cinq ou six maisons de bois et un vaste espace pour accueillir les tentes. Au début des années 1950, les Amérindiens quittaient graduellement la réserve amérindienne Weymontachie pour s'établir à Sanmaur de l'autre côté du Saint-Maurice, ou dans des camps de fortune, au lac Poisson Blanc, à la rivière La Loutre, à la rivière Windigo, à la rivière Ruban, etc. Le gouvernement décida en 1973 de faire construire de petites habitations à quelques kilomètres à l'ouest des premières.

Le canton de Weymontachingue fut proclamé le 7 janvier 1898.

Sanmaur

Au début du XX^{e} siècle, l'accroissement de la demande en énergie hydroélectrique amena le gouvernement et la Shawinigan Water and Power à régulariser le débit de la rivière Saint-Maurice. Après avoir édifié trois barrages de retenue sur la rivière Manouane en 1911, on décida d'en construire un autre à la tête du Saint-Maurice à la hauteur des rapides La Loutre. Les travaux confiés à la compagnie Fraser Brace débutèrent en 1915. Terminé en 1917, le barrage fut baptisé du nom du premier ministre du Québec, Lomer Gouin (1861-1929).

La base des opérations de la compagnie Fraser Brace se devait d'être située près de la voie ferrée du National Transcontinental dont on venait de terminer la construction. La compagnie pensa donc s'établir dans la réserve indienne de Weymontachie sur des terrains appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson, mais cette dernière s'y opposa. Elle s'installa alors sur la rive ouest du Saint-Maurice, en face de la réserve, au confluent de la rivière Manouane. On baptisa l'endroit Sanmaur, contraction de la prononciation anglaise de Saint-Maurice.

Le poste de Sanmaur acquit rapidement une grande importance, car la compagnie Brown de La Tuque en fit le centre nerveux de ses opérations forestières, tandis que la Commission des eaux courantes du Québec y construisit une maison pour loger ses ouvriers et que la St.Maurice Forest Protective Association installa un camp de gardes forestiers. En 1927, la Compagnie de la baie d'Hudson y déménagea le magasin qu'elle possédait à Weymontachie depuis plus d'un siècle.

Le village de Sanmaur est maintenant presque déserté, mais il a déjà compté au milieu des années 1950, environ 75 familles, un bureau de poste, une école, une gare, une salle de cinéma et un dispensaire.

Châteauvert, Lac

Ce toponyme est inspiré du nom du canton de Châteauvert proclamé en 1965. Son nom rappelle la mémoire du député Victor Châteauvert (1841-1920). Ce dernier est né dans la paroisse de Notre-Dame-de-Québec le 12 mars 1841. Il s'associe à Gaspard Lemoine, négociant en grains et farine. Il a été président de la Chambre de commerce de Québec (1892-1894) et Commissaire du port de Québec (1891-1897). Il est décédé à Québec le 6 novembre 1920.

Laliberté, Lac

Ce lac se trouve à l'ouest du lac Châteauvert; son nom est le même que celui du canton dont la proclamation ne remonte qu'à 1965. Tout comme celle du canton de Châteauvert, la dénomination évoque la mémoire d'un ancien président de la Commission du port de Québec soit Jean-Baptiste Laliberté. Ce dernier est né à Québec le 27 mars 1843. Sa notoriété est

principalement due à son magasin de fourrure établi en 1867. Il décéda dans sa ville d'origine le 29 avril 1926.

Ruban, Rivière

Toponyme descriptif de cette rivière étroite qui se jette dans la Manouane, près de son confluent avec le Saint-Maurice, face à la réserve indienne de Weymontachie. Le missionnaire Guinard la désignait delibanisipi, mot attikamek dont les racines deliban et sipi signifient respectivement «ruban» et «rivière». Deliban est le mot ruban amérindianisé. Un massif rocheux à son embouchure est nommé Weymontachie, c'est-à-dire «montagne d'où on observe».

Gouin, Réservoir

Cette nappe d'eau se trouve à la tête du Saint-Maurice, là où la Shawinigan Water and Power a aménagé, en 1918, une série d'infrastructures dont des barrages qui contribueront à la formation du réservoir Gouin. Ce nom évoque la mémoire de Lomer Gouin (1861-1929) qui fut, entre autres, premier ministre de la province de Québec (1905-1920) et administrateur de la Shawinigan Water and Power (1920 à 1928). Il démissionna de ce poste administratif quelques mois avant son décès. Le fait qu'il fut administrateur de cette Compagnie, a très certainement influencé le choix toponymique. Ce toponyme a été officialisé par la Commission de géographie du Québec vers les années 1935.

L'étendue du réservoir s'explique du fait qu'il regroupe plusieurs nappes d'eau d'importance. Entre autres, s'y retrouvent: le lac du Mâle connu aussi sous le nom Grand lac du Mâle, le lac Bureau, toponyme inspiré du nom du canton proclamé le 5 juin 1965 et désigné en l'honneur de l'ancien député de la circonscription de Laviolette, Jacques Bureau, le lac Brochu du nom du canton proclamé le 5 juin 1965 et dénommé en l'honneur du docteur Michel-Delphis Brochu (1853-1933), l'un des fondateurs du centre hospitalier Robert-Giffard et fondateur et premier président de l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord; on y retrouve aussi le lac Magnan, lui aussi inspiré de l'appellation du canton proclamé en juin 1965 et désigné en l'honneur de C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques du Québec et président général de la société Saint-Vincent-de-Paul de 1926 à 1927. La baie Adolphe-Poisson est dénommée en l'honneur du poète silvifranc Adolphe Poisson (1849-1922). Ce dernier a publié des poèmes, des contes dans différents journaux et quelques recueils de poésie.

Kikendatch, Baie

Le curé de Yamachiche, Sévère-Nicolas Dumoulin (1793-1853), premier missionnaire en 1837 à visiter la population des Attikameks depuis le voyage du père Jacques Buteux en 1651, désigna en 1840 le poste de traite de Kikendatch comme centre des missions du Haut-Saint-Maurice. On entreprit même d'y construire une chapelle, mais le projet fut abandonné au profit du poste de Weymontachie.

La Compagnie de la baie d'Hudson ferma, en 1911, son comptoir de Kikendatch pour le reconstruire à Obedjiwan, se rapprochant ainsi du chemin de fer National Transcontinental. La construction du barrage Gouin en 1918 entraîna l'inondation de ce poste situé à environ 20 kilomètres au nord du barrage. Le nom identifie maintenant une baie du réservoir Gouin à proximité du barrage.

Selon l'oblat Lemoine, ce toponyme est d'origine algonquine et signifie «là où est la chaudière» et désigne «un endroit du rivage où le rocher est creusé en forme de chaudière».

Obedjiwan

La réserve et le hameau d'Obedjiwan sont situés au nord du réservoir Gouin. La Compagnie de la baie d'Hudson construisit le poste d'Obedjiwan en 1911 pour se rapprocher à 72 kilomètres du chemin de fer National Transcontinental terminé l'année précédente. Le trajet entre Obedjiwan et l'arrêt ferroviaire s'effectuait par la rivière Oskélanéo. La réserve indienne fut partiellement inondée lors de la construction du barrage Gouin et déplacée de quelques kilomètres.

Avant la construction du barrage, Obedjiwan était un lac situé sur le cours du Saint-Maurice. Le nom signifie «courant du détroit». Cette nappe d'eau fut élargie par l'élévation du niveau de l'eau.

Parent

Cette gare est située dans le canton de Lamy, qui a été proclamé le 26 septembre 1936. Ce nom de canton évoque la mémoire d'Étienne Lamy (1845-1919), ancien secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1913. Il avait été délégué au premier congrès de la langue française tenu à Québec en 1912.

Quant au toponyme Parent, il identifie une station de chemin de fer et un bureau de poste. Les Parentois ont obtenu le 20 mars 1947 le statut de municipalité pour l'agglomération paroissiale. Le toponyme honore la

mémoire de Simon-Napoléon Parent (1855-1920), maire de Québec de 1894 à 1905 et premier ministre de la province de 1900 à 1905.

Manouane

Cet amérindianyme identifie dans la région de la Mauricie, un lac, une rivière, une localité et une réserve indienne. Selon le père Joseph-Étienne Guinard, la forme Manouan est utilisée pour Manawan que l'on pourrait traduire par: «on ramasse des oeufs».

La réserve indienne est située au sud du lac Kempt. Ce toponyme évoque le souvenir de sir James Kempt (1765-1854), président de la Commission d'enquête sur la construction du canal Rideau dans le Haut-Canada en 1828 et administrateur général du Canada en 1829 après le départ de lord Dalhousie, gouverneur du Canada.

Ce lac a aussi été identifié sous le nom de Lac Wabaskoutgunk.

Sincennes

Situé au sud de la rivière Manouane, le lac Sincennes fait partie du bassin d'alimentation du lac Châteauvert constitué par le barrage C sur la rivière Manouane.

Au début des années 1940, la Shawinigan Water and Power a fait construire un barrage de retenue, baptisé Sincennes, à la décharge du lac.

Les Amérindiens nommaient cette nappe d'eau Lac Kawachikamik, ce qui signifie «dont l'eau est claire». Un autre lac, situé à proximité, est nommé Lac à l'Eau Claire. Sans doute pour éviter toute confusion, on lui donna le nom du canton qui rappelle la mémoire de Jacques-Félix Sincennes (1818-1876), armateur et homme d'affaires de Sorel, fondateur en 1848 de la Compagnie du Richelieu qui devint en 1913, après plusieurs fusions, la Canada Steamship Lines.

La Poterie Inférieur, Lac

La Poterie Supérieur, Lac

Les appellations de ces lacs sont inspirées du nom du canton de La Poterie proclamé le 18 décembre 1965. Il est désigné en l'honneur de Jacques Leneuf de la Poterie (1606-1685), gouverneur intermédiaire de la Nouvelle-France et à plusieurs reprises gouverneur suppléant du 17 novembre 1645 au 2 septembre 1648, puis en 1650, 1652-1653 et de 1658 à 1662. L'ajout des éléments adjectivaux aux toponymes vient préciser la localisation des lacs; les lacs sont aussi connus sous les noms Lac Potherie Inférieur et Lac Potherie Supérieur.

Louis-Gill, Lac

Le lac Louis-Gill est situé au sud de la rivière Vermillon dans laquelle il se déverse par la rivière Savane. Il est probable que le nom ait été donné par un descendant de l'Américain Samuel Gill (1687-1758) enlevé par les Abénaquis en 1697. Thomas Charland, historien des Abénaquis, mentionne que plusieurs Amérindiens de la réserve indienne d'Odanak, au début du XIX^{e} siècle, se rendaient chasser au nord des comtés de Joliette et de Berthier. Le nom du lac rappelle peut-être la mémoire de Joseph-Louis Gill (1719-1798), fils de Samuel et grand chef des Abénaquis, ou Louis Gill, agent des Abénaquis auprès du gouvernment de 1832 à 1854. Pierre Paré a relevé le toponyme abénaquis Lowigilek qui se prononce «lowillec» et qui signifie «chez Louis Gill». Les composantes son Lowigil pour «Louis Gill» et ek, locatif.

Les Amérindiens du Haut-Saint-Maurice nomment présentement ce lac Niki Sakahikan, ce qui signifie «lac aux outardes».

Saint-Maurice, Réserve faunique du

Cette réserve faunique se situe à l'est du Saint-Maurice et au nord du parc national de la Mauricie. Le nom de la réserve est inspiré de la rivière Saint-Maurice. Depuis 1886 jusqu'en 1963, ce territoire était réservé à des clubs de chasse et de pêche. En 1963, le Gouvernement du Québec créait la réserve et en confiait l'exploitation à un groupe de sportifs. Toutefois, en 1966, le gouvernement québécois l'incluait dans son réseau de parcs et de réserves.

Depuis Rivière-Matawin, en empruntant le bac, les visiteurs peuvent accéder à cette réserve faunique.

Devenyns, Lac

Ce lac situé à l'ouest de la réserve faunique du Saint-Maurice fait partie de la chaîne de lacs et de rivières qui permettaient aux coureurs des bois de communiquer entre les rivières Matawin et Vermillon. Les Amérindiens le nommait Kakice Kawacekamik, qui veut dire «grand lac clair». L'arpenteur J.-B. Saint-Cyr, en 1897, le désigna Lac Clair. Par la suite, les appellations Clear Lake, Lac Clair et Lac Devenyns furent toutes trois utilisées, jusqu'à ce que la Commission de géographie accepte la désignation anglaise, en 1941. Mais le caractère répétitif de ce toponyme amena la Commission à le remplacer officiellement par Lac Deve-

nyns, en 1960. Ce nom qu'elle avait déjà attribué à ce lac, en 1914, était en l'honneur de Léonard Devenyns, industriel belge, établi à Van Bruyssel.

Normand, Lac

Ce lac portait autrefois le nom amérindien Wakaumekonke dont la signification nous est inconnue. Il fut rebaptisé du nom du canton de Normand, nommé en l'honneur de Louis-Philippe Normand (1863-1928), médecin et maire de Trois-Rivières de 1908 à 1913 et de 1921 à 1923. Louis-Philippe était le fils du notaire Télesphore-Eusèbe Normand (1832-1918) qui fut également maire de Trois-Rivières et le neveu de Jean-Baptiste Normand, gardien des estacades de l'embouchure du Saint-Maurice, assistant-surintendant des travaux d'aménagement de la rivière pour le flottage et cofondateur de la première compagnie qui prit en charge le flottage sur le Saint-Maurice.

Le lac Normand est situé dans la partie nord-ouest de la réserve faunique du Saint-Maurice créée en 1963. Il se déverse dans la rivière Vermillon par la rivière Livernois. Cette dernière rivière porte le nom du canton qui fut désigné ainsi en l'honneur de Jules-Ernest Livernois (1851-1933), négociant de Québec et associé au célèbre studio de photographie Livernois.

Le parcours de Yamachiche

Le parcours de Yamachiche

Ce dernier parcours à l'intérieur de la Mauricie invite le voyageur, à partir de Yamachiche et de la baie Gatien-Lapointe, à une visite qui le conduira d'abord vers Saint-Léon-le-Grand et Saint-Thomas-de-Caxton. À Saint-Élie, le visiteur pourra s'attarder àla montagne du Calvaire et à son chemin de croix bien connu. Rendu à Saint-Paulin, il emprunte la route qui se poursuit au nord jusqu'à Hunterstown. Il remarquera aux pieds des cascades, sur la rivière du Loup, les vestiges des scieries qui, au XIX^{e} siècle, ont fait la réputation de cette localité. Plus au nord, il atteint Saint-Alexis-des-Monts, porte d'entrée de la réserve faunique Mastigouche où la rivière du Loup prend sa source.

De cette municipalité, il revient vers la plaine agricole par Sainte-Angèle, Saint Édouard-de-Maskinongé, Sainte-Ursule, Saint-Justin et Saint-Joseph-de-Maskinongé.

Pointe-du-Lac

La municipalité de Pointe-du-Lac s'est développée sur une pointe de terre située à l'extrémité nord-est du lac Saint-Pierre, ce qui lui a valu dès l'origine son nom actuel. C'est à cet emplacement, le 31 juillet 1656, que Jean Sauvaget et son gendre Étienne Seigneuret reçoivent de Pierre Boucher une terre concédée en fief et seigneurie. Cette terre, que l'acte de concession place «à la pointe du lac Saint-Pierre», est cédée à nouveau le 2 mars 1661 à Marguerite Seigneuret et à son mari Louis Godefroy de Normanville, qui laissera à la seigneurie de la Pointe-du-Lac le nom de Normanville. Cette seigneurie sera augmentée en 1734 d'une autre seigneurie et elle portera alors le nom du fils de Godefroy de Normanville, René Godefroy de Tonnancour. Cette appellation semble avoir été passagère et le village a été appelé plus tard Sainte-Geneviève. Ses habitants se nomment Pointe-du-Laquois, oise.

Yamachiche

Ce village agricole s'est développé à proximité du lac Saint-Pierre, sur les bords de la Petite rivière Yamachiche qui lui légua son nom dont l'origine est abénaquise et signifierait «rivière vaseuse», sans doute en raison de son lit argileux. Les Abénaquis, selon Pierre Paré, la désignent sous l'appellation Rivière Obamasis qui signifie «petit poisson blanc».

Le village est situé au coeur de la seigneurie de Grosbois qui était souvent désignée alors du nom de Seigneurie de Yamachiche ou de Machiche. Le 2 juillet 1693, Pierre Boucher vendit une partie de sa seigneurie à son fils Lambert. Cette partie, baptisée Grosbois-Ouest, fut appelée également Seigneurie de la Petite-Rivière-Yamachiche, Petite-Rivière, Seigneurie de Saint-Lambert ou de Grandpré. Le reste du fief fut concédé le 2 juillet 1702 aux petits-neveux de Boucher, Charles et Julien Le Sieur. Cette nouvelle seigneurie reçut le nom de Grosbois-Est, mais elle fut plus souvent nommée Yamachiche, Seigneurie de la Grande-Rivière-Yamachiche, Seigneurie de Grosbois ou encore Grande-Rivière.

Il n'y eut vraiment pas d'autres appellations que celle de Yamachiche pour désigner le nom du village actuel. Ce terme cependant, à cause même de son origine amérindienne, fut orthographié de diverses manières. La liste des graphies relevées dans les actes notariés et dans d'autres documents l'indique assez clairement: «Hyamachiche», «Yabmachiche», «Yamachis», «Yamachiste», «Machiche», «Machis», «Mashis», «Amachiche», «Amachis», «Ouamachiche», «Ouabmachiche», «Ogmachiche», «Ogmachis», «Augmachiche», etc. En abénaquis, toutefois, l'endroit se nomme Namasis, qui signifie «petit poisson».

Les habitants sont connus sous le nom de Yamachichois, Yamachichoises.

Saint-Léon-le-Grand

Les registres de cette paroisse furent ouverts au début du XIX^{e} siècle. L'évêque de Québec y désigna un curé résident en 1805, mais l'érection canonique de la paroisse Saint-Léon-le-Grand ne fut réalisée que le 4 juin 1833, après l'abandon par le gouvernement colonial des politiques anticatholiques. Quant au toponyme, il commémore le nom de saint Léon le Grand, pape de 440 à 461.

La municipalité de paroisse, Saint-Léon-de-Dumontier, érigée en juillet 1845, adopta le nom du propriétaire de la seigneurie, François Dumontier, secrétaire du Gouverneur général de la Nouvelle-France, qui se la fit concéder le 24 octobre 1708. Elle fut rebaptisée Saint-Léon-le-Grand dix ans plus tard, soit le 1er juillet 1855. La localité ainsi que le bureau de poste établi en 1847 portent le nom de Saint-Léon et les habitants sont connus sous le gentilé Léongrandiens, Léongrandiennes.

Saint-Sévère

Quelques colons s'établirent vers 1800 au centre de la seigneurie Dumontier dans le rang Saint-François aussi appelé chemin Saint-François-de-Pique-Dur, à proximité de l'église actuelle de la paroisse de Saint-Sévère érigée canoniquement en janvier 1850. Le saint patron

commémore le nom de l'abbé Joseph-Sévère-Nicolas Dumoulin (1793-1853), curé de Sainte-Anne-de-Yamachiche et premier desservant de la paroisse. La municipalité de paroisse de Saint-Sévère fut érigée le 1er juillet 1855.

Les résidents de Saint-Sévère sont connus sous le nom de Sévèrois, Sévèroises.

Saint-Thomas-de-Caxton

Cette localité fut desservie par voie de mission de 1904 à 1910, année de la nomination d'un prêtre résident. La paroisse religieuse fut érigée canoniquement le 30 décembre 1915 sous le nom de Saint-Thomas-de-Caxton et est située au nord de Yamachiche dans le canton de Caxton. Le saint patron fut choisi en l'honneur du chanoine Thomas Martel (1839-1904), curé de Saint-Barnabé. L'érection civile eut lieu le 2 août 1916.

Le territoire de la paroisse religieuse de Saint-Thomas-de-Caxton comprend des parties de territoire des municipalités de Sainte-Anne-de-Yamachiche, de Saint-Barnabé, de Saint-Étienne-des-Grès et de Pointe-du-Lac.

Saint-Barnabé

Les premiers habitants de Saint-Barnabé, les frères Gélinas, s'installèrent, vers 1800, à l'extrémité sud-ouest de la seigneurie de Saint-Étienne le long de la rivière Yamachiche. La paroisse religieuse érigée canoniquement le 25 avril 1832, comprenait une partie du canton de Caxton et de la seigneurie Gatineau. La municipalité de paroisse érigée le 1er juillet 1855 porta jusqu'en 1956 le nom de Saint-Barnabé-de-Gatineau, en l'honneur de la famille Gastineau-Duplessis propriétaire du fief de 1750 à 1771. Le toponyme Saint-Barnabé-Nord qui apparaît sur plusieurs cartes récentes fut donné au bureau de poste pour distinguer cette localité d'autres du même nom.

Bournival

Le village de Bournival, aujourd'hui un hameau situé dans le nord de la paroisse de Saint-Barnabé, existait déjà en 1835. À ce moment, l'avis de proclamation de la municipalité de Saint-Barnabé précisait qu'il était compris dans les limites de cette paroisse. Le nom proviendrait sans doute de la présence à cet endroit de familles du nom de Bournival. En 1851, le recensement de Saint-Barnabé mentionne quelques familles de ce patronyme, dont Félix et Joseph qui y possédaient chacun une scierie. Le toponyme désigna aussi un bureau de poste inscrit sur une carte de 1913.

Saint-Élie

Érigée canoniquement le 4 février 1865, la paroisse de Saint-Élie fut d'abord desservie par les curés de Saint-Paulin et de Saint-Barnabé. Elle accueillit un prêtre résident en 1872. La municipalité de paroisse érigée le 12 avril 1865 conserva le même nom, lequel avait été donné par l'évêque en l'honneur du curé de Saint-Barnabé, Élie-Sylvestre Sirois (1795-1878). Les gens de la région désignent parfois l'endroit sous le vocable de Saint-Élie-de-Caxton, du nom du canton proclamé le 28 janvier 1839, et qui rappelle une ville d'Angleterre située à une quinzaine de kilomètres de Cambridge.

Calvaire, Montagne du

Le père Frédéric de Ghyvelde (1838-1916), franciscain français, fondateur du Commissariat de la Terre sainte dans le diocèse de Trois-Rivières, s'associa au curé de Saint-Élie, Pierre-Antoine-Adélard Bellemare (1859-1941), pour faire ériger, en 1895, un chemin de la croix sur le mont situé à proximité de l'église paroissiale de Saint-Élie. La disposition des quatorze stations, du pied du mont jusqu'à la croix au sommet, se veut une réplique exacte du parcours de Jésus-Christ portant sa croix. Le calvaire de Saint-Élie est devenu un lieu de pélerinage fréquenté.

Charette

Édouard Charette, originaire de Sainte-Ursule, s'établit en 1873 au nord de la paroisse de Saint-Barnabé à proximité de la rivière Yamachiche. Quelques années plus tard, il y construisit une scierie et, en 1895, il fait aménager des barrages à écluses à la tête des eaux de la rivière pour faciliter le flottage du bois. L'accroissement des activités forestières et l'arrivée du chemin de fer du Grand-Nord en 1899 favorisent le développement du poste de Charette qui compte alors une cinquantaine de familles. La paroisse fut érigée canoniquement sous le vocable de Notre-Dame-des-Neiges-de-Charette en 1914. La municipalité créée en 1918 et le bureau de poste prirent le nom de Charette à la mémoire du premier habitant. Les habitants ont choisi en 1986 de s'identifier collectivement sous le nom Charettois, Charettoises.

Saint-Paulin

L'implantation d'une grande scierie à Hunterstown en 1824 et l'extension des activités forestières le long de la rivière du Loup attirèrent les défricheurs sur les contreforts des Laurentides. Une paroisse commença à prendre forme à quelques kilomètres au sud de la scierie. Elle fut érigée canoniquement le 27 décembre 1847, sous le nom de Saint-Paulin. La municipalité de

paroisse, constituée le 6 juillet 1848, conserva le même nom. Elle englobait Le Poste, c'est-à-dire le village de la scierie, Renversy, petite agglomération située au sud, et Bout-du-Monde, autre agglomération à l'ouest sur les rives de la rivière du Loup. L'origine du choix de ce toponyme demeure inconnue. Saint Paulin (353-431), contemporain de saint Augustin et de saint Ambroise, fut évêque de Nole, en Italie, et l'un «des plus grands poètes chrétiens de l'âge patristique».

L'activité économique dans cette zone du contrefort dépendait entièrement de l'exploitation forestière. En septembre 1861, alors que la guerre de Sécession paralysait le commerce du bois avec les États-Unis, le curé de Saint-Paulin écrivait à propos de la misère de ses paroissiens: «Les travaux du Poste sont arrêtés en grande partie; il est mention même que cet hiver presque tous les journaliers (bûcherons et employés de la scierie) n'auront point d'emploi si la guerre continue. Les Saint-Paulinois qui avaient coutume de vendre leur grain au Poste, se retrouveront cette année dans l'impossibilité de le faire, et de là résultera une grande rareté d'argent. Déjà il y a des personnes si pauvres qui, m'a-t-on dit, ne font qu'un repas par jour. D'autres sont forcés de vendre leur terre». En fait, l'agriculture de Saint-Paulin continuera à être soudée au marché des chantiers jusqu'à l'arrivée du chemin de fer Grand-Nord, au milieu des années 1890, qui contribuera à désenclaver l'économie de cette zone du contrefort.

Hunterstown

Le toponyme désigne un hameau, un canton proclamé le 27 avril 1800, une localité et une municipalité de canton érigée le 11 janvier 1861. Le nom provient de Peter Hunter (1746-1805), militaire britannique et lieutenant-gouverneur du Canada de 1799 à 1805. Ce toponyme a désigné aussi un arrière-fief dont la date de concession demeure inconnue. Il fut donné à ce territoire par Charles Tarieu de Lanaudière.

Hunterstown s'est formé après que l'entrepreneur américain Truman Kimpton eût acquis, en 1823, une grande partie de ce territoire pour faire construire, l'année suivante, une scierie sur les rives de la rivière du Loup à quelques kilomètres au nord de la future paroisse de Saint-Paulin. En 1851, le village comptait environ 300 habitants. Les deux scieries de Kimpton employaient 120 personnes à diverses tâches, notamment à l'abattage et au flottage. Chaque jour une vingtaine de voitures empruntaient le chemin de Renversi pour acheminer vers le fleuve, via Louiseville, la production de planches et de madriers exportés vers les États-Unis.

Le gentilé Hunterstownais, aise identifie les habitants de Hunterstown.

Bout-du-Monde

Le nom de ce hameau existe déjà au milieu du XIX^e^ siècle. Le curé de Saint-Paulin le mentionne en 1857, signalant l'existence d'une école à cet endroit. Bout-du-Monde représentait sans doute au XIX^e^ siècle la limite ouest du chemin qui partait de Saint-Paulin et menait à la rivière du Loup. Aujourd'hui le pont Baribeau permet de traverser la rivière et de poursuivre vers Saint-Alexis-des-Monts.

Renversy

Le chemin de Renversi a été construit vers 1827. Le curé de Saint-Paulin, en 1861, mentionne l'existence d'une école à cet endroit. Il y avait à ce moment une petite agglomération qui s'est développée après la construction, vers 1895, de la gare du chemin de fer Grand-Nord qui porta le nom de Renversy. Les gens de cette localité, une centaine, prononcent «renversé». Il est probable que cette prononciation corresponde au nom d'origine car, selon le cadastre abrégé de la seigneurie Dumontier établi en 1861, il existait à cet endroit une concession appellée Renversé. Le nom proviendrait du renversement de l'orientation des terres par rapport à celles de Saint-Paulin situées plus au nord. Lots-Renversés, au Témiscouata, a la même signification.

Saint-Alexis-des-Monts

Demeurant au point ultime de la colonisation sur la rivière du Loup, les premiers Alexismontois, originaires pour la plupart de Saint-Paulin, furent desservis par voie de mission de 1866 à 1875. Le saint patron rappelle la mémoire d'Alexis Bélanger propriétaire des terrains où fut construite l'église. La paroisse fut érigée canoniquement en novembre 1871. Puis en 1876, le bureau de poste fut nommé Saint-Alexis-des-Monts pour le distinguer des autres municipalités du même nom et pour souligner la proximité des Laurentides. Deux ans plus tard, soit en janvier 1878, la municipalité de la paroisse fut érigée et adopta le seul nom de Saint-Alexis. À la fin d'avril 1984, la municipalité de Saint-Alexis s'est fusionnée à celle de Belleau sous le nom de Saint-Alexis-des-Monts. Elle reprenait ainsi l'appellation du bureau de poste. Quant à l'ancienne municipalité de Belleau, son nom évoquait le souvenir de sir Narcisse-Fortunat Belleau (1808-1894), lieutenant-gouverneur du Québec de 1867 à 1873. Elle avait été érigée en 1973. Le lac Saint-Alexis se trouve au nord du village.

Pincebec

Ce hameau est situé à proximité de la rivière du Loup au nord de Saint-Alexis, sur la route menant au lac à l'Eau Claire. Le toponyme décrirait la forme en bec pincé de ce territoire situé à la rencontre de deux cours d'eau, la rivière du Loup et le ruisseau provenant du lac à l'Anguille, aussi nommé Lac des Allumettes.

Sacacomie, Lac

La signification du toponyme donne lieu à plusieurs hypothèses.

En langue algonquine, il peut désigner un groupe de lacs rapprochés, «des eaux tranquilles sans tempête» (Sackcoucoumi) ou encore une quelconque «mauvaise herbe». Cette dernière signification se rapproche des informations laissées par le naturaliste Pehr Kalm, en visite au Canada en 1749. Il mentionne que le «sagackhomi» est une plante que les Amérindiens mélangent à leur tabac. Un auteur anonyme du **Bulletin des recherches historiques** indique que le «saccacomie» est un tabac sauvage atteignant la hauteur du «petit tabac de Virginie». Au début du XX[e] siècle, écrit-il, certains en faisaient encore usage et désignaient toujours cette plante de ce nom pour la distinguer du tabac de culture. Ce toponyme désigne un lac, une rivière qui y prend sa source et un rang au nord-ouest de Saint-Alexis.

Chez les tribus abénaquises qui fréquentaient ce territoire de chasse à partir de la seconde moitié du XVII[e] siècle, Sacacomie signifie «eaux limpides».

Mastigouche, Lac

Les lacs Mastigouche et Mastigou alimentent respectivement les rivières Mastigouche et Mastigouche Nord qui se rejoignent avant de se déverser dans le lac Maskinongé au nord de Saint-Gabriel-de-Brandon.

La réserve faunique Mastigouche, créée en 1971 au moment de l'abolition des clubs privés de chasse et de pêche, s'étend sur 1 617 kilomètres carrés et ne compte pas moins de 500 lacs. Le territoire couvre les anciens clubs Saint-Bernard et Mastigouche fondés à la fin du XIX[e] siècle. Le parc national de la Mauricie et la rivière Matawin marquent les limites nord-ouest de cette réserve faunique.

Mastigouche tirerait son origine du mot algonquin mashigosse qui signifierait «là où le bois est petit». Les membres du club Saint-Bernard seraient responsables de l'altération du nom. Le toponyme Mastigoche est encore utilisé dans la région.

Sainte-Angèle

Cette municipalité de paroisse est située au pied des Laurentides d'où l'appellation, selon Hormisdas Magnan, de Prémont donnée au bureau de poste et à la gare. La paroisse religieuse, érigée canoniquement le 29 mai 1917, et la municipalité de paroisse, érigée le 28 août de la même année, furent placées sous le patronage de sainte Angèle Merici (1474-1540), fondatrice des Ursulines en 1535, autrefois seigneuresses de cette partie du territoire détachée de la paroisse de Sainte-Ursule. Les gens de la région et les Prémontois utilisent couramment le toponyme Sainte-Angèle-de-Prémont.

Saint-Édouard-de-Maskinongé

Selon Hormisdas Magnan, la mission de Saint-Édouard fut créée le 12 mars 1915. La construction d'une première chapelle dans le rang Saint-Édouard fut à l'origine du choix du saint patron. La paroisse fut érigée canoniquement en février 1949 et fut nommée Saint-Édouard-de-Maskinongé, à l'origine du gentilé Édouardien. Lors de son érection, le 1[er] janvier 1950, la municipalité prit le nom de Saint-Édouard. Celui-ci fut officiellement changé pour celui de Saint-Édouard-de-Maskinongé, le 14 avril 1984.

Sainte-Ursule

Située entre la Petite rivière du Loup et la rivière Maskinongé au nord de Louiseville, la paroisse de Sainte-Ursule fut érigée canoniquement le 9 mars 1836. La sainte patronne fut choisie en l'honneur des Ursulines de Trois-Rivières qui, en 1722, acquirent la seigneurie de la Rivière-du-Loup. La municipalité de paroisse, érigée le 1[er] juillet 1855, prit le même nom.

Dans la partie nord-ouest de cette paroisse, la rivière Maskinongé s'engouffre dans une gorge escarpée formant une série de chutes spectaculaires dont le site a été aménagé sous le nom de parc des Chutes-de-Sainte-Ursule. La municipalité compte aussi deux autres localités: Chutes-de-Sainte-Ursule et Sainte-Ursule-Station ou Le Petit-Poste qui sont de petites agglomérations constituées autour de gares aujourd'hui abandonnées sur le parcours du chemin de fer Grand-Nord (Canadien National). Le Petit-Poste est plus souvent nommé Poste Fontarabie du nom du rang qui y conduit. Le toponyme Fontarabie pourrait évoquer le souvenir de Pierre Fontarabie dit le Gros, compagnon du père Jacques Buteux lors de son voyage

vers la baie d'Hudson en 1652. Lui et le père Buteux furent tués par un groupe d'Iroquois le 10 mai 1652.

Les habitants de Sainte-Ursule ont choisi d'être connus sous le gentilé d'Ursulois, Ursuloises.

Gérin

La construction, vers 1890, d'une gare sur le parcours du chemin de fer Grand-Nord favorisa le regroupement d'habitations à quelques kilomètres au nord du village de Saint-Justin. La localité et le bureau de poste, aujourd'hui fermé, prirent le nom de Gérin, à la mémoire de monseigneur Denis Gérin (1846-1923), curé de Saint-Justin de 1878 à 1923. Celui-ci était le frère d'Antoine Gérin-Lajoie (1824-1882), romancier célèbre, et l'oncle de Léon Gérin (1863-1951) qui réalisa à la fin du XIX[e] siècle une monographie de Saint-Justin, considérée comme l'oeuvre de la sociologie québécoise.

Saint-Justin

Érigée canoniquement le 6 juillet 1848, la paroisse de Saint-Justin, située au nord de Maskinongé, est devenue municipalité le 8 mars 1859. Monseigneur Cooke, que l'abbé Herman Plante cite dans sa monographie paroissiale, écrivait en 1848 à monseigneur Charles-Félix Cazeau (1807-1881), le secrétaire de monseigneur Joseph Signay, archevêque de Québec: «Saint Justin soupire après la permission de construire une église . . . . Ne soyez pas scandalisé si j'appelle Saint-Justin notre nouvelle paroisse de Maskinongé; ce n'est qu'un projet. On aurait aimé Sainte-Julie, la patronne de madame Boucher, elle est même nommée dans la requête. Mais ce nom est déjà placé ailleurs et monseigneur (Signay) propose Saint-Justin qui probablement sera accepté».

Les habitants sont connus depuis peu sous le nom de Justiniens, Justiniennes.

Louiseville

Cette ville industrielle a été fondée sur les berges de la rivière du Loup, non loin du lac Saint-Pierre.

Le statut de ville a été octroyé à cette municipalité en 1879. C'était pour honorer, d'une façon particulière, la princesse Louise, quatrième fille de la reine Victoria et femme du gouverneur général du Canada, qui avait projeté cette année-là de visiter la ville, qu'on avait décidé, pour la circonstance, de changer son ancien nom de Rivière-du-Loup pour celui de Louiseville.

Cette appellation de Rivière-du-Loup remonte au tout début de l'histoire du peuplement de ce site. Terrain de chasse privilégié et disputé par diverses nations amérindiennes, ce territoire fut dénommé par certaines d'entre elles Mahigan sipi, mots qui signifieraient «rivière du loup». Quoi qu'il en soit, le toponyme français apparaît pour la première fois en 1665 sur une carte de l'intendant Talon. Jusqu'en 1879, il désignera le site et la seigneurie qui s'y trouve.

Fondée en 1665 par Charles de Goudon du Jay, vicomte de Manereuil, et reconnue officiellement comme telle en novembre 1672, cette seigneurie prit aussi le nom de Rivière-Manereuil. Cette appellation paraîtra même sur une carte dessinée par Franquelin en 1678.

Les Ursulines, après avoir pris possession de la seigneurie en 1722, voulurent changer ce nom pour celui de Rivière-Saint-Jean. Mais, faute de s'imposer, le nom disparut définitivement en 1746.

Maskinongé

La municipalité régionale de comté de Maskinongé tire son nom d'une rivière qui marque son paysage et celui de la municipalité de Maskinongé qui a été érigée en octobre 1931. Elle comprend la plus grande partie de l'ancien comté municipal. Cette appellation est d'origine algonquine et elle signifierait «brochet difforme». L'abondance de ce poisson dans le lac et la rivière a contribué au recours à cette désignation. Ce toponyme apparaît déjà en 1704 dans les registres d'état civil et sur la carte de Gédéon de Catalogne en 1709.

Cette municipalité régionale de comté a été proclamée le 25 novembre 1981.

Saint-Joseph-de-Maskinongé

Englobant les seigneuries de Carufel et de Maskinongé, la paroisse de Saint-Joseph-de-Maskinongé vit ses limites fixées par l'ordonnance du 3 mars 1722, alors qu'elle était desservie par les pères Récollets. Les registres de la paroisse furent ouverts en 1701, soit 47 ans avant que n'arrive le premier curé en 1748. Érigée le 1[er] juillet 1855 en municipalité de paroisse, cette dernière a été mise sous le patronage de saint Joseph par les missionnaires Récollets qui déjà, en 1624, avaient consacré le pays naissant à saint Joseph. On a pris l'habitude, en ce pays de Berthier et de Maskinongé, de ne parler que de Maskinongé, confondant du même coup la municipalité de paroisse et le village dont

l'érection municipale ne remonte qu'au 10 octobre 1931.

Par ailleurs, cette paroisse rurale, qui s'étend pour sa plus grande partie entre le village de Maskinongé et le Saint-Laurent, nous rappelle qu'il y eut en abondance, jadis, de superbes poissons tant dans la rivière que dans le fleuve. Ces maskinongés, selon les Algonquins, ressemblaient à de gros «brochets difformes». Le toponyme Maskinongé serait la traduction de «brochet difforme».

Les habitants de Saint-Joseph-de-Maskinongé ont adopté le nom collectif Maskinongeois, oises.

Lanaudière

Le parcours de Joliette
Le centre de Lanaudière
Vers le pays de la Matawinie

Lanaudière

Les premières nations

Depuis des siècles, les Indiens habitaient et parcouraient le territoire de Lanaudière. Des vestiges d'un village iroquoien (de culture iroquoise ou qui peut être catégorisée comme telle) ont été retrouvés à Lanoraie, prouvant que les rives du fleuve étaient habitées bien avant l'arrivée des Français, au XVI[e] siècle.

Ces indiens étaient sédentaires; ils vivaient dans de gros villages et cultivaient surtout du maïs; cette céréale était la base de leur nourriture. En 1535, quand Jacques Cartier remonte le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, il remarque de nombreux villages iroquoiens le long des rives. Aujourd'hui, ces rives correspondent au sud de Lanaudière, c'est-à-dire le territoire compris entre Berthier et Repentigny. En 1603, Champlain ne retrouve plus ces agglomérations de sédentaires: les Iroquoiens ont disparu et sont remplacés par des nomades du grand groupe linguistique et culturel des Algonquins (ou Algiques). La région est alors parcourue par les Algonquins et les Attikameks.

Ces Attikameks posent un problème d'identification. Alors qu'ils sont fréquemment surnommés les Têtes-de-Boules (par les Français à l'époque), les anthropologues d'aujourd'hui s'interrogent à savoir si effectivement, il y avait deux groupes (dont l'un avait disparu) ou si les Têtes-de-Boules n'étaient pas un autre nom donné aux Attikameks. S'agit-il du même groupe ou de deux qui se suivent dans le temps et dans l'espace?

Bien avant que les Français aient ouvert le poste de Trois-Rivières, des indiens venaient de très loin pour se rencontrer et pour effectuer des échanges (troc) lors des foires où se concluaient aussi des alliances politiques. Ces foires réunissaient, entre autres, des Attikameks de la Haute-Mauricie et de la Matawinie.

Des épidémies de variole ont, par la suite, décimé les Attikameks. Cette maladie était importée par les Blancs et a été la cause de l'ethnocide indien au Québec, contrairement aux États-Unis où les Indiens ont davantage péri lors des guerres.

Les Algonquins attaquent sans cesse les Français dans les îles de Berthier parce que les Blancs ont envahi leur territoire de pêche privilégié. Ces agressions n'empêchent pas les Français de s'installer à demeure à l'île Dupas.

Le Régime français

Une communauté religieuse, les Messieurs de Saint-Sulpice (aujourd'hui, les Sulpiciens), va se voir concéder, en 1640, toute l'île de Montréal et dans Lanaudière, la seigneurie de Saint-Sulpice.

Dès le XVII[e] siècle (1640), trois seigneuries sont concédées dans la région: D'Autray (1637), Saint-Sulpice (1640) et Repentigny (1640).

Les seigneuries sont concédées, mais cela n'attire pas nécessairement les colons. Par contre, les coureurs de bois en quête de fourrures parcourent allègrement le territoire.

L'île Dupas, seigneurie de l'Île Dupas-et-de-Chicot, voit s'établir (fragilement, il est vrai) les premiers colons dans Lanaudière.

La deuxième étape (1670-1735) connaît des développements plus importants et les Sulpiciens construisent le premier moulin à vent (1715) de la région. Ce n'est que plus tard qu'on profitera des pouvoirs d'eau pour y installer des moulins.

Peu après, deux autres noyaux de colons se forment aux deux extrémités de la région: Sainte-Geneviève-de-Berthier (1681) et Terrebonne (1707). Entre ces deux noyaux, d'autres seigneuries sont concédées: La Chesnaye, Lavaltrie, La Noraye, Repentigny, Berthier, Île-Dupas-et-du-Chicot, Saurel et d'Orvilliers. Sur chacune d'elles, les premiers rangs se peuplent et les moulins banaux tournent. Les colons s'établissent peu à peu en remontant les rivières L'Assomption et L'Achigan. En 1736, toute la rive lanaudoise du fleuve est concédée.

La Conquête anglaise

Une troisième étape verra l'oekoumène (peuplement) s'étendre profondément dans toutes les concessions déjà accordées. Avec la Conquête (1760), le système seigneurial est maintenu, mais les Anglais imposent en plus leur cadre de peuplement: les cantons.

Le canton ou «Township» était carré, soit 10 milles de front sur 10 milles de profondeur, divisé en 10 rangs; chaque rang contenait 28 lots de 30 arpents. Partout à la périphérie de l'aire seigneuriale, se développe un nouveau système de découpage territorial.

Dans la région, les cantons viendront s'ajouter à la limite extérieure des seigneuries. Contrairement aux Cantons-de-l'Est, ce ne sera pas ces Loyalistes venus des États-Unis (1776) qui habiteront des cantons, mais

plutôt des Irlandais et quelques Écossais fraîchement débarqués.

Le «Grand Dérangement» ou la déportation des Acadiens (1755) amène, après plusieurs étapes, en 1766, un groupe de colons acadiens qui s'établissent autour de la rivière de L'Achigan et des ruisseaux Saint-Jacques, Vacher et Saint-Georges. Ces Acadiens sont devenus la main-d'oeuvre spécialisée dans la confection de la ceinture fléchée.

Dans la colonie, l'exploitation du bois a remplacé celle de la fourrure. Dans Lanaudière, comme dans d'autres régions, cette activité lucrative incite les colons non seulement à aller bûcher dans les forêts de l'intérieur, mais aussi à s'y établir. En suivant les cours d'eau comme l'Assomption, la Bayonne ou la Ouareau, on voit apparaître un peu partout des moulins à bois: ces constructions sont suivies de près par l'établissement de petits centres de colonisation.

Les marchands anglais sont parfois les instigateurs de ces entreprises (moulins), parfois ce sont des seigneurs.

L'industrie du bois est florissante et la région est couverte de forêts. En s'installant sur des terres plus à l'intérieur, les colons peuvent de plus compter sur un revenu d'appoint, le bois. Le colon défriche et coupe les arbres pour se faire un emplacement destiné à quelques productions agricoles. Les arbres coupés lui fourniront de la potasse qu'un marchand de L'Assomption va lui acheter sous cette forme ou en perlasse, c'est-à-dire davantage traitée.

Peu après, des entreprises anglaises ou américaines prendront l'initiative d'exploiter la forêt. Plusieurs colons iront donc travailler aux chantiers tout en maintenant leurs productions agricoles. Puis, les terres ne rapportant pas autant que les terres de la plaine, les colons choisiront de devenir bûcheron de façon permanente.

L'État concède des lots (dans les terres publiques des cantons) aux colons qui s'engageaient à les défricher. C'est pourquoi, les curés désireux de développer une nouvelle paroisse y érigeaient un moulin à bois; inévitablement, les colons s'installaient autour du moulin où on célébrait les offices religieux.

À cette même époque, la Rébellion de 1837-1838 ébranle la communauté anglophone du Canada. Lanaudière ne sera pas ignorée. Le chevalier de Lorimier, né à Saint-Cuthbert, viendra organiser les Frères Chasseurs.

L'industrialisation

La fin du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle voient l'industrialisation transformer l'ensemble du mode de vie de la population québécoise. Les commerçants montréalais réunis sous l'appellation du Grand Tronc (compagnie de chemin de fer) se lancent dans la construction.

Dans Lanaudière, Barthelémy Joliette avait donné le ton en construisant le chemin de fer reliant L'Industrie (Joliette) à La Noraye (Lanoraie).

D'autres lignes seront installées entre Saint-Félix-de-Valois, Saint-Jean-de-Matha, Rawdon, Saint-Jérôme et Montréal. Ces trains servent de transport de marchandises agricoles (vers Montréal) et au transport de bois (vers Québec).

Puis les campagnes se vident: la vie est dure sur ces terres pas toujours propices à l'agriculture; la surpopulation est évidente par rapport aux rendements déficients des terres. Aussi, les colons plient bagages et vont travailler dans les manufactures à Montréal et en Nouvelle-Angleterre (E.-U.)

À ce moment, l'Église catholique connaît l'apogée de son pouvoir au Québec.

Le Clergé interprète la colonisation et l'agrandissement du territoire national comme le moyen de survivance du peuple canadien-français catholique.

Le curé colonisateur le mieux connu est le curé Labelle (ministre de la colonisation) mais dans Lanaudière, deux de ses confrères jouiront d'une grande réputation. Le curé Brassard et l'abbé Provost feront tout ce qu'ils peuvent pour inciter les colons à s'installer dans le «Haut». Cette oeuvre connaît un succès mitigé, par rapport aux ambitions de ces deux religieux. On fonde tout de même Sainte-Émélie-de-l'Énergie, Saint-Zénon et Saint-Michel-des-Saints (la Matawinie).

Parallèlement, l'agriculture québécoise subit des transformations importantes. La petite exploitation familiale est supplantée par des entreprises modernisées, où la production est intense, technicisée et... dépendante des lois du marché. Pour devenir concurrentiels, les cultivateurs doivent mécaniser leurs installations.

Les fermes d'en «Haut» disparaissent peu à peu, étant trop loin des circuits commerciaux et surtout n'ayant pas de véritable tradition agricole.

Quant à la partie sud-ouest de la région, sa proximité avec Montréal la confine trop souvent à des fonctions principalement résidentielles. L'aménagement d'autoroutes (40, 25 et 640) facilite cette nouvelle réalité. Ces autoroutes ont, par ailleurs, favorisé l'installation d'industries d'importance.

Lanaudière a été épargnée du grand développement touristique et d'infrastructures géantes comme les régions voisines, ce qui lui confère aujourd'hui un statut particulier: le charme rustique, les paysages sauvages et l'accueil chaleureux des Lanaudois suppléent à des services moins standardisés.

La reconnaissance de l'autonomie régionale officialisée (12 juin 1985) par l'instance politique et une identité qui se renforce font entrer Lanaudière dans une ère nouvelle de son histoire.

Extrait du **Guide de Lanaudière**

Le parcours de Joliette

Le parcours de Joliette

En quittant la Mauricie, l'itinéraire se poursuit vers l'ouest, dans la région de Lanaudière. Le trajet de cette nouvelle étape débute à Saint-Barthélemy, en se dirigeant vers le nord-est. Puis après un périple dans les municipalités de Saint-Gabriel, de Saint-Charles-de-Mandeville et de Saint-Alphonse-de-Rodriguez, c'est le retour à Joliette.

D'Autray

Cette municipalité régionale de comté a été proclamée le 25 novembre 1981.

D'Autray est le surnom de Jacques Bourdon (1652-1688) qui a reçu de son père, Jean Bourdon, la seigneurie du même nom. Elle est située à l'ouest de la seigneurie Berthier. Ce dernier s'est peu occupé de mettre en valeur sa concession et s'est davantage consacré à la marine à titre d'officier et à différentes explorations dont celle vers le Mississippi avec Henri de Tonty en 1684.

Saint-Barthélemy

On pourrait discuter longtemps afin de savoir si on doit utiliser un «y» ou un «i», ou encore s'il doit y avoir un seul ou bien deux accents. . . Les cartes topographiques ne nous aident pas à trancher la question. Des recherches préliminaires ont donné des résultats qui, par la suite, ont été démentis par des recherches plus attentives. Quoi qu'il en soit, cette paroisse évoque sans doute le souvenir de cet industriel et fondateur de Joliette, Barthélemy Joliette, qui fut l'un des grands responsables du développement et de la croissance de la région. En effet, c'est le 1er mai 1827 — trois ans seulement après la mise en marche des premiers moulins de Barthélemy Joliette, sur les bords de la rivière L'Assomption — que l'archevêque de Québec, monseigneur Bernard-Claude Panet, créa la nouvelle paroisse de Saint-Barthélemy, à même les terres des seigneuries de Petit-Bruno et Du Sablé qui appartenaient à la paroisse de Saint-Cuthbert.

D'abord connue sous le vocable de Saint-Barthélemy-de-Dusablé, la municipalité de la paroisse fut officiellement érigée le 1er juillet 1855. Les citoyens de Saint-Barthélemy répondent au nom de Barthélemiens et de Barthélemiennes.

Louis-Adrien Dandonneau Du Sablé avait reçu la concession de ses terres le 15 août 1739.

Saint-Viateur

Paroisse à vocation agricole assise dans les basses-terres du Saint-Laurent, entre Saint-Cuthbert dont elle fut détachée et sa voisine Saint-Barthélemy, Saint-Viateur rappelle à tous le rôle joué, depuis 1847, dans le diocèse de Joliette et la région de Lanaudière, dans le domaine de l'éducation, par les clercs de Saint-Viateur. C'est en 1909 que furent ouverts les premiers registres de la paroisse, tandis que son érection eut lieu le 9 juin 1912. Constituée en grande partie par l'ancienne seigneurie de l'Île-Dupas-et-du-Chicot, la paroisse naissante fut desservie par voie de mission, de 1909 à 1912, par le curé de Saint-Cuthbert, sans doute. Quant à la municipalité, elle a été érigée le 1er octobre 1912 tout en reprenant la dénomination de la paroisse.

Saint-Cuthbert

L'histoire de la paroisse et de la municipalité de Saint-Cuthbert s'inscrit dans la géographie seigneuriale des basses-terres du Saint-Laurent. N'est-ce pas, en effet, le seigneur de Berthier, Pierre-Noël Courthiau, qui, en 1765, a concédé une généreuse parcelle de terrain aux habitants de Rivière-du-Chicot afin qu'ils puissent y ériger une église et un presbytère, donnant ainsi naissance à une nouvelle paroisse? Dès le 7 mars 1765, la seigneurie de Berthier passait aux mains de sir James Cuthbert, un des aides de camp du général Wolfe lors de la bataille des plaines d'Abraham; celui-ci s'empressa de donner une douzaine d'hectares de terre supplémentaires à la future paroisse à la condition, bien sûr, qu'elle porte son nom, ou qu'elle soit mise sous le patronage de saint Cuthbert.

Détachée de la paroisse mère de Sainte-Geneviève de Berthier, Saint-Cuthbert reçut l'érection canonique le 18 mars 1834 et fut érigée comme municipalité de paroisse le 1er juillet 1855, comme tant d'autres municipalités du Québec.

Sur le chemin du Roy, au coeur de la ville voisine de Berthier, la petite chapelle des Cuthbert ou chapelle Saint Andrews rappelle le souvenir et la générosité de l'ancien seigneur à l'égard des Saint-Cuthbertois et des Saint-Cuthbertoises.

Berthierville

Avant que son nom ne soit changé en 1942, Berthierville était simplement appelée ville de Berthier depuis 1865, nom dont elle avait hérité de la seigneurie sise en face des îles du lac Saint-Pierre.

Concédée par Jean Talon à l'ingénieur-cartographe Hugues Randin (1628-1680) en 1672, cette seigneurie était rachetée, l'année suivante, par Alexandre Berthier de Villemur (1638-1708).

Celui-ci, qui détenait déjà des droits dans le bas du fleuve sur la seigneurie de Bellechasse ou Berthier, obtint, en 1674, l'autorisation d'augmenter la superficie de la seigneurie qu'il venait d'acheter et qu'on avait commencé à appeler Villemur. L'habitude fut prise alors, pour distinguer les deux seigneuries, de parler de Berthier-en-Haut et de Berthier-en-Bas. Le nom est ainsi passé à l'usage puisque les seigneurs successifs Marie-Françoise Viennay-Pachot, Nicolas-Blaise Des Bergères de Rigauville, Pierre et Marie de Lestage, Pierre-Noël Courthiau, James Cuthbert, etc. ont tous porté le titre de seigneur de Berthier.

Les Abénaquis appellent cet endroit Palkinek, qui signifie «à Berthier».

Saint-Norbert

La municipalité de Saint-Norbert est sise entre Sainte-Élisabeth et Saint-Cuthbert. Les archives locales sont muettes quant à l'origine de cette appellation.

Selon Hormisdas Magnan, les registres de la paroisse ont été ouverts en 1847; celle-ci a été érigée canoniquement le 8 août 1848, sous le nom de Saint-Norbert, et civilement le 17 janvier 1853. Le même jour, les Norbertois obtenaient le statut de municipalité pour leur paroisse, sous le même nom.

Saint-Gabriel

La municipalité de paroisse perdit une partie de son territoire le 17 décembre 1892 alors que fut érigé le village de Saint-Gabriel-de-Brandon. Depuis 1967, le village est devenu la ville de Saint-Gabriel.

À l'origine de toute cette conquête de l'espace régional, le canton de Brandon, ainsi dénommé d'après une ville d'Angleterre, avait été proclamé dès le 8 janvier 1827. On notera avec un certain étonnement qu'une partie des meilleures terres de ce canton avait été réservée pour les militaires qui avaient servi sous les drapeaux au cours de la dernière guerre américaine... Bouchette écrivait à propos de ces terres: «The township of Brandon contains an area of 40 000 acres of excellent land; the crown and clergy reserves being among the best suited to European Settlers.»

Le gentilé Gabriélois, oise identifie les habitants de Saint-Gabriel.

Maskinongé, Lac

Ils sont très nombreux les lacs Maskinongé au Québec. Pour leur part, les Laurentides en comptent au moins quatre, dans les divisions de recensement de Papineau, Berthier et Terrebonne, entre autres. Mais le plus connu et peut-être le plus populaire auprès des villégiateurs demeure sans aucun doute celui situé près de la ville de Saint-Gabriel, dans la région de Lanaudière. Par ailleurs, le lac Labelle, non loin de Saint-Jovite, aurait été connu jadis sous le nom de Grand lac Maskinongé, selon une correspondance du curé Antoine Labelle à son évêque.

Quoi qu'il en soit et suivant les avis du père Cuoq, missionnaire chez les Amérindiens du lac des Deux Montagnes, le maskinongé serait une sorte de gros brochet alors inconnu des premiers colons arrivés d'Europe «et dont le nom algonquin a pu ainsi passer dans leurs langues...» De plus, le père Lemoine, cité par Eugène Rouillard, fait dériver ce mot de mask, pour «fort» et de kinonge pour «brochet». Quant au père Joseph-Étienne Guinard, il apporte une version légèrement différente en donnant comme signification «brochet difforme» soit mask pour «difforme» et kinongé pour «brochet». Il ajoute à titre de commentaire que «ce poisson, gros et laid, semble difforme; il peut atteindre 8 pieds et peser 100 livres; il est très très vorace».

Saint-Gabriel-de-Brandon

Les premiers Brandoniens se seraient installés vers 1825 sur les terres riveraines du lac Maskinongé, dans le canton de Brandon, ainsi nommé par les arpenteurs anglais d'après une ville britannique de ce nom.

La première mission du Lac-Maskinongé devint Saint-Gabriel-du-Lac-Maskinongé, selon les registres, à compter de 1837. Avant l'arrivée du premier curé, en 1850, les prêtres desservants venaient de Saint-Cuthbert, de Saint-Félix-de-Valois et de Sainte-Élisabeth.

Après l'érection canonique, le 18 septembre 1851, et l'érection civile, le 17 février 1853, la reconnaissance officielle comme municipalité de paroisse fut accordée à Saint-Gabriel-de-Brandon le 1er juillet 1855. La lecture attentive des registres paroissiaux pourrait laisser croire que cette paroisse fut mise sous le patronage de saint Marcel par erreur ou par distraction. En effet, alors qu'il était en visite dans la mission à l'occasion de la fête de saint Gabriel, l'abbé F.-X. Marcoux, curé de Saint-Cuthbert, porta aux registres la mention suivante: «Saint-Marcel-de-Maskinongé». S'agissait-il vraiment de la mission de Saint-Marcel-de-

Maskinongé? Le missionnaire ne pensait-il pas plutôt à Saint-Gabriel-de-Maskinongé? Mais les décrets de l'érection canonique sont clairs: il s'agit bien, à compter de ce moment, de Saint-Gabriel-de-Brandon. Par la suite, le village se détacha de la paroisse le 17 décembre 1892 puis a accédé au statut de ville en 1967. (Voir Saint-Gabriel)

De Lanaudière, Mont

Entre les villages de Saint-Damien et de Saint-Gabriel, le mont De Lanaudière domine le lac Maskinongé et évoque la mémoire de la famille Tarieu de Lanaudière qui a été propriétaire de la seigneurie de Lanaudière aussi connue sous le nom de Seigneurie de Maskinongé. Elle avait été concédée originellement le 1er mars 1750 à Charles François Tarieu de Lanaudière.

Saint-Didace

Située à l'est de Saint-Charles-de-Mandeville, cette mission portait le nom de Petite-Rivière-Maskinongé. Jusqu'en 1853, elle est desservi par le curé de Saint-Cuthbert. L'érection canonique eut lieu le 12 mai 1863 et l'érection civile le 26 août 1863. La municipalité de Saint-Didace a été érigée le 27 août 1863, sous le nom de la paroisse religieuse. Saint Didace (v. 1400-1463) s'est illustré à Rome et en Espagne par sa charité envers les malades.

Les habitants de Saint-Didace sont connus sous le nom de Didaciens, Didaciennes.

Saint-Charles-de-Mandeville

Dans cette partie de la région de Lanaudière, on parle couramment de Saint-Charles, tandis que Saint-Charles-de-Mandeville est principalement utilisé pour les documents officiels. L'abbé Charles Turgeon ayant activement participé à la fondation de la nouvelle paroisse, les Mandevillois mirent cette dernière sous la rassurante protection de saint Charles afin de rendre ainsi hommage à leur dévoué pasteur. Son érection canonique eut lieu le 29 août 1903 et la municipalité de paroisse fut organisée le 20 avril 1904. Admirablement située au pied des Laurentides, Saint-Charles-de-Mandeville rappelle aussi le doux souvenir de Maximilien Mandeville, l'un des premiers à venir s'établir sur les terres de la nouvelle paroisse, en provenance du bois d'Autray, à Lanoraie.

Les habitants sont connus sous le nom de Mandevillois, oises.

Mandeville, Lac

Discrètement étalé dans les limites de la paroisse de Saint-Charles-de-Mandeville, à courte distance des premiers contreforts des Laurentides et à moins de deux kilomètres, au nord-est du village, ce modeste plan d'eau rappelle le souvenir de Maximilien Mandeville que l'on considère comme le fondateur de la paroisse. Venu de Lanoraie-d'Autray sur les bords du Saint-Laurent, ce premier colon n'avait pas hésité à défricher et à labourer ses terres sur les rives de ce lac qui porte aujourd'hui son nom.

Matawinie

Le toponyme Matawinie désigne en tout premier lieu la région mais aussi la municipalité régionale de comté proclamée en 1982. Elle est située entre les contreforts laurentiens au sud, les environs de Manouane au nord, et, à l'est et à l'ouest, les réserves fauniques Rouge-Matawin et Mastigouche. Cette désignation vient évidemment du nom de la rivière Matawin; elle est d'origine algonquine et signifie «endroit où se rencontrent deux rivières». Dans les années 1860, l'abbé Théophile-Stanislas Provost désigne cette région de colonisation Mantawa ou la Mantavaisie; toutefois, au début du siècle, dans les rapports de colonisation, on peut trouver Mattawinie. L'appellation a été indiscutablement relancée et popularisée par le spectacle « le rêve matawinien» de Christian Morissonneau et Jean-Claude Mirandette (1980); les maires de la région l'ont choisi comme nom de la municipalité régionale de comté.

Matawinien, ienne est le nom accepté pour identifier la population de cette municipalité régionale de comté et par le fait même celle de la région de la Matawinie.

Saint-Damien

À une cinquantaine de kilomètres au nord de Joliette, Saint-Damien a accueilli ses premiers habitants vers 1824. Le premier curé résident, arrivé en 1867, y ouvrit aussitôt le livre des registres, soit deux ans seulement avant l'érection canonique de la paroisse, le 28 août 1869. Puis vinrent successivement la reconnaissance civile, le 6 septembre 1870, et l'érection en municipalité de paroisse le 20 mars 1871 pour les Damiennois et les Damiennoises.

Saint-Côme et Saint-Damien sont situés de part et d'autre du petit village de Sainte-Émélie-de-l'Énergie. Rien d'étonnant à cela puisque, dans le grand livre des

saints, on mentionne que saint Côme et saint Damien étaient deux frères.

Sainte-Émélie-de-l'Énergie

Bâtie au point précis où la rivière Noire quitte sa vallée étroite et profondément encaissée dans le bouclier canadien pour dévaler plus librement dans la plaine, Sainte-Émélie-de-l'Énergie, de par son toponyme inusité, remet en mémoire les difficiles débuts de la colonie où les pionniers, en dépit de leur courage et de leur bonne volonté, avaient parfois tendance à se décourager et à manquer un peu . . . d'énergie.

On donna à ce village ouvert en 1854, dont les registres s'ouvrirent dès 1870, le nom de Sainte-Émélie-de-l'Énergie pour deux raisons précises. D'abord pour rendre hommage à la famille du premier colon, Jean-Antoine Leprohon, véritable fondateur de la paroisse, dont la valeureuse épouse se prénommait Émélie. Le second élément du toponyme, «de l'énergie» bien significatif, fait allusion, selon Magnan, aux incessants encouragements que distribuait le fondateur à ses amis et voisins en les incitant sans relâche à redoubler d'efforts.

C'est donc ainsi qu'indirectement on a conservé et consacré le souvenir de ce vaillant pionnier. L'Énergie est aussi l'ancienne dénomination de l'établissement de Leprohon. Érigée canoniquement le 25 avril 1870, année d'ouverture des registres paroissiaux, la paroisse reçut son statut de municipalité de paroisse le 10 juin 1884. En 1986, quelque 1 000 personnes habitent la paroisse, réparties entre le village, le chemin de Saint-Michel, le Grand Rang, le chemin Feuille-d'Érable et le chemin de la Seigneurie.

Saint-Côme

Admirablement blottie au creux de ce que l'on convient justement d'appeler la cuvette de Saint-Côme, la municipalité de ce nom a accueilli son premier curé le 19 octobre 1867, soit quelques mois seulement avant que cette modeste paroisse, fille de la forêt et de son industrie, ne soit érigée canoniquement en paroisse, le 5 août 1868. La municipalité de paroisse de Saint-Côme fut érigée plus tard, en vertu des dispositions du code municipal, le 1er janvier 1873. Sur l'une des routes menant au parc de récréation du Mont-Tremblant, Saint-Côme occupe un site naturel privilégié, au contact du plateau et des contreforts des Laurentides. Cette cuvette au creux du bouclier canadien se trouve au point de rencontre des dernières collines du massif du mont Tremblant et du plateau forestier de Saint-Zénon.

Le nom de cette paroisse évoque la mémoire de Côme qui, avec son frère Damien, appartient au grand livre de la catholicité. Saint-Damien est situé à plus de 20 kilomètres à l'est de Saint-Côme.

Les habitants de Saint-Côme sont identifiés collectivement au nom de Côtiers et de Côtières.

Saint-Alphonse-de-Rodriguez

Malgré la présence de la particule dans la dénomination de la municipalité, ce toponyme est inspiré de la mémoire d'Alphonse Rodriguez né à Ségovie, en Espagne, en 1531. Il est décédé en 1617 à Majorque. La paroisse religieuse a été érigée canoniquement le 9 octobre 1858 sous le nom de Bienheureux-Alphonse-Rodriguez. Le 1er juillet 1855, la paroisse a été érigée en municipalité de paroisse sous le même nom. Les habitants répondent au nom de Rodriguais, Rodriguaises.

Sainte-Béatrix

Cette paroisse religieuse est un détachement de Sainte-Mélanie. Elle a été érigée canoniquement le 7 novembre 1861 et civilement le 11 mai 1864. Selon l'abbé François Lanoue: «c'est pour honorer la mémoire de Béatrice Panet, fille du seigneur d'Ailleboust.» Béatrix, selon Albert Dauzat, est le nom d'une sainte mise à mort en 303. Ce prénom est la forme adaptée de «Biatrix». La municipalité de paroisse a été érigée le 11 mai 1864 en reprenant le nom de la paroisse religieuse.

La forme Sainte-Béatrice qui est utilisée à l'occasion pour identifier la municipalité et la paroisse est une adaptation latine de «Sanctae-Beatricis».

Kildare

Proclamé le 24 juin 1803 avec des augmentations successives les 7 août 1840 et 14 juin 1851, ce canton est situé à la limite nord-est du canton de Rawdon. Le canton de Kildare est habité dès sa création par un solide noyau d'Irlandais. Ce toponyme évoque le lointain souvenir d'une petite ville du même nom, située à courte distance de Dublin, la capitale de l'Irlande. Une légende raconte en effet qu'un chêne superbe se dressait bien haut dans le ciel, à deux pas d'un monastère fort connu au Ve siècle, et constituait en quelque sorte un point de repère facile à détecter. On a voulu rappeler aussi le vieux pays. D'ailleurs, Kildare se traduirait par . . . « église du chêne».

Sainte-Marcelline-de-Kildare

Les premières terres de cette municipalité de paroisse furent concédées vers 1820. Sainte-Marcelline-de-Kildare s'est développée en étroite relation avec sa voisine, Saint-Ambroise-de-Kildare, dont le curé assurait d'ailleurs à ses habitants les services du culte dans une chapelle située à sept kilomètres au nord de Saint-Ambroise. Elle fut mise sous le patronage de sainte Marcelline, soeur de saint Ambroise. Le 28 août 1927, la paroisse fut érigée canoniquement sous le même nom que la desserte.

À peu près à mi-chemin entre le lac des Français au nord et la paroisse mère de Saint-Ambroise au sud, la municipalité de paroisse de Sainte-Marcelline-de-Kildare n'a été érigée officiellement que le 1er janvier 1956. Le canton de Kildare, où se trouvent à la fois Saint-Ambroise et Sainte-Marcelline, évoque le souvenir lointain d'une ancienne ville d'Irlande, pays d'origine de plusieurs familles de ces paroisses. Radstock identifiait aussi le bureau de poste de 1865 à 1912 et selon le **Guide de Lanaudière**, il fait référence à un village près de Bristol en Angleterre. C'est ainsi que la paroisse fut aussi connue sous le nom de Sainte-Marcelline-de-Radstock et même le village sous le seul nom de Radstock. De 1913 à 1936, l'agglomération villageoise portera le nom de Petit-Moulin, marque profonde laissée par ces petites entreprises locales.

Marcellinois, oise est le gentilé retenu pour identifier les habitants de la municipalité.

Joliette

Le nom de cette municipalité régionale de comté, proclamée le 2 décembre 1981, reprend celui de la ville de Joliette désignée en l'honneur de son fondateur Barthélemy Joliette (1789-1850). Ce dernier avait projeté l'établissement d'un village industriel et, de ce fait, la municipalité porta le nom de L'Industrie avant 1863.

Pour plus de précision concernant ce toponyme, voir la rubrique **Joliette** (ville).

Saint-Ambroise-de-Kildare

Légèrement au nord-ouest de Joliette, la municipalité de la paroisse de Saint-Ambroise-de-Kildare fut érigée le 1er juillet 1885. Saint Ambroise étant le frère de sainte Marcelline, on a donné le nom de Saint-Ambroise à cette nouvelle paroisse, voisine de Sainte-Marcelline. Cette dernière affirmation, d'Hormisdas Magnan, peut être mise en doute vu que Saint-Ambroise-de-Kildare a été fondé avant Sainte-Marcelline-de-Kildare. C'est aussi parce que cette paroisse est née et a grandi dans le canton de Kildare qu'elle est devenue Saint-Ambroise-de-Kildare. Les habitants répondent au nom d'Ambroisiens, Ambroisiennes.

Considérée comme une mission dès 1830, la paroisse changea de nom à quelques reprises. En 1832, année de l'ouverture des registres paroissiaux, on écrivait Saint-Jacques-de-Kildare. Puis, de 1833 à 1839, les registres portent la mention de Saint-Philippe-de-Kildare. Enfin, en 1839, ce fut Saint-Ambroise-de-Kildare. Les 26 février 1842 et 10 juillet 1843, lors des érections canonique et civile, on conserva le même nom.

Joliette

Dans ses études sur **La Plaine de Montréal**, le géographe français Raoul Blanchard consacre quelques pages fort justes à la ville de Joliette et à son fondateur, Barthélemy Joliette. C'est ainsi qu'il écrit que cette ville «était née non pas d'un hasard, mais de l'intelligente volonté d'un homme». Entre le rebord des Laurentides encore désertes et les fertiles basses-terres de la plaine de Montréal, cet homme industrieux et clairvoyant a su profiter avec habileté d'une modeste dénivellation du lit de la rivière L'Assomption pour ériger quelques installations industrielles pour répondre aux besoins de la population régionale.

Administrateur de vastes domaines seigneuriaux en raison de son mariage à l'une des filles de la famille Lanaudière, Barthélemy Joliette s'orienta davantage vers l'exploitation forestière plutôt que vers la mise en valeur de nouvelles terres. Sur un emplacement bien choisi, le long de la rivière L'Assomption, il fit aménager, à l'intérieur d'une vaste bâtisse à deux étages, en pierre, un moulin à farine et une scierie qui étaient déjà en pleine activité en 1824.

Un village fort dynamique prit rapidement naissance autour de ce premier complexe industriel auquel on donna le nom de L'Industrie. De toutes les paroisses voisines, on affluait vers le «grand moulin» et la population grandissait sans cesse, si bien qu'après la construction du manoir seigneurial en 1830 et du marché public en 1837, monseigneur Ignace Bourget, archevêque de Montréal, autorisa la construction d'une église, en 1842, et l'érection canonique de la paroisse de Saint-Charles-Borromée en 1843. Le 1er juillet de la même année, on apprenait l'érection de la municipalité de la paroisse de Saint-Charles-Borromée-du-Village-d'Industrie.

En 1863, la nouvelle paroisse avait une population de 3 651 âmes, dont 736 habitaient le village d'Industrie. On entama alors les procédures qui devaient aboutir, le 1er janvier 1864, à la création de la ville de Joliette. C'est donc en hommage à Barthélemy Joliette (1789-1850), qui avait tellement souhaité faire du village naissant de 1824 un centre industriel de grande renommée, qu'on donna son nom à la nouvelle ville et à ses citoyens, les Joliettains.

Le centre de Lanaudière

Le centre de Lanaudière

Ce parcours conduit jusqu'à Saint-Donat, la porte d'entrée du parc de récréation du Mont-Tremblant. Lors de cette randonnée, on va des basses-terres du Saint-Laurent jusqu'au contrefort des Laurentides, en visitant les municipalités de Saint-Gérard-Majella, L'Assomption, Saint-Lin, Sainte-Marie-Salomée et Lac-Paré. De plus, il est intéressant de visiter aussi les Dalles, la rivière Ouareau, la chute Dorwin et plusieurs autres points d'intérêt qui marqueront la visite de cette partie de la région de Lanaudière.

Saint-Paul

À quelques kilomètres seulement au sud de Joliette, entre le chemin Saint-Jacques et le chemin Saint-Michel, et le long du ruisseau Saint-Pierre, la municipalité de Saint-Paul fut érigée le 1er juillet 1855 sous le nom de Saint-Paul-de-Lavaltrie. De 1779 à 1781, la mission de Saint-Paul avait été confiée aux bons soins du curé Dominique Pétrimoulx, de Saint-Pierre-du-Portage, aujourd'hui L'Assomption. En 1782, la Fabrique accepte le don d'une terre et un premier presbytère-chapelle est construit. Jacques-Philippe Serraud, le premier curé résident, arrive en 1788. Mais déjà en 1786, l'évêque attribue à la paroisse naissante son véritable nom: «La Conversion-de-Saint-Paul». Au cours de son histoire, la paroisse a souvent changé de nom: Saint-Paul-de-Lavaltrie (lors de son érection canonique le 4 juillet 1831, en raison de la présence de la seigneurie du même nom), Saint-Paul-d'Industrie (lors de la fondation du village de l'Industrie qui allait devenir Joliette) et enfin Saint-Paul-de-Joliette pour la situer par rapport à la ville. Encore aujourd'hui, les cartes de référence donnent Saint-Paul-d'Industrie et les documents à caractère historique et touristique présentent cette municipalité sous le nom de Saint-Paul-de-Joliette. Toutefois, la municipalité s'identifie simplement sous le seul nom de Saint-Paul depuis le 15 mai 1954 et ses habitants sous le gentilé de Paulois et de Pauloises.

Saint-Gérard-Majella

À son retour de Rome où il avait assisté à la canonisation de saint Gérard Majella en 1904, monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal, mit la toute nouvelle paroisse résultant du démembrement de la vieille paroisse de L'Assomption sous le patronage de ce toutnouveau saint, lors de l'érection canonique le 4 septembre 1905. À une quinzaine de kilomètres au nord de la ville de L'Assomption, à l'extérieur d'un ample méandre, la municipalité de Saint-Gérard-Majella fut érigée officiellement le 23 janvier 1906. La paroisse a accueilli son premier curé en 1905.

Les habitants sont connus sous le nom de Majelliens et de Majelliennes.

Vaucluse

Entre L'Assomption et Saint-Gérard-Majella, se trouvent la gare de Vaucluse et le bureau de poste desservant Saint-Gérard-Majella et ses environs immédiats. C'est un oblat, le père Prisque Magnan (1859-1932), natif de L'Épiphanie, qui a suggéré ce nom de Vaucluse. En effet, à son retour d'Europe où il avait visité la célèbre chartreuse de Vaucluse, dans le Jura, le révérend père avait pensé que ce serait là une excellente façon de garder bien en mémoire son heureux périple et d'en faire profiter, ne serait-ce qu'indirectement, ses concitoyens. C'était aussi un habile moyen de susciter leur curiosité spirituelle.

Aujourd'hui, il n'identifie plus que le bureau de poste établi dans la municipalité de Saint-Gérard-Majella.

L'Assomption

Cette municipalité régionale de comté de L'Assomption a été proclamée le 20 octobre 1982. Son territoire coïncide avec les limites de la circonscription électorale du même nom. Le nom tire son origine de la paroisse de Saint-Pierre-du-Portage-de-l'Assomption fondée le 29 juin 1724. Mais, le toponyme L'Assomption s'impose très tôt. La municipalité est située en partie dans les seigneuries de L'Assomption et Saint-Sulpice, chef-lieu de la municipalité régionale de comté du même nom.

L'Épiphanie

La croissance démographique de plusieurs paroisses de la plaine de Montréal était telle, au milieu du XIXe siècle, qu'on a dû bien souvent en créer de nouvelles à même les plus anciennes. Ainsi, pour jeter les bases de L'Épiphanie, dans l'avant-pays de la région de Lanaudière, il a fallu amputer en partie les paroisses voisines de L'Assomption, de Saint-Henri-de-Mascouche, de Saint-Jacques et de Saint-Roch-de-l'Achigan.

C'est le 18 mars 1921 que le village est détaché de la municipalité de paroisse, dont l'érection civile remonte, comme bien d'autres municipalités québécoises, au 1er juillet 1855, alors que fut adoptée la loi (18 Victoria, chapitre 100) qui constituait en municipalités toutes paroisses érigées pour fins ecclésiastiques ou civiles et ayant une population d'au moins 300 âmes.

Les citoyens de L'Épiphanie répondent au nom d'Épiphaniens, d'Épiphaniennes.

L'Épiphanie

Implantée depuis le milieu du XIX^e^ siècle sur les rives de la rivière de l'Achigan, L'Épiphanie a été érigée canoniquement le 26 septembre 1853 et civilement le 6 avril 1854. Le premier juillet 1855, la municipalité de paroisse était érigée de plein droit et reprenait l'appellation de la paroisse. Toutefois, le village s'est séparé de la municipalité de paroisse originelle le 18 mars 1921. Le 30 juin 1967, les Épiphaniens, iennes obtenaient pour leur municipalité le statut de ville. Pierre-Georges Roy affirme que les Sulpiciens, maîtres de la seigneurie de Saint-Sulpice, avaient l'habitude de percevoir les rentes seigneuriales le jour de l'Épiphanie. Ainsi l'archevêque de Montréal, monseigneur Ignace Bourget, aurait désigné la nouvelle paroisse en souvenir de cette longue tradition seigneuriale. Toutefois, l'abbé D. Desroches rapporte que la croyance populaire veut que la première messe ait été célébrée le jour de la fête des Rois dans un moulin à farine situé dans les environs du village. Dans leur seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes, les ecclésiastiques de Saint-Sulpice avaient aussi pris l'habitude de recevoir les rentes le 6 janvier de chaque année.

Avant que naisse cette désignation, la paroisse aurait été connue sous le vocable de L'Achigan.

Saint-Roch-Ouest

Cette municipalité, érigée le 31 décembre 1954, est un détachement de Saint-Roch-de-l'Achigan. Sa localisation au nord-ouest justifiait cette précision d'ordre géographique pour les Saint-Rochois et les Saint-Rochoises.

Pour plus de précision sur l'origine du toponyme, voir la rubrique Saint-Roch-de-l'Achigan.

Saint-Roch-de-l'Achigan

Dernière paroisse érigée le long de la rivière de l'Achigan avant que cette dernière ne s'étale dans la plaine, au pied du Grand Coteau, Saint-Roch-de-l'Achigan évoque le souvenir du seigneur Roch de Saint-Ours qui fut, pendant un certain temps, propriétaire d'une portion de la seigneurie de La Chesnaye, dont fut détachée en partie cette paroisse. Les registres se sont ouverts dès 1787.

Érigée canoniquement le 12 janvier 1832 et civilement dix ans plus tard, soit le 16 août 1842, la municipalité de paroisse fut officiellement créée le 1^er^ juillet 1855.

L'histoire locale nous enseigne que non seulement le seigneur Roch de Saint-Ours était le propriétaire de la seigneurie à l'intérieur de laquelle s'organisa la paroisse, mais qu'en plus il fut le généreux donateur de la parcelle de terre où s'éleva la première église. Raison de plus pour se rappeler la générosité de cet homme! Afin de mieux s'identifier au milieu naturel et de susciter un profond sentiment d'appartenance chez les paroissiens et francs-tenanciers, on désigna la nouvelle paroisse sous le nom de Saint-Roch-de-l'Achigan, cette dernière étant née justement sur les bords de ce cours d'eau où jadis abondaient ces poissons.

Tout comme les citoyens de Saint-Roch-Ouest, ceux de Saint-Roch-de-l'Achigan s'identifient collectivement sous le nom de Saint-Rochois et Saint-Rochoises.

Achigan, Rivière de l'

Plusieurs belles paroisses agricoles se sont développées sur les bords de cette rivière, entre le lac Écho, sa source, et son confluent avec la rivière L'Assomption. Mentionnons seulement New Glasgow, Saint-Lin et Saint-Roch-de-l'Achigan. Tout au long de son parcours, elle draine une partie des terres des anciennes seigneuries de Terrebonne, de La Chesnaye, de L'Assomption et Saint-Sulpice. Ce cours d'eau nous rappelle que l'achigan appartient depuis fort longtemps au patrimoine faunique de la province de Québec. À propos de cette rivière, Joseph Bouchette écrivait en 1832: «Although the Achigan may be called a large river, it is not navigable and is only used for mills and for bringing down the timber felled in the upper parts of the adjacent seigniories and townships».

Saint-Lin

Quand le conseil de la corporation municipale de la paroisse de Saint-Lin siégea pour la première fois, le 30 juillet 1845, Charles Laurier occupait le fauteuil du maire. Un demi-siècle plus tard, plus précisément en 1896, son fils Wilfrid devenait premier ministre du Canada... Découpée à même les seigneuries de L'Assomption, de La Chesnaye et du Fief Martel, la paroisse qui éleva sa première église en 1834 et qui avait ouvert ses registres l'année suivante, fut placée sous le patronage de saint Lin, successeur immédiat de saint Pierre sur le siège pontifical de Rome (v. 67-76). Il n'y a rien d'étonnant à cela puisque la paroisse voisine de L'Assomption avait eu d'abord, aux premières

heures de son histoire, saint Pierre comme patron. Le gentilé Saint-Linois, oise est la désignation retenue pour les citoyens de Saint-Lin.

Laurentides

La municipalité de la paroisse de Saint-Lin fut érigée le 1er juillet 1845. Plus de dix ans après, le village de Saint-Lin était constitué en municipalité, le 15 avril 1856. Enfin une dernière étape sera franchie lorsque le village verra son statut modifié pour celui de ville sous le nom de Laurentides, le 30 mars 1883.

Et pourtant, il n'y a guère de villages ou de villes au Québec qui soient mieux ou même davantage ancrés dans la plaine, une plaine faite d'espace et de grands horizons. Seule la vue sur les lointaines Laurentides vient arrêter le regard. Peut-être est-ce ce paysage qui a suggéré aux autorités de donner à cette modeste agglomération un nom qui évoque la grandeur et la majesté. C'est l'historien François-Xavier Garneau qui a donné à la partie québécoise du bouclier canadien le nom si évocateur de Laurentides dont l'appellation rappelle la présence et la proximité du fleuve. Les citoyens sont connus sous le nom de Laurentiens et de Laurentiennes.

Montcalm

Le toponyme Montcalm reprend la désignation du comté municipal nommé en l'honneur du marquis de Montcalm (1712-1759). Il est principalement connu pour avoir commandé l'armée française lors de la guerre contre les Anglais qui devait amener la reddition de la Nouvelle-France à l'Angleterre. Selon le père jésuite Paul Le Jeune, Louis Joseph de Montcalm se rendant régler des affaires domestiques à Paris se vit offrir le commandement des troupes à la suite de la défaite de Dieskau en septembre 1755. Après quelques semaines de réflexion, il s'embarqua pour le Canada et c'est ainsi qu'il participa à cette bataille de Québec en 1759 qui devait lui coûter la victoire et la vie.

Saint-Esprit

Étalée de part et d'autre de la rivière Saint-Esprit et détachée de la paroisse-mère de Saint-Roch-de-l'Achigan, la paroisse de Saint-Esprit eut son premier curé en 1808. Après l'érection canonique du 1er juillet 1829 et l'érection civile du 16 décembre 1835, la municipalité de la paroisse de Saint-Esprit fut constituée le 1er juillet 1855.

Au moment où Joseph Bouchette publia son dictionnaire topographique du Bas-Canada, la population de la paroisse de Saint-Ours-du-Grand-Saint-Esprit regroupait 2 870 habitants et l'on y récoltait 15 000 boisseaux de blé.

En effet, la paroisse avait d'abord été connue sous le nom de Saint-Ours-du-Saint-Esprit pour une double raison. D'abord pour rendre hommage à Roch de Saint-Ours, titulaire de cette partie de la seigneurie de La Noraye et aussi parce que la paroisse se trouvait construite sur les bords de la rivière justement appellée Saint-Esprit. Cette paroisse étant connue dans toute la région comme la paroisse de Saint-Esprit, monseigneur Jean-Jacques Lartigue, évêque de Montréal, fixa la fête titulaire de la paroisse au jour de la Pentecôte, le saint Esprit devenant ainsi officiellement le patron de la paroisse des Spiritois et des Spiritoises.

Saint-Alexis

Ce toponyme identifie à l'origine la paroisse religieuse qui a été érigée canoniquement le 18 février 1851 et civilement le 18 août 1851. Cette reconnaissance civile de la paroisse se voulait aussi celle de la municipalité. Quant au village, la municipalité en a été érigée le 16 novembre 1920. La mémoire du chanoine Frédéric-Alexis Trudeau, nommé pour dresser les limites de la nouvelle paroisse par monseigneur Ignace Bourget, se perpétue dans la désignation de cette charmante municipalité.

Saint-Jacques (village et paroisse)

C'est le «village acadien» de la plaine de Montréal; il est situé à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Joliette. Rentrés de Boston et de la Nouvelle-Angleterre, vers 1770, quinze ans après la malheureuse déportation de 1755, un groupe d'Acadiens se sont installés, avec la collaboration empressée et dévouée de l'abbé Jacques Duguay, ancien curé de L'Assomption, sur quelques-unes des meilleures terres de la région de Joliette. Afin de garder vivante la mémoire de ce prêtre qui ne ménageait ni son temps ni ses efforts pour les nouveaux arrivants, on a attribué à la paroisse le vocable de Saint-Jacques lors de son érection canonique le 2 août 1831. Érigée en municipalité de paroisse le 1er juillet 1855, la paroisse fut amputée d'une fraction appréciable de son espace vital quand le village de Saint-Jacques fut formé à son tour, le 10 décembre 1912. Connu sous le nom de Saint-Jacques-de-l'Achigan jusqu'en 1917, on utilisa seulement Saint-Jacques à partir de ce moment. Traversés par ce cours d'eau où abondaient les achigans, la paroisse et le vil-

lage eurent longtemps tendance à s'y identifier naturellement.

Les habitants des deux municipalités de Saint-Jacques s'identifient sous le nom de Jacobins et de Jacobines.

Sainte-Marie-Salomée

Dans le **Guide de Lanaudière**, Christian Morissonneau nous rappelle que Sainte-Marie-Salomée a été colonisée par des Acadiens venus de L'Assomption après 1765 pour fonder ce qui s'appellait le «Grand-Saint-Jacques». La paroisse religieuse a été érigée canoniquement, sous le nom de Sainte-Marie-Salomée, le 15 août 1888 et civilement le 27 décembre de la même année. Le même jour, la municipalité de paroisse était aussi érigée. Toujours selon l'auteur, cet hagionyme (nom de sainte) a été retenu comme protectrice de la paroisse parce que Marie Salomée était la mère de l'apôtre Jacques.

Les citoyens de Sainte-Marie-Salomée sont caractérisés par les noms de Saloméens et de Saloméennes.

Saint-Pierre

Cette municipalité a été érigée le 24 avril 1922. Elle reprenait le nom de la paroisse érigée canoniquement en 1916. Son voisinage avec Saint-Paul a contribué au choix de cette appellation. La désignation en usage est village Saint-Pierre.

Saint-Charles-Borromée

L'histoire de la municipalité de paroisse de Saint-Charles-Borromée est indissociable de celle de Joliette. C'est à même le territoire de la première que fut créée la seconde. Pendant longtemps, elles n'ont fait qu'une seule et même entité. À l'heure actuelle, une bonne partie du territoire rural qui enserre la ville de Joliette, surtout sur sa bordure nord-ouest, appartient à Saint-Charles-Borromée. L'élément moteur qui déclencha le développement de la paroisse fut la création, en 1823, d'une scierie et d'un moulin à farine sur les bords de la rivière L'Assomption, par l'honorable Barthélemy Joliette. C'est sur ce site privilégié qu'allait naître et grandir la ville de Joliette. Cependant, jusqu'en 1843, tout ce vaste territoire appartenait à deux paroisses voisines: Saint-Paul-de-Lavaltrie et Sainte-Élisabeth. Mais la population ne cessant de croître, une paroisse fut fondée en 1843 et la municipalité de la paroisse de Saint-Charles-Borromée-du-Village-d'Industrie fut érigée, pour sa part, le 1er juillet 1845, avec reconfirmation, bien sûr, le 1er juillet 1855, comme ce fut le cas pour presque toutes les municipalités d'alors. En 1863, la paroisse aurait eu une population de 3 651 habitants. C'est en cette année de 1863 que fut érigée la ville de Joliette, à même le territoire de Saint-Charles-Borromée.

C'est en souvenir de l'épouse de Barthélemy Joliette, Charlotte de Lanaudière, que la paroisse érigée en 1843 fut mise sous le patronage de saint Charles Borromée. Sainte Charlotte n'existant pas, on masculinisa l'hagionyme.

En 1957, une nouvelle municipalité fut créée à partir du territoire de Saint-Charles-Borromée, soit Notre-Dame-des-Prairies.

Les habitants sont désignés sous l'appellation de Charlois et de Charloises.

Crabtree

Le nom et le village lui-même de Crabtree s'identifient intimement à ce qui fut pendant longtemps l'une des plus importantes industries de la région de Joliette. En effet, c'est en 1905 qu'Edwin Crabtree et ses fils établirent sur la rive droite de la rivière Ouareau des moulins à scie et à pulpe qui devinrent, en 1917, la propriété de la compagnie Howard Smith Paper Mills. C'est un démembrement de la municipalité de paroisse de Sacré-Coeur-de-Jésus-de-Crabtree Mills, qui avait été érigée le 13 décembre 1921, qui donna naissance au village de Crabtree, le 1er janvier 1945. C'est à compter de 1921, année de l'érection canonique de la paroisse, qu'un curé réside en permanence dans cette paroisse. De part et d'autre des limites des anciennes seigneuries Saint-Sulpice et de Lavaltrie, le territoire de la paroisse fut détaché de ses voisines Sainte-Marie-Salomée, Saint-Jacques-de-l'Achigan et Saint-Paul-de-Lavaltrie.

Sacré-Coeur-de-Jésus

Au fur et à mesure que les bonnes terres de la plaine de Montréal étaient occupées et que les premières paroisses augmentaient le nombre de leurs citoyens, il fallait songer à en créer de nouvelles pour répondre aux besoins spirituels et matériels d'une population sans cesse grandissante. C'est dans ce contexte que fut créée la paroisse de Sacré-Coeur-de-Jésus, dans la région de Lanaudière. Taillée à même les paroisses voisines, qui furent aussi les paroisses mères, de Saint-Paul-de-Lavaltrie, de Sainte-Marie-Salomée et de Saint-Jacques-de-l'Achigan, la paroisse du Sacré-Coeur-de-Jésus accueillit son premier curé en 1921, année de l'ouverture de ses premiers registres et de son érection canonique. Paroisse rurale dont le terroir

est arrosé par la rivière Rouge et la rivière Ouareau, elle était aussi connue, avant 1953, sous le nom de Sacré-Coeur-de-Jésus-de-Crabtree Mills, en raison de la présence sur son territoire des industries établies en 1905 par Edwin Crabtree. Le village de Crabtree fut détaché de la municipalité de paroisse de Sacré-Coeur-de-Jésus le 1er janvier 1945. Au moment de la fondation de cette nouvelle paroisse, aucune autre paroisse du diocèse de Joliette n'avait encore été placée sous la divine protection du Sacré-Coeur de Jésus. Les résidents ont adopté le nom de Sacré-Coeurins et de Sacré-Coeurines.

Les Dalles

Sur les rives rocheuses de la Ouareau, quelques habitations sont vite apparues et les lieux furent connus sous le nom des Dalles. Cette appellation descriptive désigne une grande plaque de pierre dure. Le **Guide de Lanaudière** décrit ce lieu en ces termes: «affleurements rocheux ou d'étroits passages en gorge semblable à un canyon». Déjà dans son dictionnaire topographique de 1832, Joseph Bouchette décrivait dans des termes similaires, notant des parois rocheuses de 10 à 12 mètres.

Sainte-Julienne

Bâtie au point de contact entre la plaine de Montréal et les premiers contreforts des Laurentides, Sainte-Julienne a été formée de morceaux de territoire appartenant jadis aux cantons de Rawdon, de Kilkenny et à la seigneurie de L'Assomption. Fondée, semble-t-il, par Joseph-Édouard Beaupré en 1848, la jeune paroisse acquit sa pleine autonomie municipale le 1er juillet 1855, au moment où entra en vigueur l'Acte des Chemins et Municipalités du Bas-Canada. En réalité, c'est à ce moment que fut érigée officiellement la municipalité de la paroisse de Sainte-Julienne-de-Rawdon. Depuis 1967, on n'écrit plus que Sainte-Julienne. Au moment de la création de la paroisse, monseigneur Ignace Bourget, alors archevêque de Montréal, donna à la paroisse le nom d'un rang déjà existant.

Le gentilé Juliennois, oises identifie l'ensemble des résidents de la municipalité.

Remarque

De Sainte-Julienne, l'itinéraire se continue jusqu'à Saint-Calixte en empruntant les routes 337 et 335. La visite se poursuit jusqu'à Rawdon.

Saint-Calixte

Sise au nord-ouest des municipalités de Sainte-Julienne et de Saint-Lin, cette municipalité de canton a originellement été érigée sous le nom de Kilkenny, le 1er juillet 1855. Sa localisation à l'intérieur du canton du même nom, qui a été proclamé le 17 février 1832, est à l'origine de cette appellation. Kilkenny est la dénomination d'un comté d'Irlande.

En 1954, le nom de Kilkenny a été changé pour celui de Saint-Calixte qui est la dénomination de la paroisse religieuse érigée canoniquement le 7 janvier 1880 et civilement le 29 septembre 1880. Toutefois, les motifs de cette appellation sont inconnus.

La dénomination des citoyens de Saint-Calixte est Calixtiens, Calixtiennes.

Aquilon, Mont

Cette colline de la municipalité de Sainte-Julienne a été baptisée en 1976 sous ce nom à la demande de la corporation de la base de plein air Mont Aquilon Inc. Dans le langage poétique, le terme aquilon s'applique à un vent du nord, froid et violent.

Rawdon

Rawdon est le nom d'un village dynamique construit sur les rives de la rivière Ouareau, quelques kilomètres seulement avant que cette dernière ne débouche dans la vaste plaine, après avoir dévalé la chute Dorwin. Rawdon est aussi le vocable d'un canton, proclamé le 13 juillet 1799, d'un lac, d'une chute, d'un barrage et enfin d'une municipalité de canton.

L'un des premiers secteurs de colonisation ouvert au nord des seigneuries des basses-terres du Saint-Laurent, le canton de Rawdon fut d'abord habité par des paysans d'origine irlandaise, ce qui explique le fait que la paroisse, érigée canoniquement le 28 février 1882, mais fondée véritablement en 1827, alors que s'ouvrirent les premiers registres, fut placée sous le patronage de saint Patrice, patron de l'Irlande.

Cette paroisse fut longtemps desservie par les curés de la paroisse voisine, Saint-Jacques-de-l'Achigan, fondée par des Acadiens.

Érigée le 16 décembre 1919, la municipalité du village de Rawdon, tout comme le canton bien sûr, rappelle qu'il y a en Angleterre, dans le district de West Riding, comté de York, un village de ce nom.

Les citoyens sont identifiés sous le nom de Rawdoniens, Rawdoniennes.

Saint-Liguori

Cette municipalité est située à l'est de Saint-Jacques. Ce territoire a été érigé canoniquement le 13 mars 1850 et civilement 30 ans plus tard, le 22 juin 1880. Ce toponyme évoque la mémoire de l'avocat Alphonse-Marie de Liguori (1696-1787) devenu prédicateur et théologien. Il fut, entre autres, fondateur de la congrégation des Rédemptoristes, en 1732.

Les Liguoriens, Liguoriennes ont vu leur municipalité de paroisse érigée le 1er juillet 1855.

Ouareau, Rivière

Entre les lacs Archambault et Ouareau, sa double source, et sa confluence avec la rivière L'Assomption, à quelques kilomètres seulement en amont de la ville du même nom, la rivière Ouareau, tout au long de sa centaine de kilomètres de parcours, coule à travers les cantons de Chilton, de Chertsey et de Rawdon et les anciennes seigneuries Saint-Sulpice et de Lavaltrie. Sur son cours inférieur, elle draine les terres de Crabtree, de Saint-Liguori et de Rawdon. Quelques dénivellations jalonnent son itinéraire, comme les chutes Magnan, Dorwin et Manchester. Jadis connue comme la rivière du Lac Ouareau, elle fut ainsi désignée par les Algonquins qui en faisaient en réalité la rivière du Lac Lointain, «Ouareau» signifiant «au lointain».

C'est en 1789, sur la carte de l'arpenteur William Ramkins, que l'on fit mention pour la première fois de la rivière Ouareau. Bouchette, dans son dictionnaire topographique de 1832, s'arrête sur quelques-uns des avantages offerts par ce cours d'eau, en vérité fort modeste. D'après lui, cette rivière était navigable, du moins à cette époque, entre les dernières chutes, en aval de Rawdon et de Kildare. Ses rives, ajoutait-il, se prêtaient bien au peuplement. Ce nom de Ouareau a aussi été attribué à un lac, à une montagne et à un hameau.

Dorwin, Chute

Des milliers de visiteurs curieux viennent découvrir, au milieu des chutes, la silhouette sculptée dans la pierre du sorcier amérindien Nipissingue, cet incorrigible amoureux de la belle Hiawatha.

Au coeur du village de Rawdon, sur la rivière Ouareau, la chute Dorwin marque en réalité l'un des derniers soubresauts de la rivière avant qu'elle ne s'étale dans la plaine, en contrebas. C'est en 1974 que le conseil municipal de Rawdon a demandé que cette chute porte ce nom.

Même si certains discutent encore du bien-fondé et de la justesse de ce toponyme, c'est-à-dire de son fondement historique, il semble bien qu'en vérité, ce nom évoque le souvenir et les oeuvres de Jehedias Hobbel Dorwin qui, au milieu du siècle dernier, était propriétaire d'une scierie et des terres environnant la chute. Cédés à la municipalité en 1944 par madame James Ross, la chute et ses abords immédiats passèrent au ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche qui, en 1967, aménagea les lieux et les transforma en une halte routière des plus achalandées.

Parfois désignées tout simplement comme les chutes de Rawdon, ou même comme la chute Darwin, il arrive aussi qu'on les appelle du nom d'Hiawatha, cette belle et légendaire Algonquine.

Pontbriand, Lac

Juste à l'ouest du village de Rawdon, en amont d'un barrage hydroélectrique construit en 1929 par la compagnie Gatineau Power, un élargissement de la rivière Ouareau forme un lac appelé Pontbriand. L'aménagement de ce barrage a provoqué une hausse du niveau habituel des eaux, créant un réservoir. Pendant les années qui suivirent la construction de cet ouvrage, ce nouveau lac fut connu sous le nom de Lac Gatineau. Mais en 1948, Jean et Henri Pontbriand, importants propriétaires riverains, demandèrent à ce que le lac Gatineau devienne le lac Pontbriand, ce qui leur fut accordé en 1951.

Chertsey, Lac

À mi-chemin de la route reliant Saint-Théodore à Saint-Côme, à une dizaine de kilomètres au nord de Rawdon, le lac Chertsey tire son nom du canton à l'intérieur duquel il est situé. Ce même territoire fut érigé en municipalité de canton le 1er janvier 1856. Il rappelle le lointain souvenir de la ville du même nom, dans le comté de Surrey, en Angleterre. Le canton lui-même avait été proclamé le 13 décembre 1857.

Lac-Paré

Presque au centre du canton de Chertsey, au nord-ouest de Rawdon, le lac Paré et la petite municipalité du même nom rappellent fort à propos le pieux souvenir de l'abbé Louis-Romuald Paré, curé de la paroisse de Saint-Jacques-de-l'Achigan de 1819 à 1858. Comme la majorité des colons qui choisirent de s'ins-

talier, vers 1850, dans le canton de Chertsey venaient de cette paroisse, ils décidèrent de donner à ce lac le nom de Paré en témoignage de reconnaissance envers leur dévoué pasteur et ami. Malgré la présence du lac Paré sur la carte de l'arpenteur Francis Phelix Quinn en 1849, la municipalité de paroisse de Lac-Paré ne sera érigée que le 1er juillet 1949.

Le nom de Paréens, Paréennes identifie les habitants de Lac-Paré.

Drouin, Lac

Situé au centre du canton de Chertsey, ce lac est parfois appelé Lac Darwin. Mais si l'on en croit les habitants de la région, il tirerait son nom d'une famille Drouin qui vint y passer quelques saisons en villégiature.

Notre-Dame-de-la-Merci

Sur la route menant de Rawdon à Saint-Donat, le petit village de Notre-Dame-de-la-Merci s'est discrètement blotti au pied des montagnes avoisinantes. Le 19 septembre 1879, les fondateurs avaient déjà choisi le site de leur première église qui ne sera construite qu'en 1884 cependant, soit quatre ans avant l'arrivée du premier curé et l'ouverture des registres. La paroisse sera érigée canoniquement le 28 novembre 1888 et la municipalité, qui reprendra le même nom, ne le sera que le 1er janvier 1950.

En ce pays de colonisation difficile, il n'était pas vain d'évoquer quotidiennement la miséricorde des cieux! De plus, Notre-Dame-de-la-Merci est un ordre fondé en 1218 par Pierre Nolasque et Raimond de Penaford avec l'aide de Jacques 1er d'Aragon.

Le gentilé Mercien, Mercienne identifie les habitants de Notre-Dame-de-la-Merci.

Archambault

Le canton d'Archambault s'étend à l'ouest de la route menant de Sainte-Agathe à Saint-Donat. Proclamé en 1910, son nom rappelle la mémoire de Louis Archambault (1814-1890), éminent notaire né à Longue-Pointe, qui poursuivit une longue et fructueuse carrière politique tant sur la scène provinciale que fédérale. Archambault fut, entre autres, député de L'Assomption à la Chambre d'assemblée de la province du Canada et à la Chambre des communes, avant d'être nommé au Conseil législatif.

Cet homme politique fut mêlé de très près aux problèmes de colonisation. Il occupa en effet la double fonction de Commissaire de l'Agriculture et des Travaux publics dans les cabinets de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et de Gédéon Ouimet, en plus d'être directeur, pendant un certain temps, de la Northern Colonization Railway. En outre, deux des fils de Louis Archambault jouèrent un rôle de premier plan dans la société québécoise. Horace (1857-1910) fut conseiller législatif de la division de Repentigny en 1888 et Alfred fut le premier évêque du diocèse de Joliette de 1904 à 1913.

Saint-Donat

Sur une pointe de terre entre le lac Archambault et le lac Ouareau, nom signifiant «au lointain», le village de Saint-Donat est né et a grandi à l'extrémité de cette voie de communication connue à l'époque sous le nom de Chemin de Rawdon. Originaires de Saint-Jean-de-Matha, les frères Léandre, Césaire et Régis Coutu vinrent passer plusieurs étés sur les terres bordant les deux grands lacs. Avec leur frère Donat, prêtre, ils fondèrent en 1874 la paroisse de Saint-Donat-de-Montcalm. Avec le temps, le chemin de Rawdon devint d'ailleurs le chemin Coutu. Saint-Donat rappelle selon d'aucuns le souvenir de Donat Coutu. Selon une monographie locale publiée en 1974, l'abbé Coutu n'aurait cependant jamais été curé comme tel dans cette paroisse.

À la suite d'une requête des résidents adressée à l'archevêque de Montréal en 1882, la première chapelle construite au début de la colonie naissante fut remplacée, en 1885, par une nouvelle église érigée sur un nouvel emplacement, dans l'actuelle municipalité. Découpée à même une partie des cantons de Lussier et d'Archambault, la municipalité de Saint-Donat fut érigée le 1er janvier 1905. Malgré sa fondation en 1874, la paroisse ne fut confirmée canoniquement que le 7 août 1911 et civilement le 28 février 1912.

Archambault, Lac

Bien que localisé en partie dans le canton d'Archambault, il semble bien que ce nom de lac évoque la mémoire d'un des premiers colons établis sur ses rives et non celle du député Louis Archambault qui a laissé son nom au canton. Il est difficile de situer dans le temps le moment précis où ce lac fut ainsi désigné mais déjà en 1898, un certain Archambault, fils de ce pionnier, était lui-même un personnage d'un certain âge. C'est du moins ce que racontent les chroniqueurs de l'époque. Quoi qu'il en soit, ce pionnier était issu d'une très ancienne famille installée dans la région de L'Assomption depuis plusieurs générations.

C'est sur la rive est de ce lac Archambault qu'est né et a grandi le village de Saint-Donat, l'un des centres de villégiature les plus connus des Laurentides. Par ailleurs, le toponyme Archambault s'applique aussi à une rivière, à une chute et à un rang.

Philippe-Morel, Mont

La Commission de toponymie, pour souligner l'Année internationale de la jeunesse en 1985, a rendu hommage à Philippe Morel (1898-1978) par l'officialisation d'un oronyme dans la région de Lanaudière. Ce mont culmine à plus de 670 mètres dans la municipalité de Saint-Donat. Il est visible de la baie de l'Ours, du lac Archambault et du chemin Régimbald.

Philippe Morel s'est particulièrement illustré par son oeuvre dans le domaine de l'éducation et dans le scoutisme. Il a fondé la troupe de l'Immaculée-Conception dans les années 1920.

Lafrenière, Mont

Immédiatement à l'est du lac Ouareau, tout le territoire compris dans une grande boucle dessinée par la rivière Ouareau est dédié à la mémoire de Siméon Lafrenière. Le paysage local est partagé entre le mont, le lac, la baie et le crique, tous désignés sous le nom de Lafrenière.

Le nom Lafrenière rappelle sans doute la vie et l'oeuvre de Siméon Lafrenière (1873-1946) qui fut député de la circonscription de Berthier à l'Assemblée législative de 1919 à 1925. Cultivateur de son métier, Lafrenière fut aussi commissaire d'école, conseiller municipal et maire de Saint-Damien.

Tellier, Lac

Juriste de grande renommée, Joseph-Mathias Tellier (1861-1952) fut député conservateur de la circonscription de Joliette à l'Assemblée législative de 1892 à 1916, sans interruption, et maire de Joliette de 1903 à 1910. Son fils Maurice et son frère Louis furent aussi députés. C'est en l'honneur de ce grand tribun, peut-on croire, qu'on a d'abord donné son nom à un canton, au coeur de la forêt laurentienne, entre Saint-Donat et Saint-Michel-des-Saints, puis, par la suite, à un lac, au sud de ce canton. Ce dernier a été proclamé le 16 octobre 1920.

Vers le pays de la Matawinie

Vers le pays de la Matawinie

Ce parcours révèle au randonneur une nature majestueuse avec notamment le réservoir Taureau, la réserve faunique Mastigouche, les lacs Laviolette, Matawin et Charland. Le coeur du pays de la Matawinie se trouve à Saint-Zénon et Saint-Michel-des-Saints.

N.B.: À ne pas confondre avec l'entité administrative du même nom décrite dans la section intitulée «le centre de Lanaudière».

Saint-Thomas

Voisine immédiate de Joliette sur son flanc est, Saint-Thomas, érigée en municipalité de paroisse le 1er juillet 1855, résulte du démembrement partiel de Sainte-Élisabeth, de Lanoraie et de Saint-Paul-de-Lavaltrie. Pendant un certain temps, la municipalité a porté le nom de Saint-Thomas-de-North Jersey, puisqu'au moment de sa création on lui avait annexé cette partie de Sainte-Élisabeth connue sous ce nom de North Jersey. Ce n'est qu'en 1953 qu'on a retiré de son toponyme officiel les mots «de North Jersey».

Fondée en 1840, la paroisse a accueilli son premier curé dès 1841, année de l'ouverture des registres. L'érection canonique lui était accordée le 12 octobre 1849 et la reconnaissance civile le 4 février 1853.

On choisit saint Thomas comme patron de la paroisse afin de témoigner de la reconnaissance qu'entretenait toute la population à l'endroit de l'abbé Thomas-Léandre Brassard, ancien curé de Sainte-Élisabeth, qui s'est dévoué à la fondation de la paroisse de Saint-Thomas.

Notre-Dame-des-Prairies

Pour bien connaître la petite histoire de la municipalité de Notre-Dame-des-Prairies, il faut d'abord assimiler celle de la vieille paroisse de Saint-Charles-Borromée. En effet, pendant fort longtemps, cette municipalité englobait les terres d'où allait émerger l'agglomération de Joliette. Compte tenu de la croissance démographique et de l'étendue du territoire à administrer, deux nouvelles municipalités furent créées le 1er janvier 1957: Joliette-Sud et Notre-Dame-des-Prairies. Les terres de la municipalité sont drainées par la rivière L'Assomption et, dans une moindre mesure, par la rivière la Chaloupe. En plus de la consacrer à la Vierge Marie sous le vocable de Notre-Dame, on a aussi tenu à caractériser encore davantage cette nouvelle paroisse en signalant son appartenance géographique à la «prairie», c'est-à-dire au domaine de la grande plaine de Montréal qui sert de support à la majeure partie des paroisses et villages de la région de Joliette.

Les citoyens de Notre-Dame-des-Prairies ont choisi d'être désignés sous le nom de Prairiquois, Prairiquoises.

Notre-Dame-de-Lourdes

Dans cette riche plaine de Montréal depuis longtemps mise en valeur et exploitée dans ses moindres parcelles, Notre-Dame-de-Lourdes, dont l'érection en municipalité ne remonte qu'au 28 octobre 1925, fait figure de paroisse bien jeune. Une première chapelle avait été érigée sur le territoire bien avant que la paroisse ne prenne officiellement naissance. Détachée de quelques paroisses voisines, les terres de la nouvelle paroisse ont été mises sous le patronage de la Vierge Marie, sous son appellation de Notre-Dame-de-Lourdes. Quel contraste entre le plat pays de Joliette et la grotte de Lourdes, dans les Pyrénées! La paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes est voisine de Sainte-Élisabeth: sainte Élisabeth n'est-elle pas la cousine de Marie et mère de saint Jean Baptiste?

Pour rappeler leur proximité et leur attachement à Joliette, les habitants de Notre-Dame-de-Lourdes ont choisi de s'identifier du nom de Joli-Lourdois, Joli-Lourdoises.

Sainte-Élisabeth

Grâce à la riche argile et à l'horizontalité exceptionnelle de ses terres, Sainte-Élisabeth comptait déjà un bon lot de francs-tenanciers et d'emplacitaires à la fin du XVIIIe siècle. La vocation agricole de la paroisse perçait déjà. Considérée comme mission de 1799 à 1808, jusqu'à l'arrivée du premier curé, la paroisse fut consacrée à sainte Élisabeth en guise de remerciement au donateur du terrain où s'éleva l'église et dont le prénom était Jean-Baptiste. Sainte Élisabeth est la mère de saint Jean-Baptiste.

Sainte-Élizabeth étant la première paroisse sur la rivière Bayonne, en amont de Berthier, il est également possible que le choix de cette sainte patronne ait été une marque de respect et d'estime à l'égard de l'abbé Jean-Baptiste Pouget, curé de Berthier, qui fut missionnaire-desservant de la mission de 1799 à 1808. Hormisdas Magnan ajoute une troisième hypothèse pour expliquer ce nom: en 1831, un tableau de sainte Élisabeth de Hongrie fut placé dans le choeur de l'église à la suite d'un don de Jean-Baptiste Goulet.

C'est le 1er juillet 1855 que la municipalité de la paroisse de Sainte-Élisabeth fut érigée. La paroisse recouvre une partie des anciennes seigneuries d'Autray, de La Noraye et Berthier.

Les résidents de Sainte-Élisabeth, s'inspirant du nom de la rivière Bayonne, s'identifient par l'appellation de Bayollais, Bayollaises.

Saint-Félix-de-Valois

Partagée entre la plaine et les premiers contreforts des Laurentides, Saint-Félix-de-Valois a accueilli ses premiers habitants vers 1830. Pour former cette autre paroisse de la plaine, il a cependant fallu amputer la voisine, Sainte-Élisabeth, d'une fraction de ses terres. Déjà, vers 1840, près de 600 personnes étaient réparties entre les diverses concessions et le village embryonnaire. Érigé en municipalité de paroisse le 1er juillet 1855, le village se détacha à son tour de la paroisse originelle en 1926.

Saint-Félix-de-Valois s'est hissée, au cours des années, au rang de capitale avicole du Québec.

S'il a fallu amputer Sainte-Élisabeth d'une partie de son territoire pour ériger Saint-Félix-de-Valois, cette dernière devra à son tour céder une partie de ses concessions à une autre paroisse surgie sur son flanc ouest. Issue de Saint-Félix-de-Valois, on mit cette dernière paroisse sous la bienheureuse protection de saint Jean de Matha. Rien d'étonnant à cela puisque saint Félix de Valois et saint Jean de Matha furent tous deux les fondateurs de l'Ordre des Trinitaires en 1198.

Les résidents de la municipalité sont connus sous le nom de Féliciens, Féliciennes.

Remarque

Pour rejoindre Sainte-Mélanie, il faut quitter la route 131 et emprunter la route 348.

Sainte-Mélanie

Sise entre les champs de tabac et le piémont des Laurentides, la paroisse de Sainte-Mélanie a maintenant plus de 150 ans. Baignées au nord et à l'est par la rivière L'Assomption, déjà plusieurs terres étaient défrichées avant 1830 et les premiers actes officiels inscrits aux registres paroissiaux datent de 1832. Le 12 novembre 1831, Charlotte-Mélanie Panet et son époux Louis Lévesque accordaient la portion de terre où fut construite, la même année, la chapelle. La paroisse sera érigée canoniquement le 18 mai 1858. Toutefois, le territoire l'aura été en municipalité de paroisse, le 1er juillet 1855. La paroisse fut placée sous le patronage de sainte Mélanie en l'honneur de la fille de l'honorable Pierre-Louis Panet, Charlotte-Mélanie (1794-1872). Formée d'ailleurs à même une partie du territoire de la seigneurie d'Ailleboust, la paroisse, au moment de son érection de 1845, était désignée sous le nom de Sainte-Mélanie-d'Ailleboust. Concédée originellement à Jean d'Ailleboust d'Argenteuil, le 6 octobre 1736, cette seigneurie était la propriété de Panet au moment de la fondation de Sainte-Mélanie. À son tour, Sainte-Mélanie cèdera une partie de son territoire pour permettre la fondation de la paroisse voisine de Sainte-Béatrix, en 1864.

Les habitants de Sainte-Mélanie répondent aux noms de Mélaniens, Mélaniennes.

D'Ailleboust, Mont

À quelques kilomètres seulement au nord-ouest du village de Sainte-Mélanie et légèrement à l'est du lac des Français, cette colline n'émerge guère de l'ensemble du massif des Laurentides. Elle rappelle cependant l'époque de la seigneurie d'Ailleboust qui avait été concédée à Jean d'Ailleboust d'Argenteuil, le 6 octobre 1736, et qui passa, par la suite, aux héritiers de l'honorable Pierre-Louis Panet.

Coupée, Montagne

Entre Saint-Félix-de-Valois et Saint-Jean-de-Matha, deux collines fort rapprochées l'une de l'autre et d'une altitude d'environ 300 mètres sont séparées par un vallon aux flancs fort abrupts, tel un col de haute montagne. Vues de l'horizon, ces deux collines donnent l'impression d'avoir été séparées par un gigantesque coup d'épée qui les aurait isolées l'une de l'autre. Dans la région, on parle donc de la montagne Coupée . . .

Saint-Cléophas

Entre le rebord des Laurentides et Saint-Félix-de-Valois, la paroisse de Saint-Cléophas a été érigée canoniquement le 4 février 1897. Détachée de la paroisse voisine de Saint-Félix-de-Valois, la municipalité de la paroisse de Saint-Cléophas a été érigée le 7 octobre 1897. Avec ses 15 kilomètres carrés seulement, cette modeste paroisse honore la mémoire d'un ancien représentant de la circonscription de Berthier à la Chambre des Communes, Cléophas Beausoleil qui veilla aussi de très près sur la fondation de cette paroisse. Par ailleurs, on ajoute que monseigneur Édouard-Charles Fabre, archevêque de Montréal,

avait également une grande dévotion pour saint Cléophas.

Les résidents de la municipalité de Saint-Cléophas sont connus sous le nom de Cléophassois, Cléophassoises.

Saint-Jean-de-Matha

Patrie du légendaire homme fort Louis Cyr (1863-1912), Saint-Jean-de-Matha résulte du démembrement partiel de la paroisse voisine de Saint-Félix-de-Valois et recouvre, par son territoire, une partie de la seigneurie de Ramezay et aussi du canton de Brandon.

C'est en 1855 que s'ouvrent les registres de la paroisse, trois ans après l'érection canonique, accordée le 9 septembre 1852. En raison de la proximité de Saint-Félix-de-Valois, l'autorité diocésaine a cru bon de mettre cette paroisse sous le patronage de saint Jean de Matha (1155-1213) qui fut, avec saint Félix de Valois, cofondateur de l'ordre de la Trinité en 1198.

La municipalité de paroisse de Saint-Jean-de-Matha a été érigée le 1er juillet 1855. À vocation agricole à ses débuts, cette municipalité demeure un haut lieu de l'aviculture, de l'acériculture et maintenant de la villégiature.

Les habitants de Saint-de-Jean-Matha sont dénommés Mathalois, Mathaloises.

Noir, Lac

Entre Saint-Jean-de-Matha et Sainte-Émélie-de-l'Énergie, le lac Noir est devenu, depuis un certain nombre d'années, un lieu de villégiature de plus en plus fréquenté. À propos de ce lac, on peut lire dans l'**Inventaire économique du comté de Joliette**, publié en 1958, les lignes qui suivent: «Le lac Noir doit son nom à l'aspect spécial de ses eaux lorsque, à tels moments de la journée, les montagnes interposées entre le soleil et le lac projettent une ombre opaque.» Par ailleurs, on pourrait peut-être se demander si ce lac ne devrait pas son nom, tout simplement, à la rivière Noire, toute proche.

La Glacière

Entre Sainte-Émélie-de-l'Énergie et Saint-Michel-des-Saints, dans la vallée de la rivière Noire, on avait, autrefois, l'habitude de s'arrêter pour refaire ses forces au relais de La Glacière. Situé au nord de Sainte-Émélie-de-l'Énergie, on dit de ce point précis qu'il était le plus froid de la route. Il est bien vrai que dans cette modeste clairière, découpée à même le vaste plateau forestier de Saint-Zénon, il fait souvent très froid.

Provost

On sait que l'abbé Théophile-Stanislas Provost, enthousiaste curé colonisateur, a été le véritable initiateur de la colonisation de la Matawinie et le fondateur de Saint-Zénon. On a donné à un des cantons où ce valeureux prêtre a exercé son zèle le nom de Provost afin d'honorer sa mémoire.

Érigé le 29 août 1868, le territoire de ce canton est traversé de l'ouest à l'est par la rivière Matawin.

Saint-Zénon

Au coeur de la Matawinie, pays de colonisation depuis 1862, la municipalité de Saint-Zénon a été fondée en 1866 sous la protection de Saint-Louis et érigée le 29 août 1895. Son nom reprend celui de la paroisse religieuse érigée en 1870 qui changeait Saint-Louis en Saint-Zénon. Selon Christian Morissonneau dans le **Guide de Lanaudière**, ce nom évoquerait la mémoire de saint Zénon, officier de l'armée romaine d'Afrique du Nord, martyrisé avec ses compagnons convertis au catholicisme. Saint-Zénon a conservé le charme villageois et a été épargné par les développements touristiques outranciers; il n'empêche qu'il recèle en son territoire 180 lacs dont la plupart servent à une discrète villégiature. L'esprit des colons ouvreurs d'abatis et entrepreneurs souffle encore sur ce petit village, le plus haut situé en altitude du Québec (700 mètres).

Le gentilé Zénonien, Zénonienne identifie collectivement les résidents de Saint-Zénon.

Saint-Michel-des-Saints

Avec ses 582 kilomètres carrés qui en font l'une des grandes municipalités du Québec, Saint-Michel-des-Saints, sise sur les franges du réservoir Taureau, est le centre névralgique de la Matawinie. En réalité, c'est un missionnaire-colonisateur, l'abbé Thomas-Léandre Brassard, qui fut le fondateur et premier défricheur de la paroisse. Venu dans ce secteur des Laurentides avec deux compagnons, prêtres comme lui, l'abbé Brassard érigea, sur le domaine qui lui avait été concédé par l'État, un moulin et un manoir. Par la suite, les colons vinrent nombreux et confiants pour se consacrer d'abord à l'agriculture, puis, par la force des choses, à l'exploitation de la forêt. Aujourd'hui, Saint-Michel-des-Saints est aussi devenue la plaque tournante d'un immense territoire reconnu pour l'abondance et la diversité de ses richesses fauniques.

Mise sous le patronage de ce saint dont on venait de célébrer la canonisation, la paroisse de Saint-Michel-des-Saints fut taillée à même les cantons de Brassard et de Provost, proclamés le 17 août 1868. L'appellation du canton de Brassard évoque le souvenir de l'abbé Léandre Brassard, ancien desservant de Saint-Paul-de-Lavaltrie, qui jeta les bases de Saint-Michel-des-Saints, tandis que la dénomination du canton de Provost rappelle la mémoire de l'abbé Théophile-Stanislas Provost. La mission, fondée en 1863, fut érigée canoniquement le 18 juin 1883. Enfin, c'est le 1er janvier 1885 que fut créée officiellement la municipalité de la paroisse de Saint-Michel-des-Sainis. Enfin, la **Gazette officielle du Québec** annonçait, en date du 3 mars 1979, la fusion de la paroisse de Saint-Michel-des-Saints et de la municipalité de Masson-et-Laviolette, les deux ne formant plus que la municipalité de Saint-Michel-des-Saints.

Le gentilé Saint-Michellois, Saint-Michelloise identifie les habitants de Saint-Michel-des-Saints.

Saint-Guillaume-Nord

Une trentaine de lots furent concédés dans cette localité à des fins agricoles, au début du siècle, le long du ruisseau des Cyprès dans le canton de Gouin, à une douzaine de kilomètres environ à l'ouest de Saint-Michel-des-Saints. Une mission y vit même le jour le 21 janvier 1916 et mise aussitôt sous la rassurante protection de saint Guillaume. C'était là, sans aucun doute, une façon fort respectueuse de perpétuer la mémoire de l'un des évêques du diocèse de Joliette, monseigneur Guillaume Forbes. Après la fermeture de la Northwood Lumber Company, la petite paroisse s'est effritée inévitablement puisque les sols de trop mauvaise qualité ne pouvaient répondre aux espoirs de jadis. Aujourd'hui, l'appellation de Saint-Guillaume-Nord continue d'être utilisée comme adresse postale par les habitants et les villégiateurs de ce petit secteur de la Matawinie.

Forbes, Lac

Dans le secteur sud du parc de récréation du Mont-Tremblant, le lac Forbes, à mi-chemin entre Saint-Michel-des-Saints et Saint-Donat, évoque la pieuse mémoire de monseigneur Joseph-Guillaume Forbes, ancien évêque du diocèse de Joliette (1913-1928), devenu plus tard archevêque d'Ottawa (1928-1940).

Mastigouche, Réserve faunique

Cette réserve faunique se retrouve au sud du réservoir Taureau. Elle a été créée à l'origine à titre de parc en 1971 avant d'être transformée en réserve faunique en 1979. Elle couvre une superficie de 1 617 km^2. Les composantes de cet amérindianyme algonquin sont mistik pour «bois» et ush pour «petit».

Chapleau

Chapleau, Allard, Belleau, Desaulniers, tous des hommes qui ont participé activement à la vie politique du Québec comme députés à l'Assemblée législative. On a donné leur nom en guise de témoignage et de reconnaissance pour les services rendus, à quelques cantons dans la forêt laurentidienne, entre les régions de Saint-Michel-des-Saints et de Shawinigan.

Ainsi, entre les cantons d'Angoulême et de Desaulniers, celui de Chapleau rappelle la mémoire de Joseph-Adolphe Chapleau (1840-1898). Il est né à Sainte-Thérèse et il fut premier ministre de la province de Québec du 31 octobre 1879 au 31 juillet 1882. À titre de Commissaire de l'Agriculture et aussi des Chemins de fer, il joua un rôle très actif dans le développement des Laurentides par son encouragement à la colonisation.

Taureau, Réservoir

Cette nappe d'eau est sise au nord de la région de Lanaudière et de Saint-Michel-des-Saints. Selon Christian Morissonneau, cette appellation ne «réfère pas à la forme du lac mais aux rapides et aux mugissements de ses flots tumultueux comparables aux beuglements d'un taureau». Ce rapide est disparu avec la construction du barrage Matawin, anciennement connu sous le nom Barrage Taureau. Il a été construit de 1925 à 1931, par la Shawinigan Water and Power pour régulariser les eaux du Saint-Maurice. Cette construction entraîna l'inondation du village de Saint-Ignace-du-Lac à partir du 6 mai 1931. L'île du Village, sise dans la partie sud-est du réservoir Taureau, vient rappeller cette ancienne paroisse qui, jusqu'en 1904, était connue sous le nom de Saint-Ignace-des-Monts. Selon Hormisdas Magnan, ce nom provient de celui du lac Ignace qui a aussi été inondé.

Laviolette, Lac

D'une surface d'environ cinq kilomètres carrés et situé à la pointe nord-ouest du réservoir Taureau, ce lac porte le nom du canton proclamé le 21 juillet 1894. Tout comme le canton, le lac perpétue à sa façon la mémoire de Laviolette qui, à la demande de Samuel de Champlain, fonda et érigea, au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent, une habitation et un fort, en 1634. Ce modeste établissement devint plus tard la dynamique ville de Trois-Rivières.

Matawin, Lac

Entre le réservoir Taureau et la réserve faunique Rouge-Matawin, le lac Matawin occupe le centre d'une des régions les plus giboyeuses du Québec, où dominent les grands cervidés. D'origine algonquine, le toponyme Matawin signifierait «rencontre des eaux»; il est d'abord appliqué à l'un des principaux affluents de la rivière Saint-Maurice puis, par la suite à un ouvrage de contrôle des eaux et, bien sûr, au lac Matawin. Enfin, depuis quelques années, il y a aussi la municipalité régionale de comté de la Matawinie dont Saint-Michel-des-Saints est l'agglomération la plus dynamique.

Charland, Lac

À 25 kilomètres au nord-ouest de Saint-Michel-des-Saints, le lac Charland apparaît comme un simple élargissement de la rivière du Milieu. Assez étroit, d'une longueur de 12 kilomètres et bien encaissé entre les parois des montagnes voisines selon un axe nord-ouest sud-est, ce lac occupe le site indiscutable d'une ancienne auge glaciaire.

Louis Charland (1772-1813), dont le souvenir nous est rappelé par ce lac typique des Laurentides, était arpenteur, fonctionnaire, architecte et officier de milice. Il a collaboré activement, entre autres, à la préparation de la première véritable carte du Canada en 1803 qui, selon Gilles Langelier, des Archives publiques du Canada, ne sera dépassée que 12 ans plus tard par la carte de Joseph Bouchette en 1815.

Laurentides

Le parcours de Lachute
Le parcours de Morin-Heights
Le parcours de Mont-Laurier

Laurentides

Diverses entités portent ce nom, notamment, une chaîne de montagne, une municipalité régionale de comté, une réserve faunique et une municipalité.

L'historien François-Xavier Garneau est le premier à proposer ce nom pour désigner cet alignement rocheux sur la rive nord du Saint-Laurent. Au fil des ans, cette appellation sera de plus en plus associée à cette portion de terre située dans le bassin hydrographique des rivières du Nord et du Diable. En 1985, le Gouvernement du Québec est venu préciser les limites de cette région située entre l'Outaouais et Lanaudière, en accord avec les volontés du milieu. Plus précisément, son territoire s'inscrit à l'intérieur des municipalités régionales de comté d'Antoine-Labelle, d'Argenteuil, des Laurentides, des Pays-d'en-Haut, de la Rivière-du-Nord, de Thérèse-De Blainville, de Deux-Montagnes et des Moulins.

Les grandes étapes du développement de la région s'articulent en trois phases distinctes. Premièrement, il y a la période seigneuriale: pendant le Régime français, elle s'inscrit dans les seigneuries de Terrebonne, des Mille-Îles, du Lac-des-Deux-Montagnes et d'Argenteuil. Lorsque ces terres sont devenues complètement occupées, une seconde étape s'amorce dans l'arrière-pays. Ce mouvement s'articule avec les Anglo-Saxons dans le secteur des cantons de De Salaberry, de Saint-Jovite et d'Arundel; les Canadiens-français arrivent entre 1840 et 1920. Ce dernier mouvement est nettement plus important et se situe dans le secteur des vallées de la rivière du Nord, de la rivière Rouge et de la rivière du Lièvre. Ce mouvement de colonisation a été dirigé par des personnages tels que le curé Antoine Labelle et Augustin-Norbert Morin, ainsi que des sociétés de colonisation encouragées, entre autres, par le journal **La Minerve** et la famille Masson qui complète le développement de la seigneurie de Terrebonne et qui occupe par la suite le territoire au nord de cette seigneurie, soit le canton d'Abercromby.

La colonisation s'arrête durant la Première Guerre mondiale. Sainte-Anne-du-Lac est la dernière paroisse fondée dans la foulée de la colonisation laurentidienne.

Dans une troisième et dernière phase, l'industrie du bois connaît une certaine importance avec, entre autres, la compagnie de papier Rolland. Toutefois, sa situation privilégiée au nord de Montréal, avec une population en quête d'espace naturel, entraîne le développement de l'industrie touristique. Cette activité amorce son développement au début du premier tiers du XX[e] siècle et, par ce fait, plusieurs municipalités voient leur paysage et les habitudes de leurs citoyens transformés. Il suffit de mentionner parmi celles-ci Saint-Sauveur-des-Monts et ses stations de ski, Sainte-Adèle, Estérel, Val-David, Morin-Heights, Mont-Gabriel fusionnée à Mont-Rolland, toutes reconnues pour leurs centres de villégiature.

Le rôle de l'Église et des évêques dans la création des paroisses demeure indiscutable. Cette intervention nous est rappelée quotidiennement par toute cette cohorte de noms de saints et de saintes qui sertissent la région, de Saint-Antoine à Sainte-Véronique, sans oublier L'Ascension, La Conception . . .

On peut déceler dans ces choix une volonté de la hiérarchie tout autant qu'un sentiment de ferveur religieuse.

En plus d'immortaliser le nom de certaines personnes ayant joué un rôle de premier plan dans la région, on a souvent fait appel aussi à celui de personnages très connus, devenus souvent légendaires, qui marquèrent de leur empreinte non seulement la région mais aussi toute la province. C'est ainsi que le curé Antoine Labelle et les premiers ministres Honoré Mercier (1840-1894) et sir Adolphe Chapleau (1840-1898) voient leur mémoire et leur oeuvre revivre en plus d'un endroit dans les Laurentides.

Pour permettre aux visiteurs de bien apprécier cette région, trois parcours sont proposés. Le premier couvre toutes les basses-terres du Saint-Laurent où se retrouvent les villes de La Plaine, Blainville, Lachute et divers lieux tels que Camp-Bouchard, le lac Dollard-des-Ormeaux et Pointe-au-Chêne. Le second permet de découvrir tout le secteur entre Brownsburg, Wentworth, Laurel, le lac Louisa, Lost River, Barkmere et plusieurs autres. Finalement, la visite de la région se termine avec un très grand parcours qui va jusqu'à Mont-Laurier, la ville la plus au nord. De là, c'est le retour vers le sud en amorçant la découverte de la région de l'Outaouais à partir de Val-des-Bois.

Le parcours de Lachute

Le parcours de Lachute

Ce parcours couvre la partie sud de la région des Laurentides et commence à La Plaine dans les basses-terres du Saint-Laurent. Sur ce parcours, se trouvent les villes de Blainville et de Lachute, les villages de Calumet et de Pointe-au-Chêne.

Les Moulins

La désignation de cette municipalité régionale de comté, proclamée le 9 décembre 1981, tire son origine d'éléments importants du patrimoine bâti, soit la présence de moulins à scie, à carder, à farine et à fouler l'étoffe sur l'île des Moulins. Celle-ci fait elle-même partie de cette nouvelle entité administrative. La population de la municipalité régionale de comté est connue sous le nom de Moulinois, Moulinoises.

La Plaine

Entre Mascouche et Sainte-Anne-des-Plaines, la desserte de Saint-Joachim devint paroisse autonome le 30 août 1920. Puis ce fut l'érection en municipalité de paroisse le 21 mars 1922. Détachée des paroisses voisines de Saint-Lin, de Saint-Henri-de-Mascouche et de Sainte-Anne-des-Plaines, la paroisse de Saint-Joachim se trouvait à l'intérieur d'une merveilleuse région agricole à laquelle le premier seigneur résident de Terrebonne, l'abbé Louis Lepage, avait donné le nom à la fois vague et descriptif de La Plaine qui serait, selon Magnan, la traduction de l'amérindianyme «mascouche» pour maskutew, mot algonquin signifiant «plaine unie». Toutefois, le père Guinard lui donne une origine crie et signifierait «petit ours». Puisque cette paroisse ressemblait, par son terroir et ses paysages, à la paroisse voisine de Sainte-Anne-des-Plaines, l'évêque de Joliette lui donna le nom de Saint-Joachim, soit le nom du vénérable époux de sainte Anne, honorée depuis 1788 dans la paroisse voisine. Mais afin d'être davantage en harmonie avec la nature et en accord avec l'histoire régionale, en 1969, les Plainois et les Plainoises abandonnèrent définitivement le nom de Saint-Joachim pour La Plaine.

Thérèse-De Blainville

Cette désignation réunit les noms des deux principales villes de la municipalité régionale de comté soit Sainte-Thérèse et Blainville. Cette municipalité régionale de comté a été proclamée le 9 avril 1982.

Le premier élément du toponyme rappelle la mémoire de la seigneuresse Anne-Marie-Thérèse Dugué qui reçut, en 1714, la seigneurie des Milles-Îles conjointement avec sa soeur. La fille de madame Dugué apporta comme dot à son mari, Jean-Baptiste Céloron de Blainville, une partie de la seigneurie dont elle avait hérité.

Sainte-Anne-des-Plaines

Au coeur de l'un des territoires les plus fertiles de la plaine de Montréal, la paroisse de Sainte-Anne-des-Plaines a toujours été reconnue pour l'excellence de ses terres agricoles. Son territoire fut détaché de celui de la paroisse voisine de Saint-Louis-de-Terrebonne et correspond à une augmentation de l'ancienne seigneurie de Terrebonne connue sous le nom de Seigneurie des Plaines, concédée le 10 avril 1731 à Louis Lepage.

Un premier curé est arrivé dans la paroisse en 1788 et y a ouvert les registres. Érigée canoniquement le 14 septembre 1829, et civilement le 9 octobre 1835, la municipalité de la paroisse de Sainte-Anne-des-Plaines, pour sa part, existe légalement depuis le 1er juillet 1855, date de sa reconnaissance officielle.

Entre 1830 et 1840, l'évêque de Montréal a placé la plupart des nouvelles paroisses fondées tout autour de Montréal sous le patronage de saints «prestigieux», établissant ainsi un bouclier protecteur entre la population catholique de langue française bien installée dans la plaine et la population des cantons irlandais qui commençait à prendre position tout autour des vieilles paroisses. Quoi d'étonnant alors que deux des plus belles paroisses de cette plaine aient été mises sous la protection des parents de la Vierge Marie: saint Joachim et sainte Anne. Dans le cas de cette dernière, on l'a davantage caractérisée en lui ajoutant «des Plaines», en raison de sa situation particulière mais aussi en mémoire de l'ancienne seigneurie du même nom. Certains historiens locaux croient que l'hagionyme Sainte-Anne s'expliquerait par le fait que plusieurs des premiers habitants de la paroisse auraient pu être originaires de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Camp-Bouchard

Le long du chemin de la Grande-Ligne, entre Sainte-Thérèse et Saint-Janvier, dans les limites de la municipalité de Blainville, Camp-Bouchard, autrefois aussi appelé Plan-Bouchard, nous remet en mémoire la triste époque de 1939-1945 alors qu'ici on s'affairait à la production de munitions destinées aux forces alliées. C'est en hommage au ministre et sénateur Télesphore-Damien Bouchard (1881-1962), personnage politique haut en couleur et fort controversé, qu'on désigna ainsi le site de l'usine ou plus précisé-

ment du camp. Ces installations militaires sont aujourd'hui fermées et démantelées.

Blainville

Au nord de la ville de Sainte-Thérèse, cette agglomération fut érigée sous le statut de municipalité de paroisse le 1er juillet 1855 et désignée sous l'appellation de Sainte-Thérèse-de-Blainville. Elle reprenait le nom de la paroisse religieuse. Lors de l'obtention de son statut de ville, le 29 juin 1968, les Blainvillois et les Blainvilloises ont adopté le nom de Blainville.

Cette municipalité se trouve dans la seigneurie des Mille-Îles qui a été concédée le 24 septembre 1683 à Michel-Sidrac Dugué de Boisbriand. Lors du mariage des deux filles de Dugué Thérèse et Charlotte, la seigneurie est reconcédée en deux parties à Charles Gaspard Piot de Langloiserie et à Jean Petit, leurs époux. En 1780, Suzanne Piot de Langloiserie, lors de son mariage avec Louis-Jean-Baptiste Céloron de Blainville, lui apporta comme dot sa part de la seigneurie des Mille-Îles. Cette portion de la seigneurie se retrouve sur l'actuel site de la ville de Blainville.

Mirabel

Ce nom a été attribué en 1972 au territoire municipalisé à la suite de l'expropriation des terres pour la construction du nouvel aéroport international. En 1971, le ministère des Affaires municipales l'avait désigné sous le nom de Sainte-Scholastique qui existait comme municipalité de village depuis 1834. Selon un article publié en 1978, dans **Mirabel . . . à vol d'oiseau**, cette désignation remonterait à 1870. À cette époque, selon la tradition orale, le service postal aurait recommandé aux habitants d'identifier leur ferme pour faciliter l'expédition du courrier. Ainsi, un Écossais aurait choisi d'identifier sa propriété par un nom formé de lettres tirées des prénoms de ses deux filles Miriam et Isabelle, soit Mirabel. En 1886, le gouvernement fédéral confie aux postes canadiennes le transport du courrier; peu de temps après, un bureau de poste est ouvert au coin de la côte Saint-Louis et de la montée de la Côte-Saint-Hyacinthe et il a reçu le nom officiel de Mirabel. Même après la disparition du bureau, en 1908, le nom a continué d'exister pour identifier une commission scolaire et, en 1900, une gare de chemin de fer.

Le même article précise que les mirabelles sont de petites prunes qui sont principalement récoltées en Lorraine et dans les Vosges. Le même mot existe en anglais pour identifier ce fruit.

Cependant, ces deux interprétations sémantiques ne constituent pas une certitude. «Mirabel» se retrouve en France sous diverses formes: «Mirembeau», «Mirabeau» et «Mirebel». Albert Dauzat lui donne la signification suivante: c'est un terme composé du verbe «mirer» (ancien provençal: «miror», regarder) et de l'adjectif «beau» (ancien français: «bel») désignant une hauteur d'où on voit au loin.

Ces trois hypothèses méritent d'être considérées, la première cependant est mise en doute par le fait que la présence d'Écossais n'a pas été retracée dans le recensement de 1871 de Sainte-Scholastique. Gilles Boileau a confirmé ce fait lors de ses recherches. Les habitants sont identifiés sous l'appellation de Mirabellois, oises.

Le 1er janvier 1985, le territoire de la municipalité a été proclamé en municipalité régionale de comté tout en reprenant le même nom.

Argenteuil

La municipalité régionale de comté d'Argenteuil proclamée le 20 octobre 1982, reprend la désignation de l'ancien comté municipal d'Argenteuil. L'apparition de ce spécifique remonte à la concession de la seigneurie de Charles-Joseph d'Ailleboust des Musseaux (1624-1700), le 15 juin 1682. En 1697, il vend sa seigneurie à son fils Pierre d'Ailleboust d'Argenteuil. Argenteuil est un petit bourg dans l'Yonne, en Champagne.

Le nom Argenteuillois, Argenteuilloise a été retenu pour identifier la population de cette municipalité régionale de comté.

Lachute

C'est le nom d'une ville de la division de recensement d'Argenteuil. Selon Jean Poirier, ce toponyme qui s'est écrit primitivement La Chute, servit à indiquer une cataracte de la rivière du Nord située à quelque dix kilomètres en amont de la confluence de ce cours d'eau avec l'Outaouais. Il est permis de penser que ce nom de lieu peut remonter au XVIIe siècle si l'on considère que le toponyme Rivière du Nord est antérieur à 1680 puisqu'à la date du 7 juin de cette année-là, le nom de cette voie d'eau est mentionné dans une promesse de concession au sieur d'Ailleboust des Musseaux.

Consacré par les usagers qui devaient emprunter la rivière du Nord, le toponyme La Chute fut donc connu, sous la forme écrite en deux mots, au cours du XVIIe siècle. Dans son journal de 1757, de Bougainville, aide-

maréchal des logis de l'armée de Montcalm, rapporte notamment: «La Brigade de la Sarre campée à la Chute aux ordres du Cher (Chevalier) de Lévis . . .». «Il a fait cette traverse de Carillon à la Chute dans un canot de Sauvages . . .». «Nous avons été visiter le poste de la Chute».

D'après Norman Thornburn, journaliste du **Lachute Watchman**, c'est l'appellation The Chute Settlement qui était usitée en 1798. Au XIX[e] siècle, la forme Lachute écrite en un seul mot se généralise. Le **Lovell's Gazetteer of British North America de 1873** écrit Lachute et donne pour cette localité une population de 600 personnes. La ville de Lachute fut érigée le 9 mai 1885.

Le peuplement de ce lieu s'est fait à la toute fin du XVIII[e] siècle. Selon L. Taché, une famille originaire de la ville de Jéricho, Vermont, s'établit en 1796 à cet endroit qui n'était alors qu'une immense forêt vierge. Peu après, sept autres familles venant également de cette ville du Vermont la suivirent.

Le nom Lachutois, Lachutoise a été retenu par la population pour s'identifier collectivement.

Chatham

En bordure de la rivière des Outaouais, entre la seigneurie d'Argenteuil, à l'est, et le canton de Grenville, à l'ouest, le canton de Chatham, partagé entre le prolongement des basses-terres de la plaine de Montréal et le rebord sud du bouclier canadien, fut érigé en vertu de la proclamation du 13 juillet 1799. Puis la reconnaissance de la municipalité de canton de Chatham survint le 1[er] juillet 1855. Bouchette rapporte que ce canton avait, à ses débuts, 14,5 kilomètres de façade sur la rivière des Outaouais. C'est justement dans cette partie la plus riche du canton qu'on creusera le canal de Grenville, entre 1825 et 1834, permettant de relier par voie d'eau Montréal à Kingston en évitant les États-Unis. Les premiers occupants de ce canton étaient pour la plupart de riches Américains demeurés loyaux à l'Angleterre qui surent vite comprendre toute la richesse que représentait la rivière des Outaouais. Outre les Américains, il y avait aussi des Anglais, des Irlandais, des Écossais et, bien sûr, quelques Canadiens. Rapidement, plusieurs d'entre eux devinrent des commerçants prospères, grâce au commerce du bois ou à celui des fourrures. Parmi les premiers concessionnaires à recevoir des lots dans la meilleure partie du canton de Chatham, on peut relever les noms des notables de l'époque comme Pierre Panet, T.A. Stayner, William Fortune et Thomas Barron, pour ne citer que ceux qui jouèrent un rôle indéniable dans l'histoire régionale.

C'est encore Joseph Bouchette qui rapporte que la population du canton atteignait presque 1 500 habitants vers 1830. La culture de la pomme de terre dominait alors légèrement celle du blé: 16 500 boisseaux contre 15 500 alors que le canton comptait dans ses rangs cinq forgerons, cinq charpentiers . . . Pour tous ces hommes et ces femmes venus en majeure partie des vieux pays, le canton de Chatham évoquait le souvenir d'une ancienne place forte d'Angleterre.

Coteau-des-Hêtres

Entre Lachute et Saint-André-Est, déjà en 1829, plusieurs pionniers venus de la Nouvelle-Angleterre s'étaient établis sur le rebord d'une longue et fertile terrasse recouverte en bonne partie par une belle forêt de hêtres. Par la suite, on a donné à ce modeste peuplement le nom de Beech Ridge, devenu par la suite Coteau-des-Hêtres. Parmi les colons installés dès les débuts sur le rebord du coteau des Hêtres, il y eut, entre autres, Donald Loynachan, Samuel Rennie, Thomas Smith et James Cowan. Ce dernier combattit les Patriotes de Saint-Eustache en 1837.

Nord, Rivière du

Cette rivière coule sur une distance de plus de 100 kilomètres depuis le lac de la Montagne Noire. Elle court à travers différentes agglomérations laurentidiennes dont Saint-Jérôme. De là, elle bifurque vers l'ouest en direction de Lachute. Elle complète sa course dans l'Outaouais près de Saint-André-Est.

Selon Hélène Champoux, elle trace la limite entre la vallée du Saint-Laurent et les Laurentides et l'origine du toponyme remonte au XVII[e] siècle. En effet, le 7 juin 1680, ce nom est inscrit dans l'acte de concession de la seigneurie d'Argenteuil à Charles-Joseph d'Ailleboust des Musseaux. Au XIX[e] siècle, le nom «le Nord» identifie le territoire au nord de Saint-Jérôme.

Saint-André-Est

Promise par Frontenac dès 1680, la seigneurie d'Argenteuil ne fut véritablement concédée que le 7 mars 1727, à Pierre d'Ailleboust d'Argenteuil. Cette concession devait alors couvrir, selon l'engagement de 1680, des terres «qui se rencontreront au côté du nord, la rivière du Nord comprise, depuis le bas du Long-Sault jusques à deux lieues en descendant du côté de Montréal . . .».

C'est vers 1800 que des colons d'origine écossaise s'établirent sur le site de l'actuel village de Saint-André-Est, aux confluents des rivières du Nord et de la rivière

Rouge et de la rivière des Outaouais. Ces pionniers donnèrent alors à ce premier peuplement le nom de leur saint patron national: St. Andrews.

La municipalité de paroisse, érigée le 1er juillet 1845, reçut le nom de Saint-André-d'Argenteuil. Le village de Saint-André-Est s'en est détaché, le 1er janvier 1958, et a ainsi conservé le nom attribué jusque-là au bureau de poste.

L'industrie du bois était très active dans la région au début du XIXe siècle et c'est à Saint-André-d'Argenteuil que fut construite la première usine à papier au Canada, en 1803.

Dollard-des-Ormeaux, Lac

La création du lac Dollard-des-Ormeaux est reliée à la construction de la centrale hydroélectrique de Carillon, sur la rivière des Outaouais. En effet, pour alimenter la centrale, il a fallu rehausser sensiblement le niveau des eaux en amont du barrage. Il a même été nécessaire d'inonder une certaine étendue de terres basses de chaque côté de la rivière. Le lac Dollard-des-Ormeaux correspond donc à ce nouveau et vaste plan d'eau créé immédiatement en amont de la centrale. Ce lac, dont le nom a été suggéré par la Société historique du comté d'Argenteuil en 1967, a été officialisé la même année. Tout comme le parc créé à proximité du barrage, il rappelle le souvenir d'Adam Dollard des Ormeaux (1635-1660) et de ses 16 compagnons d'armes qui périrent tragiquement, en mai 1660, à quelques centaines de mètres de ce lieu, en tentant de dissuader les Iroquois de se lancer à l'attaque de la colonie naissante de Ville-Marie.

Carillon

La municipalité de Carillon est située sur la rive nord du lac Dollard-des-Ormeaux entre les municipalités de Saint-André-Est et de Chatham. Elle a été érigée le 20 septembre 1887. Benjamin Sulte, dans son **Histoire des Canadiens français**, écrit pour sa part que: «Cette petite troupe (. . .) prit la route de l'Ottawa et ce premier mais elle était aux pieds de Carillon. . . ». C'est vers 1685 que ce nom de Carillon est apparu pour une des premières fois dans les documents historiques. On croit qu'il dérive de «Carrion», nom d'un officier du régiment de Carignan-Salières qui avait obtenu la concession d'une terre aux pieds du rapide du Long Sault. Le 2 janvier 1673, en tout cas, un certain Philippe de Carion assistait, à Lachine, au mariage du sieur François Le Noir dit Rolland. . . Peut-être s'agit-il du même personnage qui, bien qu'établi à la pointe sud de l'île, aurait quand même entretenu un commerce de fourrures avec des indiens qu'il rencontrait au pied du rapide du Long Sault, l'endroit devenant par la suite «Carrillon». En 1840, ce toponyme désignait déjà le bureau de poste.

Carillon identifie actuellement une baie, un barrage, un canal, une écluse, une île et un lac.

Grenville

Face à la petite ville ontarienne de Hawkesbury, juste à l'amont de l'ancien canal du Long Sault, entre Grenville et Carillon, le village de Grenville, érigé en municipalité le 1er janvier 1876, tire son nom du canton du même nom, dont il a toujours constitué le pôle économique le plus dynamique en s'appuyant sur l'exploitation de la forêt. Le vocable du village, tout comme celui du canton, rappelle le souvenir de Lord Grenville, premier ministre anglais en 1763.

Reconnu comme l'un des fondateurs de Grenville, Archibald McMillan venait de Lochaber, dans les Hautes-Terres d'Écosse (Highlands). C'est lui qui fit venir de son pays natal les pionniers de Grenville, en 1810. C'est avec la construction et l'ouverture du canal de Carillon (1825-1834) que le village a véritablement amorcé sa croissance. Pendant de très nombreuses années, forestiers et voyageurs se sont arrêtés dans la baie de Grenville avant de franchir le canal avec leurs radeaux, en route pour Montréal ou Québec, via le lac des Deux Montagnes et le fleuve Saint-Laurent.

Aujourd'hui encore, la vieille écluse et l'ancien canal rappellent aux Grenvillois et aux Grenvilloises cette époque historique. On imagine encore, sur les bords de la baie, la fumée et le bruit des anciens moulins. Déjà en 1788, on avait procédé à l'arpentage de la partie sud du canton de Grenville, en bordure de la rivière des Outaouais.

Calumet

Construit au confluent de la rivière Calumet et de la rivière des Outaouais, à quelques kilomètres à peine en aval de la décharge de la rivière Rouge, le village de Calumet rappelle à tous les passants que l'on trouvait jadis en ces lieux une pierre d'excellente qualité dont on faisait de très bons calumets. On raconte aussi que de joyeuses bandes d'Amérindiens s'y rencontraient pour fumer et échanger entre eux le légendaire calumet de paix.

C'est avec l'arrivée du Canadien Pacifique que le village a réellement amorcé son développement. Mais déjà vers 1850, un certain monsieur Charlebois y

exploitait une carrière de marbre et un premier moulin. Puis, en 1880, la compagnie Ottawa Lumber érigea un important moulin à scie sur l'île du Grand Calumet, dans la rivière des Outaouais; ce moulin passa par la suite aux mains de la compagnie Internationale de Papier. Propriété en grande partie des frères Baptist de Trois-Rivières, le premier moulin fut longtemps connu sous le nom familier de Moulin des Baptistes. Découpé à même la seigneurie d'Argenteuil, le village de Calumet fut érigé municipalement le 8 février 1918.

Les habitants du village sont connus sous le nom de Calumetois, Calumetoises.

Rouge, Rivière

De sa source, au lac Rouge, dans le canton de Lenoir, jusqu'à son embouchure, elle traverse du nord au sud le secteur ouest des Laurentides. C'est entre Pointe-au-Chêne et Calumet, dans le canton de Grenville, qu'elle déverse ses eaux rougeâtres dans la rivière des Outaouais. Après avoir traversé L'Ascension, L'Annonciation, Labelle, La Conception et Brébeuf, elle dévale par la suite de cascade en cascade dans la partie inférieure de son cours, ce qui ne l'a pas empêchée, pendant de nombreuses années, de se prêter au flottage et à la descente des billes vers la Grande Rivière (l'Outaouais), pour le bénéfice des compagnies de papier.

La rivière et sa vallée ont servi, tout comme la rivière du Nord, de voie de pénétration à des centaines de colons qui, sous l'incitation du curé Antoine Labelle, ont fondé de nombreuses paroisses de colonisation dans cette partie des Laurentides.

Lors du peuplement des Laurentides, la rivière Rouge a été, en quelque sorte, le prolongement de la rivière du Nord. Joseph Bouchette en parlait déjà dans son dictionnaire topographique de 1832 mais ne donnait aucune explication quant à l'origine ou à la signification précise de son nom. Il s'agit, semble-t-il, d'un toponyme tout à fait descriptif mais dont l'inspiration première peut prêter à discussion.

Ainsi, le **Bulletin des recherches historiques** raconte qu'un cruel combat se serait déroulé entre Sioux et Sauteux, quelque part le long de la rivière qui serait devenue rouge du sang des valeureux combattants... Quelques autres explications ne sont guère plus crédibles. Enfin, il serait normal de penser qu'elle tirerait son nom de la teinte légèrement rougeâtre de ses eaux due à l'oxydation des roches du bouclier canadien au creux duquel elle a façonné son lit. À cet égard, le père Cuoq, dans son **Lexique de la langue algonquine** (1886), mentionne que ce toponyme est une adaptation du nom Nominingue qui viendrait de «Onamaning» qui signifie «au fard, au vermillon».

Pointe-au-Chêne

Ce toponyme identifie avant tout une pointe de terre s'avançant dans l'Outaouais et située dans la municipalité de Grenville à l'est de la réserve faunique de la Petite-Nation. Ce lieu était originellement peuplé de chênes d'où l'appellation. Ce nom s'est graduellement étendu à l'agglomération et, en 1852, il a été retenu pour l'identification du bureau de poste.

Remarque

La randonnée sur ce parcours se termine à Pointe-au-Chêne et le retour se fait par les routes 158 et 327 jusqu'à Brownsburg, départ du prochain parcours.

Le parcours de Morin-Heights

Le parcours de Morin-Heights

Ce parcours permet de visiter l'arrière-pays laurentidien, soit le territoire à l'ouest de l'axe routier de la région. Hors du circuit touristique traditionnel, cette visite fournit l'occasion de prendre connaissance d'un paysage qui a conservé davantage l'empreinte des populations d'origine britannique. De Brownsburg, le parcours se poursuit vers Wentworth et Laurel pour atteindre Barkmere, Morin-Heights, Saint-Adolphe-d'Howard et Lakefield.

Brownsburg

À huit kilomètres au nord-ouest de Lachute, le village de Brownsburg évoque la mémoire du major George Brown, homme d'affaires qui s'installa en ces lieux, sur un lopin de terre adjacent à la rivière de l'Ouest, en 1818. Homme dynamique et visionnaire, Brown ne tarda pas à ériger sur place quelques utiles moulins — moulanges et scieries — qui rendirent de précieux services à la population de toute la partie haute de la seigneurie d'Argenteuil. Il avait acquis une bonne expérience et une bonne connaissance du fonctionnement des moulins alors qu'il avait été, auparavant, meunier au moulin seigneurial de Lachute. Une bonne partie de la population de Brownsburg a toujours travaillé aux usines locales de la compagnie C.I.L., dont l'ancêtre, la Dominion Cartridge Factory, avait été créée en 1886, sous la présidence de l'honorable John C. Abbott, alors député du comté d'Argenteuil et futur successeur de sir John Macdonald, comme premier ministre du Canada.

Détachée de la paroisse voisine de Saint-Philippe-d'Argenteuil en 1906, la paroisse religieuse de Saint-Louis-de-France-de-Brownsburg fut érigée canoniquement par l'évêque du diocèse d'Ottawa, le 22 juillet 1920. Selon Hormisdas Magnan, cet hagionyme honore la mémoire des abbés Louis Montour et Louis Pilon, respectivement premier desservant et premier curé de la paroisse. Les Brownsbourgeois et les Brownsbourgeoises ont obtenu la municipalisation de leur paroisse le 13 juillet 1935.

Remarque

En quittant Brownsburg, le parcours emprunte la route 327 pour atteindre Pine Hill. De là, le voyage se poursuit par une route secondaire vers Wentworth et le lac Louisa.

Wentworth

Avant la Conquête de 1760, les basses-terres du Saint-Laurent avaient été partagées dans le cadre du régime seigneurial en fiefs et en seigneuries. Le rang constituait l'armature du paysage agraire. Après la Conquête, le cadastre a eu recours à un autre type de division des terres: celui du canton, beaucoup plus géométrique mais peut-être moins adapté à la nature canadienne. Les cantons de l'Outaouais accueillaient d'importants groupes d'Irlandais, entre autres, pour faire contrepoids aux rangs des basses-terres largement peuplés de Canadiens français. C'est ainsi que le canton de Wentworth, proclamé le 3 juin 1809, fut taillé à même la grande forêt, immédiatement au nord du canton de Grenville, lui-même proclamé le 28 janvier 1808. Cette contrée de lacs et de montagnes renferme une trentaine de plans d'eau. L'ancien premier ministre du Canada, l'honorable John C. Abbott, vint maintes fois passer ses vacances sur les rives du lac Louisa. Parmi les pionniers du canton, William Smith venait du Yorkshire, John Calder d'Écosse, Arthur Tomalty du nord de l'Irlande . . . Le canton fut désigné en l'honneur de sir John Wentworth, gouverneur de la Nouvelle-Écosse.

La partie sud-est de ce canton fut érigée en municipalité de canton le 1er juillet 1855.

Saint-Michel-de-Wentworth

La paroisse de Saint-Michel-de-Wentworth a d'abord été une mission fondée en 1856 par les pères Montfortains établis à Montfort. Le premier missionnaire-desservant devait faire un peu plus de trente kilomètres à pied pour venir exercer son apostolat auprès de la population locale. C'est donc en souvenir du père Michel Bouchet que l'on a donné à la paroisse le nom de Saint-Michel. Son territoire a été taillé à même le canton de Wentworth qui avait été proclamé le 3 juin 1809 et érigé en municipalité de canton le 1er juillet 1855. Ce n'est cependant que le 14 décembre 1956 que la paroisse de Saint-Michel-de-Wentworth fut érigée canoniquement. La paroisse s'étend sur trois cantons et comprend même Pine Hill et ses environs. Pendant un siècle, de 1856 à 1956, la mission et la paroisse ont été desservis par les prêtres des différentes paroisses voisines du comté d'Argenteuil. Quand la municipalité de Wentworth-Nord fut créée le 1er janvier 1958, elle engloba les villages de Montfort, de Laurel et de Saint-Michel. De plus, l'administration civile de la paroisse est assurée par le conseil municipal du canton de Wentworth-Nord, Saint-Michel-de-Wentworth étant partie composante de la municipalité de canton.

William-Henry, Lac

C'est en mémoire de William Henry, fils du révérend Thomas Henry, qu'on a ainsi désigné ce lac perdu au coeur de la forêt du canton de Wentworth, à quelque cinq kilomètres au nord du lac Louisa. Pasteur de l'église presbytérienne et cofondateur de l'Académie de Lachute créée le 23 février 1855, Thomas Henry en fut aussi le premier directeur. Cette école, établie dans les limites de la paroisse de Saint-Jérusalem qui correspond à la partie rurale de Lachute, reçut 210 enfants dès sa première année. On y enseignait, entre autres, le latin, le grec et l'astronomie. Rompant ses attaches avec l'Église d'Écosse, T. Henry entraîna avec lui plusieurs fidèles dans sa nouvelle église «libre» dont il fut 24 ans le pasteur.

Son fils William fut secrétaire-trésorier de la Commission scolaire de Lachute pendant de nombreuses années, suivant en quelque sorte les traces de son père.

Remarque

Au retour de Wentworth, l'itinéraire emprunte la route 327 et bifurque vers la gauche pour atteindre la municipalité d'Harrington et la localité de Rivington. Par la suite, ce périple laurentidien se poursuit vers Laurel.

Harrington

Harrington fut d'abord une mission protestante rattachée à Grenville. Les pionniers Andrew Fraser, Robert Dobbie et Walter McVicar, entre autres, venaient presque tous d'Écosse. Arrivés principalement entre 1830 et 1850, plusieurs se sont installés dans le secteur du petit village de Lost River où la terre semblait de meilleure qualité. Le canton de Harrington fut proclamé le 6 mars 1841 et la municipalité, érigée le 1er juillet 1855. Lors du recensement canadien de 1981, près de 700 personnes habitaient le canton de Harrington, dont une bonne partie dans la municipalité du même nom. On croit qu'en donnant à cette contrée fortement boisée le nom de Harrington, on voulait honorer la mémoire de Charles Stanhope, troisième comte de Harrington (1753-1829), qui était aux côtés du général Wolfe lors de la Bataille des plaines d'Abraham. Il y a aussi sur les côtes d'Angleterre une petite ville du nom de Harrington.

Rivington

À une trentaine de kilomètres au nord du village de Calumet, le petit hameau de Rivington sur les bords de la rivière Rouge n'est en réalité que l'ancien nom du bureau de poste de la municipalité de canton de Harrington, lequel avait été établi en 1879. Étymologiquement, on pourrait avancer l'hypothèse que ce bureau de poste doit son nom à son site privilégié, en bordure de la rivière Rouge, soit «rive» pour riving et «ton» pour town qui signifie «ville». On doit toutefois préciser qu'il existe un village de ce nom près de Liverpool, en Angleterre. Les premières habitations érigées en ces lieux datent de 1900.

Bell, Chute

À quelques kilomètres à peine au sud de Rivington, sur la rivière Rouge, la chute Bell a longtemps alimenté en énergie une petite centrale hydroélectrique. Quelques habitations se sont même élevées à proximité du barrage construit sur les lieux. Sans pouvoir l'affirmer avec certitude, il est possible que ces chutes évoquent la mémoire de David Bell, ancien habitant de Lachute, ou celle de A.B. Bell qui fut le premier maître de poste de la petite localité de Beech Ridge, appelé maintenant Coteau-des-Hêtres dans le village de Saint-André-Est. Considéré comme l'un des pionniers de la région où il s'était installé en 1851, Bell fut également conseiller municipal. Il arrivait souvent, à cette époque, que des notables bien établis sur les bords de la rivière des Outaouais, dans la seigneurie d'Argenteuil ou dans le canton de Grenville, possèdent également des terres dans l'arrière-pays, en bordure de ces rivières, comme la Rouge, qui servirent de voie de communication vers l'intérieur.

Avoca

À peine plus au sud, se trouve sur la rivière Rouge, le pont d'Avoca près duquel s'est développé un hameau, quelques kilomètres à l'est du hameau original. Ce dernier est né en 1862 lors de l'ouverture d'un bureau de poste, en plein pays forestier. En réalité, c'est le petit village qui hérita du nom du bureau de poste, évoquant par le fait même les verts paysages d'une vallée d'Irlande reconnue pour sa grande Beauté.

Laurel

Ce toponyme identifie deux hameaux et un lac sis dans le canton de Wentworth, à l'intérieur des limites de la municipalité de Wentworth-Nord. À l'origine, ce lieu était désigné sous le nom de New Ireland, sans doute pour évoquer le pays d'origine des premiers colons. Toutefois, lors de l'établissement du bureau de poste en 1885, Laurel fut adopté comme nom jusqu'à sa fermeture en 1970. Cyrus Thomas souligne que la localité a été développée par Edward McClusky et ses fils, John et James, qui se sont fait concéder plus de 120 hectares dans le Septième Rang du canton.

L'origine du nom demeure le secret des premiers habitants. Cependant, l'hypothèse la plus vraisemblable consiste à y retrouver un mot descriptif anglais qui se traduit par «laurier». En effet, cette plante, dont le nom scientifique est Kalmia, tel que le rapporte le frère Marie-Victorin, pousse dans de nombreuses régions du Québec, dans les savanes sablonneuses et dans les tourbières; elle constitue un des grands obstacles que rencontrent les défricheurs des régions du Nord québécois.

Une seconde hypothèse pourrait être que le choix du toponyme Laurel ait été inspiré par un village ou une ville américaine. Avant son établissement dans le canton de Wentworth, la famille McClusky avait effectué un séjour aux États-Unis, dans l'État du Michigan.

Au nord de Laurentian Acres, à Wentworth-Nord, se trouvent le lac Laurel et un hameau appelé Lac-Laurel. Ces appellations reprennent la dénomination du lieu sis au sud du lac Baptiste.

Chapleau, Lac

Il y a au moins cinq lacs Chapleau au Québec, dont un, fort discret, à l'est du lac des Seize Îles, à proximité du petit hameau de Laurel. Il semble bien que le rôle joué par l'honorable Joseph-Adolphe Chapleau dans le développement et la mise en valeur des Laurentides explique que l'on ait voulu rappeler son souvenir plus d'une fois. En plus d'avoir été premier ministre de la province du 31 octobre 1879 au 31 juillet 1882, Chapleau (1840-1898) assuma aussi les responsabilités de commissaire de l'Agriculture et des Travaux publics et de commissaire des Chemins de fer. Il fut aussi directeur de la Laurentides Railway Co. et copropriétaire du journal **Le Colonisateur**. Tout comme Honoré Mercier, Chapleau était un grand ami du curé Antoine Labelle.

Lost River

Les premiers colons à venir s'installer en ce pays rude, accidenté, difficile d'accès et peu favorable à l'agriculture, arrivèrent vers 1850. Ils avaient quitté Glenelg et leur Écosse natale deux ans auparavant. Neil Bethune et Donald McQuaig furent les véritables pionniers de ce modeste hameau qui doit son nom à une petite rivière qui coule dans la localité avant de disparaître sous terre après s'être engagée dans un abri sous roche, couvert de végétation. C'est à ce phénomène que l'on doit ce toponyme descriptif. Quant au cours d'eau lui-même, son nom a été francisé pour devenir Rivière Perdue.

Amherst

Le général Jeffrey Amherst fut le premier gouverneur général du pays, sous le Régime anglais, de 1760 à 1763. Dès sa prise en charge du Canada, il organisa la nouvelle administration de la colonie qu'il divisa en trois grands districts: Québec, Montréal et Trois-Rivières. Lors de la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760, Amherst était à la tête d'une troupe de 11 000 hommes. Venu par le haut du Saint-Laurent, il se trouvait devant Lachine, deux jours avant la capitulation de la ville. C'est Amherst et Vaudreuil qui signèrent la fin des hostilités le 8 septembre 1760.

Le canton d'Amherst fut proclamé le 29 septembre 1883, puis la municipalité de canton, au sud-ouest de Saint-Jovite, le fut le 9 mars 1887. Il rappelle le souvenir et l'époque de ce général anglais.

Bevin, Lac

Dans son **Histoire des comtés d'Argenteuil et de Prescott** publiée pour la première fois en 1896, Cyrus Thomas parle du lac et de la rivière Bevin, et non Beaven comme le montrent certaines sources. Stephen Jakes Bevin fut le premier blanc du canton d'Arundel à avoir vécu longtemps avec les Amérindiens, en adoptant même leur mode de vie; c'était vers 1822. Chasseur, trappeur et commerçant, Bevin connaissait admirablement bien cet immense territoire partagé entre des dizaines de lacs et la forêt omniprésente. On raconte même qu'il avait construit un poste de traite au confluent de la rivière Rouge et de cette autre rivière qui porte aujourd'hui son nom. Long d'une dizaine de kilomètres, le lac Bevin perpétue avec bonheur le souvenir de cet homme des bois qui passa presque toute sa vie sur ses rives, avant de mourir en 1886 à l'âge de 87 ans.

Arundel

Avec à peine 500 habitants, le bourg d'Arundel occupe le coeur du canton du même nom, entre Huberdeau et le lac Bevin, sur la route reliant Saint-Sauveur-des-Monts et l'autoroute des Laurentides à Saint-Jovite. Cyrus Thomas écrit en 1896 que le canton d'Arundel fut «terra incognita» jusqu'en 1857. Il reconnaît cependant que la région était parcourue depuis longtemps non seulement par les chasseurs et les trappeurs mais aussi par les draveurs de la rivière Rouge, toute proche. Si Stephen Jakes Bevin fut le premier blanc à parcourir ces terres, on admet par ailleurs que William Thomson fut le premier colon véritablement sédendaire. Venu de Glasgow (Écosse) au Canada en

1828, il avait acheté, en 1857, 121 hectares de terre du député Sidney Bellingham.

Presque tous protestants, les pionniers d'Arundel, originaires en grande partie du Yorkshire, avaient séjourné pour la plupart à Lachute avant de monter sur le site d'Arundel et d'y tenir feu et lieu. Encore aujoud'hui, le nom d'Arundel rappelle le souvenir lointain d'une petite ville anglo-saxonne du comté de West Sussex. Ce sont les Jésuites qui, en 1888, en achetant fermes et moulins locaux, donnèrent un nouvel élan au hameau naissant et dont l'érection en municipalité avait été proclamée le 1er janvier 1878.

Le gentilé anglais d'Arundel est Arundelite; toutefois, aucune forme française n'a encore été arrêtée.

Les Laurentides

Cette municipalité régionale de comté, proclamée le 21 décembre 1982, tire son nom du régionyme Laurentides qui identifie la partie nord de Montréal.

Le toponyme Laurentides a été proposé par l'historien François-Xavier Garneau pour identifier la chaîne de montagnes au nord du Saint-Laurent. Il écrit à ce propos en 1845: «cette chaîne n'ayant pas de nom propre et reconnu nous lui donnons celui de Laurentides qui nous paraît bien adapté à la situation de ces montagnes qui suivent une direction parallèle au Saint-Laurent».

La population dans cette municipalité régionale de comté est désignée Laurentien, ienne.

Barkmere

Cette petite agglomération malgré sa superficie réduite n'en a pas moins le statut de ville depuis le 24 mars 1926. Elle tire assurément son nom de la variante Bark Lake rattachée au lac, connu officiellement sous le nom de Lac des Écorces. La municipalité s'est développée dans une partie basse du canton d'Arundel, dans le prolongement de la baie Elliot, elle-même partie intégrante du lac des Écorces.

Barkmere est un toponyme anglais dont les composantes sont bark pour «écorce» et mere pour la forme poétique de «lac». Cette origine anglaise du nom a probablement fait que le seul gentilé attesté soit Bark Laker.

Montcalm

Contrairement aux cantons voisins de Wentworth, d'Harrington, de Howard et d'Arundel, le canton de Montcalm a d'abord été peuplé et mis en valeur par une population francophone. Ce canton, à la limite nord de la division de recensement d'Argenteuil, rappelle le souvenir du marquis de Montcalm (1712-1759). Ce général français perdit la vie lors de la célèbre bataille des plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Fortement boisée et faiblement peuplée, la municipalité de canton de Montcalm ne fut érigée que le 1er janvier 1908. Quant au canton, il a été proclamé le 17 janvier 1857.

Huberdeau

Cette appellation fut attribuée à l'origine au bureau de poste établi dans la paroisse de Notre-Dame-de-la-Merci. Huberdeau rappelle le souvenir de l'abbé Gédéon Huberdeau (1823-1887) qui contribua généreusement lors de la fondation de l'orphelinat agricole de cette paroisse. Le territoire de cette municipalité est compris dans celui de l'ancienne municipalité de canton d'Arundel qui avait été érigée le 1er janvier 1878. Le 8 juin 1926, la dénomination Huberdeau était adoptée pour la municipalité.

Le gentilé désignant les résidents d'Huberdeau est Huberdois, Huberdoises.

Seize Îles, Lac des

Le lac des Seize Îles s'allonge du nord au sud, entre la municipalité de Lac-des-Seize-Îles et le village de Laurel, au sud de la route reliant Morin-Heights à Arundel. Ce toponyme est sans doute l'un des plus descriptifs et des mieux choisis. En effet, on peut compter seize îles: l'île Hawthorn, l'île Roger, l'île Cossette, l'île Russell, l'île Cresswell, l'île du Coin, l'île Downley, l'île Victoria, l'île Verte, l'île Hamsdem, l'île aux Bleuets, l'île Campbell et quatre autres petites îles innommées.

La municipalité de Lac-des-Seize-Îles a été érigée le 19 février 1914 en adoptant le nom du lac. Ses résidents sont désignés sous l'appellation de Seiziliens, Seiziliennes.

Montfort

L'histoire de la paroisse de Montfort ne peut être séparée de celle de son orphelinat. En effet, la paroisse, confiée dès ses débuts aux pères de la Compagnie de Marie, a grandi autour d'un orphelinat fondé en pleine nature, ou presque, par l'abbé Victor Rousselot, ancien curé de la paroisse de Notre-Dame-de-

Montréal. La création de cette institution en 1882, où l'on préparait les jeunes orphelins au travail de la terre, suivait d'un an la fondation de l'abbaye de Notre-Dame-du-Lac, à Oka, où les pères trappistes allaient eux aussi se consacrer à la création d'une école-modèle d'agriculture. Là aussi, c'est Victor Rousselot, Sulpicien, qui avait été le grand promoteur de cette initiative et de la venue des Trappistes de Bellefontaine en terre québécoise. Ainsi consacrée aux pères Montfortains — ou aux pères de la Compagnie de Marie — la paroisse prit le nom de Montfort. Elle se trouve à Wentworth-Nord, à quelques kilomètres à l'ouest de Morin-Heights.

Les Pays-d'en-Haut

Pays-d'en-Haut est un nom couramment utilisé pour identifier la contrée s'étendant au nord de Montréal. Cette désignation est utilisée depuis le XVII[e] siècle par les explorateurs et les coureurs des bois. Les oeuvres de Claude-Henri Grignon et du curé Antoine Labelle ont largement contribué à sa diffusion. C'est pourquoi une municipalité régionale de comté a été proclamée sous ce nom le 20 octobre 1982.

Morin-Heights

Le 1[er] juillet 1855, la partie sud du canton de Morin est érigée en municipalité de canton. Cette appellation reprenait celle du canton proclamé le 19 février 1852. Par cette dénomination, on voulait rappeler la mémoire d'Augustin-Norbert Morin qui avait été responsable de sa fondation tout comme de celle de Sainte-Adèle et de Val-Morin.

En 1950, le nom de la municipalité est modifié pour celui de Morin-Heights.

Morinheighter est la seule forme attestée à ce jour pour identifier les citoyens de Morin-Heights.

Saint-Adolphe-d'Howard

Sur les rives du lac de la Montagne, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Sainte-Agathe, la paroisse de Saint-Adolphe-d'Howard accueillit son premier curé résident en 1882. Il ne demeura en place que quelques années. La jeune paroisse a repris alors son statut de mission jusqu'en 1894. Ainsi désignée en l'honneur, sans aucun doute, de l'abbé Adolphe Jodoin, ancien curé de Saint-Sauveur et ardent promoteur de la création de cette nouvelle paroisse de colonisation, Saint-Adolphe-d'Howard fut érigée canoniquement le 19 octobre 1911 et civilement le 14 février 1914.

Le canton d'Howard, à l'intérieur duquel est née et a grandi la nouvelle paroisse, fut proclamé, pour sa part, le 22 novembre 1873, avant d'être reconnu comme municipalité de canton, le 1[er] janvier 1883. Le 23 juin 1939, elle ajoutait le nom de la paroisse pour devenir Saint-Adolphe-d'Howard. Pays de lacs, de rivières et de forêts, le canton d'Howard tire son nom du commissaire Frederic Howard que Londres avait désigné en 1778 comme visiteur des colonies et chargé d'y promouvoir la cause de la paix.

Le gentilé Adolphin, ine a été retenu par la municipalité pour l'identification de ses résidents.

Gore

On a donné à ce canton, coincé entre la seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes, la seigneurie d'Argenteuil, le canton de Wentworth et la seigneurie des Mille-Îles, le nom de Gore en raison sans doute de sa forme particulière en pointe. En effet, le mot gore se traduit dans le langage cadastral par «pointe de terre». Proclamé le 19 octobre 1840, ce canton, dont la petite localité de Lakefield constitue le coeur, fut érigé en municipalité le 1[er] juillet 1855. Toutefois, une seconde hypothèse veut que ce nom soit un hommage à Francis Gore (1769-1832), gouverneur du Haut-Canada de 1805 à 1817. Pays rigoureux, ce canton a toujours été difficile à coloniser et à mettre en valeur. James Stephenson et Robert Smith appartiennent à ce premier lot de pionniers venus d'Irlande afin de tenter leur chance sur ces terres inhospitalières.

Mille-Isles

Constituée le 1[er] juillet 1855, la petite municipalité de Mille-Isles compte aujourd'hui moins de 500 habitants. Ce toponyme rappelle que la municipalité est située sur les franges de l'ancienne seigneurie des Mille-Îles, d'abord concédée, le 24 septembre 1683 au capitaine Michel-Sidrac Dugué de Boisbriand, du régiment de Carignan-Salières. Cette seigneurie, alors qu'elle était la propriété du seigneur Dumont, reçut d'appréciables augmentations portant alors les limites de ladite seigneurie au-delà de Saint-Jérôme.

Mille-Isler est le seul gentilé qui a été proposé jusqu'à ce jour pour désigner les habitants de la municipalité.

Lakefield

En 1824, quelques colons irlandais s'installèrent à cet endroit situé dans la partie sud du canton de Gore, à 15 kilomètres environ au nord-est de Lachute. Ils édifièrent leurs habitations dans une petite prairie longeant

le lac, d'où le nom de Lakefield. Frederick Rodgers fut l'un des premiers à prendre une terre, le 28 octobre 1840, soit le lot 10 dans le Troisième Rang. Cet Orangiste intraitable participa très énergiquement, en 1837, à la répression du mouvement insurrectionnel des patriotes de Deux-Montagnes et d'Argenteuil. Deux de ses frères, Samuel et George, s'établirent aussi la même année et obtinrent les lots 12 et 13 du même rang. En plus d'un bureau de poste ouvert en 1844 et dont Frederick Rogers avait la gérance, il y avait aussi sur les bords du lac une église anglicane et une église méthodiste, une école, un moulin à scie, une boutique de forge, un moulin à carder la laine et enfin quatre ou cinq habitations tout au plus.

Lakefielder est le gentilé anglais qui identifie les résidents de Lakefield.

Le parcours de Mont-Laurier

Le parcours de Mont-Laurier

Ce parcours reprend le circuit traditionnel des touristes dans la région tout en effectuant de courtes incursions dans les petites agglomérations. De Mont-Laurier, le point le plus au nord de ce parcours, l'itinéraire propose de redescendre vers le sud pour rejoindre la région de l'Outaouais en longeant le circuit de la rivière du Lièvre. Cette excursion se termine à Buckingham et Masson.

La Rivière-du-Nord

La municipalité régionale de comté de La Rivière-du-Nord tire sa désignation de la présence de la rivière du même nom sise dans la division de recensement de Montcalm. Elle a été proclamée le 20 octobre 1982.

Saint-Antoine

Cette ville est située au sud-est de Saint-Jérôme. Elle a été érigée sous ce statut le 30 juin 1967. Auparavant, cette municipalité de village avait été érigée le 1er juin 1956 sous le nom de Saint-Antoine-des-Laurentides. Cette appellation reprenait celle de la paroisse érigée canoniquement le 12 juin 1944. Sa localisation nous laisse croire que ce nom de saint est un rappel de la mémoire du curé Antoine Labelle, grand colonisateur des Pays-d'en-Haut.

Les citoyens de la municipalité répondent au nom collectif d'Antoniens, Antoniennes.

Remarque

De Saint-Antoine, l'itinéraire emprunte la route 158 pour se diriger vers Sainte-Sophie, New Glasgow et Sainte-Lucie-des-Laurentides avant de revenir à Saint-Jérôme et poursuivre ce périple laurentidien.

Sainte-Sophie

Entre Saint-Jérôme et le village de New Glasgow, juste au pied des premiers contreforts des Laurentides, le village de Sainte-Sophie occupe la haute partie de la seigneurie de Terrebonne concédée le 12 avril 1753 à Louis de La Corne. Il s'agissait alors de la deuxième augmentation de cette seigneurie et l'acte en était ainsi rédigé: «Permission du 12me Avril, 1753, donnée par le Marquis Duquesne, Gouverneur, et François Bigot, Intendant, au Sieur Louis de la Corne, de continuer le défrichement dans la profondeur de deux lieues, au delà des fiefs de Terrebonne et Desplaines.» Sa situation géographique fait que les habitants désignent leur municipalité sous le nom de Sainte-Sophie-de-Lacorne.

Cet excellent terroir attira vite les colons et un curé vint s'installer au milieu du premier noyau de paroissiens en 1851. La paroisse fut érigée canoniquement le 8 mars 1862 et civilement le 4 juin 1862. Toutefois, la municipalité de la paroisse de Sainte-Sophie avait été reconnue officiellement le 1er juillet 1855.

Madame Sophie Raymond, la très généreuse épouse du millionnaire de Terrebonne Joseph Masson, ayant toujours prodigué ses largesses à la petite communauté, les paroissiens obtinrent de leur évêque que cette dernière soit placée sous le patronage de sainte Sophie, en témoignage d'estime et de reconnaissance à l'endroit de cette grande dame.

Abercromby, Rivière

Le général James Abercromby subit la défaite aux mains des généraux Montcalm et Lévis, à Carillon, le 8 juillet 1758. C'est en son honneur qu'on a nommé ainsi l'un des petits affluents de la rivière de l'Achigan au nord de New Glasgow, dans la partie septentrionale du canton d'Abercromby, proclamé le 24 août 1842.

New Glasgow

Ce sont des immigrants venus de Glasgow, en Écosse, qui ont jeté les assises de ce village, en 1820. À cette époque, la petite agglomération était comprise dans les limites de la paroisse de Sainte-Sophie, elle-même partie intégrante de la seigneurie de La Corne, dans la partie nord de la seigneurie de Terrebonne. C'est le 1er janvier 1864 que la municipalité du village de New Glasgow fut érigée. Regroupés dans un village dont le nom leur rappelait leur Écosse natale — et même leur ville d'origine — les nouveaux New-Glasgois purent mieux résister aux difficultés d'un pays de colonisation où il manquait, selon Bouchette, de moulins et de routes convenables.

Sainte-Lucie-des-Laurentides

Jusqu'au 13 août 1975, cette municipalité était connue sous le nom de Sainte-Lucie-de-Doncaster en raison de sa localisation à l'intérieur des limites de ce canton qui rappelle, pour sa part, une ville du comté d'York, en Angleterre. Issue du canton qui avait accédé au statut de municipalité le 1er janvier 1874, la paroisse de Sainte-Lucie fut érigée canoniquement le 6 novembre 1905, mais elle était bel et bien existante plusieurs décennies auparavant puisque les premiers registres datent de 1878. Serait-il farfelu de croire que cette paroisse fut mise sous le patronage de sainte Lucie parce que cette dernière vient immédiatement après

sainte Agathe dans la litanie des saints? Et sur le terrain, Sainte-Lucie est aussi voisine de Sainte-Agathe.

Les habitants de la municipalité se sont identifiés sous le nom de Lucilois, Luciloises.

Saint-Jérôme

Au contact de la plaine et des premières pentes, encore toutes douces, des Laurentides, Saint-Jérôme constitue, depuis l'époque du légendaire curé Antoine Labelle (1833-1891), la «porte du Nord». Déjà, en 1810, le seigneur Eustache-Nicolas Lambert-Dumont avait créé, dans le haut de sa seigneurie des Mille-Îles, sur les bords de la rivière du Nord, un premier établissement en un lieu appelé alors La Chapelle. Plusieurs terres y étaient en cours de défrichement en 1821. Casimir-Amable de Montigny et Antoine Godon semblent avoir été parmi les premiers colons de ce que l'on convient de reconnaître comme le berceau de Saint-Jérôme.

Le 27 juin 1821, monseigneur Jean-Jacques Lartigue, premier évêque du diocèse de Montréal, alors en visite pastorale à Sainte-Anne-des-Plaines, donnait au curé de cette paroisse la permission d'aller dire la messe «quand bon lui semblera» à la «nouvelle chapelle de la Rivière du Nord». Puis il mit cette modeste chapelle sous le patronage de saint Jean Chrysostôme. La population augmentant sur le site de la paroisse, monseigneur Joseph Signay accéda à la requête d'un groupe de francs-tenanciers et érigea canoniquement la paroisse de Saint-Jérôme. Peu de temps auparavant, le seigneur Lambert-Dumont avait fait don d'un terrain pour la construction d'une nouvelle église qui devait remplacer la première chapelle érigée depuis quelques années sur les bords de la rivière du Nord, à environ trois kilomètres de la ville actuelle, sur la route menant à Saint-Janvier. L'endroit où se trouvait cette première construction est encore connu sous le nom de La Chapelle.

Parmi les premières familles venues s'implanter à Saint-Jérôme, il y avait celle de Jérôme de Longpré. Dans son histoire de Saint-Jérôme intitulée **Une ville naquit. Saint-Jérôme 1821-1880**, Germaine Cornez mentionne que c'est à lui qu'il faut référer si on admet la tradition qui veut que la paroisse de Saint-Jérôme ait été ainsi dénommée pour faire honneur à l'un de ses pionniers les plus dynamiques.

Quelques dates importantes jalonnent l'histoire de Saint-Jérôme: ouverture de la mission de La Chapelle en 1832; érection canonique le 15 novembre 1834; érection de la municipalité de la paroisse de Saint-Jérôme-de-la-Rivière-du-Nord le 1er juillet 1845; érection du village de Saint-Jérôme le 29 février 1856. Entre le moment de son érection et celle de sa proclamation officielle, le 1er janvier 1857, il semble que le village fut connu sous le nom de Dumontville, en souvenir, bien sûr, du généreux seigneur fondateur.

Le notaire Melchior Prévost fut le premier maire de la paroisse. Puis le village accéda au statut de ville le 1er janvier 1881. Godfroy Laviolette, en 1856, fut le premier maire du village et, en 1881, il occupait toujours la même fonction.

Est-il besoin de rappeler que le curé Antoine Labelle présida aux destinées de la paroisse de Saint-Jérôme du printemps 1868 jusqu'à sa mort survenue au début de janvier 1891.

Lafontaine

Ce toponyme identifie une municipalité dont le territoire a été détaché de la municipalité de paroisse de Saint-Jérôme. Elle a été érigée le 1er janvier 1959 sous le nom de Lafontaine. Cette appellation évoque la mémoire de Louis-Hippolyte Ménard dit LaFontaine (1807-1864). Il a été député de la circonscription électorale de Terrebonne en 1830 et son mandat a été renouvelé en 1834. Après une interruption de quelques années, il fut réélu en 1844.

Les habitants ont choisi de s'identifier collectivement sous le nom de Lafontainois, Lafontainoises.

Bellefeuille

Un peu à l'ouest de Saint-Jérôme, les deux municipalités de Mille-Isles et de Bellefeuille rappellent bien éloquemment l'époque seigneuriale. Toutes les deux, en effet, on été découpées à même le territoire de l'ancienne seigneurie des Mille-Îles. Celle de Bellefeuille, plus particulièrement, relevait du fief concédé en augmentation de la seigneurie initiale, à Eustache-Antoine Lefebvre de Bellefeuille, résident de Saint-Eustache. Cette municipalité de Bellefeuille correspond en réalité à l'ancienne municipalité de la paroisse de Saint-Jérôme, érigée comme telle une première fois le 1er juillet 1845, puis reconfirmée dans son statut par la loi de 1855 dite **Acte des municipalités et chemins du Bas-Canada**.

On appelle les habitants de la municipalité Bellefeuillois, Bellefeuilloises.

Saint-Colomban

Les premiers colons de Saint-Colomban étaient d'origine irlandaise. Installés d'abord en un lieu dit Bonneybrook, ces immigrants, arrivés en 1835, avaient fui leur Irlande natale pour éviter d'être les innocentes victimes de la «Grande Famine» consécutive à la maladie de la pomme de terre.

Situé au sud de Bellefeuille, Saint-Colomban fut détaché de la paroisse mère de Saint-Jérôme. L'abbé Phelan, troisième évêque de Kingston, choisit saint Colomban (V. 540-615) comme patron à la colonie naissante, érigée en municipalité le 18 mai 1861, afin d'honorer la mémoire de ce célèbre saint si vénéré dans leur pays.

Les habitants de cette municipalité ont choisi le nom de Colombois, Colomboises pour s'identifier.

Prévost

Wilfrid Prévost (1832-1898), né à Sainte-Anne-des-Plaines, fut maire de Sainte-Scholastique, aujourd'hui Mirabel, puis député de Deux-Montagnes à la Chambre des communes et conseiller législatif. Pendant de nombreuses années, il pratiqua le droit à Saint-Jérôme. Son fils, Jean-Benoît-Berchmans (1870-1915), est né à Sainte-Scholastique. Député du comté de Terrebonne à l'Assemblée législative de 1900 à 1915, il occupa les fonctions de ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries dans le cabinet Gouin pendant quelques années. J.-B.-B. Prévost était le cousin de Jules-Édouard Prévost, député libéral de Terrebonne à la chambre des communes de 1917 à 1930 et sénateur de la division des Mille-Îles.

Plusieurs membres de cette illustre famille Prévost, descendant d'un marchand de Sainte-Anne-des-Plaines, ont joué un grand rôle dans les Basses-Laurentides, en particulier à Saint-Jérôme. Quoi d'étonnant alors que, depuis le 15 octobre 1977, on ait changé le nom de la municipalité de Shawbridge en celui de Prévost. Le long de la rivière du Nord, presque à mi-chemin entre Sainte-Adèle et Saint-Jérôme, le village de Shawbridge avait été érigé, le 27 avril 1909, en mémoire de William Shaw, l'un des pionniers et constructeur d'un pont célèbre sur la rivière du Nord.

Les résidents de Prévost s'identifient sous le nom de Prévostois, Prévostoises.

Shawbridge

Shawbridge, que l'on pourrait traduire par «le p ont de monsieur Shaw», et rien ne serait plus juste. C'est en effet William Shaw qui construisit, près du futur village qui portera son nom, l'un des premiers ponts sur la rivière du Nord, à mi-chemin entre Saint-Jérôme et Sainte-Adèle. La petite agglomération de Shawbridge fut érigée en municipalité de village le 27 avril 1909. Son nom rappelait, à juste titre, la contribution de ce pionnier au développement de son village. La desserte religieuse avait été mise sous le patronage de saint François-Xavier en l'honneur du premier curé de Sainte-Thérèse, l'abbé Jean-François Hébert.

Cependant, depuis le 15 octobre 1977, la municipalité a changé son nom pour adopter celui de Prévost, rendant ici hommage à l'une des familles les plus connues dans l'histoire de la région de Saint-Jérôme et du comté de Terrebonne. Jules-Édouard, Wilfrid et Jean-Benoît-Berchmans Prévost ont en effet laissé dans la région un souvenir indélibile, tant par leurs qualités personnelles que par les gestes qu'ils ont posés dans leur vie publique.

Saint-Hippolyte

Cette municipalité se trouve au nord de Prévost et de Sainte-Sophie, dans le canton de Kilkenny. À l'origine, la population était desservie par voie de mission, de 1866 jusqu'en 1869. La nouvelle paroisse fut alors connue sous le nom de Saint-Hippolyte. Cet hagionyme évoque la mémoire du chanoine Hippolyte Moreau, de la cathédrale Notre-Dame de Montréal, lequel a choisi l'emplacement de l'église au nom de monseigneur Ignace Bourget. L'érection civile eut lieu le 11 février 1870.

Quant à la municipalité, elle a été érigée le 1er juillet 1855 sous le statut et le nom de municipalité de canton de Kilkenny. Ce toponyme identifiait, au départ, un canton proclamé le 17 février 1832; ce nom rappelle un comté dans la province de Leinster en Irlande. Le 27 octobre 1951, les Hippolytois et les Hippolytoises adoptent la désignation de la paroisse religieuse pour leur municipalité.

Saint-Sauveur

Venus vers 1837 en empruntant la vallée de la rivière du Nord, les premiers colons se sont installés dans la région de Saint-Sauveur afin d'échapper partiellement à la crise agricole qui sévissait alors dans la plaine de Montréal. Ils y défrichèrent péniblement quelques lots de terre arable à l'extrémité de la seigneurie des Mille-Îles dont Maximilien Globensky et Joseph-Édouard de Bellefeuille, tous deux de Saint-Eustache, étaient les co-seigneurs en vertu de leur

mariage respectif avec deux des filles du seigneur Lambert-Dumont.

Une dizaine d'années plus tard, soit en 1850, le curé Georges Thibault de Saint-Jérôme obtint de l'archevêque de Montréal, monseigneur Ignace Bourget, l'autorisation de fonder une mission à Saint-Sauveur sous le nom de La Circoncision. Un premier curé permanent arriva en 1853 et l'érection canonique suivit aussitôt, le 10 février 1854. Détachée de la paroisse mère de Saint-Jérôme et du canton d'Abercromby, la municipalité de la paroisse de Saint-Sauveur fut érigée le 1er juillet 1855. Sans doute qu'en plaçant leur nouvelle paroisse sous la rassurante protection du divin sauveur lui-même, les pionniers sauverois donnèrent-ils à leur entreprise d'excellentes chances de succès.

Sainte-Anne-des-Lacs

Cette municipalité a été érigée le 28 mars 1946. Elle reprenait le nom de la paroisse érigée canoniquement en 1940. Son territoire se veut un détachement de Saint-Sauveur. L'origine de cette paroisse nous est inconnue. Nous retrouvons au nord de la région une autre municipalité désignée sous le nom de Sainte-Anne-du-Lac qui pose un problème d'homonymie partielle avec Sainte-Anne-des-Lacs.

Piedmont

Situé sur les bords de la rivière du Nord au pied des Laurentides, le village de Piedmont, érigé en municipalité le 22 septembre 1923, suite à un détachement de la paroisse de Saint-Sauveur-des-Monts, porte fort judicieusement son nom. En effet, plus que tout autre village des Laurentides, celui-ci n'occupe-t-il pas un site des plus agréables, justement au piémont des Laurentides? Piedmont est la forme anglaise de piémont qui est très couramment utilisée. Le gentilé Piedmontois, oise identifie les résidents de cette municipalité.

Christieville

Sise à Morin-Heights, à l'ouest de Saint-Sauveur-des-Monts, la petite localité de Christieville occupe le centre d'une modeste clairière arrachée à la forêt laurentidienne. C'est une façon discrète de rendre hommage à la mémoire du docteur Thomas Christie, député d'Argenteuil à la Chambre des communes de 1875 à 1880 et de 1891 à 1895. Né en 1824, à Glasgow, en Écosse, il fut aussi l'un des fondateurs de l'Académie de Lachute, en 1855, et maire de la municipalité de paroisse de Saint-Jérusalem-d'Argenteuil. Mais il fut avant tout un médecin dévoué et un grand éducateur.

Mont-Rolland

L'histoire des Rollandois et celle du village de Mont-Rolland sont intimement liées à celle de la famille Rolland. Grâce à l'énergie fournie par les chutes de la rivière du Nord et en raison aussi de l'abondance de la matière ligneuse dans la forêt des Laurentides, Stanislas-Jean-Baptiste Rolland, fils de Jean-Baptiste, entreprend la construction d'une usine à papier. Après la construction du barrage, de la conduite forcée et de l'usine, la production commence en juillet 1904. Cette usine est la propriété de la Compagnie des Moulins du Nord. Durant ce temps, à Saint-Jérôme, la famille Rolland exploite une autre usine à papier fort prospère. En 1912, cette dernière fait l'acquisition officielle des installations de Mont-Rolland et, après avoir apporté d'importantes modifications à l'usine originelle, inaugure la nouvelle usine de la Compagnie de papiers Rolland Limitée. Ce n'est que le 29 juillet 1918 cependant que cet important noyau industriel des Laurentides a pu jouir de son autonomie administrative alors que le secteur fut détaché de la municipalité voisine de Sainte-Adèle. Érigée le 29 juillet 1918, la municipalité de la paroisse de Saint-Joseph-de-Mont-Rolland rappelle la vie et l'oeuvre de la famille Rolland dans cette partie des Laurentides. Le 14 octobre 1967, le nom était modifié pour ne conserver que la seconde partie, soit Mont-Rolland. Et le 21 novembre 1981 était érigée officiellement la municipalité de village de Mont-Rolland.

Sainte-Adèle

L'histoire de Sainte-Adèle est indissociable du mouvement de colonisation des Laurentides. C'est en effet dans cette région de Saint-Sauveur et de Sainte-Adèle qu'a débuté cette conquête épique de terres à mettre en valeur et à peupler. Parmi les chefs de file de cette vaste entreprise d'apprivoisement de la nature, il faut citer Augustin-Norbert Morin (1803-1865) qui fut un des grands responsables de la véritable première entreprise de colonisation dans les Pays-d'en-Haut. Chef patriote modéré devenu par la suite agent des terres de la couronne, Morin acheta environ 1 620 hectares de terre dans le canton d'Abercromby. Celui-ci fut proclamé le 24 août 1842 et les terres furent arpentées en 1846. Autour du moulin, de la tannerie, de la boutique de forge, de la scierie et de la carderie se dressa le petit village de Morinville, devenu par la suite Sainte-Adèle en hommage à l'épouse du fondateur, Adèle Raymond. Morin n'avait pas attendu que les terres soient cadastrées et que le canton soit officiellement créé pour fonder son établissement. Déjà en 1838, les colons avaient pris possession du sol à Sainte-Adèle. Sur la rive droite de la rivière du Nord, Sainte-

Adèle s'est développée rapidement avec la construction d'une école en 1851; l'érection canonique eut lieu le 18 juillet 1854, l'érection civile en 1855 et l'érection de la municipalité de paroisse en 1861. Sainte-Adèle obtint le statut de ville le 5 mai 1973. Ses résidents s'identifient sous le nom d'Adélois, d'Adéloises.

Remarque

Rendu à Sainte-Adèle, il faut emprunter la route 370 pour se diriger vers Esterel et lac Masson en passant par Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson. Au retour, la visite se continue par Val-Morin et Val-David.

Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson

Cette municipalité se retrouve au sud-ouest d'Entrelacs dans le canton de Wexford. Selon l'historienne Andrée Désilets, Édouard Masson, après son échec électoral en 1864, renoue avec la région de Terrebonne. Son père Joseph étant propriétaire de la seigneurie de Terrebonne depuis 1832, Édouard se fait donc concéder des terres par la couronne au nord de cette seigneurie et, la même année, fonde une colonie canadienne-française. Celle-ci sera connue sous le nom de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson. Pour sa mission colonisatrice, il réclamera la participation de sa mère Sophie Raymond-Masson. En quelques années, il aura englouti toute sa part d'héritage. Toutefois, la colonie continuera de vivre.

La paroisse de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson fut érigée civilement le 30 juin 1864 et, le même jour, en municipalité de paroisse. Le 6 août 1864, la paroisse religieuse sera érigée canoniquement.

Les habitants de la municipalité répondent au nom de Massonnais et de Massonnaises.

Masson, Lac

Bien étalé au creux des montagnes, à l'est du village de Sainte-Marguerite, le lac Masson fait revivre dans la mémoire de chacun la belle aventure de la famille de Joseph Masson et de son fils Édouard. Joseph Masson (1791-1847), premier millionnaire canadien-français, était né à Saint-Eustache. Propriétaire pendant un certain temps de la seigneurie de Terrebonne qu'il acheta en 1832, il fut à la fois commerçant, financier, administrateur et politicien. Il accéda même à la vice-présidence de la banque de Montréal et occupa un siège au Conseil législatif du Bas-Canada. Son fils Édouard (1826-1875) fut conseiller législatif pour la division des Mille-Îles de 1856 à 1864. Édouard Masson — un peu comme Augustin-Norbert Morin — travailla avec ferveur à la cause de la colonisation dans les Laurentides. Il s'occupa surtout à établir sur ses terres des colons venus de Terrebonne.

Estérel

Cette municipalité englobe la presque totalité des terres à la périphérie du lac Masson. À l'origine, en 1937, le baron Louis Empain, un belge venu au Canada, avait acquis la presque totalité des terres autour du lac Masson et ce dernier baptisa son domaine Estérel en s'inspirant de la toponymie française. Esterel est le nom d'un massif de la Provence maritime entre Saint-Raphaël et Caunes.

Le 5 mars 1959, les nouveaux propriétaires Fridolin et Thomas Simard obtiennent le détachement de leur territoire de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson pour continuer la nouvelle ville d'Estérel. Ses habitants s'identifient sous le nom d'Estérellois, d'Estérelloises.

Entrelacs

La municipalité d'Entrelacs se trouve dans la municipalité régionale de comté des Pays-d'en-Haut, au nord de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson. Ce territoire est jalonné de nappes d'eau d'où l'appellation retenue en remplacement de celle de Saint-Émile le 14 octobre 1967. Citons, entre autres, le lac Pauzé qui évoque le souvenir de Joseph Pauzé, le lac Lafontaine et le lac Patrick. Ces deux derniers noms furent attribués en 1849 par l'arpenteur Francis P. Quinn; le premier rappelle la mémoire de Louis-Hippolyte Ménard dit LaFontaine et le second a été donné en l'honneur de saint Patrick, l'un des patrons des Irlandais.

Le gentilé Entrelacois, oise identifie les résidents de la municipalité.

Val-Morin

La municipalité de Val-Morin a été détachée de la municipalité voisine de Sainte-Adèle et fut érigée en municipalité de paroisse le 27 juin 1922. La paroisse religieuse, tout comme la municipalité de paroisse, rend hommage au véritable fondateur Augustin-Norbert Morin. Non seulement l'honorable Morin a-t-il fourni les terres sur lesquelles ont grandi les deux paroisses voisines de Sainte-Adèle et de Val-Morin mais encore a-t-il prêté sa résidence afin que les premiers missionnaires puissent y célébrer la messe. En mettant la paroisse sous le patronage de saint Norbert le 11 octobre 1925, lors de l'érection canonique, on rendait ainsi un double hommage à ce respectable pionnier, homme politique, patriote et colonisateur. Val-

Morin, en plus de rappeler le souvenir d'un grand personnage de l'histoire québécoise, fait allusion à l'emplacement particulier du village, bien abrité au creux des Laurentides.

Les habitants de Val-Morin sont caractérisés par le nom de Val-Morinois, Val-Morinoises.

Scroggie, Mont

Ce mont est situé dans le canton de Wexford à Val-Morin. M. Scroggie était propriétaire d'un établissement hôtelier construit sur la rive du lac qui portait aussi son nom à cette époque. Après l'acquisition du domaine de Scroggie, les frères des Écoles chrétiennes ont substitué le nom de La Salle à celui de Scroggie pour rappeler la mémoire du fondateur de leur communauté (1694), Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719).

Val-David

Bien abritée au creux de l'une des très nombreuses dépressions du bouclier canadien, la paroisse de Val-David évoque la vie et l'oeuvre d'Athanase David (1882-1953), ancien député du comté de Terrebonne. Érigée en municipalité de village le 10 mai 1921, sous le nom de Saint-Jean-Baptiste-de-Bélisle, la jeune paroisse rendait ainsi hommage à l'abbé Jean-Baptiste Bazinet, curé de Sainte-Agathe-des-Monts, sa paroisse mère. C'est après 1920 que le village prit le nom de Val-David, après avoir longtemps été connu sous le nom de Bélisle's Mills, en l'honneur d'un certain Bélisle, notable du village et important propriétaire de moulins à scie. Val-David garde aussi bien vivante la mémoire du fils d'Athanase David, Laurent-Olivier (1840-1926), qui s'est fait connaître comme journaliste, écrivain, ardent défenseur des Patriotes de 1837 et ancien sénateur.

Val-Davidois, oise est le nom des résidents de la municiplité.

Sainte-Agathe-des-Monts

Trois municipalités laurentidiennes sont identifiées par le nom de sainte Agathe, martyre sicilienne du 111e siècle. La première, soit Sainte-Agathe, fut érigée en municipalité de paroisse le 1er janvier 1863. La deuxième, la municipalité de village de Sainte-Agathe-des-Monts fut érigée le 7 juillet 1896. Le 5 mars 1915, elle obtenait le statut de ville. Plus récemment, une troisième municipalité fut érigée le 1er janvier 1964 sous le nom de Sainte-Agathe-Sud.

Elles sont situées dans le canton de Beresford, proclamé en 1852. Selon Pierre-Georges Roy, ce nom rappellerait la mémoire de William Carr, vicomte de Beresford (1768-1854). Général dans l'armée anglaise, il fut nommé commandant en chef de l'armée. Il s'illustra lors des guerres napoléoniennes.

Le nom Agathois, oises identifient les habitants de ces municipalités.

Remarque

Sur la route 329, quelques lieux pittoresques méritent une visite, soit les lacs des Sables et Ludger, Lantier et Val-des-Lacs et le mont du Rabbin-Stern avant de revenir à Ivry-sur-le-Lac.

Sables, Lac des

Dans son **Album historique de la paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts**, publié en 1912, Edmond Grignon dit du lac des Sables «qu'il doit son nom à son fond sablonneux, ce qui rend ses eaux très limpides et ses poissons d'un goût savoureux. Ses rivages, si l'on en suit tous les capricieux méandres, mesurent en longueur plus de quinze milles».

Ludger, Lac

Ludger Lantier, parfois aussi orthographié Lanthier, fut longtemps maître de poste du petit village de Lantier. Ce dernier a été érigé en municipalité le 1er janvier 1948. C'est pour garder vivant son souvenir qu'on a appelé Lac Ludger — autrefois Lac Lantier — le plan d'eau voisin au sud du village, à l'est de la route 329, reliant Sainte-Agathe-des-Monts à Saint-Donat.

Lantier

Sise au sud-ouest de la municipalité de Sainte-Lucie-des-Laurentides, cette municipalité est un détachement de la municipalité de canton de Doncaster, érigée le 1er janvier 1874. Cette appellation qui reprenait celle du canton proclamé le 28 avril 1858, rappelle une ville du comté d'York en Angleterre. Magnan ajoute que c'est dans cette ville que se déroulent les incidents les plus remarquables du roman de Walter Scott, **Ivanhoé**.

Quant à Lantier, il a été adopté à titre de nouvelle dénomination le 1er janvier 1948. Cette dénomination évoque le souvenir d'anciens membres de la famille, dont Ludger Lantier, maître de poste lesquels ont vécu dans le canton de Doncaster. Les habitants retiennent

le nom Lantiérois, Lantiéroises pour s'identifier par rapport à leur lieu de résidence.

Rabbin-Stern, Mont du

Cette entité orographique culmine à plus de 650 mètres et à plus de 255 mètres de la voie de communication. Le mont du Rabbin-Stern se trouve dans la municipalité de Val-des-Lacs entre les lacs Joseph, de l'Orignal et à l'Île.

Selon le père Stéphane Valiquette dans **Le Devoir** du 11 octobre 1984, le rabbin Harry Joshua Stern est né en 1897 en Lituanie; il fut l'initiateur de plusieurs oeuvres sociales dans la communauté juive québécoise et canadienne. Après des études bibliques et talmudiques à Mir, il est engagé comme pasteur en 1927 par le temple Emanu-El, à Westmount. Il y demeure jusqu'en 1982. Il a participé à de nombreux projets dont celui de la fondation de l'Hopital Général juif de Montréal; puis, en collaboration avec H.-M. Caisermann, il a contribué à la formation du Congrès juif canadien, organisme représentant les associations juives du Canada. Il est décédé le 2 septembre 1984 à l'âge de 87 ans.

Ce toponyme a été officialisé à la fin de 1985 par la Commission de toponymie, dans le cadre de son programme de désignation commémorative.

Val-des-Lacs

Sa localisation dans une région parsemée de lacs constitue le motif de cette appellation. Nous y retrouvons, entre autres, le lac Paquette et le lac du Cordon. Cette municipalité a été érigée le 6 février 1932 sous le nom de Saint-Agricole. Selon le **Grand Larousse**, saint Agricol fut évêque d'Avignon (v. 660-700). L'histoire de son culte, très populaire à Avignon, ne repose toutefois que sur des données légendaires. L'appellation de la municipalité reprend celle de la mission fondée en 1928 et érigée canoniquement le 26 juillet 1953. Le 17 juin 1967, les autorités municipales adoptaient le nouveau nom de Val-des-Lacs; les citoyens sont connus sous le gentilé Vallacquois, Vallacquoises.

Ivry-sur-le-Lac

Ivry-sur-le-Lac est située entre le lac Manitou et le lac des Sables, à quelques kilomètres à peine à l'ouest de Sainte-Agathe, dans le canton de Beresford. Érigée en municipalité le 3 avril 1912, la petite municipalité doit beaucoup à la famille Ogier d'Ivry. En effet, venue du Mans, en France, la comtesse Ogier d'Ivry a acheté de Benjamin de Montigny, en 1891, la ferme «du Manitou» afin d'y installer son fils, le vicomte Raoul Ogier d'Ivry. Le Pacifique Canadien installa même une petite gare à Ivry, en 1899, sur une des propriétés du vicomte Ogier d'Ivry. Mais les premiers colons n'avaient pas attendu l'arrivée du chemin de fer ni celle de la comtesse Ogier d'Ivry pour prendre possession du sol. Ils étaient venus sur les bords du lac Manitou dès 1852.

Le canton de Beresford a été proclamé le 24 janvier 1852. Son nom évoque la mémoire du général Beresford, un des officiers de l'armée de Wellington pendant les guerres napoléoniennes.

Saint-Faustin

L'histoire de la paroisse de Saint-Faustin et celle de sa voisine Saint-Jovite sont étroitement liées. Toutes les deux sont issues d'un même mouvement de colonisation. Saint-Faustin a d'abord pris naissance, dans une certaine mesure, dans le coeur du curé Antoine Labelle. En effet, en 1869, une intrépide poignée de ses amis, à la recherche de nouvelles terres à mettre en valeur, arriva jusqu'à la rivière du Diable. Un premier établissement fut donc fondé sur l'actuel site de Saint-Faustin, là où un replat au coeur des montagnes permettait d'envisager des récoltes prometteuses. Saint-Faustin doit beaucoup également au curé Maxime Leblanc, de Sainte-Agathe, puisque c'est lui qui obtint le prolongement de la route au-delà de Sainte-Agathe, jusqu'à Saint-Faustin, puis jusqu'à Saint-Jovite.

Une première desserte fut donc établie en 1878, mais ce n'est qu'en 1886 qu'arriva le premier curé résident de la paroisse. Par ailleurs, cette dernière ne sera érigée canoniquement que le 13 mai 1917, tandis que le village n'obtiendra son statut de municipalité que le 22 décembre 1922. Voisine de Saint-Jovite, cette paroisse fut placée sous le patronage de saint Faustin, frère bienheureux de saint Jovite. Avant de porter ce nom, le premier établissement fondé en ces lieux portait le nom fort descriptif de La Ripousse. En effet, les premières habitations avaient été obligées de se regrouper au-delà d'un groupe de trois montagnes abruptes et fort rapprochées les unes des autres, les repoussant ainsi plus loin. Les anciens continuent de désigner la section de la voie de communication entre le lac Nelly et Saint-Faustin sous le nom de La Ripousse.

Le gentilé Faustinois, oise identifie collectivement les résidents de la municipalité.

Lac-Carré

Le passage du chemin de fer dans les Pays-d'en-Haut et la construction d'une gare à quelques kilomètres à peine au nord de Saint-Faustin ont permis le dévelop-

pement d'une petite agglomération, nommée Saint-Faustin-Station, sise sur la rive nord du lac Carré. Celle-ci, étant principalement au service de la population de Saint-Faustin, a laissé son nom à la nouvelle municipalité érigée le 22 septembre 1922. Toutefois, le 1er février 1947, son nom était changé pour celui de Lac-Carré.

Quant à la forme du lac, il n'est ni rond, ni carré, ni long, tout au plus pourrait-on dire qu'il affecte vaguement la forme d'un losange, une sorte de carré comprimé.

Les habitants sont nommés par le nom Lac-Carréens, Lac-Carréennes.

Lac-Supérieur

Cette municipalité est située au niveau des Douzième, Treizième et Quinzième rangs, soit le territoire périphérique du lac Supérieur. Sa localisation à l'extrémité nord du canton a possiblement conditionné le choix de l'appellation. Selon l'arpenteur La Chevrotière, on retrouvait dans ce secteur du canton une colonie de Canadiens rapatriés de la Californie et de l'Ouest américain.

Le 9 juin 1880, la municipalité de canton de Wolfe est érigée; son nom rappelle la mémoire du général James Wolfe, vainqueur à la bataille des Plaines d'Abraham contre l'armée française dirigée par Montcalm. Son nom fut changé le 4 février 1944 pour Saint-Faustin et, de nouveau le 28 décembre 1984, pour adopter celui du lac soit Lac-Supérieur.

Saint-Jovite

C'est le 15 février 1879 que fut célébrée la première messe dans cette toute nouvelle paroisse, le jour même de la fête de saint Jovite. Quoi de plus facile alors de désigner sous ce vocable cette paroisse née dans la foulée de ce vaste mouvement de colonisation lancé et animé par le curé Antoine Labelle. Les premiers colons arrivés à Saint-Jovite ou dans cette région du Grand-Brûlé vers 1875 avaient pu profiter du prolongement de la route de laquelle le curé Maxime Leblanc de Sainte-Agathe avait obtenu le parachèvement vers 1870. Sur la rive gauche de la rivière du Diable, un peu au sud du mont Tremblant, quelques hectares de bonne terre, du moins en apparence, laissaient espérer une riche moisson. Administrativement, le territoire fut d'abord érigé en municipalité de cantons unis sous le nom de De Salaberry-et-Grandison, le 1er janvier 1881. Le 18 juin 1917, une partie de ce territoire est détachée pour former la municipalité du village de Saint-Jovite. Le 23 juillet 1960, la municipalité des cantons unis voit son statut et son nom changé définitivement pour celui de municipalité de la paroisse de Saint-Jovite.

L'arrivée du chemin de fer du Nord, en 1883, explique le dynamisme dont fit preuve, dès la fin du siècle dernier, cette jeune paroisse très bien située sur le parcours du chemin de fer et non loin du couloir de la vallée de la rivière Rouge. Ce dynamisme se traduisait, entre autres, par la présence active de nombreux moulins et plusieurs magasins et boutiques au service d'une population jeune et entreprenante de Jovitiens et de Jovitiennes.

Diable, Rivière du

Cette rivière coule depuis le parc de récréation du Mont-Tremblant jusqu'à la rivière Rouge au sud de Saint-Jovite. Le nom de cette rivière a fait l'objet d'une attention particulière de l'avocat montréalais Benjamin-Antoine Testard de Montigny, ami du curé Labelle, lors d'un voyage qu'il effectua en 1884 dans les cantons de la région. À cet égard, il affirme que les voyageurs trouvaient la rivière difficile pour la descente du bois et la désignèrent sous le nom de Rivière du Diable.

La rivière pourrait aussi tirer son nom de celui donné jadis par les Amérindiens au mont Tremblant. Le géologue William Edmund Logan mentionne en effet que: «les Sauvages l'ont appelée Manitonga Soutana, en français «montagne des Esprit» ou «du Diable». Ils prétendent qu'il en (montagne) sort des bruits sourds comme des grondements . . . » Ce propos est rattaché au mont Tremblant; toutefois cette origine relevée par Logan est aussi rattachée au nom de la rivière du Diable.

Les populations française et amérindienne offrent deux perceptions de ce nom. Toutefois, le lien avec la population algonquienne nous porte à privilégier cette origine rapportée par Logan.

Brébeuf

À deux pas de la rivière Rouge et de la chute aux Bleuets dont la paroisse porta d'ailleurs le nom avant de devenir Brébeuf, en souvenir du missionnaire jésuite Jean de Brébeuf tué par les Iroquois le 16 mars 1649, cette petite agglomération paroissiale accueillit son premier curé en 1905. Sise à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Saint-Jovite, la paroisse fut érigée en municipalité le 4 juin 1910. Elle était alors située sur le parcours du Canadien Pacifique ce qui contribua à

son développement et à celui de la collectivité brégeoise.

Duhamel, Lac

Situé dans le canton de De Salaberry, à moins de trois kilomètres de Saint-Jovite, le lac Duhamel occupe le fond d'une ancienne auge glaciaire. Ce lac évoque la pieuse mémoire de monseigneur Thomas-Joseph Duhamel, archevêque de l'archidiocèse d'Ottawa de 1874 à 1909.

Ouimet, Lac

Dans les Laurentides, les curés de paroisse se révélèrent bien souvent les plus grands apôtres de la colonisation. Plusieurs prêtres, en effet, contribuèrent activement à la fondation de plusieurs paroisses. Il semble bien que ce soit pour rendre un hommage à monseigneur Samuel Ouimet, premier curé de Saint-Jovite, que l'on a donné ce nom à un plan d'eau situé exactement à mi-chemin entre le village de Saint-Jovite et le lac Tremblant. Il faut bien savoir, par contre, qu'il existe trois autres lacs dénommés Ouimet dans la seule division de recensement de Terrebonne!

Tremblant, Mont

Le mont Tremblant demeure sans conteste l'un des grands attraits des Laurentides et l'un des éléments majeurs du paysage. Sans doute s'est-on inspiré d'une même source pour identifier la municipalité de Mont-Tremblant, érigée le 17 mai 1940, celle de Lac-Tremblant-Nord, érigée le 5 mars 1915, la localité de Mont-Tremblant-Village, le lac Tremblant (ou lac de la Montagne Tremblante) et le mont Tremblant lui-même (anciennement désigné Montagne Tremblante). Il y a aussi, dans le même secteur, le parc de récréation du Mont-Tremblant qui a été créé en 1894 par le gouvernement québécois sous le nom de Parc de la Montagne-Tremblante.

Comme nous en avons déjà glissé un mot sous la rubrique Rivière du Diable, selon le célèbre géologue Logan (1859), les Amérindiens désignaient depuis longtemps cette montagne sous le nom de «Manitonga Soutana», c'est-à-dire «montagne des Esprits ou du Diable». En effet, ces derniers prétendaient avec fermeté que des bruits sourds surgissaient fréquemment de cette montagne, comme des grondements, et quelquefois il arrivait même que la terre tremblait sous leurs pieds.

À une quinzaine de kilomètres au nord de Saint-Jovite, avec ses 968 mètres d'altitude, le mont Tremblant est sillonné par de nombreuses pistes de ski, dominées par les pics Johannsen et Pangman.

Pangman, Pic

Comme l'indestructible Herman Smith Johannsen surnommé «Jack Rabbit», l'intrépide Harry Pangman, grand amateur de ski et habile promoteur, a largement contribué à populariser le mont Tremblant comme centre de ski. On lui doit, entre autres, le tracé d'au moins une grande piste sillonnant la montagne. C'est en reconnaissance de son précieux travail qu'on a donné son nom à l'un des hauts sommets du massif, entre les pics Johannsen et White.

Mercier, Lac

Il y a bien une quinzaine de lacs Mercier au Québec, dont l'un situé immédiatement à l'ouest de la petite localité de Mont-Tremblant-Village, à la limite des divisions de recensement de Labelle et de Terrebonne. Ce lac rappelle la mémoire d'Honoré Mercier (1840-1894) qui fut premier ministre de la province de Québec du 29 janvier 1887 au 21 décembre 1891. Il fut aussi, pendant un certain temps, commissaire de l'Agriculture et de la Colonisation. Grand ami et admirateur du curé Labelle, il le nomma sous-ministre de l'Agriculture et de la Colonisation, le 5 mai 1888.

La Conception

Le curé Antoine Labelle ne ménageait pas ses efforts de mise en valeur des cantons du Nord, comme en fait foi cette lettre adressée à monseigneur Joseph-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, le 30 juin 1878: «J'ai fait réserver un lot au milieu de Clyde pour l'Église. C'est le 25e lot dans ce canton. Il y aura 150 bons lots et sur ce nombre la ferme Hamilton veut en prendre 26».

C'est donc dans le canton de Clyde que naîtra L'Ascension appelée plus tard La Conception. Dans les années qui suivirent, de 1878 à 1880, de nombreux colons prirent souche dans ce canton, le long de la rivière Rouge, où les sols alluviaux étaient de bonne qualité, de part et d'autre des grands méandres décrits par le cours d'eau.

Depuis plusieurs années déjà, les frères Hamilton, de Hawkesbury en Ontario, possédaient, sur les bords de la rivière Rouge, plusieurs hectares de terre afin de pourvoir au ravitaillement des forestiers et voyageurs qui travaillaient dans leurs chantiers, en particulier à la Ferme-d'en-Haut, là où naîtra en 1891 le village de L'Ascension entre Saint-Jovite et L'Annonciation. Mais elle

fut vendue, en 1878, deux ans avant que le curé Labelle ne fonde la mission de L'Immaculée-Conception. Érigée en municipalité le 1er janvier 1882, la paroisse, qui a succédé à la mission, deviendra La Conception en 1946, du nom déjà retenu par le chemin de fer pour sa station.

Sa dénomination rappelle la dévotion à la Vierge Marie.

Le gentilé Conceptionnois, oise a été retenu par les citoyens de la municipalité pour s'identifier collectivement.

Labelle

La municipalité de Labelle est presque entièrement entourée par celles de Lac-Tremblant-Nord et de Mont-Tremblant, dans la municipalité régionale de comté des Laurentides. Elle a été érigée en 1883, sous le statut de municipalité de canton et avec le nom de Joly. Elle adoptait ainsi la dénomination du canton qui sera proclamé deux ans plus tard, en 1885. Ce nom évoque le souvenir de l'ancien premier ministre du Québec Henri-Gustave Joly de Lotbinière (1878-1879), né à Épernay en France en 1829. Il décéda à Québec en 1908.

En 1902, le village était détaché pour former la municipalité de Labelle qui, en 1973, reprendra ses limites originelles avec la fusion de la municipalité du canton de Joly. Le toponyme Labelle honore la mémoire du curé Antoine Labelle, colonisateur et agent de développement du train du Nord.

Labellois, oise est le gentilé retenu par les citoyens.

La Minerve

À trois kilomètres au sud du lac Désert, à l'ouest du village de Labelle, le petit village de La Minerve occupe le coeur du canton du même nom. Déjà en 1878, dans cet arrière-pays où domine la forêt et quelques grandes nappes d'eau, dont le lac Labelle et le lac Désert en particulier, le curé Antoine Labelle avait décidé de construire une église . . . «à la tête du grand lac Maskinongé (lac Labelle) entre le lac aux Sables et les Îles de la Nation (canton de La Minerve)». Mais ce n'est qu'en 1903 que les chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception fondèrent la mission de Sainte-Marie-de-la-Minerve qu'ils desservirent jusqu'à l'arrivée d'un curé résident, en 1911. Toutefois, la paroisse ne sera érigée qu'en septembre 1939.

Entre-temps, on avait donné à ce canton de colonisation le nom de La Minerve qui était à cette époque celui d'un journal conservateur montréalais fondé par Ludger Duvernay et Augustin-Norbert Morin. À la suite d'un voyage de reconnaissance et d'exploration effectué dans l'arrière-pays de Saint-Jovite et de Labelle par les employés du journal, celui-ci encouragea fortement l'établissement de colons sur le territoire de ce canton proclamé le 10 décembre 1892. Il fut ensuite érigé en municipalité le 30 décembre de la même année.

Les citoyens répondent à l'appellation de Minervois, Minervoises.

Chapleau, Lac

Joseph-Adolphe Chapleau, grand ami du curé Antoine Labelle et premier ministre de la province de Québec de 1879 à 1882, venait souvent prendre quelques moments de détente, durant ces mêmes années, sur les rives de ce lac de forme irrégulière, au sud du petit hameau de La Minerve. Il n'en fallait pas plus pour que ce plan d'eau devienne le lac Chapleau. Plus tard, l'éminent politicien fit l'acquisition d'une île de 120 hectares sur le lac et qui fut connue sous le nom d'île du Gouverneur, compte tenu que Chapleau occupa les fonctions de lieutenant-gouverneur de la province de Québec de 1892 à 1898. C'est en 1896 qu'Adolphe Chapleau céda son île du Gouverneur aux membres du club de chasse et de pêche de Saint-Jérôme qui en firent un des plus réputés clubs privés du nord. À la suite d'une diminution de la profondeur de l'eau et de l'émergence d'une bande de terre rattachée à l'île, celle-ci est devenue la presqu'île Chapleau.

Mauves, Lac des

On a donné à ce vaste lac, de forme étrange, légèrement à l'ouest du lac Labelle, le nom vernaculaire de ces grands oiseaux fort répandus que sont les goélands, soit plus précisément le goéland à bec cerclé. Il y a aussi, dans la même région, un peu à l'est du lac Labelle également, un tout petit lac de la Mauve.

Marie-Leftanc, Lac

C'est une bien belle histoire que celle de Marie Le Franc (1879-1965). Les oeuvres littéraires de cette auteure, originaire de Bonastère-en-Sarzeau, en Bretagne, nous sont remis en mémoire par ce lac du canton de Labelle, auquel on a donné son nom, en 1934, en remplacement du toponyme Lac Vert. Arrivée en terre québécoise en 1905, c'est à Montréal que cette prolifique romancière française, passionnée de grande

nature et de vie rude, a publié son premier ouvrage. En 1927, elle mérita le prix Fémina avec **Grand Louis l'innocent**. Un de ses derniers ouvrages, intitulé **Rivière Solitaire**, raconte avec chaleur et respect la vie des pionniers du petit village de Rollet, au Témiscamingue, fondé au moment de la dernière grande période de colonisation au Québec. Le site presque sauvage du lac Marie-Lefranc nous rappelle également l'un de ses romans dont le titre est **Fils de la forêt**.

Décédée le 4 janvier 1965, à l'âge de 86 ans, Marie Le Franc repose en paix dans un petit cimetière de son Morbihan natal, pays de son enfance.

Sucrerie, Lac de la

Exactement à mi-chemin entre le lac Labelle, au nord, et le lac des Plages, au sud, le lac de la Sucrerie a souvent changé de nom. Ainsi, en 1870, on parlait du lac Cameron. En 1879, il était devenu le Sugarbush Lake. Mais déjà, l'année suivante, soit en 1880, on en avait fait le lac Sucrerie. Quand vint le moment de trouver un nom définitif à ce plan d'eau, on refusa d'en faire le lac des Sucreries, en raison de la fréquence de ce toponyme bien québécois sur un grand nombre de documents cartographiques déjà publiés dans la province. Puis sur une suggestion du gouvernement fédéral, on opta pour le lac Codos, en hommage au lieutenant français Paul Codos qui s'était illustré en effectuant, en 1934, aux commandes de son avion, la traversée sans escale de l'Atlantique, entre Paris et New York. Les cartes topographiques de 1935 portaient la mention de lac Codos. On en vint finalement à accepter le nom Lac de la Sucrerie, en raison de la présence bien visible de nombreux peuplements d'érables disséminés ici et là autour du lac.

Antoine-Labelle

La municipalité régionale de comté d'Antoine-Labelle a été proclamée le 21 décembre 1982. Cette désignation se veut un hommage à l'abbé Antoine Labelle (1834-1891), curé colonisateur dans les Pays-d'en-Haut. Il fut considéré à juste titre comme le «Roi du Nord». En plus de sa charge ecclésiastique, il a été assistant-commissaire de l'Agriculture et de la Colonisation dans le gouvernement d'Honoré Mercier de 1888 à 1891.

Cette municipalité régionale de comté a été proclamée le 21 décembre 1982.

Le gentilé Antoine-Labellois, oise a été retenu par la municipalité régionale de comté pour désigner sa population.

Marchand

Ce toponyme identifie un canton et une municipalité de canton sise au sud de L'Ascension et à l'ouest de La Macaza. Le canton a été proclamé le 26 octobre 1892. Selon Hormisdas Magnan, la municipalité de canton aurait été érigée le 9 décembre 1886. Cette érection fut confirmée par une publication à la **Gazette officielle** en 1906. Toutefois, par la reconnaissance de cette municipalité, le gouvernement québécois anticipait sur la création du canton qui sera proclamé six ans plus tard.

Félix-Gabriel Marchand (1832-1900) fut premier ministre du Québec de 1897 à 1900. Né à Saint-Jean, il est le fils de Gabriel Marchand, propriétaire terrien, négociant et officier supérieur. Il a, entre autres, fondé le journal de Saint-Jean, le **Canada français**, qui absorba le **Franco-Canadien** en 1895.

La Macaza

À mi-chemin entre Labelle et L'Annonciation, sur la rive est de la rivière Rouge, la municipalité de La Macaza tire son nom du lac du même nom, situé à quelques kilomètres plus au nord. Cette dénomination aurait été inspirée du nom d'un vieil Amérindien qui y aurait habité fort longtemps.

Parmi les premiers hommes à travailler à la mise en valeur de cette région, il y eut les engagés de la compagnie Hamilton Brothers de Hawkesbury qui avaient ouvert un chantier dans les environs. Mais c'est en 1886 que des colons permanents vinrent s'installer. Avec la construction d'un moulin à scie en 1895 et d'une école en 1897, un petit village surgit de la forêt, avec son magasin général et ses auberges.

La municipalité de La Macaza fut érigée le 15 novembre 1930, après avoir été détachée du canton de Marchand dont la création remonte au 26 octobre 1892.

Le gentilé Macazien, ienne désigne les citoyens de la municipalité.

L'Annonciation

L'Annonciation désigne la municipalité de village sise au centre de la municipalité de canton de Marchand. Tout comme les toponymes L'Ascension et La Conception et jadis La Circoncision devenue Saint-Sauveur, ce nom évoque une des fêtes chrétiennes. Il commémore le message de l'ange Gabriel à la Vierge, venu lui annoncer sa conception miraculeuse. En 1874, ce nom identifie la mission et, lors de l'érection canonique

du 16 janvier 1903, l'appellation L'Annonciation est conservée. Le 23 avril 1903, l'érection civile est obtenue et la municipalité de village de L'Annonciation est érigée le 8 octobre 1908.

Le nom Annonçois, oise a été choisi par les citoyens pour s'identifier collectivement.

Lac-Nominingue

Sise entre L'Annonciation et Lac-Saguay au sud-ouest du lac Nominingue, cette municipalité de canton a été érigée le 27 mai 1896 sous le nom de Loranger. Ce canton a été proclamé le même jour et ce vocable évoque la mémoire de L.-O. Loranger, juge de la Cour supérieure à Montréal (1875-1882). En 1904, la municipalité de Nominingue est érigée et, lors de leur fusion en 1971, la nouvelle municipalité adopte le nom de Lac-Nominingue. Cette appellation reprenait la dénomination du lac.

Dans la monographie **Nominingue 1883. . .-1983**, l'abbé Jean-Paul Poulin consacre quelques lignes à cet amérindianyme. La première explication du toponyme provient de Benjamin-Antoine Testard de Montigny qui affirme que Nominingue signifie «peinture rouge».

Joseph-Étienne Guinard précise que Nomininque provient de nomininct qui signifie «celui qui est oint», «graissé». Dans le même sens, les Algonquins désignent le lac sous l'appellation Onamani Sakaigan qui se traduit «lac Vermillon». Ainsi ces deux dernières explications se rejoignent et peuvent faire comprendre l'origine du toponyme Rivière Rouge.

Remarque

En quittant L'Annonciation, le parcours se continue sur la route 321 vers le nord-est pour se rendre à la réserve faunique Rouge-Matawin en passant par L'Ascension et Sainte-Véronique située près du lac Tibériade. Le retour se fait par Lac-Saguay.

L'Ascension

L'Ascension, fondée en 1891, est l'une des plus vastes paroisses des Laurentides, avec ses 310 kilomètres carrés. Déjà en 1878, le curé Labelle, accompagné du père jésuite Zéphirin Resther (1823-1893), avait marqué d'une croix le site de la future église. Plusieurs années auparavant, soit vers 1865, une compagnie forestière appartenant aux frères Hamilton exploitait déjà une ferme agricole connue comme la Ferme-d'en-Haut, à environ deux kilomètres de l'actuel village de L'Ascension.

C'est en 1891 qu'apparut le premier contingent de véritables défricheurs, installant alors leur campement de chaque côté de la rivière Rouge, donc dans les deux cantons voisins de Lynch et de Mousseau, à 20 kilomètres au nord du village voisin de L'Annonciation.

Comme la première messe célébrée par un missionnaire dans la paroisse naissante, en cette année de 1891, l'avait été le jour de l'Ascension, il fut décidé de lui attribuer ce nom qui ne manquerait pas de lui assurer une protection providentielle. Elle fut érigée canoniquement le 30 juin 1904 et civilement le 30 mai 1913.

Devenue municipalité le 23 novembre 1905, L'Ascension comptait déjà, quelques années plus tard, trois moulins à scie, deux hôtels et deux magasins généraux.

Rouge-Matawin, Réserve faunique

Cette réserve faunique se situe à la limite des régions des Laurentides et de Lanaudière. Elle a été établie par un décret gouvernemental en 1981. Elle couvre une superficie de 1 635 km^2. Ce double spécifique veut rappeler que la rivière Rouge constitue la limite de la réserve à l'ouest, elle-même située dans la Matawinie.

Jamet, Lac

Le lac Jamet, à quelques dizaines de kilomètres au nord-est du village de L'Ascension et le canton de Jamet, proclamé le 6 août 1966, nous remettent en mémoire le père Denis Jamet, mort en 1625, l'un des quatre Récollets, avec les pères Joseph Le Caron, Jean Dolbeau et Pacifique Duplessis, venus en Nouvelle-France avec Samuel de Champlain, en 1615. Ce premier commissaire provincial de la communauté remonta les rapides de Lachine, autrefois le sault Saint-Louis, avec Champlain lors des expéditions de ce dernier vers le pays des Outaouais.

Pierron, Lac

Au-delà de la réserve faunique Rouge-Matawin et de Saint-Michel-des-Saints, le lac Pierron évoque sans doute la pieuse mémoire de Jean Pierron (1631-1700), missionnaire jésuite, qui participa à la réouverture de la mission en Iroquoisie. Bien qu'il ne faille y voir qu'une étrange coïncidence, comment ne pas s'étonner de la forme en tomahawk de ce plan d'eau?

Sainte-Véronique

Lors de la construction de la chapelle en 1904, sur les bords du lac Tibériade, les premiers habitants, selon Pierre-Georges Roy, ayant une dévotion particulière à la sainte Face, les autorités ecclésiastiques trouvèrent naturel que cette mission soit mise sous le patronage de sainte Véronique. Selon la Bible, Jésus, montant au calvaire, rencontre une femme qui, prise de pitié, lui présente un voile blanc sur lequel les traits du visage sont demeurés marqués. Selon Hormisdas Magnan, cette mission aurait été établie sous le nom de Sainte-Véronique dès le 1er avril 1896.

Sis dans le canton de Turgeon, ce territoire a été érigé en municipalité de canton le 1er février 1904. Cette appellation évoque la mémoire du père jésuite Turgeon, recteur du collège Sainte-Marie et qui représenta le Saint-Siège dans l'affaire du règlement des biens des Jésuites dans la province de Québec, à la fin du XIXe siècle. Le 12 septembre 1985, les Véroniquois et les Véroniquoises prenaient le nom de la mission soit Sainte-Véronique pour désigner leur municipalité jadis connue sous la dénomination de Turgeon.

Tibériade, Lac

Lors de la publication en 1889 de la carte de l'arpenteur A.-F. Martin, cette nappe d'eau du canton de Turgeon fut nommée Lac Georges. Toutefois, dès 1896, le nom de Tibériade semble avoir remplacé le nom d'origine. Les motifs pour un tel changement nous sont inconnus. Toutefois, ce nom évoque un lac et une ville d'Israël situés à la frontière de la Syrie.

Lac-Saguay

Cette municipalité a adopté en 1985 le nom du bureau de poste. En 1911, cette municipalité fut érigée avec le statut de canton, sous le nom de Boyer. Ce canton ne sera proclamé que le 16 octobre 1920. Son appellation évoque le souvenir d'Arthur Boyer, ministre sans portefeuille (1890-1891) dans le gouvernement d'Honoré Mercier.

Quant au toponyme amérindien Saguay, il signifie, selon Hormisdas Magnan, «déboucher» ou «verser». D'après cet auteur, il se trouve trois lacs Sawga, aujourd'hui orthographiés Saguay, qui se déversent l'un dans l'autre par une rivière qui porte le même nom.

Les habitants de la municipalité portent la dénomination Lac-Saguayens, iennes.

Lac-des-Écorces

Au nord de Mont-Laurier, le long de la rivière Kiamika, à la hauteur et à l'est du lac des Écorces, se trouve la municipalité de Lac-des-Écorces. Le 28 janvier 1911, cette municipalité de canton est érigée sous le nom de Campbell-Partie-Est; son nom fut changé, le 28 mai 1953, pour Lac-des-Écorces. Ce toponyme descriptif fut emprunté au lac des Écorces, lui-même désigné ainsi en raison des magnifiques forêts de bouleaux qui peuplaient les rives du lac. Le 1er janvier 1955, la municipalité de village est créée et prend le nom de Lac-des-Écorces.

Remarque

À la sortie de Lac-des-Écorces, il est intéressant de visiter les différentes municipalités de part et d'autre de la route 117. Après un détour à Chute-Saint-Philippe, à Lac-Saint-Paul et à Sainte-Anne-du-Lac, c'est le retour à Mont-Laurier par la route 309 tout en passant par Mont-Saint-Michel et Ferme-Neuve.

Val-Barrette

Ce village, au nord de la Lièvre, est situé tout près du lac des Écorces. Val-Barrette fut érigé en municipalité le 28 juillet 1914, à la suite d'un détachement de son territoire du canton de Campbell, proclamé le 6 juillet 1899. Tout comme le village, la gare qui porte le nom de Barette rappelle un des premiers marchands de la région, un dénommé Barette. Une route dans les environs immédiats du village est aussi désignée sous le nom de Val-Barrette.

Les citoyens de la municipalité sont caractérisés par l'appellation de Barrettois, Barrettoises.

Beaux-Rivages

Cette municipalité était érigée sous le statut et le nom de municipalité de canton de Campbell-Est, le 28 janvier 1911. Cette dénomination reprenait celle du canton proclamé le 6 juillet 1899. Alexander Campbell (1822-1892) fut, entre autres, ministre des Postes (1867-1873, 1885-1887) dans le gouvernement de John Macdonald et lieutenant-gouverneur de l'Ontario (1887-1892). À son arrivée au Canada en provenance de l'Angleterre, il avait étudié au collège de Lachine, à celui de Saint-Hyacinthe ainsi qu'à Queens University à Kingston.

Le 30 avril 1953, cette municipalité adoptait le nom du bureau de poste, soit Lac-aux-Écorces. Deux ans plus tard, le village se séparait de la municipalité de Lac-des-Écorces pour être érigé sous le statut de munici-

palité de village tout en conservant la même dénomination.

Cette municipalité encercle la municipalité de village de Lac-aux-Écorces. Le 29 février 1984, par souci de la démarquer de l'autre municipalité de Lac-aux-Écorces, le ministère des Affaires municipales accepta la nouvelle appellation, d'origine descriptive, qui évoque la beauté des rives du lac aux Écorces.

Beaux-Rivageois, oises est l'appellation retenue par les citoyens de la municipalité.

Chute-Saint-Philippe

Sise au sud-ouest de Lac-Saint-Paul, Chute-Saint-Philippe a été érigée en municipalité le 26 octobre 1940. Cette appellation reprend celle de la mission établie en 1934. Au début du siècle, selon les auteurs d'une monographie sur Chute-Saint-Philippe publiée en 1983, cette agglomération était connue sous le nom de Chute-Léon, qui se voulait un hommage au pape Léon XIII. Toutefois, dès 1903, Chute-Victoria remplaca le précédent nom de lieu et identifiera même, en 1937, la commission scolaire locale. Ce toponyme est une évocation de Victoria, reine d'Angleterre (1837-1901). Cependant, lors de l'établissement de la mission en 1934, le nom de Chute-Saint-Philippe est proposé comme dénomination. Toutefois, les auteurs de la résolution maintiennent dans leur texte l'ancienne appellation précédée du vocable de la mission, soit Saint-Philippe-de-Chute Victoria. Finalement, le toponyme Chute-Saint-Philippe sera confirmé dans l'usage lors de la constitution de la municipalité en 1940.

Kiamika, Réservoir

L'étymologie de ce mot n'est pas clairement déterminée, mais pour la plupart des algonquinistes, il signifie «abrupt», «coupé au-dessous de l'eau». Ce vocable décrirait la pente sous-marine du fond du lac. Kiamika désigne un grand réservoir, un barrage, un petit lac ainsi qu'une rivière, tributaire de la rivière du Lièvre. Des entités administratives ont aussi emprunté ce toponyme qui désigna d'abord une mission en 1882, un canton proclamé le 12 décembre 1890 et finalement une municipalité de canton érigée le 3 janvier 1898.

Le 15 janvier 1920, la paroisse religieuse était érigée sous le nom de Saint-Gérard-de-Kiamika. Hormisdas Magnan précise que cet hagionyme a été donné en l'honneur de Gérard Benoît, fils de M.-P.-A. Benoît, député du comté de Chambly et président de la Société de colonisation de Montarville. Magnan ajoute que la paroisse fut connue originellement sous le nom de Saint-Gérard-de-Montarville.

Franchère, Lac

À environ 25 kilomètres au nord du village de Sainte-Véronique, sur la limite des cantons de Brunet et de Franchère, ce lac, long d'une dizaine de kilomètres au moins, n'est en réalité qu'un simple élargissement de la rivère Kiamika. Les dénominations du lac et du canton, proclamé le 6 août 1966, évoquent le souvenir de Gabriel Franchère (1786-1863), trafiquant de fourrures, négociant et écrivain. Franchère fit partie, en 1810, d'une expédition, avec la Pacific Fur Company, qui permit l'établissement d'un fort à l'embouchure de la rivière Columbia.

Moreau

Ce canton de la partie nord du bassin de la rivière du Lièvre rappelle monseigneur Louis-Zéphirin Moreau (1824-1901), prêtre, secrétaire, aumônier, curé, administrateur et quatrième évêque de Saint-Hyacinthe. Le canton de Moreau a été proclamé le 19 mai 1900. Ce toponyme identifie aussi un lac dans le canton.

Lac-Saint-Paul

À une quarantaine de kilomètres de Mont-Laurier, la paroisse religieuse de Saint-Paul, érigée canoniquement le 4 octobre 1926, provient d'un démembrement de la paroisse religieuse du Très-Saint-Sacrement-de-Ferme-Neuve. Le 11 septembre 1922, la municipalité est érigée et adopte le nom de la paroisse, en y faisant précéder le générique «lac». Le lac dont il est question a été connu, à l'origine, sous le nom de Lac Gorman, en l'honneur d'un pionnier de l'endroit. Il fut ensuite désigné sous le nom de Lac Moreau car il se situe dans le canton de Moreau. Puis finalement, il emprunta le vocable de la paroisse religieuse pour devenir Lac-Saint-Paul en 1938. L'origine du toponyme demeure cependant inconnue.

Pérodeau, Lac

Le lac Pérodeau ainsi que le canton du même nom se situent dans la partie septentrionale de la division de recensement de Labelle. Ce toponyme évoque le souvenir de Narcisse Pérodeau (1851-1932), qui servit le Québec sous les administrations de Lomer Gouin et de Louis-Alexandre Taschereau. Il fut également lieutenant-gouverneur du Québec de 1924 à 1929. Le canton a été proclamé le 25 octobre 1917.

Mont-Saint-Michel

La mission Saint-Michel-Archange fut fondée en 1915. Le 22 octobre 1935, la paroisse religieuse était érigée canoniquement sous le même nom. Cette paroisse religieuse provient du démembrement de la paroisse religieuse du Très-Saint-Sacrement-de-Ferme-Neuve. En l'honneur de son premier curé, Michel Martin, la paroisse fut placée sous le patronage de Saint-Michel-Archange. La municipalité de Mont-Saint-Michel, érigée le 11 septembre 1928, s'inspire du nom de la paroisse et reproduit un toponyme désignant une commune de Bretagne, en France.

Les citoyens s'identifient par le gentilé Michelmontois, oise.

Sainte-Anne-du-Lac

La municipalité de Sainte-Anne-du-Lac est située à 45 kilomètres environ au nord de Mont-Laurier, sur les bords du lac Tapani. Les registres de la paroisse s'ouvrent en 1916 et son érection canonique date du 9 septembre 1919. Sainte-Anne-du-Lac devint un lieu de pélerinage dans la région du nord de la Lièvre. Elle fut d'abord érigée en municipalité de canton sous le nom de Décarie. Cette appellation évoquait le souvenir de l'ancien secrétaire de la province de Québec, Jérémie Décarie. Le 1er janvier 1950, la municipalité du village de Sainte-Anne-du-Lac était érigée et, le 1er janvier 1977, les deux municipalités sont fusionnées en adoptant le nom de la paroisse religieuse et de l'ancienne municipalité de village.

Les citoyens ont adopté le nom Lacquois, oises, pour s'identifier collectivement.

Tapani, Lac

Une rivière, un lac et une baie des cantons de Décarie et de Pau portent le nom algonquin de Tapani, qui s'écrivait parfois Tapanee. Selon le père Lemoine, ce toponyme signifie «lac à la traîne», «lac au traîneau sauvage». Une autre explication plus répandue voudrait que Tapani signifie plutôt «cresson», plante qui croît dans ses eaux.

Piscatosine, Lac

Le lac Piscatosine est situé au nord-est du réservoir Baskatong. Ce toponyme d'origine algonquine proviendrait du mot «obiskatasin», qui signifie «resserré entre les roches». Ce nom décrit les contours du lac où se trouvent quelques rochers. Une rivière porte aussi le nom Piscatosine.

Mitchinamecus, Réservoir

La construction d'un barrage de 12 mètres de hauteur, sur la rivière du Lièvre a transformé le lac Mitchinamecus en réservoir. Ce vocable algonquin signifiant «grosse truite grise» s'écrit aussi Michinamékus. La rivière qui porte ce nom coule sur un parcours de 156 kilomètres dans la zone d'exploitation contrôlée Mitchinamecus, établie en 1978.

Ferme-Neuve

Ce toponyme, qui désigne à la fois un village et une municipalité de paroisse, identifiait, lors de l'érection canonique du 14 décembre 1904, la paroisse religieuse du Très-Saint-Sacrement-de-Ferme-Neuve. Ce même nom identifia, le 8 février 1917, l'ancienne municipalité des cantons unis de Würtele-Moreau-et-Gravel, érigée le 16 janvier 1901; puis, cette municipalité de paroisse a par la suite adopté le vocable Ferme-Neuve, le 18 janvier 1930. Le nom de ces municipalités, selon Magnan, vient d'une ferme que des journalistes de Montréal ont fait construire à cet endroit en 1901 pour attirer les colons dans cette partie de la division de recensement. On lie donc l'origine de ce toponyme avec celle du nom Lac des Journalistes.

Le nom des citoyens de cette municipalité est Ferme-Neuvien, Ferme-Neuvienne.

Journalistes, Lac des

Ce lac fut baptisé en l'honneur de journalistes venus de Montréal qui firent construire, en 1901, une ferme dans la région pour attirer des colons. Cet établissement donna naissance à la localité, puis à la municipalité de Ferme-Neuve entre 1917 et 1930.

Sir-Wilfrid, Mont

Ce mont situé dans le canton de Pope, à une dizaine de kilomètres au nord de la ville de Mont-Laurier, commémore le souvenir de sir Wilfrid Laurier (1841-1919), premier ministre du Canada de 1896 à 1911. Considéré comme l'un des plus élevés de la région, ce mont atteint environ 780 mètres d'altitude.

Mont-Laurier

Le nom originel de Mont-Laurier est Rapide-de-l'Orignal. Il provient d'une légende amérindienne voulant qu'un orignal poursuivi par des chasseurs aurait franchi d'un seul bond ce rapide de la rivière du Lièvre d'une largeur de 7,6 mètres. Ce territoire fut érigé en municipalité de village en 1913 sous ce nom. Toutefois en 1915, elle était annexée à la municipalité de village

de Mont-Laurier, celle-ci érigée en 1909; la nouvelle municipalité obtiendra le statut de ville en 1950.

Le territoire de l'actuelle ville de Mont-Laurier a acquis son actuelle dimension en 1971 lors de la fusion de la municipalité de village de Brunet, laquelle avait été érigée en 1900 sous le statut de canton et le nom de Campbell. Ce canton avait été proclamé le 6 juillet 1899. En 1953, son nom était changé pour celui de Brunet.

Il évoque le souvenir de monseigneur François-Xavier Brunet, premier évêque du diocèse de Mont-Laurier (1913-1922).

Les citoyens de Mont-Laurier sont désignés sous l'appellation de Lauriermontois, Lauriermontoises.

Remarque

En retournant vers le sud, il est intéressant de s'arrêter dans les petites municipalités de part et d'autre de la route 309.

Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles

Sise au sud du lac des Îles, cette municipalité a été érigée le 10 décembre 1915 sous le nom de Wabassee-Dudley-et-Bouthillier, trois cantons recoupant le territoire municipal. Toutefois, après un premier retranchement de la partie de Dudley en 1942, les édiles municipaux modifieront la dénomination pour Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles. Saint-Aimé était le nom de la mission fondée en 1896. Ce vocable évoque le souvenir de l'abbé Joseph-Aimé Lamonde, l'un des premiers missionnaires de cette paroisse qui ne sera érigée canoniquement que le 8 septembre 1966.

Quant au second élément du toponyme, il est inspiré du nom de la nappe d'eau voisine où se trouvent plusieurs îles, dont les îles Major, Papineau, aux Bouleaux et plusieurs autres.

Lac-du-Cerf

Cette municipalité, au sud-est de Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles, se trouve dans le canton de Dudley. Elle a été érigée en 1955. Sa localisation au nord du lac des Cerfs a contribué au choix de ce nom.

Ses résidents ont choisi de s'identifier collectivement sous le nom de Cervois, Cervoises.

Notre-Dame-de-Pontmain

Cette municipalité est sise sur la pointe où convergent les lacs du Camp et Dudley où viennent couler les eaux de la rivière du Lièvre. Elle a été érigée en 1945 et reprenait le nom de la mission. L'origine de la dénomination demeure inconnue mais Pontmain est le nom d'une commune du département de la Mayenne, en France, et un lieu de Pélerinage.

Sables, Réservoir aux

Cette grande nappe d'eau communique avec le lac du Poisson Blanc et forme un immense réservoir dont le barrage contrôle le débit de la Lièvre. Il a été construit par la compagnie MacLaren en 1928. Il a transformé l'ancien lac aux Sables en réservoir. Auparavant, on trouvait à la décharge du lac, sur la Lièvre, un poste de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson qui permit, pendant le XIX^{e} siècle, de faire le commerce avec les Amérindiens qui habitaient l'intérieur des terres. Reprenant les propos de Voorhis, Diane Caron mentionne que ce poste de Lac-des-Sables fut exploité par la Compagnie du Nord-Ouest. Cet établissement fut mis sous le contrôle de l'agence McGillivray et Thain qui fit faillite en 1825. George Simpson de la Compagnie de la baie d'Hudson réclama la fermeture du poste vers 1864 et déplaça les activités commerciales de la compagnie vers Buckingham.

Poisson Blanc, Lac du

Ce réservoir contrôle le débit de la rivière du Lièvre. Le barrage qui transforma le lac du Poisson Blanc en réservoir fut construit en 1928 par la compagnie MacLaren. L'origine du nom Poisson Blanc est vraisemblablement liée à la présence d'une grande variété de poissons blancs dans les eaux du lac. Un mont près du lac porte aussi le nom de Montagne du Poisson Blanc. Il est fort probable que le nom désigna le lac avant d'identifier le mont.

Mystérieuse, Île

L'île Mystérieuse émerge du lac du Poisson Blanc. Le nom de cette île date du début de la colonisation de la région vers 1825. L'origine de cette dénomination reste obscure.

Notre-Dame-du-Laus

Située sur les bords de la rivière du Lièvre, en aval du lac des Sables, la mission de Notre-Dame-du-Laus fut fondée en 1873. La paroisse religieuse n'est érigée canoniquement que le 15 juillet 1931 et placée sous le patronage de Notre-Dame-du-Laus en souvenir d'un

sanctuaire du même nom dans le Département des Hautes-Alpes, en France. La municipalité des cantons unis de Bigelow-Wells-Blake-et-McGill, érigée le 1er janvier 1876, adopte, le 2 février 1946, le nom de la paroisse religieuse, soit Notre-Dame-du-Laus.

Remarque

À Val-des-Bois, c'est l'entrée dans la région de l'Outaouais et la municipalité régionale de comté de Papineau. Aussi, la visite se poursuit-elle sur la route 309, pour se terminer à Masson sur les bords des rivières des Outaouais et du Lièvre.

Val-des-Bois

Ce village, situé sur les bords de la rivière du Lièvre, doit son nom à la belle forêt qui ornait les rives de la rivière à cet endroit. Située dans le canton de Villeneuve, proclamé le 22 février 1873, cette municipalité fut connue sous le vocable de municipalité de cantons unis de Bowman-et-Villeneuve, à partir du 15 septembre 1884. Puis, le 27 juin 1913, le canton de Bowman est détaché de son territoire et la municipalité prend le nom de l'autre canton, Villeneuve. Ce n'est que le 23 août 1958 que le nom est changé pour celui de Val-des-Bois en s'inspirant du nom de la paroisse. En effet, la paroisse de Notre-Dame-de-la-Garde-de-Val-des-Bois fut fondée à titre de mission en 1883, érigée canoniquement le 12 février 1908 et civilement le 2 juillet 1908. Val-des-Bois fut le lieu de passage des missionnaires et des traiteurs qui partaient vers les régions nordiques pour rejoindre la rivière Coulonge. Ce passage était utilisé lorsque la rivière des Outaouais était gardée par les Iroquois qui faisaient la guerre aux Algonquins et aux voyageurs.

Bowman

Érigée le 1er janvier 1885 en municipalité de cantons unis sous le nom de Bowman-et-Villeneuve, celle-ci devient la municipalité de canton de Bowman le 27 juin 1913, puis changea de nom en 1954 pour devenir tout simplement la municipalité de Bowman. Baxter Bowman était l'un des premiers entrepreneurs de la région qui opéra une scierie à Buckingham, aux chutes Dufferin. Cette scierie fut vendue à la compagnie James MacLaren. Le lac qui porta le nom de Bowman fut englobé dans le réservoir l'Escalier qui contrôle le débit de la rivière du Lièvre.

Le gentilé des habitants de la municipalité est Bowmanois, Bowmanoise.

Grandes Chutes, Les

Les chutes de la rivière du Lièvre atteignent près de 50 mètres de hauteur. Au début du siècle, on les surnommait les «Niagara de l'Outaouais» et elles attiraient bien des visiteurs curieux. Un barrage et une centrale de la compagnie MacLaren y furent construits avec une capacité de 122 500 chevaux-vapeur. En contrebas de la chute, le territoire adjacent fut arpenté en prévision d'un village qui ne se développa jamais. Ce village devait porter le nom de Grandes-Chutes, traduction française de «High Falls», nom usité pour désigner ce lieu.

Escalier, Réservoir l'

Ce réservoir se trouve au sud du hameau de High Falls et de Val-des-Bois. Ce toponyme reprend le nom de l'ancien lac qui constitue le réservoir actuel. L'origine de cette appellation provient tout simplement de la décharge de cette nappe d'eau qui s'effectuait en gradins. La construction du barrage a contribué à l'élévation du niveau d'eau et à la disparition de cette décharge en escalier. Sur une carte cadastrale non datée, on relève le toponyme Lac Lascalière.

Argile, Lac de l'

Ce lac de forme allongée se situe dans le bassin de la rivière du Lièvre, à une dizaine de kilomètres au nord de Notre-Dame-de-la-Salette. Le spécifique décrit la nature argileuse du sol près du lac. Lac-de-l'Argile est l'un des centres de villégiature les plus appréciés de la région.

Poltimore

Ce toponyme identifie le bureau de poste de la municipalité de Denholm et l'agglomération se situant dans le canton de Portland. Il évoque le nom d'un village du comté de Devon en Angleterre.

Notre-Dame-de-la-Salette

La municipalité de canton de Portland a été érigée le 1er janvier 1861. Ce canton avait été proclamé le 26 février 1841. Son nom reprend celui d'une municipalité du comté de Dorset en Angleterre. Cette dénomination fut changée le 17 décembre 1966; on adopta alors celle de la paroisse, soit Notre-Dame-de-la-Salette. Son vocable rappelle un lieu de pèlerinage du Département de l'Isère, en France. Sur la rive est de la rivière du Lièvre, Notre-Dame-de-la-Salette devint un lieu de pèlerinage à partir de 1892, date à laquelle un chemin de croix avait été construit dans la montagne. Toutes les paroisses de la Lièvre, sauf Saint-Grégoire, furent

consacrées à la Vierge par l'abbé François Michel, l'un des premiers curés de la région. Le 1er janvier 1975, lors d'une fusion de municipalités, Notre-Dame-de-la-Salette fut intégrée à la ville de Buckingham. Toutefois, elle a reconquis son autonomie municipale en 1980 lors du nouveau démembrement de Buckingham.

Les citoyens sont caractérisés par l'appellation Salettois, Salettoises.

Mulgrave-et-Derry

Cette municipalité de cantons unis est constituée des territoires des cantons de Mulgrave et Derry, proclamés en 1865. Elle a été érigée le 1er janvier 1870. Le premier nom évoque le souvenir d'un ancien ministre de la couronne anglaise. Quant au canton de Derry, il tire sa dénomination de Londonderry, anciennement Derry, seconde ville en importance, en Irlande du Nord, après Belfast.

Mayo

Cette petite municipalité d'origine irlandaise, fondée en 1840, est située dans le canton de Lochaber. Ce dernier, proclamé le 26 avril 1807, évoque une localité et un district du comté d'Inverness, en Écosse; Mayo, pour sa part, rappelle une ville d'Irlande. Ce nom désigna d'abord le bureau de poste puis la municipalité.

La paroisse religieuse de Saint-Malachie, érigée canoniquement le 10 novembre 1855, fut mise sous le patronage de ce saint irlandais à la suggestion des premiers colons qui arrivaient d'Irlande.

Buckingham

L'essor de la ville de Buckingham est lié à l'industrie du bois. En effet, c'est à partir de la construction d'une scierie vers 1823, sur la rivière du Lièvre à la hauteur d'une chute (plus tard appelée Dufferin, en l'honneur d'un gouverneur général du Canada de ce nom), que se développe le village de Buckingham. Le village fut érigé le 1er juillet 1845 sous le nom de Buckingham, en s'inspirant du nom du canton. L'érection de la ville de Buckingham date du 2 avril 1890. Le nom s'applique maintenant à un aéroport, à une jonction et à un ruisseau. Buckingham, comme plusieurs toponymes de la région, a été nommé en souvenir d'un comté d'Angleterre.

Buckinois, oise est le gentilé pour identifier les citoyens de Buckingham.

Masson

Érigé le 24 mars 1897, ce village situé à l'embouchure de la rivière du Lièvre constituait le terminus du chenal navigable entre la rivière des Outaouais et les premiers rapides de ce cours d'eau. Ce chenal, aussi nommé Rafting Basin, était l'endroit où l'on construisait les radeaux de bois équarris (aussi appelés «cageux») qui devaient descendre l'Outaouais jusqu'à Montréal et Québec. La ville de Masson doit son nom à Louis-François Roderick Masson (1833-1903), lieutenant-gouverneur du Québec (1884-1887). Né à Terrebonne le 6 novembre 1833, il est le fils de Joseph Masson, seigneur de Terrebonne, et de Marie-Geneviève-Sophie Raymond. Il a été, entre autres, échevin et maire de Terrebonne, entre 1867 et 1873, puis en 1874 et de 1875 à 1878.

Les citoyens de cette ville sont désignés sous le vocable de Massonnois, Massonnoises.

Lièvre, Rivière du

La rivière du Lièvre est l'un des tributaires de l'Outaouais et son cours de 340 kilomètres est parallèle à la rivière Gatineau. Le spécifique Lièvre rappelle la présence dans ces parages du lièvre d'Amérique de l'espèce Lepus americanus virginianus. Cette appellation est la traduction française du nom algonquin Wabos Sipi qui signifie «rivière du Lièvre». La viande de ce mammifère rongeur était très recherchée par les Amérindiens.

Outaouais

Le parcours de l'Outaouais
Le parcours de la rivière Gatineau
Le parcours de la rivière de la Petite Nation

L'Outaouais

L'histoire de la région de l'Outaouais se confond avec celle de la grande rivière qui lui a prêté son nom. En effet, cette rivière qui donnait accès au coeur du continent peut être considérée comme la première route nationale. Bien que l'intégration de l'Outaouais au tissu social québécois et l'établissement permanent de colons ne datent que de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e} siècle, le passé de cette région est néanmoins riche en exploits. D'illustres explorateurs, missionnaires, aventuriers et traiteurs ont sillonné cette grande rivière. Citons à titre d'exemples Étienne Brûlé, Samuel de Champlain, les pères Joseph Le Caron et Jean de Brébeuf ainsi que Louis Jolliet, Pierre Le Moyne d'Iberville, Simon Fraser et sir George Simpson. Divers motifs les ont poussés à remonter le cours de l'Outaouais: la recherche d'une route vers la mer de l'Ouest, le commerce des fourrures ainsi que l'évangélisation des Amérindiens.

L'Outaouais est donc demeuré, pendant près de deux siècles, un arrière-pays exploité pour ses ressources, d'abord les fourrures puis les magnifiques forêts de pins. L'essor de l'industrie forestière entraîna la colonisation de la région et le développement de l'agriculture dans les vallées, le long des principaux cours d'eau.

La nomenclature géographique témoigne de ces différents stades du peuplement de l'Outaouais. L'étude des toponymes nous enseigne que, d'abord et avant tout, ce territoire fut le domaine de chasse et de pêche de la nation algonquine. La région de l'Outaouais est riche en toponymes amérindiens à valeur descriptive. Plusieurs lacs, rivières ainsi que certaines villes et villages portent encore des noms amérindiens: lac Cayamant, lac Camatose, lac Tomasine, Maniwaki, Kazabazua, etc.. La flore, la faune, le débit de l'eau, la couleur des flots, la forme du cours d'eau sont tous des éléments évoqués pour faciliter l'identification des lieux.

De plus, plusieurs noms amérindiens ont été traduits en français ou en anglais. Rivière du Lièvre, par exemple, est la traduction du toponyme algonquin Wabos Sipi; la rivière Rouge et le lac des Loups sont aussi des cas semblables. Cependant, la plupart des noms ont simplement disparu et furent remplacés par des noms d'inspiration française ou anglaise.

Après les noms amérindiens, ce sont les toponymes français qui sont les plus anciens. Samuel de Champlain, le Chevalier de Troyes, les missionnaires et les traiteurs ont attribué des noms français aux lieux, aux accidents géographiques et aux établissements qui s'étalent le long de l'Outaouais. L'île aux Allumettes, le lac Deschênes, le lac des Chats, Chapeau, le Rocher Fendu, Portage-du-Fort sont tous des noms qui se sont implantés et qui ont survécu à l'épreuve du temps puisqu'ils sont encore en usage aujourd'hui. Les toponymes français sont très souvent des appellations dédicatoires; ils rappellent, entre autres, les défricheurs, les pionniers, les héros locaux. Papineauville, Chénéville, Duhamel, lac Mousseau sont quelques exemples de ce type de toponymes. On retrouve aussi des toponymes descriptifs ainsi que des noms de lieux de France et même de Belgique qui ont été implantés dans la région, tels Namur, Montpellier et Plaisance.

Puis, sous le Régime anglais, une nomenclature différente s'installe dans l'Outaouais. Beaucoup de lieux, encore inhabités, sont colonisés par des immigrants écossais, irlandais, anglais, et portent des noms d'origine anglo-saxonne tout comme les nouveaux cantons arpentés par les nouveaux venus. Plusieurs de ces toponymes rappellent les îles britanniques; tel est le cas des noms de villes du comté d'York, en Angleterre, qui ont été repris dans l'Outaouais: Hull, Wakefield, Masham, Aldfield, Huddersfield et Ripon.

Ces appellations d'origines variées laissent deviner tout un éventail de rapports entre l'homme et son milieu; chez les Amérindiens, les noms reflètent des liens qui s'articulent avec leur environnement tandis que, pour beaucoup de colons nouvellement arrivés d'Europe, on décèle un désir de recréer son milieu de vie d'origine; pour d'autres encore, on constate une tentative de construire un pays avec de nouveaux héros.

Lorsque confrontée à la couverture toponymique du reste du Québec, la nomenclature géographique de l'Outaouais se distingue à la fois par la fréquence de toponymes anglais et par la rareté d'appellations religieuses, en particulier de noms de saints. L'identité régionale outaouaise est ainsi consacrée et exprimée dans cette variété de toponymes d'origines diverses.

Les parcours présentés vous entraîneront à la découverte de l'identité outaouaise par le biais de l'étude des toponymes. Afin de couvrir méthodiquement le vaste territoire de l'Outaouais, ces toponymes sont regroupés en trois parcours. Le premier conduit à Rapides-des-Joachims tout en suivant la rivière des Outaouais. Le deuxième parcours permet de visiter les municipalités de part et d'autre de la rivière Gatineau. Finalement, ce périple se continue en parcourant tout le territoire à l'est de Gatineau, plus précisément l'ancienne seigneurie de La Petite-Nation et les environs.

Le parcours de l'Outaouais

Le parcours de l'Outaouais

Dans ce parcours, le lecteur refait le circuit des voyageurs et des forestiers qui remontaient vers le nord à la recherche de fourrures et de bois. À partir de Hull, il importe de prendre connaissance des différentes facettes du paysage: les quartiers de la ville, les nombreux ponts qui permettent un lien avec Ottawa, la capitale nationale, et, évidemment, la rivière elle-même. Après cette visite, ce périple se poursuit le long de cette grande rivière jusqu'à Rapides-des-Joachims.

Outaouais, Rivière des

Depuis sa source au lac Capimitchimaga jusqu'à sa décharge dans le lac des Deux Montagnes, la rivière des Outaouais parcourt plus de 1100 kilomètres dont plus de la moitié entre le Québec et l'Ontario. Le segment de l'Outaouais entre les lacs des Quinze et Témiscamingue porte le nom de Rivière des Quinze.

Le plus ancien nom que l'on relève pour la rivière des Outaouais est Kitchisipi, orthographié aussi «Kitchisippi» et «Katche-sippi», signifiant «rivière aux eaux abondantes». Samuel de Champlain, qui remonte le cours de l'Outaouais jusqu'à l'île aux Allumettes en 1613, la nomme Rivière du Nord. C'est ainsi que certains aventuriers identifiaient ce cours d'eau qui menait vers les régions à l'ouest du continent. Pendant ce même voyage, en 1613, Champlain lui donne également le nom de Rivière des Algommequins (c'est-à-dire des Algonquins); ces derniers habitaient l'île aux Allumettes. En 1619, Champlain la désigne du nom de Grande Rivière, qui est une adaptation du vocable amérindien Kitchisipi. Rivière des Outaouais ou des Hurons ou des Prairies apparaît sur la carte de Bernou, en 1680.

Selon Jean Poirier, Ottawa et Outaouais sont des doublets phonétiques et morphologiques remontant au même prototype, vraisemblablement à Ondoutaoüaheronnon. La relation des Jésuites, pour 1667, nous apprend que «Les Outaoüacs prétendent que la grande rivière (des Outaouais) leur appartient, & qu'aucune nation n'y peut naviguer, sans leur consentement; c'est pour cela que tous ceux qui vont en traite au François, quoique fort différents de nation, portent le nom général doutaoüacs, sous les auspices desquels ils font ce voyage. L'ancienne demeure des Outaoüacs, estait un quartier du Lac des Hurons . . . ». Et le Manuel des Indiens du Canada ajoute que la rivière des Outaouais qu'ils parcoururent fréquemment et qu'ils furent les premiers, parmi les tribus de l'ouest, à descendre pour venir traiter avec les Français, tire son nom de ces tribus.

On s'entend généralement pour dire que ce terme vient de l'algonquin adawe, signifiant «acheter et vendre». Dans les premiers temps de la tradition et aussi pendant la période historique, ces Amérindiens étaient notés chez leurs voisins comme des commerçants et des trafiquants d'une tribu à l'autre, d'où ce nom qu'on leur décerna.

Dans un rapport du père P. Hanipaux, jésuite, transmis à l'écrivain Joseph Tassé, en 1869, portant sur l'état actuel des Outaouais de l'île Manitoulin, en Ontario, il est précisé que ces tribus algiques ne savent pas d'où vient leur nom ni ce qu'il signifie. Il est bon de rappeler qu'au moins deux autres significations sont parfois avancées pour expliquer cette appellation: selon certains, Outaouais est l'évolution du mot autochtone ottew qui veut dire «bouillir»; selon d'autres dont l'historien J.B.A. Ferland, ce terme signifie plutôt «ceux qui ont des oreilles». Il viendrait de la pratique encore suivie en certains lieux, de se fendre l'oreille depuis le haut jusqu'au bas, et d'y insérer des bandes de peau ou d'étoffe; cette opération rendait les oreilles très grandes.

Il faut dire quelques mots sur l'ancienneté de la forme graphique Outaouais. Dans une note intitulée Outaoua publiée en 1898, le chroniqueur Benjamin Sulte affirme que l'orthographe Outaouais et sa terminaison en «ais» n'est pas antérieure au début du XIX^e^ siècle: «Ceux qui ont inventé l'orthographe Outaouais ne sons pas donné la peine d'étudier les auteurs du dix-septième siècle, familiers avec la nation des Outaouas et les peuples qui l'entouraient . . . La première trace que je rencontre de l'épellation Outaouais paraît avoir été inspirée par M. Jacques Viger.» Contrairement à ce que cet auteur soutient, cette graphie est en réalité beaucoup plus ancienne puisqu'on la rencontre dans plusieurs documents du XVII^e^ siècle. Mentionnons seulement que le journal du Chevalier de Troyes de 1686, et la carte de Deshaies, de 1695, indiquent respectivement «Chemin des Outaouais» et «R. des Outaouais». Au XVIII^e^ siècle, sous le Régime français, les attestations de l'orthographe Outaouais sont très nombreuses.

Il y a eu une grande variété d'orthographes pour ce mot. **Le Manuel des Indiens du Canada** indique plus de cent vingt manières différentes d'orthographier ce terme amérindien, du XVII^e^ au XIX^e^ siècle, et il y en a certainement plusieurs autres.

Il est intéressant de noter que si les Français ont déjà nommé ce cours d'eau «la rivière des Algonquins», ceux-ci la nommèrent «la rivière des Français» puis-

qu'elle menait vers les établissements français de la vallée du Saint-Laurent.

Ce cours d'eau fut aussi désigné sous le nom de Rivière des Prairies, lequel désigne encore le couloir fluvial situé entre l'île Jésus et l'île de Montréal. En outre, plusieurs noms furent attribués à des segments, élargissements et chenaux de la rivière dont, notamment, Rivière Creuse et Rivière Mataouan.

De nos jours, la rivière des Outaouais sert de frontière entre les provinces de l'Ontario et du Québec. De par cette situation frontalière, les Ontariens lui donnent le nom officiel anglais d'Ottawa River. La rivière prête aussi son nom à une immense région administrative du Québec, soit Outaouais.

On retrouve aussi les graphies Ottiwa, Ottawas, Outaouas, Outaouaks, Ottowak, Ottaouets, Andatawak, Andatahouots et bien d'autres.

Hull

Nom d'une ville située sur la rivière des Outaouais à l'embouchure de la rivère Gatineau, Hull est aussi le nom d'espaces administratifs et d'entités géographiques naturelles: circonscriptions électorales fédérale et provinciale, division de recensement, canton, municipalité de canton, lacs, île . . .

Selon Jean Poirier, le mot Hull est une variante de l'anglais ancien hyll qui signifie, comme le terme anglais hill, «une élévation naturelle, une colline».

On ignore pourquoi le nom de Hull fut choisi pour désigner le canton qui fut proclamé le 3 janvier 1806. Tout au plus peut-on retenir que «le 15 octobre 1792, . . . Samuel Wilson demande d'être autorisé à arpenter cette partie des terres de la Couronne qui sera désormais appelée canton de Hull», selon Lucien Brault.

Plusieurs auteurs prétendent que le nom du canton de Hull rappelle celui d'une ville du même nom, en Angleterre, d'où serait originaire Philemon Wright, le premier occupant de ce canton, en 1800. «Assertion insoutenable», comme l'a précisé Léo Rossignol, en 1941, si l'on songe que Philemon Wright affirma à plusieurs reprises qu'il naquit à Woburn, dans le Massachusetts, et que ses parents venaient non du comté d'York, où se trouve la ville anglaise de Hull, mais du comté de Kent. Au surplus, le nom de Hull avait été imposé au canton avant même que Philemon en soupçonnât l'existence. Celui-ci vint au Canada pour la première fois en 1795, il entendit parler de notre canton en 1796, il se rendit aux chutes Chaudières en 1797, et il s'y établit en 1800. Le nom du canton de Hull ne devait donc pas exister avant la première de ces dates, si vraiment Wright eut quelque influence sur le choix de ce nom. Pourtant, dans un document officiel du 15 octobre 1792, nous lisons que le canton, borné au sud par la rivière Outaoua, à l'est par le canton demandé par Ruben Tellar, sera désormais appelé «canton de Hull». Il semble donc raisonnable d'affirmer que notre région a reçu le nom de Hull en dehors de toute considération pour Wright et ses ancêtres.

Ne compliquons rien et souvenons-nous que les fonctionnaires de l'époque ne se mettaient pas martel en tête pour trouver des noms aux nouvelles divisions administratives du pays. Ils empruntaient tout simplement des termes à la carte géographique des îles Britanniques.

Ainsi, dans le comté d'York, en Angleterre, on rencontre des villes suivantes: Hull, Masham, Rippon (sic), Aldfield, Wakefield, Huddersfield. Dans le comté d'York, au Canada, on retrouve les mêmes noms attachés aux cantons: Hull, Masham, Rippon (sic), Aldfield, Wakefield, et Huddersfield. Wright est le véritable fondateur du canton; qu'importe s'il ne lui a pas imposé son nom. Il a fait mieux encore, il lui a donné l'existence et l'a ouvert à la colonisation, grâce à son énergique initiative.«

L'affirmation soutenue notamment par Joseph Tassé (1871), Pierre-Georges Roy (1906) et Hormisdas Magnan (1925), selon laquelle le fondateur de Hull, Philemon Wright, serait né à Hull, en Angleterre, serait donc fausse.

Le site actuel de la ville de Hull fut connu, au cours du Régime français, sous l'appellation de Portage de la Chaudière. Par exemple, le chevalier de Troyes, dans le journal de son expédition à la baie d'Hudson en 1686, écrit: « . . . je partis pour aller au portage de la Chaudière que les voiageurs ont ainsi nommé, parce qu'une partie de la rivière (des Outaouais) qui tombe parmi une confusion affreuse de rochers (chute des Chaudières), se jette dans un trou d'une de ces roches faitte en forme de chaudière dont l'eau s'écoule par dessus.»

Au début du XIX[e] siècle, l'endroit correspondant au site de la présente ville de Hull fut désigné Columbia Farm ou Ferme-des-Chutes-Columbia. À cette époque, la chute des Chaudières avait été rebaptisée Columbia Falls. Plus tard, la localité naissante reçut le nom de Wright, puis de Wrightstown que l'on a aussi écrit Wrights Town et Wright's Town (1825). Lors de son érection en municipalité de cité, le 23 février 1875, l'agglomération

prit le nom de Hull, qui est le même que celui du canton où elle est située. Le 19 décembre 1975, Hull devenait ville lors d'une modification de sa charte.

Dans la région, on fait souvent allusion à l'île Hull qui est en réalité un secteur de la ville qui est découpé du reste du territoire par le ruisseau de la Brasserie.

Les habitants de Hull sont connus sous le nom de Hullois, oises.

Leamy, Lac

Ce lac situé sur la première ferme de Philemon Wright portait alors le même nom que la ferme Columbia, soit Columbia Pond. En 1848, un canal est creusé entre le lac Leamy et la rivière Gatineau. Le bois qui descendait la rivière est dirigé vers le lac pour y être trié. Andrew Leamy établit, en 1853, sa scierie sur les bords du lac près du canal. C'est pour rappeler sa présence que le toponyme Leamy fut donné à cette nappe d'eau.

Brasserie, Ruisseau de la

Le ruisseau de la Brasserie est un bras de la rivière des Outaouais qui prend sa source en amont de la Chaudière. Ce ruisseau sépare l'île Hull du reste du territoire de la ville. Sous le Régime français, les explorateurs le nommèrent Chenal du Nord. Après l'arrivée de colons américains, il fut connu sous le nom de Brigham Creek, car le ruisseau traversait la ferme Columbia qui était dirigée par Thomas Brigham, beau-frère de Philemon Wright. Il fut aussi désigné sous le nom de Mill Creek à cause d'un moulin qui se trouvait à la chute située aux environs de la rue Montcalm à Hull. Le nom Brewery's Creek (ou Crique de la Brasserie) remonte également au début de la colonisation anglaise alors qu'une brasserie fut construite sur ses rives. Le nom actuel du ruisseau est donc une traduction du toponyme anglais.

Cartier-Macdonald, Pont

Le pont Cartier-Macdonald enjambe la rivière des Outaouais. Ce pont, qui relie l'Ontario et le Québec, fut inauguré le 15 octobre 1965. Le jumelage de ces deux noms commémore les deux artisans de la Confédération canadienne, sir Georges-Étienne Cartier (1814-1873) et sir John Alexander Macdonald (1815-1891). Cartier, chef incontesté des Canadiens français, s'allia à Macdonald, alors premier ministre, pour réaliser, entre autres, la nouvelle constitution du Canada, l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, en 1867.

Interprovincial, Pont

Le pont Interprovincial qui enjambe la rivière des Outaouais fut construit à des fins ferroviaires, en 1900. Il est aussi connu dans la région sous le nom d'Alexandra (1844-1925), fille du roi du Danemark, Christian IX. Cette dernière épousa le futur roi Édouard VII et devint reine d'Angleterre en 1901. Son nom officiel est cependant Pont Interprovincial et rappelle sa situation transfrontalière entre l'Ontario et le Québec. Détruit à la suite d'un incendie en 1946, il fut complètement reconstruit. Aujourd'hui, seul les automobiles circulent sur le pont car les rails ont été enlevés lors du réaménagement du réseau ferroviaire, tel que le recommandait, en 1950, le plan Gréber, du nom de l'architecte français Jacques Gréber, responsable du plan d'aménagement de la région de la capitale nationale.

Portage, Pont du

Le pont du Portage est le plus récent des ponts qui relient les villes d'Ottawa et de Hull. Le spécifique Portage est puisé dans l'histoire la plus ancienne de la région alors que le site de la ville de Hull était connu sous le nom de Portage-de-la-Chaudière, soit bien avant que des colons ne viennent s'installer dans la région. En effet, le nom évoque le portage qui devait être fait pour éviter la chute des Chaudières. En même temps que la construction du pont, tout un complexe immobilier fut érigé à Hull et désigné sous le nom de Place-du-Portage. Une rue longeant la rivière des Outaouais fut également baptisée du nom de Portage.

Philemon, Île

Cette île est située entre le lit principal de la rivière des Outaouais et le canal aménagé comme glissoire pour le bois par la famille Wright. Située au pied de la chute des Chaudières, l'île est peu visible parce que seul un étroit ruisseau la sépare de la rive et qu'elle loge les bâtiments de la Société Ezra Butler Eddy. Ce toponyme est l'un des nombreux noms de la région qui soulignent la présence du fondateur de Hull sur ce territoire. Philemon Wright (1760-1839) fut le véritable instigateur du développement de l'Outaouais.

Chaudières, Pont des

Le pont connu sous le nom de Chaudières date de 1826, année où le colonel John By et Philemon Wright en proposèrent la construction pour relier Wrightstown (Hull) et Bytown (Ottawa). Situé en aval de la chute des Chaudières, le pont actuel est l'un de ceux qui ont remplacé le pont de bois original inauguré en 1827, soit un an après sa construction.

Diable, Trou du

Le trou du Diable est une caverne sous-marine située au pied de la chute des Chaudières sur la rivière des Outaouais. Les Amérindiens et les premiers colons croyaient que ce trou n'avait pas de fond car tout ce qui y tombait disparaissait comme par enchantement. C'est ainsi que des phénomènes naturels inexpliqués portent souvent des toponymes d'origine légendaire évoquant le monde surnaturel.

Chaudières, Chute des

En 1613, Champlain décrit cette chute comme suit: «l'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est cavé par succession de temps un large et profond bassin: si bien que l'eau courant là dedans circulairement, et au milieu y faisant de gros bouillons, a faict que les Sauvages l'appellent Asticou, qui veut dire Chaudiere.» Chaudière est donc la traduction du vocable amérindien Asticou. Cette chute fut ensuite nommée Columbia par Philemon Wright lorsqu'il s'établit sur le site de la future ville de Hull. La chute portait le même nom que son domaine baptisé Columbia Farm, Ferme Columbia ou Farm Columbia. Cependant, le toponyme français résista au changment et c'est le terme Chaudière qui resta en usage courant. Le pouvoir de cette chute fut harnaché dès le début de la colonisation afin de faire fonctionner de nombreuses scieries.

Le vocable Chaudière a aussi identifié d'autres entités géographiques. Par exemple, les trois portages situés entre la chute des Chaudières et le lac Deschênes furent désignés Grande Chaudière, Petite Chaudière et Troisième Chaudière. Le lac Deschênes fut aussi connu à l'origine sous le nom de Lac Chaudière ou Lac de la Chaudière. Il y a eu quelques tentatives de traduire «Chaudière» en anglais et de le rempiacer par «Kettle». L'appellation française s'est cependant imposée et seule l'île de l'Outaouais située en face de l'embouchure de la rivière Gatineau porte le nom de Kettle qui est un emprunt à la langue anglaise et que les géomorphologues rendent souvent par l'expression cuvette de fusion glaciaire.

Prince-de-Galles, Pont

Ce pont appartenant au Canadien Pacifique fut construit en 1879 et sa superstructure fut complètement refaite en 1926. Il enjambe la rivière des Outaouais entre Ottawa et Hull et est couramment nommé Pont Noir, nom commun pour les ponts portant des rails, à cause de leur structure noire. Le spécifique Prince-de-Galles évoque le voyage qu'effectua, en 1860, le prince de Galles qui allait devenir le roi Édouard VII. Lors de son séjour à Ottawa, il se rendit à Aylmer en bateau à vapeur.

Yvette-Naubert, Île

Dans le cadre de son programme de désignations commémoratives, la Commission de toponymie, le 12 décembre 1985, a rendu un hommage à l'écrivaine Yvette Nauvert (1918-1982) par l'officialisation d'une entité naturelle sise en face de la ville de Hull à proximité de la baie Squaw et du quartier Val-Tétrault.

Yvette Naubert est née à Hull le 19 septembre 1918. Elle est la fille de Jean-Marie Naubert et de Théodora D'Aoust. Elle fit des études musicales à l'école Vincent-D'Indy. Après l'obtention de son baccalauréat en musique en 1939, elle exerce divers métiers et voyage à travers le monde. Elle séjourne de nombreuses années aux États-Unis. Elle écrit de 1946 à 1952 pour Radio-Canada. En 1980, elle est invitée par l'Université d'Ottawa à titre d'écrivaine résidente. Elle décède le 1er décembre 1982 à Ottawa.

Fées, Lac des

C'est dans le folklore local — tel que le rapporte Pierre-Louis Lapointe lors d'une enquête toponymique en 1981 — que fut puisé le nom Lac des Fées qui fut aussi connu sous celui de Lac Hanté. La légende évoque les malheurs d'une belle jeune Amérindienne qui n'arrivait pas à choisir lequel de ses deux prétendants elle allait épouser. Désespérée en apprenant que ses deux amants étaient morts dans une bataille, elle se jette dans les eaux du lac. Les esprits des deux braves vinrent errer autour du lac pour retrouver leur belle et la délivrer des flots. Comme la belle fut incapable de choisir pendant sa vie, elle demeure condamnée à contempler les deux guerriers sans pouvoir les rejoindre. Le lac des Fées désigne un tout petit plan d'eau au nord de la ville de Hull ainsi qu'un parc municipal, une promenade et un secteur résidentiel. Le lac est aussi connu sous le nom de Fairy Lake, l'adaptation anglaise de Lac des Fées.

Mont-Bleu

Mont-Bleu est un secteur résidentiel de la ville de Hull. Ce toponyme à saveur descriptive a une origine plutôt obscure. Certains expliquent le qualificatif «bleu» par la nature argileuse du sol de la colline et d'autres encore évoquent la végétation qu'on y retrouvait, composée de pins, de sapins et d'autres conifères de couleur bleuâtre. Mont-Bleu a fait partie de la municipalité de Hull-Ouest jusqu'en 1963. Cette colline fut

aussi dénommée Pine Hill par les gens de la région qui venaient y faire du ski pendant les années 1930-1940.

Remic, Rapides

En aval du lac Deschênes, les rapides Remic — connus comme la Petite Chaudière sous le Régime français — brisent le courant paisible de cette section de l'Outaouais. Les voyageurs manoeuvraient leurs canots à l'aide de perches sur ces rapides où il n'était pas nécessaire de faire un portage. Les rapides ont été désignés en l'honneur d'Isaac Remic, un pionnier de la région venu s'établir vers 1800 en compagnie de Philemon Wright. De nos jours, le pont Champlain enjambe la rivière à la hauteur de ces rapides.

Champlain, Pont

Le pont Champlain enjambe la rivière des Outaouais à la hauteur des rapides Remic. Il relie les villes d'Ottawa et d'Aylmer, et fut terminé en 1928 lorsque la juridiction de la Commission du district fédéral s'étendit au Québec. Cet organisme voué à l'embellissement de la capitale nationale avait déjà jeté un pont jusqu'aux îles au milieu de la rivière. Il fut complété pour rejoindre la rive québécoise en 1928. L'appellation Champlain rappelle les passages de Samuel de Champlain sur cette rivière en 1613 et 1619.

Aylmer

Aylmer fut d'abord connu sous le nom de Symmes Landing car Charles Symmes (le neveu de Philemon Wright, fondateur de Hull) s'y installa vers 1816 et y fit bâtir un débarcadère sur l'Outaouais. L'endroit fut ensuite connu sous le nom de Turn Pyke et Turnpike End comme l'indiquent certains documents de l'époque, en particulier un document signé le 2 octobre 1840 par monseigneur Ignace Bourget, lors de la bénédiction d'une église. Le toponyme Aylmer est apparu vers 1820 lors de la construction d'une barrière à péage. Puis, le village d'Aylmer fut érigé en 1847 en l'honneur du baron Matthew Whitworth Aylmer (1775-1850) qui avait été gouverneur général du Canada de 1831 à 1835. Vers 1850, on désignait aussi ce village du nom d'Aylmer Place. La municipalité d'Aylmer fut érigée en 1890 et comprenait non seulement le village d'Aylmer mais les parties ouest et sud du canton de Hull. En 1975, les municipalités de Lucerne, Deschênes et Aylmer se sont fusionnées pour former la ville d'Aylmer telle qu'on la connaît ajourd'hui.

Les citoyens de cette municipalité sont connus sous le nom d'Aylmeriens, Aylmeriennes.

Parc-Champlain

Ce secteur résidentiel de la ville d'Aylmer illustre un des nombreux toponymes de la région qui évoquent les passages de Samuel de Champlain sur la rivière des Outaouais en 1613 et en 1619.

Lucerne

Lucerne, nommée Hull-Sud jusqu'en 1964, est un détachement de la municipalité de Hull survenu le 1er janvier 1880. Cette municipalité fut intégrée à la ville d'Aylmer en 1975, lors du regroupement des municipalités, en conservant le nom Lucerne. Le 17 avril 1976, le nom est modifié pour celui d'Aylmer. Aujourd'hui, ce toponyme qui rappelle une ville de la Suisse, désigne un secteur de la ville d'Aylmer.

Deschênes, Lac

Le toponyme descriptif Deschênes désigne un élargissement de la rivière des Outaouais à la hauteur de la ville d'Aylmer. Jadis connu sous le nom de Lac Chaudière ou Lac de la Chaudière, son nom se transforme au cours du XIXe siècle. Le terme «des chênes» apparaît d'abord dans le nom Portage des Chesnes (carte de J.-B.-L. Franquelin, 1699), portage qu'il fallait entreprendre pour éviter les rapides Remic. La forme actuelle Deschênes en un seul mot est plutôt récente. Selon le Comité permanent canadien des noms géographiques, cette transformation remonterait à 1939. Cependant, le 8 juillet 1920, la municipalité de Deschênes était érigée, d'où la transformation du nom du lac par la suite. Par ailleurs, l'agglutination de «des» et de «chênes» a souvent pu laisser croire à une origine anthroponymique. Ce nom rappelle plutôt les forêts de chênes qui recouvraient autrefois les rives de l'Outaouais.

Lakeview-Terrasse

Le secteur baptisé Lakeview Terrasse rappelle la résidence et le domaine du marchand de bois Robert Conroy. Celui-ci s'était fait construire une belle maison de pierre vers 1860, en même temps qu'il fit installer une scierie hydraulique sur les rapides Deschênes. Son domaine se nommait Lakeview parce que, de cet emplacement, on avait une vue superbe sur le lac Deschênes.

Parc-Connaught

Ce secteur de la ville d'Aylmer fut baptisé ainsi en l'honneur de l'ancien gouverneur général du Canada, le duc Arthur William Patrick Albert Connaught (1850-1942), qui occupa cette fonction de 1911 à 1916.

L'hippodrome situé tout près porte aussi le nom de Connaught. Sur certaines cartes, on retrouve le nom anglais Connaught Gardens. Ce secteur couvre le territoire situé le long de la rivière des Outaouais.

Parc-Glenwood

Ce secteur, situé près du centre-ville d'Aylmer, comprend certains vieux édifices qui datent du début de la colonisation, à l'époque où Aylmer se nommait encore Symmes Landing. Le nom du Parc-Glenwood rappelle une famille d'entrepreneurs de la région qui habitait ce secteur de la ville. Comme c'est cette même firme — Glenwood Water Service — qui a construit les aqueducs dans cette région, on nommait jusqu'à récemment ce secteur Domaine-Glenwood.

Queen's Park

Ce secteur résidentiel s'étend à l'ouest de la ville d'Aylmer sur le bord de la rivière des Outaouais. Ce toponyme désignait autrefois un parc d'amusement célèbre aménagé vers 1890 et qui ferma ses portes vers 1920. D'une superficie de plus de 32 hectares, ce parc comprenait un zoo, des manèges et des terrains de pique-nique près de la rivière des Outaouais. Il fut nommé ainsi en l'honneur de Victoria, reine d'Angleterre de 1837 à 1901.

Breckenridge

Cette localité du canton d'Eardley porte le nom de Robert Breckenridge, premier maître de poste de l'endroit (1872 à 1877). Elle fut connue originellement sous le nom de Heyworth avant d'adopter le vocable de Breckenridge. Aujourd'hui, ce toponyme désigne un district électoral de la municipalité de Pontiac. De plus, une baie tire son nom de la localité de Breckenridge. Celle-ci se situe au sud-est de la pointe des Prêtres.

Pontiac

La municipalité de Pontiac provient de la fusion, le 1er janvier 1975, des municipalités du canton d'Onslow, du canton d'Onslow-Partie-Sud, du canton d'Eardley et du village de Quyon. Cette municipalité a alors adopté le nom de la vaste division de recensement presque inhabitée, sauf pour la frange qui longe la rivière des Outaouais. Le nom de Pontiac évoque le chef de la tribu des Outaouais, Pontiac (1712 ou 1725-1769), allié des Français, qui s'illustra pendant la guerre de Sept Ans et qui remporta des victoires impressionnantes en 1764. Il meurt assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East Saint Louis). La forme actuelle de ce nom est une adaptation de Pondiak ou Pondiag, par les francophones, et Pontiak, Ponteack ou Pontiague par les anglophones. Une zec et une baie de la rivière des Outaouais portent aussi le nom de Pontiac.

Quyon

Sis à l'embouchure de la rivière Quyon, le village a été fondé en 1848 par John Egan, propriétaire d'un moulin à papier. Ce dernier a été maire d'Aylmer de 1847 à 1855. Cette municipalité a été érigée le 1er janvier 1875. En effet, ce village a connu une certaine prospérité grâce à la Union Forwarding Company qui y avait fait construire un chemin de fer à traction. Le toponyme Quyon semble être une déformation d'un vocable amérindien qui désignait un jeu nommé «des couillons» et qui se rapprocherait un peu du jeu de crosse. En effet, une carte de Joseph Bouchette, en 1846, désigne la rivière sous le nom de Couillon. Avant son érection municipale, le nom du village s'écrivait «Quio» et se prononçait «Kayo». Le village de Quyon a été fusionné à la municipalité de Pontiac le 1er janvier 1975. Quelques cours d'eau utilisent aussi l'appellation de Quyon: une rivière, un ruisseau ainsi qu'un bras de la rivière dénommé Quyon Est.

Chats, Lac des

Ce lac désigne un élargissement de la rivière des Outaouais situé en amont du lac Deschênes. Avant que la construction du barrage des Chats ne modifie le cours de l'Outaouais, ce toponyme était attribué à une baie , à des chutes et à des rapides. L'arpenteur Joseph Bouchette écrit à ce propos: «le cours de l'Outaouais est interrompu par un verrou rocheux. La rivière se divise à cet endroit en plusieurs chenaux qui forment autant de cascades superbes. Les rapides qui précèdent les chutes ont 3 milles de long . . . les chutes des Chats ont de 16 à 20 pieds de haut.» On désignait donc ce passage de l'Outaouais comme le «sault des Chats».

L'origine de ce toponyme suscite bien des discussions. Le chevalier de Troyes, remontant l'Outaouais en 1686, précise que les roches à cet endroit dans la rivière égratignent les canots des voyageurs à la manière des chats et ceci expliquerait l'usage de ce nom. D'autres ont expliqué son origine par la présence de ratons laveurs dans les parages (souvent nommés chats sauvages). C.J. Bond rapporte que les commercants de pelleteries désignaient les chutes du nom de Sault-des-Chats-Sauvages. La carte de William Henderson de 1831 indique cependant Lac du Chat.

Norway, Baie

Cette baie de la rivière des Outaouais et la localité de Norway Bay sont localisées en amont de Quyon. Cette localité fut établie vers 1885 et baptisée sous le nom de Norway à cause des pins qui couvraient les bords de la rivière à cet endroit. Ces pins nommés «Norway Pines» ou «pins de Norvège», furent le principal attrait des colons-bûcherons qui vinrent s'installer dans la région.

Remarque

À Shawville, il faut emprunter la route 303 pour effectuer le parcours vers Ladysmith jusqu'au lac d'Ours avant de revenir au point de départ.

Pontiac

Ce toponyme identifie la municipalité régionale de comté sise à l'ouest du territoire de la Communauté régionale de l'Outaouais. Elle reprend le nom de l'ancien comté municipal. Pontiac est le nom du chef des Outaouais qui fut allié des Français pendant la guerre de Sept Ans.

Cette municipalité régionale de comté fut proclamée le 21 décembre 1982.

Bristol

Cette municipalité de canton sise au nord-ouest de Pontiac a été érigée en 1855. Le canton avait été proclamé le 29 décembre 1834. Ce nom désigne une ville anglaise.

Clarendon

Ce toponyme fut emprunté à la nomenclature géographique anglaise et identifie un canton proclamé le 17 janvier 1883. Toutefois, ce nom était utilisé dès 1855 pour désigner une municipalité de canton, à l'est de Bristol.

Thorne

Cette municipalité de canton est située au nord des municipalités de canton de Clarendon et de Bristol. Elle a été érigée le 1er janvier 1860. Le canton sera proclamé l'année suivante, soit le 1er mai 1861. Ce nom rappelle aussi celui d'une ville d'Angleterre.

Les habitants de la municipalité de Thorne ont choisi le nom collectif de Thornites.

Prendergast, Lac à

Ce lac et un ruisseau du canton de Clarendon portent le nom d'un des instigateurs de la colonisation de la région de Shawville. James Prendergast dirigea un groupe de colons irlandais protestants vers 1830 et fonda le village de Clarendon Centre qui devait devenir Shawville en 1873. Le lac et le ruisseau qui portent son nom sont situés sur le territoire qu'il contribua à développer. Cette nappe d'eau a aussi été connue sous les noms de Prendergast's Lake, Lac Richardson, Richardson Lake et Lac Finlay.

Ladysmith

Le petit village du canton de Thorne porte aujourd'hui le nom de Ladysmith, mais il fut d'abord connu sous le nom de Thorne Centre. Le nom du village fut changé lors de la guerre des Boers, pour commémorer la résistance de la ville de Ladysmith aux assauts des Boers. Ladysmith, en Afrique du Sud, fut baptisé ainsi en l'honneur de Lady Smith, née Juana Maria de los Dolores de Leon, épouse du major général Harry Smith, gouverneur du Cap en 1847.

Leslie-Clapham-et-Huddersfield

La municipalité des cantons unis de Leslie-Clapham-et-Huddersfield fut érigée en 1876. Des trois cantons réunis, deux d'entre eux rappellent des villes d'Angleterre: Huddersfield, d'après une ville du sud-ouest de Leeds, et Clapham, d'après un village du Yorkshire. Leslie reçoit ce nom en l'honneur de James Leslie (1786-1873), secrétaire d'État du Canada de 1848 à 1851.

Loutre, Lac à la

Ce toponyme qui s'inspire de la faune pourrait être une traduction d'un nom algonquin. Le lac fut longtemps désigné par l'appellation anglaise d'Otter Lake avant d'adopter la forme française Lac à la Loutre. Le village, érigé en 1876 et situé non loin du lac, est encore identifié du toponyme anglais Otter Lake.

Ours, Lac d'

Le lac d'Ours se situe à l'est de Fort-Coulonge. Ce toponyme rappelle la présence d'un ours dans les environs. Il a été officialisé le 3 février 1983 par la Commission de toponymie. Le lac fut également connu sous le nom de Lac Leslie; ce nom provenait de l'appellation du canton proclamé le 12 juin 1866, commémorant James Leslie (1786-1873), secrétaire d'État du Canada de 1848 à 1851. De nos jours, les rives du lac d'Ours ont été transformées en centre de villégiature.

Portage-du-Fort

Comme il semble qu'il n'y ait pas eu de fort à cet endroit sur l'Outaouais, l'origine de ce nom, qui remonte au Régime français, n'est pas claire, ce qui a incité plusieurs personnes à proposer des hypothèses sur la signification du toponyme Portage-du-Fort. Une interprétation formulée par le père Belcourt, en 1831, voudrait qu'un dénommé Dufort se soit noyé dans les rapides à cet endroit. Une autre version suggère qu'il y ait eu un dépôt permanent (une cache) en ce lieu, qui fut nommé Portage-du-Fort. Certains ont suggéré que compte tenu de la difficulté du portage, il fallait un homme fort pour l'entreprendre. D'autres encore ont avancé l'hypothèse que ce portage fut nommé de la sorte parce qu'il menait au fort Coulonge. La carte de Joseph Bouchette de 1831 comporte les deux noms, Portage-du-Fort et Rapide du Fort. Celle d'Henderson de 1831 indique «R. ^{de} S Port.?^{e} du Fort». Le père Cuoq rapporte que ce portage porterait le nom amérindien Onamanionikaming qui signifie «portage du fard», transformé en «fort».

Portage-du-Fort fut, vers 1860, le grand centre de Pontiac parce qu'on y retrouvait le terminus des bateaux à vapeur sur le lac des Chats, plusieurs moulins et aussi une gare importante. L'incendie de 1914 qui a détruit presque toute la ville a mis fin à son développement et Portage-du-Fort est demeuré un petit village de l'Outaouais. Une gare et une route portent aussi ce nom. Portage-du-Fort a été érigé en municipalité de village le 1er janvier 1863.

En rappel de la période des voyageurs sur l'Outaouais, les citoyens s'identifient sous le nom de Portageurs, Portageuses.

Rocher Fendu, Chenal du

André Lapierre, dans **Toponymie française en Ontario**, nous parle du toponyme Chenal du Rocher Fendu comme suit: «Ce passage étroit, le long de l'île du Grand Calumet, doit son nom à un important portage qui s'y faisait à l'époque des premiers explorateurs et voyageurs. Le Portage de la roche fendue, appellation vraisemblablement descriptive, apparaît régulièrement sur les cartes du Régime français, de 1688 à 1757,. . . nous assistons au cours du XIX^{e} siècle, au passage de roche à rocher. . . Le terme générique chenal, quant à lui, apparaît d'abord en anglais, sur les cartes de 1837 et 1863, avant de passer à la forme française.» Les rapides au pied de l'île du Grand Calumet, qui portent aujourd'hui le nom de Rocher Fendu, furent d'abord désignés du nom de Sault des Calumets sur une carte de 1680. Dans son journal datant de 1659-1660, Pierre-Esprit Radisson nomme les rapides «Sault de Calumet». Plusieurs noms d'entités géographiques se rattachent aussi au toponyme Rocher Fendu: un lac de la rivière des Outaouais au sud de l'île du Grand Calumet, des rapides et le lieu-dit Rapides-du-Rocher-Fendu. De plus, des chutes sont parfois désignées comme les chutes du Rocher Fendu mais se nomment en réalité Chutes à Mulroney en l'honneur d'un pionnier irlandais.

Bryson

Territoire détaché de la municipalité du canton de Litchfield, le village de Bryson, situé en face de l'île du Grand Calumet, fut érigé le 1er janvier 1858 sous le nom de Havelock, en l'honneur de sir Henry Havelock, général anglais (1795-1857), qui s'illustra dans plusieurs campagnes militaires aux Indes. Le territoire fut rebaptisé en 1873 sous le nom de Bryson. Cette appellation rappelle George Bryson (1813-1900), entrepreneur dans l'industrie du bois et membre de l'Assemblée législative du Canada en 1857. Il est né à Paisley en Écosse, le 16 décembre 1813. Son frère Thomas Bryson fut député de Pontiac à l'Assemblée législative en 1881 et George, son fils, fut conseiller législatif de la division d'Inkerman du 24 août 1887 au 8 mai 1937.

Grand Calumet, Île du

Ce toponyme existe sous diverses formes depuis le Régime français et désigne une île de grande superficie située dans la rivière des Outaouais, en amont de Portage-du-Fort. C'est à l'île du Grand Calumet que commencent les rapides des Sept Chutes dont ont fait mention tous les voyageurs ayant parcouru cette région. Les Amérindiens de la grande nation algonquine contrôlaient cette île et le vocable «calumet» témoigne de leur présence. Selon le père oblat Louis Le Jeune, le calumet est un «instrument considéré universellement par les tribus indigènes comme le symbole et le gage de sentiments d'amitié, de réconciliation, de paix. La tête de la pipe était faite d'une pierre rouge, le manche de bois, long de cinq à six pieds, peint de diverses couleurs et orné de figures d'animaux.» On raconte que les Amérindiens se réunissaient sur cette île pour fumer le calumet. Ce toponyme a cependant connu plusieurs modifications au fil des ans car on retrouve sur d'anciennes cartes les noms de I. a Calumets, Calumet, Calumette Island, Île du Calumet et les Calumets ainsi que Sault des Calumets (1680) désignant les rapides du Rocher Fendu au sud de l'île. La forme graphique actuelle identifie non seulement l'île mais aussi un canton, proclamé le 5 novembre 1846, une municipalité de canton, un che-

min, un chenal ainsi qu'une localité qui s'écrit plutôt Île-du-Grand-Calumet.

Les citoyens de la municipalité sont caractérisés par l'appellation Calumettans, Calumettanes.

Cadieux, Parc

Ce parc situé dans l'île du Grand Calumet commémore un héros local, Jean Cadieux, célèbre par une légende qui date du Régime français. Le texte de la plaque d'un monument à sa mémoire se lit comme suit:

«Au début de la colonie, un jeune interprète du nom de Cadieux, campait et faisait l'échange des fourrures avec les Indiens sur notre petite île. Un jour, un jeune Indien lui apprit que les Iroquois allaient attaquer le campement lors des prochains échanges. Pour protéger les siens, il leur fit prendre les rapides et il demeura sur place. Pendant trois jours, Cadieux doit se défendre contre la menace iroquoise; les Iroquois le croyant mort abandonnèrent Cadieux épuisé et perdu au milieu de la forêt. Ses amis vinrent à sa recherche, mais Cadieux, trop faible ne peut les appeler. Cadieux, avant de mourir, creuse une petite fosse et sur une écorce de bouleau écrit sa complainte dont tous les gens de l'île se souviennent avec fierté». Cette complainte de Cadieux fut chantée par les nombreux voyageurs qui remontèrent le cours de l'Outaouais. Voici le premier des onze couplets tel que le rapporte C.D. Bond:

«Petit rocher de la haute montagne
Je viens ici finir cette campagne
Ah! doux échos, entendez mes soupirs
En languissant je vais bientôt mourir.»

Campbell's Bay

Le village de Campbell's Bay emprunte son nom à une baie de la rivière des Outaouais qui avait été baptisée ainsi par Donald Campbell, ancien résident de la région. Le territoire, détaché de la municipalité de Litchfield, fut érigé en municipalité de village sous le nom de Campbell's Bay, en 1919, et devient le chef-lieu de la division de recensement de Pontiac à partir de 1926. La baie porte encore le même nom que le village, soit Baie de Campbell's Bay. Toutefois, on la désigne aussi sous le nom de Lac à Campbell.

Litchfield

Cette municipalité au nord-ouest de Quyon fut érigée de plein droit en 1855. Avant cette date, son territoire faisait partie de la municipalité de Clarendon érigée en 1845. Elle a adopté le nom du canton où elle se situait. Ce canton a été proclamé le 11 octobre 1834. Litchfield évoque le nom d'une ville du comté de Stafford en Angleterre.

Fort-Coulonge

L'officier français Nicolas d'Ailleboust de Coulonge hiverna dans ces parages en 1694, pour traiter avec les Amérindiens. En 1784, la Compagnie du Nord-Ouest y fit bâtir un fort qu'elle nomma Fort-Coulonge, en souvenir de cet officier français. Le fort passa à la Compagnie de la baie d'Hudson en 1843 et George Bryson y établit une scierie vers la même date. Un élargissement de la rivière des Outaouais porte le nom de Lac Coulonge, tout comme des chutes et une plage située à proximité. Il y a également les rivières Coulonge et Coulonge Est.

Lors du démembrement de Mansfield-et-Pontefract le 15 décembre 1888, les Coulongiens, iennes obtinrent l'érection municipale de la nouvelle entité sous le nom de Fort-Coulonge.

Coulonge, Rivière

La rivière Coulonge coule du nord vers le sud sur une distance d'environ 275 kilomètres et se déverse dans l'Outaouais près du village de Fort-Coulonge. Il existe aussi une rivière Coulonge Est située à plus de 100 kilomètres en amont de Fort-Coulonge. Pour l'origine du toponyme, voir la rubrique Fort-Coulonge.

Rouge, Pont

Ce pont a été construit en 1898 par Augustus Brown de Beachburgen. Il permettait d'assurer un lien direct entre Fort-Coulonge et les routes menant aux chantiers forestiers de la région. L'appellation Pont Rouge a été retenue pour plusieurs en raison de la peinture rouge qui en recouvre les murs. Toutefois, certains le désignent Pont Marchand; ce nom a été repris par le ministère des Affaires culturelles dans son avis d'intention de classement. Il constitue le deuxième plus important pont couvert au Québec.

Les raisons motivant cette autre appellation demeurent inconnues.

Mansfield-et-Pontefract

Cette municipalité de cantons unis sise au nord-ouest de Fort-Coulonge a été érigée à la suite de l'annexion du canton de Pontefract le 11 décembre 1867. Cette appellation reprend celle des deux cantons, celui de

Mansfield proclamé en 1849 et celui de Pontefract proclamé en 1863. Ces deux composantes toponymiques sont inspirées de la géographie anglaise, soit deux villes situées dans le centre de l'Angleterre.

Terry-Fox, Pont

Ce pont qui enjambe la rivière Coulonge honore un récent héros canadien, Terrance Stanley Fox (1958-1981), qui entreprit de traverser le Canada à pied dans ce qui fut appelé le «marathon de l'espoir». Le jeune Fox, atteint d'un cancer qui lui avait déjà fait perdre une jambe, avait conçu cette traversée pancanadienne dans l'espoir de récolter des fonds pour la recherche sur le cancer. Il commença son marathon à Terre-Neuve et il fut obligé de l'interrompre à Thunder Bay à cause de l'aggravation de sa maladie; il devait mourir peu de temps après. Ce toponyme fut donné au pont à la demande des autorités de la municipalité régionale de comté de Pontiac, en 1984.

Davidson

La principale agglomération de Mansfield-et-Pontefract se trouve à l'embouchure de la rivière Coulonge et est connue sous le nom de Davidson. À l'origine, Davidson identifait seulement le bureau de poste. Cette dénomination évoque la mémoire de la famille Davidson dont Robert Davidson qui acheta, au début du XX^{e} siècle, un moulin à scie qui demeure l'industrie principale du village.

Noire, Rivière

Cette rivière coule dans une région sauvage et giboyeuse sur quelque 190 kilomètres. Il est possible que ce nom soit purement descriptif comme la plupart des dénominations de cours d'eau qui font allusion à la couleur. La rivière Noire se déverse dans l'Outaouais près du chenal de la Culbute. Elle fut souvent désignée sous le nom anglais de Black River.

Waltham-et-Bryson

Sise sur la rive de l'Outaouais entre les municipalités de Mansfield-et-Pontefract et Chichester, Waltham-et-Bryson a été érigée le 8 juin 1869. Cette municipalité de cantons unis est le résultat de l'annexion du canton de Bryson par la municipalité du canton de Waltham, laquelle avait été érigée le 1er janvier 1859.

Les deux composantes de la dénomination sont tirées des cantons qui la composent. Le canton de Waltham a été proclamé le 22 février 1849 et son nom évoque une ville anglaise. Le canton de Bryson a été proclamé le 17 septembre 1920 et son nom commémore le souvenir de George Bryson (1813-1900), marchand de bois et politicien.

Les citoyens de la municipalité sont connus sous le nom de Walthameux, Walthameuses.

Remarque

De Waltham, il faut traverser le pont pour venir sur l'île aux Allumettes et visiter Chapeau et l'ensemble de l'île avant de revenir sur la rive de l'Outaouais à Chichester. Toutefois, pour atteindre Rapides-des-Joachims, il faut emprunter la route 17 du côté de la province de l'Ontario.

Shawville

Les premiers colons à venir s'établir dans cette région du canton de Clarendon étaient des Irlandais protestants sous la direction de James Prendergast. Avant d'être érigé en municipalité en 1873, le village portait le nom de Clarendon Centre. Lors de son érection, la municipalité adopta le nom de Shawville en souvenir de l'un de ses premiers habitants, James Shaw, qui fut aussi commerçant et premier maître de poste jusqu'en 1878. Il avait fait don à la municipalité du terrain sur lequel on fit construire l'hôtel de ville. Shawville est un des centres les plus importants du Pontiac.

Les citoyens, à ce jour, s'identifient sous l'appellation anglaise de Shawvillites.

Allumettes, Île aux

L'île aux Allumettes est la plus grande des îles que l'on rencontre sur le parcours de l'Outaouais.

Le terme «Allumettes» a d'abord été appliqué à des cascades à proximité de l'île comme on le constate sur une carte de 1680 où l'on note le «sault des Allumettes». Il fut ensuite question du «portage des Allumettes», portage qu'il fallait emprunter pour contourner les rapides. Les chenaux de part et d'autre de l'île portèrent aussi les noms de Petites Allumettes et Grandes Allumettes. Il existe deux explications quant à l'origine de ce toponyme. La première attribue l'origine du nom à la présence de roseaux qui croissaient sur l'île et qui étaient utilisés en guise d'allumettes. La deuxième veut qu'un jésuite de passage à cet endroit y ait oublié une boîte d'allumettes. Selon ce qu'en rapporte le chevalier de Troyes en 1686, Champlain lui donne d'abord le nom d'Isle des Algoumequins car la grande nation algonquine y résidait lors de son voyage en 1613. L'île fut ensuite connue sous le nom d'Isle du Borgne car le chef amérindien de la région était atteint

de cette infirmité. Le toponyme Île aux Allumettes s'est imposé graduellement car le terme «allumettes» désignait plusieurs entités dans la région immédiate dont des chenaux, des rapides, un portage et un lac. Le lac aux Allumettes identifie l'élargissement de la rivière des Outaouais au Pied de l'Île.

Pied-de-l'Île, Le

Pour connaître l'origine de cette appellation, la consultation de la rubrique sur la **Tête-de-l'Île** s'impose.

Morrison, Île

Cette île qui fut nommée d'abord Île à Tessouat, se situe au pied de l'île aux Allumettes. C'est vraisemblablement sur cette île que Champlain rencontra le chef de la grande nation algonquine, Tessouat, en 1613, d'où son nom. Le toponyme actuel rappelle le souvenir de William Morrison (1785-1866), un traiteur qui fut au service de diverses compagnies pendant plus de 20 ans. Il prit sa retraite et vint s'établir sur l'île Morrison en 1826.

Chapeau

Chapeau est un village situé sur l'île aux Allumettes. On a relevé aussi l'appellation The Chap. Plusieurs explications sont avancées pour rendre compte de l'origine de ce curieux toponyme. Certains prétendent que Chapeau doit son nom à la forme d'un rocher qui se trouve dans les rapides de la rivière des Outaouais et qui a la forme d'un chapeau. D'autres expliquent que l'élévation du site du village et les trois versants qui y conduisent rappelleraient la forme d'un chapeau plat à trois rebords. D'autres encore croient que ce nom provient du fait qu'un chef amérindien de la région arborait une coiffe de forme originale d'où le nom «Chapeau». Des terres basses aux environs du village portent le nom de Plaines de Chapeau. Les enquêtes locales de la Commission de toponymie ont permis de relever les toponymes The Plains, La Plaine, Les Plaines et Chapeau Plains. La municipalité du village de Chapeau a été érigée le 1er janvier 1874, son territoire ayant été détaché de la municipalité de canton d'Isle-des-Allumettes.

Tête-de-l'Île, La

Les appellations Le Pied-de-l'Île et La Tête-de-l'Île sont utilisées pour désigner l'une ou l'autre des extrémités de l'île aux Allumettes. Ces expressions réfèrent à la direction du courant; la tête est toujours en amont tandis que le pied est à l'aval. Les termes tête et pied sont utilisés pour décrire aussi d'autres formes de relief, par exemple des chutes et des rapides. Nous relevons aussi les appellations The Head et The Head of the Island. Ces toponymes illustrent bien l'importance du langage nautique et le rôle de la navigation dans la découverte, l'exploration et l'exploitation de la région de l'Outaouais.

Culbute, Rapides de la

Le spécifique Culbute peut rappeler le courant agité de la rivière des Outaouais. Selon une autre hypothèse, on prétend que les coureurs des bois, en empruntant le portage de la Culbute, faisaient rouler ou «culbuter» les ballots de peaux dans la pente descendante du portage. De plus, la carte d'Henderson de 1831 indique le toponyme Rapide Quelle Butte.

À la tête de l'île aux Allumettes, le chenal de la Culbute devient un étroit passage entre cette île et la rive québécoise. Il existe également un ruisseau de la Culbute ainsi que des rapides de la Culbute situés au nord du chenal. Comme le chenal des Grandes Allumettes est deux fois plus long que celui de la Culbute, les voyageurs empruntaient souvent ce dernier passage un peu plus dangereux qu'ils nommaient Petites Allumettes.

Chichester

Cette municipalité de canton se situe à l'ouest de Waltham-et-Bryson, sur la rive de l'Outaouais. Elle a été érigée le 1er janvier 1857 et son nom reprend celui du canton qui a été proclamé le 5 mars 1849. Chichester est l'appellation d'une ville anglaise du comté de Sussex.

Fort-William

Sis au confluent des rivières des Outaouais et Noire, ce fort, construit par la Compagnie de la baie d'Hudson en 1821, fut d'abord dénommé Fort des Allumettes ou Fort Lac des Allumettes. Après la fusion des compagnies de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest en 1821, ce fort fut rebaptisé pour honorer William McGillivray, directeur de la Compagnie du Nord-Ouest de 1804 à 1821. Ce changement de nom se fit avant 1848, date à laquelle un bureau de poste s'installa à Fort-William.

Sheen-Esher-Aberdeen-et-Malakoff

Le 1er janvier 1856, la municipalité du canton de Sheen est érigée et on lui annexe celle d'Esher-Aberdeen-et-Malakoff en 1869. Le nom de cette municipalité aurait pu être «municipalité du canton de Sheen» mais elle est plutôt connue sous le nom de Sheen-Esher-Aberdeen-et-Malakoff. Sheen, Esher et Aberdeen sont parmi les nombreux noms puisés dans la toponymie

des îles britanniques tandis que Malakoff évoque une ville de Crimée, site d'un combat sanglant mené par la France pendant la guerre de Crimée.

Les citoyens, pour leur identification collective, n'ont retenu que le premier élément du nom soit Sheener.

Oiseau, Rocher à l'

Ce spécifique oiseau identifie plusieurs entités, soit une pointe, un ruisseau et un lac. Cet escarpement rocheux de plus de 150 mètres de hauteur est situé au nord de Fort-William, dans la municipalité de Sheen-Esher-Aberdeen-et-Malakoff. Selon Corneliu Kirjan du bureau régional de l'Outaouais du ministère des Affaires culturelles, deux hypothèses sont présentées par la population pour expliquer ce toponyme; la première voudrait que ce nom provienne d'une légende algonquine qui rapporte qu'un bébé amérindien serait tombé accidentellement au bas de la falaise et aurait été rattrapé par un aigle. Une seconde est liée à la présence d'oiseaux sur les lieux.

Des dessins peints en ocre rouge et représentant des êtres fantastiques, des poissons, un archer, un canot et autres suscitent l'intérêt de la population. Ce site toutefois n'est accessible que par bateau.

Rapides-des-Joachims

Nom d'une municipalité de la division de recensement de Pontiac, érigée le 1er janvier 1955, dont la dénomination rappelle les rapides des Joachims sur la rivière des Outaouais. Les rapides désignés aussi par ce toponyme n'existent plus depuis la construction d'un barrage d'Hydro-Ontario. Cet ancien toponyme qui remonte au Régime français a une origine obscure. En 1688, le cartographe Franquelin désigne l'endroit par le nom du sentier «portage de Joachim de l'Estan» et sur une autre carte datant de 1699, il indique «Joachim de l'Estang».

Sur d'autres documents, on relève ensuite les noms Portage des Joachins, en 1755, et Portage Joachin, en 1757. Ce n'est qu'au XIXe siècle que le générique portage est remplacé par rapides.

On peut penser que «Joachims» dans Rapides-des-Joachims rappelle une famille française du nom de Joachim de l'Estang. Par ailleurs, selon André Lapierre, on a recueilli dans la région immédiate de Rapides-des-Joachims, tant du côté québécois que du côté ontarien, un autre nom pour désigner les rapides et la municipalité, soit Sweshaw ou encore Shesha Rapids qui n'est qu'une déformation du terme français lorsque prononcé en anglais. Ce nom de Sweshaw Rapids fut aussi relevé sur une carte de 1790.

Dumoine, Rivière

Sous le Régime français, il y avait un poste de traite, le fort Du Moine, à l'embouchure de la rivière Dumoine (orthographiée «Du Moine»). L'origine du nom n'est pas connue. Une carte datant de 1755 et signée par Nicolas Bellin nomme la rivière «Acouna gousin». On relève aussi l'amérindianyme Cakawitopikak Sipi comme appellation de cette rivière. Le parcours de cette rivière, long de quelque 150 kilomètres, est caractérisé par de nombreux rapides et portages et par un débit qui permet de la descendre durant tout l'été. Cette rivière servait de route de remplacement aux voyageurs et aux Amérindiens du centre de l'Ontario qui voulaient atteindre Montréal sans payer le droit de passage aux Algonquins de l'île aux Allumettes.

Le parcours de la rivière Gatineau

Le parcours de la rivière Gatineau

Au retour de Rapides-des-Joachims, le visiteur est invité à prendre connaissance de la vallée de la Gatineau, l'un des axes de pénétration dans l'Outaouais qui l'amènera jusqu'à Maniwaki et dans les petites municipalités environnantes. Tout au long du parcours, il longera la rivière Gatineau et retrouvera des lacs, des rivières et divers autres accidents géographiques tous aussi attrayants les uns que les autres.

Gatineau, Rivière

Cette rivière, d'une longueur d'environ 350 kilomètres, est connue depuis toujours par les Algonquins sous le nom de Tenagatin, ce qui signifie «rivière qui monte sans fin». Dans sa relation écrite vers 1830, Jean-Baptiste Perreault, marchand voyageur, indique les noms Nàgàtinung et Agàtinung pour identifier ce cours d'eau. On peut émettre l'hypothèse que le nom de Gatineau est l'évolution française du toponyme amérindien. Selon une autre hypothèse, le nom de la rivière rappellerait Nicolas Gatineau dit Duplessis qui se serait noyé dans la rivière qui porte son nom. Le toponyme Rivière Gatineau a été relevé une première fois sous cette forme dans la description topographique de 1815 de Joseph Bouchette.

Lady-Aberdeen, Pont

Ce pont qui enjambe la rivière Gatineau relie les villes de Hull et de Gatineau. Le toponyme Lady-Aberdeen rappelle un incident survenu le long de la rivière à la femme du gouverneur général de l'époque, lord Aberdeen (1893-1898). Durant une promenade printanière, le carosse et les chevaux de lady Aberdeen tombèrent dans les eaux glacées de la rivière. Des hommes du village de Pointe-Gatineau se portèrent à son secours et réussirent à la tirer de là. Elle offrit une cloche à la paroisse de Saint-François-de-Sales en gage de sa reconnaissance.

Draveurs, Pont des

Ce pont enjambe la rivière Gatineau entre Hull et Gatineau. Le spécifique Draveurs fait référence aux prouesses des célèbres draveurs qui menaient les cages de bois du coeur de la forêt jusqu'aux scieries de la région hulloise; Jos (Joseph) Montferrand dit Fabre (1802-1864), le héros légendaire de l'Outaouais, est fort probablement le plus illustre draveur de l'histoire locale. Pendant plus de 30 ans, il a exercé les métiers de voyageur, d'homme de métier et de draveur dans la région outaouaise. Une vie aventureuse parsemée de tours de force prodigieux et de beuveries mémorables ont contribué à en faire un héros.

Selon le **Glossaire du parler français au Canada**, les mots drave et draveurs sont des emprunts à la langue anglaise c'est-à-dire «drive» et driver« pour désigner le flottage du bois sur l'eau et l'ouvrier qui conduisait les trains de bois.

Touraine

Touraine est un toponyme relativement récent dans la nomenclature géographique de l'Outaouais. En effet, ce nom est apparu le 29 janvier 1966 pour remplacer l'appellation Hull-Est, laquelle désignait la municipalité de la rive est de la rivière Gatineau. Elle avait été érigée le 12 septembre 1889. Touraine obtint son statut de ville le 23 octobre 1971 et fut fusionnée à la ville de Gatineau le 1er janvier 1975. Touraine rappelle une région de la France et identifie présentement un secteur de la ville de Gatineau.

Les citoyens de ce secteur se caractérisent par l'appellation Tourangeaux, Tourangelles.

Gatineau, Parc de la

En 1934, un groupe de citoyens faisant partie de la Federal Woodlands Preservation League pressa le gouvernement canadien d'acquérir les terres de ce secteur afin de couper court à la destruction systématique de la forêt par la coupe intensive du bois pour le chauffage domestique. Trois ans plus tard, la Commission du district fédéral reçut du gouvernement l'approbation de se porter acquéreur de 6 500 hectares de terrain. Ce parc qui s'étend de Hull à Wakefield, compte plus de 40 lacs. Au début des années 1950, l'architecte français Jacques Gréber, responsable du plan d'aménagement de la région de la Capitale nationale, propose de porter l'étendue du parc à 33 000 hectares. Aujourd'hui, le parc s'étend sur une superficie de 35 600 hectares. Le parc emprunte un toponyme propre à cette région de l'Outaouais. Il désigne aussi une rivière importante et une ville dont l'origine est précisée à la rubrique Rivière Gatineau.

Pink, Lac

Le lac Pink rappelle une famille de pionniers venue d'Irlande en 1822. Charles Pink a été conseiller du canton de Hull en 1846. Charles et ses frères James et Samuel exploitèrent plusieurs fermes le long du chemin de la Montagne. Ce petit lac est situé dans le parc de la Gatineau.

Alonzo-Wright, Pont

Le pont Alonzo-Wright enjambe la rivière Gatineau à la hauteur de Limbour, à Gatineau. Le pont actuel fut

inauguré en 1965. Alonzo Wright (1825-1894), petit-fils de Philemon Wright, était propriétaire d'une grande ferme à cet endroit. Il fut élu, en 1863, représentant du comté d'Ottawa à l'Assemblée législative du Canada puis à la Chambre des communes du Canada. Il fut surnommé «le roi de la Gatineau».

Farmers-Rapids

Ce hameau au nord de Hull emprunte son nom rapides de la rivière Gatineau. Ces cascades étaient situées sur le domaine de l'ancienne ferme Gatineau, propriété de Tiberius Wright, qui couvrait plus de 800 hectares. William Farmer loua et travailla sur cette ferme pendant plus de 11 ans, et c'est ainsi que les rapides furent dénommées Farmer's Rapids (rapides de Farmer). Le barrage qui se trouve aujourd'hui sur ces rapides se nomme Barrage Farmers, mais il est aussi désigné sous l'appellation de Barrage des Rapides Farmers.

Limbour

Cette localité fut d'abord connue sous le nom de Ferme-Gatineau, grande propriété de plus de 800 hectares qui appartenait à Tiberius Wright puis à son fils Alonzo Wright. La ferme fut ensuite vendue en 1905 aux pères du Saint-Esprit. Le collège Saint-Alexandre qui fut d'abord une école d'agriculture, puis un séminaire, est demeuré une maison d'éducation pour les jeunes garçons de la région. Limbour tire son nom du révérend Amet Limbour, représentant des pères du Saint-Esprit, qui vint de France en 1904 pour trouver le site de la future école de cette communauté. Limbour est devenu un secteur de la municipalité de Touraine qui, à son tour, fut intégrée à la ville de Gatineau, le 1er janvier 1975.

Kingsmere

D'après C.J. Bond, la localité emprunte le nom du lac Kingsmere qui se situe dans le parc de la Gatineau. Vers 1880, des estivants ont créé le toponyme Kingsmere en s'inspirant de l'appellation Mont King situé à proximité. Au XIXe siècle, ce lac s'appellait Jeff's Lake d'après le nom d'un cultivateur qui habitait sur ses rives. Les parties du toponyme se décomposent ainsi, soit «King», dont l'origine est inconnue, et «mere» qui signifie «lac». Toujours selon Bond, William Lyon Mackenzie King (1874-1950), ancien premier ministre du Canada, a acquis peu à peu, dans les environs de Kingsmere, un domaine qui fut légué au peuple canadien.

Chelsea

Ce village situé le long de la rivière Gatineau à quelques kilomètres au nord de Hull, tient probablement son nom de Chelsea au Vermont. De plus, ce toponyme identifie un faubourg de la ville de Londres (London). En effet, les premiers colons à s'y établir vers 1819, étaient originaires des États-Unis. Thomas Brigham, associé de Philemon Wright, y exploita une scierie dès 1827. Un barrage sur la rivière et une île empruntent aussi le nom de Chelsea. Avant la construction du barrage, s'y trouvaient les chutes Chelsea sur lesquelles les scieries Gilmour furent construites en 1842. La compagnie Gilmour avait aussi aménagé un village autonome sur l'île Chelsea pour ses employés.

King, Mont

Ce sommet du parc de la Gatineau fut le point d'observation des premiers relevés géodésiques de la région en 1906. On trouve un cairn au sommet portant une plaque commémorative rappellant ces observations. La montagne n'a été nommée ni en l'honneur de Mackenzie King, ancien premier ministre du Canada, ni en l'honneur du docteur W.F. King, directeur des travaux du Service des relevés géodésiques. Ce toponyme remonte au XIXe siècle; toutefois son origine reste inconnue.

Camp-Fortune

Camp-Fortune est le centre de ski du parc de la Gatineau. Un des premiers colons de la région, Garrett Fortune, a donné son nom à un petit lac situé à quelques kilomètres du centre de ski, lequel a été baptisé en s'inspirant de la petite histoire locale. Des tentatives pour lui donner un nom français amenèrent certaines personnes, dans les années 1960, à proposer le nom Camp-Fortin; toutefois ces essais demeurèrent sans lendemain.

Meech, Lac

Ce lac du parc de la Gatineau rappelle le révérend Asa Meech, (1775-1849), ministre congrégationaliste et premier pasteur à venir s'établir dans la nouvelle colonie de Philemon Wright. Immigrant américain, il vint s'établir, en 1819, au sud-est du lac qui devait porter son nom. Avec le temps, le spécifique «Meech» s'est déformé pour s'écrire «Meach». Cependant la forme graphique originelle a été rétablie par la Commission de toponymie en mai 1982. Un ruisseau et une localité sont désignés aussi du même nom.

Mousseau, Lac

Anciennement connu sous les noms de Harrington ou de Mousseau/Harrington, le lac Mousseau, situé dans le parc de la Gatineau, baigne les parterres de la résidence d'été du premier ministre du Canada. Dénommé Harrington depuis 1880, son nom change pour Mousseau en 1965, en souvenir du premier colon de l'endroit, Louis Mousseau, qui vint y établir une ferme en 1860. Il semblerait que cette nappe d'eau est parfois aussi désignée du nom de Lac du Soufflet mais nous n'avons pas réussi à expliquer la provenance de cette appellation.

Cascades

Cascades marque l'emplacement d'une ancienne chute de la rivière Gatineau au sud de Wakefield. Cette chute fut inondée lors de la construction, en 1927, d'un barrage hydroélectrique situé à Chelsea. Aujourd'hui, le toponyme Cascades, qui date de l'époque des coureurs des bois, désigne un centre de ski et de villégiature du nom de Mont-Cascades ainsi qu'un lac sur la rive est de la rivière Gatineau. Sur la rive ouest, on trouve une petite localité du nom de Cascades.

Wakefield

Le village de Wakefield tire son nom du canton dont il fait partie. Ce canton qui fut proclamé en 1843 apparaît pour la première fois sur la carte de Samuel Gale et de Jean-Baptiste Duberger en 1794. Le nom s'inspire d'une ville du même nom du comté d'York en Angleterre. Le village de Wakefield est situé entre les cantons de Masham et de Wakefield à une trentaine de kilomètres au nord de Hull, sur la rivière Gatineau. Les premiers colons à s'y établir étaient des fermiers et des bûcherons. Le premier moulin de Wakefield fut construit par William Fairbairn en 1838 et fut vendu à James Maclaren en 1844. C'est à ce moment que Wakefield devint un véritable centre industriel avec un moulin à scie, une filature de laine et un moulin à blé. La famille Maclaren continua à développer des usines dans l'Outaouais sur la rivière du Lièvre, au nord de la rivière de la Petite Nation et au Témiscamingue. Le 1er janvier 1975, le village de Wakefield et la municipalité de canton furent fusionnés à la nouvelle municipalité de La Pêche. Seule la partie est de Wakefield fut intégrée à la municipalité de Val-des-Monts.

La Pêche

La municipalité de La Pêche n'existe que depuis 1975. Le toponyme désigne une municipalité située sur la rive ouest de la rivière Gatineau, au nord du parc de la Gatineau. La Pêche fut créée le 1er janvier 1975, lors de la fusion des municipalités de Sainte-Cécile-de-Masham, de Wakefield, d'Aldfield et de la municipalité de canton de Wakefield (sauf pour la partie est). Cette appellation n'est pas encore totalement implantée. Elle s'inspire du nom d'un lac situé dans le parc de la Gatineau et d'une rivière qui se déverse dans la rivière Gatineau et qui au passage arrose la municipalité.

Aldfield

Le canton d'Aldfield se situe dans le parc de la Gatineau. Ce canton, proclamé le 16 novembre 1852, est l'une des nombreuses entités administratives qui furent nommées au XIXe siècle en souvenir d'une paroisse et d'un village du Yorkshire, en Angleterre.

Laflèche, Caverne

Elle fut découverte par un chasseur en 1865. Cette caverne est creusée non loin de la zone de contact entre le plateau laurentidien et la région calcaire des basses-terres du Saint-Laurent. La formation rocheuse de la caverne présente un calcaire cristallin dans lequel on trouve des blocs granitiques. Elle est la plus grande en son genre au Québec. Elle fut connue sous le nom de Caverne de Wakefield car elle se situe à l'intersection des routes 366 et 307, dans le canton de Wakefield. Le propriétaire du site, un dénommé Pélissier d'où son autre appellation Caverne Pélissier, commença l'aménagement du lieu. Puis ce fut Zéphir Laflèche — origine du toponyme actuel — qui y aménagea, en 1922, un réseau d'escaliers dans les galeries, entre les chambres souterraines, afin d'en faciliter l'accès au public.

Saint-Pierre-de-Wakefield

Saint-Pierre-de-Wakefield fut fondé vers 1885, selon Magnan. Ce village est situé dans le canton de Wakefield qui fut proclamé le 15 juin 1843. Il se trouve sur la rive est de la rivière Gatineau. Ce village fut d'abord connu sous le nom de Pélissier, en l'honneur de l'un des premiers colons qui fut aussi maire de cette ancienne municipalité du nom de Wakefield-Est, érigée le 1er janvier 1893. Toutefois, d'après Magnan, la paroisse religieuse a été érigée canoniquement en 1898, sous le nom de Saint-Pierre-de-Wakefield, en hommage au premier curé de la paroisse, l'abbé Pierre Dussere Telmon. Le village adopta le nom de la paroisse religieuse de Saint-Pierre, accolé au toponyme Wakefield, nom du canton dans lequel il est situé et d'inspiration anglaise, désignant une ville du comté d'York en Angleterre. Le toponyme Saint-Pierre a aussi été attribué à un lac de la municipalité. Ce village n'est

plus qu'un secteur de la municipalité de Val-des-Monts, érigée le 1er janvier 1975, lors de la fusion de Saint-Pierre-de-Wakefield, de Perkins et de Portland-Ouest.

McGregor, Lac

Ce lac se trouve dans le canton de Templeton. Il s'étend sur huit kilomètres et il est parsemé de plusieurs îles. Eugène Rouillard rapporte en 1914 que sa profondeur varie en certains endroits de 90 mètres à 160 mètres. Sans être aussi considérables, plusieurs nappes d'eau de la région de l'Outaouais possèdent de très grandes profondeurs dont les lacs Meech et Mousseau. McGregor rappellerait le nom d'un ancien résident du canton.

Farrellton

Le hameau de Farrellton est situé dans le secteur nord-est du canton de Masham, sur les bords de la Gatineau. Ce nom rappelle la mémoire de Patrick Farrell qui fut le premier maître de poste d'Upper Wakefield de 1872 à 1881. C'est aussi dans la maison de Patrick Farrell que les premiers missionnaires disaient la messe. D'abord nommé Farrelltown, ce toponyme s'est transformé avec le temps avec la disparition du «w» et devenir tout simplement Farrellton.

Paugan Falls

Le nom Paugan Falls qui identifie un hameau reprend celui de la chute. Cette dernière est parmi les plus importantes de la rivière Gatineau. Un barrage, également nommé Paugan, y fut construit en 1927. «Paugan» est un terme algonquin qui signifie «calumet». La fréquence de cette expression pour désigner des éléments du paysage témoigne de l'importance du calumet dans la vie et dans les rapports sociaux des Amérindiens. On retrouve aussi un chenal du nom de Paugan ainsi qu'une petite baie près de la chute.

La Vallée-de-la-Gatineau

Malgré son nom, cette municipalité régionale de comté n'est située que dans la partie nord de la vallée de la rivière Gatineau. Elle a été proclamée le 28 novembre 1984.

Pour une plus grande précision concernant l'origine du toponyme, voir la rubrique **Gatineau, Rivière**.

Low

Fondé en 1848 et érigé en municipalité en 1857, le village de Low reprend le nom du bureau du poste. L'appellation rappelle la mémoire de Charles Adamson Low, un important marchand de bois de cette région. À mi-chemin entre les villes de Maniwaki et de Hull, ce village fut construit près de la chute Paugan de la rivière Gatineau où l'on trouve aujourd'hui un barrage appartenant à Hydro-Québec.

Lowite est le gentilé anglais qui identifie les citoyens de la municipalité.

Denholm

Nom inspiré d'une ville d'Écosse, Denholm identifie un canton proclamé le 20 mars 1869. Le 27 février 1924, la municipalité de canton était érigée; cette dernière est située au sud de Lac-Sainte-Marie, à l'est de Low.

Les habitants répondent à l'appellation collective de Denholmiens, Denholmiennes.

Martindale

Le terrain sur lequel on construisit l'église, en 1892, fut donné à la mission par Martin O'Malley, un pionnier de la région. En son honneur, elle fut mise sous le patronage de saint Martin, évêque de Tours et le village adopta le nom de Martindale. Le mot anglais dale signifie «vallée» ou «vallon». Ce village est situé à quelques kilomètres au nord de Low, non loin de la rive ouest de la rivière Gatineau.

Kazabazua, Rivière

La rivière Kazabazua, d'une longueur de 47 kilomètres, coule dans une plaine sablonneuse et se déverse dans la rivière Gatineau. Elle disparaît sous la surface de la terre pour donner une rivière souterraine, et réapparaît plus loin par une résurgence; c'est la description de ce phénomène qui est à l'origine de cette appellation algonquine de Kazabazua ou Kachibadjiwan, où kach et djiwan signifieraient «caché» et «courant». On relève plusieurs graphies pour ce toponyme dont: Cazibazouis, Cazebalzuac, Cajibajouis. Kazabazua-Station est un hameau qui s'est constitué autour d'une ancienne gare du Canadien Pacifique. La municipalité de Kazabazua fut érigée le 5 juin 1976.

Depuis le 1er janvier 1862, elle possédait le statut de municipalité de canton et était connue sous le nom d'Aylwin. Ce toponyme évoquait la mémoire de Thomas Cushing Aylwin (1806-1871) qui, à la suite de sa première élection dans le comté de Portneuf en 1841, fut nommé, par l'administration Baldwin-LaFontaine, solliciteur général du Canada-Est.

Lac-Sainte-Marie

La mission de Sainte-Marie, fondée en 1840, doit son nom à Marie Léveillée, mère de Jean-Marie Léveillée, premier colon à s'établir dans la région. Le 14 janvier 1902, la paroisse religieuse de Saint-Nom-de-Marie fut érigée canoniquement et reconnue civilement le 20 février 1903. Puis, le toponyme Sainte-Marie se greffa au lac qui fut créé lors de la construction du barrage Paugan dans les années 1920, sur la rivière Gatineau. La municipalité qui portait, depuis le 1er janvier 1872, le nom du canton soit Hincks, adopte, le 29 mars 1975, le nom de Lac-Sainte-Marie. Avec la création du lac, la région est devenue un centre de villégiature et de sports d'hiver.

Northfield

Ce nom s'applique à une municipalité, à un canton et à un lac. Le canton de Northfield fut proclamé, le 15 juin 1861 et son nom évoque celui d'une ville anglaise du Gloucester. Le 1er janvier 1867, ce canton fut érigé en municipalité de canton.

Alleyn-et-Cawood

La municipalité de cantons unis d'Alleyn-et-Cawood fut érigée le 1er janvier 1877 en s'inspirant des noms des cantons d'Alleyn et de Cawood proclamés respectivement les 13 décembre 1884 et 29 juin 1861. L'appellation Alleyn rappelle Charles Alleyn (1817-1890), ancien secrétaire d'État canadien, et Cawood, pour sa part, évoque une ville du comté d'York en Angleterre. Un lac porte aussi le nom de la municipalité. Dans le canton de Cawood, un hameau, un chemin et un pont sont identifiés sous ce nom. Le lac O'Brien est aussi souvent désigné du nom de Lac Cawood.

Wright

La municipalité du canton de Wright fut érigée le 1er janvier 1864. Son nom s'inspire du nom du canton, proclamé le 25 octobre 1854. Le village de Gracefield fut détaché de son territoire en 1905. Le toponyme Wright est l'un des nombreux témoignages rendus à la famille de Philemon Wright et à ses descendants. Alonzo Wright est l'un des entrepreneurs responsables du développement de l'industrie du bois le long de la rivière Gatineau.

Les citoyens de Wright s'identifient sous le nom de Wrightois, Wrightoises.

Picanoc, Rivière

La rivière Picanoc coule du sud-ouest vers le nord-est. Elle prend sa source au lac Usborne, puis se décharge dans la rivière Gatineau non loin du village de Gracefield. Cette rivière étroite et tumultueuse est l'une des favorites des amateurs d'eau vive. Picanoc est un mot algonquin qui signifie «noyer». Il est probable que les environs de cette rivière aient été recouverts d'une forêt de noyers, un bois très recherché par les Amérindiens pour la fabrication de leurs arcs. Picanoc, qui est aussi écrit Pickanock, Picanock, Pikanak, désigne aussi un chemin et un autre petit cours d'eau. C'est aussi l'ancien nom du village de Gracefield.

Gracefield

Wright, Picanoc et Victory sont d'anciennes appellations pour désigner le village de Gracefield qui doit son nom actuel à Patrick Grace, marchand général et maire de cette municipalité de 1885 à 1890. Le suffixe anglais field signifiant «champ, terrain, étendue» a été ajouté pour donner le nom actuel de la municipalité. Cette municipalité de village, dans le canton de Wright, située au confluent des rivières Gatineau et Picanoc, fut érigée le 17 février 1905. L'ancien toponyme Wright s'inspirait du nom du canton et honorait la famille de Philemon Wright, fondateur de Hull. Picanoc, signifiant «noyer», est un nom amérindien qui désigne la rivière traversant Gracefield. Par contre, on ignore l'origine de la troisième appellation Victory.

Le gentilé est Gracefieldois, oise.

Dorion

Cette municipalité de canton, sise au sud-ouest de Maniwaki, fut érigée en 1906. Son nom reprend celui du canton proclamé en 1865 et désigné en l'honneur de sir Antoine-Aimé Dorion (1818-1891), avocat, député de Montréal (1854-1861) d'Hochelaga (1862-1867), et de Napierville (1872-1874), ministre de la Justice en 1873 et juge en chef de la province de Québec. Il est le fils de Pierre-Antoine Dorion, marchand et député à la Chambre législative (1830-1838).

Le nom des citoyens de Dorion est Dorionnais, Dorionnaise.

Cayamant, Lac

L'orthographe actuelle du toponyme Cayamant est une déformation du nom algonquin Kandikagamaw ou Kandikagama signifiant «lac porc-épic». Ce vocable a la même signification en langue crie. La petite localité de Lac-Cayamant fut fondée dès 1818. Elle

accueille aujourd'hui des centaines de villégiateurs pendant l'été. Un plan d'eau plus petit et situé au sud du lac Cayamant est dénommé Petit lac Cayamant.

Selon Hormisdas Magnan, le nom originel était Kantuagama. Ce mot algonquin signifie, selon le père LeMoyne, «lac qui a une baie au fond». Magnan mentione aussi le nom Cayaman Lake provenant des cartes du fédéral au début du XX^{e} siècle.

Bouchette

La rivière Gatineau arrose la municipalité et le canton de Bouchette dont le nom évoque le souvenir de Joseph Bouchette (1774-1841), géographe et arpenteur général de la province du Bas-Canada, dont les écrits, les cartes et les comptes rendus constituent une documentation importante pour les études de la région de l'Outaouais notamment. La municipalité de Bouchette fut érigée en 1980 à la suite de la fusion des municipalités de canton de Bouchette, érigée en 1872 et de Cameron, érigée en 1867. Elle adopte le nom du canton de Bouchette, proclamé le 16 mars 1858.

Le gentilé Bouchettois, Bouchettoise désigne les habitants de la municipalité.

Cameron, Lac

Le lac Cameron est une petite nappe d'eau qui a adopté le nom du canton où elle est située. Le canton de Cameron fut proclamé le 11 novembre 1854 et désigné en l'honneur de Malcolm Cameron (1808-1876), un homme politique qui fut membre de l'Assemblée législative du Canada. Il fut député de Lanark à la Chambre du Haut-Canada en 1836, inspecteur du Revenu sous Charles Bagot et enfin, imprimeur du Roi en 1863. Il est le père de Malcom Colin Cameron (1832-1898), député de 1867 à 1882 puis de 1887 à 1896 et lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest du 27 juin au 26 septembre 1898. Le canton de Cameron se trouve sur la rive est de la rivière Gatineau en face du canton de Bouchette.

Blue Sea

Le nom de Blue Sea désigne un grand lac au coeur de cette région de villégiature de la Haute-Gatineau. La municipalité fut érigée le 31 janvier 1921 sous le nom de Bouchette-Sud et son nom a été changé par les Blueseabiens pour Blue Sea, le 16 mai 1931. Ce toponyme anglais de type descriptif signifie «mer bleu». Il existe cependant un autre lac à l'ouest du lac Blue Sea qui porte le nom français Lac Mer Bleue. On ne peut déterminer l'origine exacte du nom mais comme la région comptait plusieurs pionniers de langue anglaise, il est probable que ce toponyme se soit imposé des l'arrivée des colons anglo-saxons.

Messines

La municipalité de Messines, située sur la rive nord du lac Blue Sea, faisait partie intégrante de la municipalité de Bouchette avant d'être connue sous le nom primitif de Burbidge. Cette dernière appellation rappellerait le souvenir du juge George Wheelock Burbidge (1847-1908) qui a participé au procès de Louis Riel à titre d'avocat de la Couronne. Contrairement à une opinion répandue, le nom de Messine qui fut adopté lors de l'érection municipale du 19 août 1921, n'évoque pas le détroit séparant la Sicile de l'Italie continentale mais plutôt une commune dénommée Messines en Belgique (Flandre occidentale), et dont la forme néerlandaise est Meesen, ou lors de la Première Guerre mondiale, plusieurs Canadiens se sont illustrés. A cet égard, le ministère des Affaires municipales, à la suite d'un avis de la Commission de toponymie, répondait à la demande des Messinois et des Messinoises et publiait le 23 avril 1986 un nouveau décret corrigeant cet erreur graphique. Le «s» final a donc été ajouté.

Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau

Cette paroisse de la Gatineau a été fondée en 1933 et érigée canoniquement en 1934. Reprenant les mêmes limites, la municipalité de paroisse est érigée le 1er janvier 1946.

Les raisons motivant le choix de ce nom pour la paroisse demeurent inconnues.

Maniwaki

La ville de Maniwaki constitue en quelque sorte la métropole du nord de la Gatineau. Ce lieu fut d'abord connu sous le nom de Kitigansipi, terme amérindien signifiant «la rivière de ferme» ou «rivière du jardin». Ce nom algonquin décrit fort probablement la clairière qui se trouvait à l'emplacement même où fut construite la ville de Maniwaki, au confluent des rivières Désert et Gatineau. Le poste établi par la Compagnie de la baie d'Hudson, vers 1850, et la mission des pères oblats portaient le nom de Rivière-Désert et de Notre-Dame-du-Désert. Puis, sous l'influence des missionnaires, le nom fut changé pour Maniwaki, vocable algonquin signifiant «terre de Marie». La municipalité de canton de Maniwaki fut érigée le 19 mars 1904; le village érigé sous le même nom en 1930 fut reconnu comme ville le 30 novembre 1957. Une réserve

indienne au sud de la ville porte également le nom de Maniwaki.

Déléage

Jean-François-Régis Déléage a été missionnaire oblat dans l'Outaouais de 1853 à 1879 et près d'une dizaine de paroisses religieuses ont été fondées grâce à son labeur. Il est né le 15 décembre 1821 à Crossac, localité de la commune de Sainte-Sigolène dans le département de Haute-Loire. Déléage a été érigée originellement à titre de municipalité de canton sous le nom de Kensington. Le 8 février 1930, elle se voyait reconnaître un changement de nom pour celui de Déléage.

Les habitants de la municipalité sont connus sous le nom de Déléageois, oises depuis 1986.

Egan-Sud

Municipalité sans désignation, Egan-Sud a adopté ce nom lors de la division de la municipalité de canton d'Egan, le 17 novembre 1920. Elle tire son appellation de celle du canton qui a été proclamé le 20 août 1864. Ce territoire avait été érigé initialement sous le statut de municipalité de canton le 17 novembre 1881.

Les Eganois, oises évoquent la mémoire de John Egan (1811-1857), propriétaire de concessions forestières dans la région, juge de paix, officier de milice et homme politique.

Pythonga, Lac

Ce grand lac du canton d'Artois, à l'ouest de Maniwaki, s'étend sur environ 26 kilomètres et est reconnu pour ses eaux poissonneuses. Ce toponyme algonquin qui s'orthographie aussi Pitaonga ou Pytonga signifie «il y a long de sable» et décrirait certains endroits sur ce lac où il y a des bancs de sable. Le lac Pythonga est alimenté par la rivière Désert.

David, Lac

Le lac David (ou lac à David), situé dans la zec de Pontiac, est un grand lac poissonneux qui attire de nombreux pêcheurs chaque année. Son nom, d'après un informateur de la région, rappellerait un Amérindien du nom de David qui habitait la région.

Désert, Rivière

La rivière Désert a donné son nom à un grand lac au sud de la réserve faunique La Vérendrye. Ce toponyme d'origine française semble être une adaptation lointaine du nom algonquin Kitigan Sipi qui signifie «rivière au jardin, rivière de ferme». Ce nom trouve son origine dans le fait qu'il y aurait eu une clairière à l'embouchure de la rivière Désert, là où se situe aujourd'hui la ville de Maniwaki. Les noms Désert et Kitigan Sipi constituent les noms primitifs de Maniwaki.

Aigle, Rivière de l'

Cette rivière qui coule en partie dans la réserve indienne de Maniwaki porte un nom français qui est une traduction de l'algonquin Kiniw Sibi signifiant «rivière de l'aigle». Sur le bord de la rivière, on peut admirer une impressionnante falaise rocheuse appelée Nid de l'Aigle. Certains spéculent qu'il y aurait eu sur cette falaise un nid d'aigle, ce qui aurait incité les Amérindiens à nommer ainsi la rivière. Le toponyme Rivière de l'Aigle a aussi donné naissance à celui de Dépôt-de-l'Aigle.

Castor Blanc, Rapides du

Les rapides du Castor Blanc perturbent le courant de la rivière Gatineau tout près de l'embouchure du ruisseau du Castor Blanc, au nord de Maniwaki dans le canton d'Aumond. Le ruisseau du Castor Blanc prend sa source dans un petit lac également dénommé Castor Blanc. Ce toponyme évoque un Amérindien du nom de Joseph Castor Blanc qui habitait cette région à l'arrivée des premiers colons. Le canton d'Aumond où se situe le ruisseau du Castor Blanc fut proclamé le 3 avril 1861 et baptisé ainsi en l'honneur d'un exploitant de bois, Joseph Aumond.

Pope, Lac

Le lac Pope a adopté le nom du canton dans lequel il se situe. Le canton de Pope a été proclamé le 28 avril 1899 et rappelle John Henry Pope (1819-1889), fermier, marchand, politicien, ministre de l'Agriculture, des Chemins de fer et Canaux, au Parlement canadien. Il a été député conservateur dans le comté de Crampton de 1857 à 1889, année de son décès à Ottawa.

Bois-Franc

Ce nom descriptif rappelle les peuplements de merisiers, de frênes et de hêtres, bois communément désigné sous le nom de bois franc. Originellement, ce toponyme identifiait un bureau de poste de la municipalité de canton d'Egan érigée en 1886. Lors de la division de ce territoire municipal le 17 novembre 1920, l'une des parties de l'ancienne municipalité a adopté le nom de Bois-Franc.

Montcerf

Sainte-Philomène-de-Montcerf fut fondée en 1872 et desservie par voie de mission jusqu'à l'érection canonique de la paroisse religieuse le 5 mai 1911. Montcerf désignait cette région avant l'arrivée permanente de colons et ce sont fort probablement les chasseurs qui avaient baptisé les lieux de la sorte à cause d'une abondance de cerfs. Cette municipalité, érigée le 17 novembre 1920, est située sur la rivière Désert. Elle était autrefois connue sous le nom de Lytton, le même nom que le canton dans lequel elle se situe.

Le gentilé ou le nom des habitants de la municipalité est Montcerfois, Montcerfoise.

Grand-Remous

Sise à l'intersection de la route 117 menant à la réserve faunique La Vérendrye et de la route 105 qui conduit à Maniwaki, cette municipalité de canton a été érigée vers 1927 sous le nom de Sicotte. Ce canton avait été proclamé le 13 janvier 1865. Son nom rappelle la mémoire de Louis-Victor Sicotte (1812-1889), député du comté de Saint-Hyacinthe (1851-1863) et juge de la Cour supérieure du Québec à Saint-Hyacinthe (1863-1887).

Le 31 mars 1973, le nom de la municipalité a été modifié pour celui de Grand-Remous. Ce toponyme identifiait déjà la localité où était regroupée la majeure partie de la population de la municipalité. Son caractère descriptif s'est imposé par la présence du remous à proximité du pont de la chute du Brulé; par la suite, le toponyme Grand-Remous a désigné la municipalité et une autre chute.

Lytton

Située sur la rive de la rivière Désert, au sud du réservoir Baskatong, la municipalité du canton de Lytton fut érigée de plein droit le 1er février 1909. Elle a pris le nom du canton qui honore lord Lytton, ministre des Colonies anglaises en 1858 et 1859. Le canton de Lytton fut proclamé le 25 juillet 1869 et la municipalité de canton date du 1er février 1909.

Les citoyens s'identifient collectivement par le gentilé Lyttonnien, Lyttonnienne.

Tomasine, Rivière

Une rivière et un lac situés immédiatement au sud de la réserve faunique La Vérendrye sont dénommés Tomasine. Ce nom algonquin qui s'écrit aussi Tomassin vient du mot Tangasin qui évoque un genre d'avertissement lorsque le canot touche du roc; les Algonquins disent alors Tangasin. La rivière Tomasine qui se fraye un passage dans un sol sablonneux et rocheux relie le lac du même nom au lac Désert. Cette rivière coule sur une longueur d'environ 25 kilomètres.

Baskatong, Réservoir

Le réservoir Baskatong fut créé lors de la construction du barrage Mercier en 1926 et 1927. Le lac original, qui mesurait environ 8 kilomètres de longueur, ainsi que la rivière Baskatong et une douzaine d'autres lacs furent englobés dans le réservoir qui compte plus de 1 300 kilomètres de grève. Le toponyme viendrait de l'algonquin «baskaton» pour «piskita» qui signifie «lac plié». Joseph-Étienne Guinard écrit: «En hiver, les eaux de ce lac travaillaient la glace, la bombaient, la pliaient, d'où le nom de lac Plie. Ce phénomène dépend des sources ravineuses du lac, de sa mal-conformation et de profondeur irrégulière.» Baskatong désigne aussi un canton près du réservoir, un hameau et le lieu-dit Dépôt-Baskatong qui est un poste en forêt sur le bord du réservoir.

Sable, Baie au

Cette baie du réservior Baskatong tire son nom de la désignation d'un lac qui fut intégré au réservoir lors de la construction du barrage. Cette région, qui fait partie d'un ancien delta, est très sablonneuse; ceci expliquerait donc le nom de l'ancien lac et de cette baie. On note que beaucoup de lacs de la région ont des noms d'origine algonquine qui décrivent des battures de sable, à l'exemple du lac Pythonga et du réservoir Cabonga.

Mercier, Baie

Cette baie du réservoir Baskatong constitue la tête proprement dite de la rivière Gatineau. Un barrage, également nommé Mercier, contrôle le débit de cette rivière. Ce toponyme commémore la mémoire de l'ancien premier ministre du Québec, Honoré Mercier (1840-1894), qui dirigea les destinés de la province de 1887 à 1891.

Philomène, Baie

Le spécifique Philomène identifie une baie du réservoir Baskatong désignée sous cette appellation parce que le lac Philomène fut intégré au réservoir lors de la construction du barrage Mercier. Selon un informateur de la région, Philomène serait le prénom d'une Amérindienne (prénom français donné par les missionnaires) qui habitait cette région vers 1850, lorsqu'une mission fut ouverte pour les Algonquins. Un ruisseau porte

aussi ce même nom. Il est probable qu'il y ait un lien entre cette dénomination et celle de la paroisse religieuse de Sainte-Philomène-de-Montcerf.

Gens de Terre, Baie

Gens de Terre identifie une baie du réservoir Baskatong ainsi qu'une rivière qui se décharge dans ce réservoir. L'appellation Gens de Terre rappelle une tribu algonquine qui habitait la région, probablement les Attikameks (Têtes-de-Boule) qui ont occupé l'intérieur des terres. La rivière Gens de Terre, d'une longueur de 115 kilomètres, fut connue au début du siècle sous le nom anglais Bark River. Les draveurs qui descendaient cette rivière l'avaient surnommée La Maline (pour maligne) parce qu'elle cachait plusieurs obstacles tout au long de son parcours.

La Vérendrye, Réserve faunique

En 1978, le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche transforma ce parc en réserve faunique. Cette réserve faunique est la plus vaste de la province et couvre une superficie de 13 615 kilomètres carrés dont le tiers de la superficie est en eau. Créé en 1939 sous le nom de Réserve de chasse et de pêche de la Route-Mont-Laurier-Senneterre, ce territoire fut rebaptisé Parc de Lavérendrye le 25 janvier 1950. Le gouvernement de l'époque voulait alors commémorer le décès survenu deux siècles plus tôt, un 5 décembre, du découvreur des Rocheuses, Pierre Gauthier de Varennes, sieur de la Vérendrye, né à Trois-Rivières en 1685.

Serpent, Rivière

Cette rivière située dans la réserve faunique La Vérendrye se jette dans la rivière Gens de Terre et est alimentée par quelques lacs situés dans la réserve. Son parcours de 30 kilomètres est plutôt sinueux. Son nom originel est fort probablement un vocable amérindien qui fut d'abord traduit en anglais; jusqu'en 1927, elle se nommait Snake River. Cependant, on ignore le nom amérindien donné à ce cours d'eau.

Petawaga, Lac

Ce lac, situé au nord du réservoir Baskatong, porte un nom algonquin dont la signification reste quelque peu ambiguë. En effet, Petawaga signifierait, selon Eugène Rouillard, «lac dont le son vient par ici», mais selon un informateur de la région, il serait plus plausible de penser que Petawaga viendrait de Petawagama et décrirait la forme du lac soit un lac divisé en deux. La zec a donc adopté le nom du lac, situé au centre de son territoire, et de la rivière Petawaga qui y coule sur un parcours de 12 kilomètres. Elle fait le lien entre ce lac et le réservoir Baskatong.

Cabonga, Réservoir

Le réservoir Cabonga, situé à l'intérieur de la réserve faunique La Vérendrye, constitue la tête de nombreux cours d'eau qui arrosent la région de l'Outaouais. Cabonga est un toponyme d'origine algonquine qui signifie «complètement barré par le sable» et qui décrit la formation, par les vagues, d'une batture de sable à l'une des extrémités du plan d'eau.

Barrière, Lac

Barrière désigne un lac qui fait maintenant partie du réservoir Cabonga. Ce toponyme est une traduction de mitchikanabikong qui signifie «à la barrière de pierre». Mitchikanabikong était d'abord une mission algonquine qui comptait deux écoles. On raconte que les parents amérindiens inquiets que leurs enfants soient plus instruits qu'eux demandèrent aux missionnaires de fermer les écoles. La Compagnie de la baie d'Hudson établit un poste à La Barrière en 1900.

Waskéga, Baie de

Cette baie, au nord du réservoir Cabonga, rappelle le lac du même nom qui fut intégré au réservoir. Ce toponyme algonquin qui s'écrit notamment Washeka et Wash Kega, vient de washe kagami qui signifie «c'est un lac brillant, un lac clair».

Gouin, Îles

Deux grandes îles du réservoir Cabonga, situées aux limites des cantons de Loubias et de Dieskau, sont nommées Îles Gouin, en l'honneur du premier ministre du Québec de 1905 à 1920, sir Lomer Gouin (1861-1929).

Bronson, Île

Cette grande île du réservoir Cabonga porte le nom de Bronson, probablement en l'honneur d'un entrepreneur forestier, Henry Franklin Bronson (1817-1889).

Camatose, Lac

Ce grand lac de la réserve faunique La Vérendrye, près du réservoir Cabonga, est dénommé Camatose d'après l'appellation algonquine, kamatose qui signifie «là où on entend un son».

Bouchette, Lac

Situé à l'extérieur de la limite nord de la réserve faunique La Vérendrye, le lac Bouchette partage la même appellation qu'un village du bassin de la Gatineau. Cet anthroponyme évoque le célèbre arpenteur général Joseph Bouchette (1774-1841), dont les écrits constituent de précieux documents relatant les débuts de la colonisation de l'Outaouais et de l'ensemble du territoire bas-canadien.

Le parcours de la rivière de la Petite Nation

Le parcours de la rivière de la Petite Nation

Ce dernier parcours permet de visiter l'autre portion du territoire, longeant la rivière des Outaouais où vient débouche: la rivière de la Petite Nation. Cette visite amène le voyageur au pays des Papineau, propriétaire de la seigneurie de La Petite Nation et du château Montebello, aujourd'hui la propriété du Canadien Pacifique.

Pointe-Gatineau

Cette municipalité, qui fut fusionnée à la ville de Gatineau le 1er janvier 1975 et en constitue maintenant un secteur, était construite sur une pointe de terre située à l'embouchure de la rivière Gatineau. Le village fut d'abord connu sous le nom de Waterloo puis rebaptisé Long Point Range pour finalement adopter la désignation de Pointe-à-Gatineau ou Pointe-Gatineau. Ce sont des colons originaires de Montréal qui furent les pionniers de l'endroit. En 1838, le révérend père John Brady s'établit dans la région et fonda la paroisse de Saint-François-de-Sales, érigée canoniquement le 8 octobre 1840. Le 1er janvier 1876, la paroisse religieuse est constituée en municipalité de village et adopte son premier nom soit Pointe-à-Gatineau. Lors de l'obtention du statut de ville le 27 juin 1959, le nom de la municipalité avait été modifié pour Pointe-Gatineau.

Kettle, Île

Kettle est la traduction anglaise du terme chaudière qui serait une une traduction de l'algonquin «Asticou». Ce mot se définit comme étant une cavité, en forme de chaudron, résultant de la fusion tardive d'un culot de glace dans une plaine d'accumulation. Kettle est un emprunt de la langue anglaise que Louis-Edmond Hamelin rend sous la forme de chaudron, mot de la langue des géomorphologues français désignant une cuvette de fusion. L'île Kettle se situe dans l'Outaouais en face de la ville de Gatineau. Un colon dénommé Nicholas Hurd s'est établi vers 1830 sur cette île sablonneuse qui devint un des lieux de promenade recherchés dans la région. Les résidents de l'Outaouais s'y rendaient en bateau à vapeur pour y pique-niquer.

Gatineau

Gatineau désigne une ville située au confluent des rivières des Outaouais et Gatineau. Elle doit son origine à la Canadian International Paper, aujourd'hui connue sous le nom de Compagnie internationale de papier du Canada, qui y fit établir une usine en 1926. À la suite de la fusion, en 1975, des municipalités de Gatineau, Touraine, Pointe-Gatineau, Templeton, Templeton-Est, Templeton-Ouest et Templeton-Est-Partie-Est, Gatineau est devenue la municipalité la plus populeuse de l'Outaouais. La municipalité et les Gatinois adoptent alors le nom de la rivière.

Pour plus de précision sur l'origine de ce toponyme, voir la rubrique **Gatineau, Rivière**.

Beauchamp, Lac

Le lac Beauchamp est une minuscule nappe d'eau située entre la localité de Templeton et la ville de Gatineau. Ce toponyme rappelle la famille Beauchamp, en particulier Hormidas Beauchamp, le premier secrétaire-trésorier du village de Templeton, vers 1920.

McLaurin, Baie

Formée par la rivière des Outaouais, près de Templeton, cette baie tire son nom d'une famille de marchands de la région. Les McLaurin avaient établi une scierie dans le canton de Templeton et les frères McLaurin furent tour à tour maires de Templeton-Est de 1886 à 1894.

Templeton

Templeton désigne un canton proclamé le 28 mars 1807. Il fut baptisé ainsi en s'inspirant d'un toponyme qui identifie plusieurs villes et villages d'Angleterre. La municipalité de canton de Templeton est érigée en 1845 et déjà en 1886, le canton est scindé en deux municipalités soit Templeton-Est et Templeton-Ouest. Le village de Templeton n'est érigé qu'en 1920. En 1889, les colons canadiens-français ont demandé la permission à monseigneur Joseph-Thomas Duhamel de construire une église à Templeton. Monseigneur Duhamel se rend dans le village, le 30 août 1889, pour choisir le site de la nouvelle église. Comme ce jour marquait la fête de sainte Rose de Lima, la vierge péruvienne, la mission fut alors mise sous son patronage. La paroisse religieuse fut érigée en 1898. La population du nord du canton s'est identifiée à cette paroisse de sorte qu'on en est venu à croire que c'était là le nom officiel du village. Depuis sa fusion en 1975 à la ville de Gatineau, Templeton désigne un secteur de la ville de Gatineau.

Perkins

La localité de Perkins connut son premier développement à l'époque où l'industrie du bois était en plein essor dans la région de l'Outaouais. John Adam Perkins y avait fait construire une scierie. C'est en 1845 que cet entrepreneur forestier s'établit près de la Petite rivière Blanche et y organise la drave. Municipalité de 1960 à

1975, Perkins avait été désignée depuis 1909 sous l'appellation de Templeton-Nord. En 1975, Perkins s'est fusionnée avec quelques municipalités environnantes pour former Val-des-Monts. Un centre de villégiature, situé près du lac McGregor, porte encore le nom de Perkins-sur-le-Lac.

Val-des-Monts

La municipalité de Val-des-Monts couvre une vaste étendue entre la rive est de la rivière Gatineau et la rivière Blanche. Cette municipalité ne fut créée que le 1er janvier 1975, lors de la fusion des municipalités de Saint-Pierre-de-Wakefield, érigée le 1er janvier 1893, de Perkins, érigée le 23 janvier 1960, et de Portland-Ouest érigée le 1er janvier 1907. Val-des-Monts est un toponyme qui décrit la topographie accidentée du bassin de la Gatineau.

Le gentilé des habitants est Montalois, oise.

Bataille, Lac

L'origine de ce toponyme est liée à l'histoire de Perkins. On raconte que c'est au lac Bataille qu'eut lieu une confrontation entre les hommes de John Adams Perkins et ceux de Levi Bigelow au sujet des limites des concessions de bois de chacun des groupes. Les troupes de J.A. Perkins furent les gagnants. Le lac fut baptisé Bataille en souvenir de cet affrontement.

Ange-Gardien

La paroisse religieuse de L'Ange-Gardien fut érigée canoniquement le 6 octobre 1861 et civilement le 28 novembre 1861. Le 1er janvier 1877, la municipalité fut érigée et prenait le nom de la paroisse religieuse. Puis en 1915, le village fut connu sous le nom d'Angers pour rappeler la ville française, patrie d'origine du premier curé de l'endroit, l'abbé Eugène Trinquier.

En 1869, ce nom identifiait déjà le bureau de poste. En 1975, lors de la fusion des municipalités, Angers fut intégré à la ville de Buckingham. En 1980, cette ville fut démembrée et c'est à cette occasion que la municipalité d'Ange-Gardien est érigée. C.J. Bond raconte que Louis Riel, fuyant la justice, se serait réfugié à L'Ange-Gardien en 1874 lors d'une de ses visites à Ottawa.

Papineau

La municipalité régionale de comté de Papineau, proclamée le 3 novembre 1982, tire son nom de l'ancien comté municipal. Il honore la mémoire de l'illustre famille Papineau qui a été propriétaire de la seigneurie de La Petite-Nation depuis 1817, et du manoir de Montebello. Joseph et Louis-Joseph Papineau ont retenu particulièrement l'attention des historiens. L'action de Louis-Joseph a, entre autres, été marquante par son appui et sa participation aux événements de 1837-1838.

Blanche, Rivière

Ce toponyme peut être à l'origine d'une certaine confusion car il y a deux rivières Blanche qui coulent à quelques kilomètres l'une de l'autre dans la région de l'Outaouais. La plus importante des deux prend sa source dans les lacs Écho et l'Écluse de la réserve faunique de Papineau-Labelle et se jette dans l'Outaouais. Le lac La Blanche se situe sur le parcours de cette rivière et on y retrouve également le hameau connu sous le nom de Blanche.

Au nord du lac La Blanche, la rivière est formée de deux bras dont l'un est dénommé rivière Blanche Est. Une mission fut fondée vers 1898 dans le canton de Mulgrave et elle adopta d'abord cette appellation. Par la suite, le village emprunta le nom du bureau de poste tout simplement nommé Blanche. Il y a aussi un pont et un ruisseau qui portent le même nom ainsi qu'une petite rivière qui est dénommée Petite rivière Blanche, ou plus populairement La Petite Blanche. L'origine de cette appellation est incertaine mais on peut la classer parmi les toponymes descriptifs. En effet dans la région immédiate, plusieurs cours d'eau sont désignés par des couleurs: la rivière Rouge, le ruisseau Noir, la rivière Blanche . . . cette dernière tirant probablement son origine du bouillonnement et de l'écume charriés par la rivière lorsqu'elle dévale les pentes.

Lochaber

Ce toponyme identifie un canton, trois municipalités, un hameau et une baie. Le canton de Lochaber est situé sur la rive nord de l'Outaouais entre le canton de Buckingham, à l'ouest, et la seigneurie de La Petite-Nation, à l'est. Il a été proclamé le 26 mars 1807 et son nom est inspiré d'une localité de comté d'Inverness, en Écosse.

Une première municipalité de canton est érigée le 1er juillet 1855 sous le nom de Lochaber. À l'occasion d'un premier détachement, une seconde municipalité de canton soit Lochaber-Partie-Ouest est érigée le 20 avril 1891. Près de deux ans plus tard, le 7 février 1893, un nouveau démembrement entraîne la création d'une troisième municipalité de canton qui adopte le nom de Lochaber-Partie-Nord. Finalement, à l'ouest de Thurso, se trouve le hameau de Lochaber ancienne-

ment connu sous l'appellation de Lochaber Bay. Ce toponyme désigne le lieu où se trouvait un bureau de poste établi en 1867 en face de la baie du même nom.

Les habitants sont connus par l'appellation collective de Lochabériens, iennes.

Thurso

La ville de Thurso est située sur la rive gauche de l'Outaouais, près de l'embouchure de la rivière Blanche. C'est à cet endroit qu'une première mission fut établie par le père John Brady en 1842. Le village, érigé en municipalité le 16 janvier 1886, adopta le nom du bureau de poste local. D'après Jean-Guy Perras, auteur d'une monographie sur cette ville, le choix de ce nom a fait l'objet d'âpres discussions entre le seigneur John Fraser de Rivière-du-Loup, riche propriétaire foncier dans le canton, et un vieux résident dénommé Sutherland, natif de Thurso en Écosse. Le premier tenta d'imposer le nom de Fraserville pour ce bureau de poste tandis que le second voulait celui de son pays d'origine et, c'est ce dernier vocable qui fut donné officiellement, en 1853, pour le bureau de poste. Son origine s'explique par la présence de plusieurs pionniers à cet endroit provenant de Thurso, une petite ville du nord de l'Écosse.

Thurso est une des nombreuses villes de la région qui doit son essor à l'industrie du bois. Ancien site d'une scierie importante et site actuel d'une papeterie, l'existence de la ville est intimement liée à la compagnie de papier de James MacLaren. Le 4 octobre 1887, les Thursoliens voudront se rappeler le missionnaire John Brady en adoptant le nom de Saint-Jean-l'Évangéliste lors de l'érection canonique de la paroisse religieuse. Le 9 décembre 1887, elle fut érigée civilement. Le spécifique Thurso identifie aussi les îles et le quai en face de la ville.

Plaisance

Plaisance s'étend sur les bords de la rivière des Outaouais dans l'ancienne seigneurie de La Petite-Nation. Ce toponyme rappelle plusieurs communes de France qui doivent leur nom à la beauté de leur site. Il fut à l'origine attribué à un arrière-fief concédé par Joseph-Amédée Papineau vers 1854. La municipalité dénommée Coeur-Très-Pur-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie-de-Plaisance fut érigée en 1900. En 1931, son nom fut réduit à un seul mot soit Plaisance. On doit noter qu'avant la réduction de son nom, cette municipalité avait l'un des noms les plus longs dans la nomenclature géographique du Québec avec 50 lettres.

Le gentilé est Plaisancien, Plaisancienne.

Legault, Presqu'île des

Cette presqu'île de la rivière des Outaouais, au sud-est de la ville de Thurso, est ainsi désignée en souvenir d'un certain Legault. Il fut propriétaire d'un campement à proximité. Ce lieu est aussi connu sous le nom de Presqu'île Legault.

Saint-Sixte

Connue depuis le 14 décembre 1892 sous le nom de Lochaber-Partie-Nord et située à l'intérieur des terres, sur les bords d'une rivière du même nom, la municipalité de Saint-Sixte fut érigée le 30 juin 1979. Elle adopte le nom de la paroisse de Saint-Sixte placée sous ce patronage lors de l'érection canonique du 8 décembre 1885 et civile du 7 février 1893. Les missionnaires avaient choisi ce toponyme en s'inspirant du nom d'origine amérindienne du cours d'eau «Sinsic» situé à proximité de la mission. Le toponyme Sinsic, aussi orthographié Sincique, Sans-sik, San-sic, apparaît dès 1865 sur la carte de l'arpenteur John Johnston sous le nom de Sin-Sic. Avec le temps, la rivière et le petit lac ont adopté l'orthographe du nom de la paroisse et sont connus à présent sous le nom de Saint-Sixte.

La dénomination des habitants de la municipalité est Saint-Sixtois, Saint-Sixtoises.

Ripon

Le village de Ripon se situe au nord-ouest de Saint-André-Avellin, sur un des bras de la rivière de la Petite Nation. En 1861, la municipalité de canton fut érigée en détachant le territoire de la paroisse de Saint-André-Avellin et en annexant la municipalité de canton de Hartwell. Le toponyme Ripon rappelle la ville du même nom orthographié cependant Rippon, du comté d'York en Angleterre. Comme on a pu le constater, plusieurs noms de villes du comté d'York ont été transposés dans la nomenclature de l'Outaouais. Ripon identifie avant tout le canton proclamé en 1855 et la municipalité désignée, par la suite, du nom du canton.

Les citoyens sont connus sous le nom de Riponnais, Riponnaises.

Vinoy

La municipalité de la partie ouest du canton de Suffolk fut érigée le 8 juillet 1920 et son nom fut changé pour Vinoy le 28 juillet 1923. L'origine du vocable Vinoy n'est pas connue, bien que l'on sache que des familles essentiellement francophones habitaient cette muni-

cipalité lors du changement de nom. Les Vinoyens obtinrent pour leur paroisse de Saint-Félix-de-Valois, l'érection canonique le 7 mai 1880 et civile le 21 octobre 1880.

Chénéville

Situé au sud-est du lac Simon, le village a d'abord été connu sous le nom de Sévigné. Le village adopte ensuite, vers 1885, le nom de Hartwell qui désigne le canton et enfin celui de Chénéville, en l'honneur du maître de poste, Hercule Chéné. Un ruisseau et un chemin sont également identifiés par ce toponyme. Le village de Chénéville, construit dans la partie sud-est du canton de Hartwell, a été érigé en municipalité distincte le 22 janvier 1903 en se séparant de la municipalité de canton de Hartwell. Ce nom de canton emprunte celui d'une ville du comté de Northampton en Angleterre.

Les citoyens répondent à l'appellation de Chénévillois, oise.

Montpellier

Cette municipalité fut érigée le 11 octobre 1920. Montpellier se situe dans le canton de Hartwell, lequel fut proclamé le 18 janvier 1864. La mission de Notre-Dame-de-la-Consolation-de-Montpellier fut fondée en 1902, et la paroisse religieuse érigée canoniquement le 22 novembre 1923 sous le même nom. Le toponyme rappelle une ville du sud de la France et désigne aussi une ville du Vermont, orthographiée cependant Montpelier. Selon James White, ce lieu aurait été désigné ainsi d'après Louis Montpellier, maître de poste de l'endroit.

Montpelliérois, oise est le gentilé retenu par la population locale.

Lac-Simon

La municipalité de Lac-Simon est un haut lieu de villégiature et de camping en bordure du lac du même nom. Ce grand lac, situé dans le bassin de la rivière de la Petite Nation, tirerait son nom d'après un article publié dans le journal Dimanche-Matin, en 1972, de celui de trois familles amérindiennes d'Oka, les Cimon, venues s'établir sur la grande île du centre du lac après que l'une des filles Cimon, Marie-Louise, eût épousé Amable Leblanc surnommé Canard Blanc. La municipalité de Lac-Simon a d'abord été connue sous le nom d'Hartwell-et-Suffolk; celui-ci changea pour Hartwell, le 23 juillet 1880 puis, pour Chénéville, le 6 septembre 1958. Le 13 mars 1965, la municipalité prit son nom actuel de Lac-Simon. On ignore cependant par quel concours de circonstances, la graphie du nom a pu glisser de Cimon à Simon.

Les habitants de la municipalité s'identifient sous le nom de Simonets et de Simonettes.

Canard Blanc, Île du

Cette île d'une superficie d'environ 1,5 kilomètre carré est située au centre du lac Simon.

Selon l'article de journal cité dans la rubrique précédente, Canard Blanc était le surnom d'Amable Leblanc qui était lui-même le fils d'un métis américain et d'une amérindienne d'Oka. Amable Leblanc eut 12 enfants dont des descendants ont vécu à Lac-Simon jusqu'au début des années 1970. Ce grand défricheur aimait beaucoup se baigner et il lui arrivait quelquefois de se lancer à l'eau vêtu d'un maillot «trop petit, beaucoup trop petit», selon les «commères du village». À cause de sa peau plus blanche que celle des autres habitants de l'endroit, on le surnomma «Canard Blanc» comme les canards blancs que les chasseurs tuaient en grand nombre sur un petit lac—le lac des Étoiles—au sommet de la montagne.

Preston

Le canton de Preston de la division de recensement de Papineau fut proclamé le 27 juin 1892. Quatre autres entités portent aussi le nom de Preston: un lac, une petite nappe d'eau nommée Petit lac Preston (on le désigne parfois en anglais du nom Little Preston Lake), une rivière et un barrage. Le lac se situe dans la réserve faunique de Papineau-Labelle et la rivière relie les lacs Preston et Simon. Preston est un toponyme d'origine britannique rappelant le chef-lieu du comté de Lancashire. Preston pourrait également évoquer le souvenir de sir Frederick Arthur Stanley de Preston, seizième comte de Derby (1841-1908), gouverneur général du Canada (1888-1892).

Duhamel

Sise à la tête du lac Simon, la municipalité de Duhamel est située dans le canton de Preston. Son nom lui fut attribué en l'honneur de monseigneur Thomas-Joseph Duhamel (1841-1909), deuxième évêque du diocèse d'Ottawa de 1874 à 1909. À l'origine, le nom désignait le bureau de poste puis, il s'étendit à la municipalité, le 15 août 1936, lors du détachement de son territoire des municipalités de Preston et de Hartwell.

Ses habitants sont connus sous le nom de Duhamellois, oises.

Gagnon, Lac

Ce lac situé à la limite sud de la réserve faunique de Papineau-Labelle est aussi connu dans la région sous le nom de Lac Long, toponyme qui décrit sa forme allongée de plus de 15 kilomètres.

L'appellation de Gagnon est inspirée du canton du même nom. Ce dernier a été proclamé le 16 juillet 1894 et son nom évoquerait le souvenir de Charles-Antoine-Ernest Gagnon (1846-1901) député libéral de la circonscription de Kamouraska, secrétaire et registraire dans le cabinet Mercier (1887-1890) et shérif du district de Québec (1890-1901).

Namur

Les premiers colons à venir s'installer dans la région vers 1870 comptaient quelques immigrants en provenance de la province de Namur, en Belgique, et c'est ainsi que l'on explique l'origine de ce toponyme. Certains surnommèrent même ce lieu la Nouvelle-Belgique. On retrouve aussi à Namur des colons d'origine italienne et française. Ces colons eurent de grandes difficultés à s'adapter aux conditions du milieu et ont été réduits à une extrême pauvreté. En 1880, Namur est le site d'une confrontation entre l'Église catholique et les colons qui ne se soumettaient pas volontairement aux directives du clergé. Namur est un détachement depuis le 1er janvier 1964 de la municipalité des cantons unis de Suffolk-et-Addington érigée le 1er juin 1885.

Ponsonby

Située au nord du lac Papineau, dans le bassin de la rivière Rouge, la municipalité du canton de Ponsonby fut érigée de plein droit en 1882. Elle adopte alors le nom du canton de Ponsonby qui avait été proclamé quelques années auparavant soit le 3 juin 1876. Ponsonby est un des nombreux noms de lieux empruntés à l'Angleterre; dans ce cas-ci, il s'agit d'un bourg du comté de Cumberland. Un petit lac du canton porte également ce nom. En 1878, le curé Labelle écrivait «Pomsombym».

Les citoyens ont choisi d'être reconnus sous le gentilé de Ponsonbiens, iennes.

Suffolk-et-Addington

Le 9 juin 1880, la municipalité de canton de Suffolk est érigée et on y annexe le canton d'Addington le 10 juin 1885 pour former la municipalité de cantons unis de Suffolk-et-Addington. Ces deux cantons proclamés respectivement les 22 mai 1874 et 1er août 1892, évoquent pour l'un, le souvenir d'une ville anglaise et pour l'autre le souvenir de lord Addington, ancien orateur de la Chambre des communes, en Angleterre, de 1789 à 1801.

Saint-Émile-de-Suffolk, située sur la Petite rivière Rouge, tire son nom de la paroisse mise sous ce patronage en souvenir d'Émile Quesnel, de Saint-André-Avellin, qui aida les colons de la région. Le village fut desservi par voie de mission de 1875 à 1888, année de l'érection canonique de la paroisse religieuse. Il y a, tout près du village, un ruisseau qui porte le nom de Suffolk; il est aussi connu sous le vocable de Ruisseau Noir.

Le gentilé est Suffolkien, ienne.

Lac-des-Plages

Ce sont les nombreux villégiateurs qui fréquentent la région au cours de l'été qui ont créé ce toponyme. À l'origine, le lac était un des nombreux plans d'eau du Québec à porter le nom de Lac Rond. De 1932 à 1957, il était connu sous le nom de Lac Désormeaux en souvenir d'un pionnier, Norbert Désormeaux, installé à cet endroit en 1890. C'est le 1er janvier 1950 que la municipalité de Lac-des-Plages est érigée et que le nom de la municipalité reprend celui du bureau de poste, entraînant un changement du toponyme Lac Désormeaux pour Lac des Plages en 1957.

Les Plageois, Plageoises ont retenu ce nom pour s'identifier en fonction de leur municipalité.

Notre-Dame-de-la-Paix

La municipalité de paroisse de Notre-Dame-de-la-Paix était comprise dans l'ancienne seigneurie de La Petite-Nation. Détachée des municipalités de paroisse de Saint-André-Avellin et de Notre-Dame-de-Bon-Secours-Partie-Nord, la paroisse de Notre-Dame-de-la-Paix fut érigée le 14 janvier 1902 et la municipalité de paroisse, le 30 octobre 1902. Elle est une des nombreuses paroisses de la vallée de la rivière du Lièvre qui fut vouée à la Vierge Marie.

Les habitants ont adopté le gentilé Pacificiens, iennes.

Saint-André-Avellin

Situé à l'intérieur des terres, sur le bord de la rivière de la Petite Nation, le territoire de Saint-André-Avellin, détaché de la paroisse de Notre-Dame-de-Bon-

Secours, devenait une mission en 1845. La paroisse fut érigée canoniquement le 26 janvier 1851 et érigée civilement le 24 août 1872. La municipalité de paroisse de Saint-André-Avellin fut érigée le 1er juillet 1855 en reprenant le même nom que la paroisse religieuse mise sous le patronage de saint André Avellin. Il évoque le souvenir d'André Trudeau, arpenteur qui divisa la paroisse en lots de ferme. Celui-ci était le neveu de Joseph Papineau. Le village érigé le 29 novembre 1911 adopta le nom de la paroisse religieuse et de la municipalité de paroisse. Ses habitants répondent à l'appellation Avellinois, oises.

Sainte-Angélique

En 1851, une mission est établie dans la seigneurie de La Petite-Nation et dans la paroisse religieuse de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Cette paroisse est érigée canoniquement sous le nom de Sainte-Angélique, le 15 février 1853 et civilement le 19 août 1859.

Les paroissiens choisirent le nom Sainte-Angélique pour remercier Angèle Cornu-Papineau, épouse de Denis-Benjamin Papineau, d'avoir fait don à la paroisse d'un terrain pour y ériger une église et un presbytère. La municipalité de la paroisse de Sainte-Angélique fut érigée le 1er juillet 1855 et, le 30 septembre 1896, le village prend le nom de Papineauville.

Sainte-Angeliquois, oise est le nom choisi localement pour s'identifier à titre de résidents de la municipalité.

Petite Nation, Rivière de la

La rivière de la Petite Nation est longue d'environ 130 kilomètres. Elle prend naissance dans une série de lacs du canton de Montigny et coule vers le sud jusqu'à sa confluence avec l'Outaouais.

D'après Baribeau, le spécifique Petite Nation est une traduction d'un nom amérindien «Ouescarini», «Oueskarini» ou «Ouescharini» identifiant une tribu de la nation algonquine qui habitait les bords des rivières Gatineau, du Lièvre et de la Petite Nation. Elle fut éliminée par les Iroquois. Champlain décrit cette rivière de la façon suivante: «Ainsi nous nous séparasmes, et en continuant nostre route à mont ladicte riviere, en trouvasmes une autre fort belle et spacieuse, qui vient d'une nation appelée «Ouescharini», lesquels se tiennent au Nord d'icelle, et à 4 journées de l'entrée.»

La seigneurie de Joseph Papineau porta aussi le nom de La Petite-Nation. Avant d'appartenir à Papineau, la seigneurie de La Petite-Nation a été la propriété du séminaire de Québec et antérieurement, de l'évêque de Québec, monseigneur François de Laval.

Dans sa description cadastrale de la seigneurie de La Petite-Nation l'arpenteur Joseph Bouchette identifie la rivière comme étant «la rivière Chaudière, vulgairement appelée la Petite Nation». Ce dernier nom a remplacé la forme originelle de la rivière. Par la suite, elle fut aussi connue sous deux appellations d'origine anglaise, soit la North Nation River et la Nation River. Il est possible que le nom Nation North soit la contrepartie de la rivière South Nation qui coule en Ontario, et qui se déverse au sud de la rivière des Outaouais presque en face de la rivière de la Petite Nation.

Un hameau porte le nom de La Nation et localement les gens font encore allusion à la seigneurie de La Petite-Nation comme entité administrative. Il existe aussi le long du parcours de la rivière de la Petite Nation, des chutes nommées Chutes de la Petite Nation.

Petite Presqu'île, La

Grande Presqu'île, La

Ces noms sont rattachés à deux langues de terre situées au sud-est de Plaisance sur la rivière des Outaouais, à l'embouchure de la rivière de la Petite Nation. L'isolement et la faible population de la Grande Presqu'île font que certains la nomment Presqu'île Ennuyeuse. Un lieu-dit du secteur est connu sous le nom de Chabot; ce nom était autrefois rattaché à un quai à proximité duquel habitait un certain Chabot et d'où les résidents pouvaient traverser en Ontario.

Papineauville

Papineauville, érigé en municipalité le 30 septembre 1896, fut baptisé ainsi en l'honneur d'un des membres de la famille Papineau, Denis-Benjamin, qui avait fait don d'un terrain pour y construire une église et un presbytère. Cette paroisse religieuse a été mise sous le patronage de sainte Angélique en l'honneur de son épouse Angélique Cornu. Érigée canoniquement le 15 février 1853, elle reçoit sa consécration civile le 19 août 1859. Denis-Benjamin, le frère du grand patriote Joseph Papineau, s'est occupé activement du développement de la seigneurie de La Petite-Nation et de l'établissement des colons. Il fut commissaire des terres de 1844 à 1847, sous l'administration Viger. C'est à la mairie de Papineauville qu'eurent lieu les grandes assemblées contradictoires dont les discours d'Henri Bourassa, petit-fils de Louis-Joseph Papineau, maire de Papineauville et fondateur du journal **Le Devoir**.

Le gentilé Papineauvillois, oise identifie les citoyens de la municipalité.

Roussin, Île à

Cette île, de petite superficie, se situe sur la rivière des Outaouais, presque en face de Montebello. Elle fut baptisée Île à Roussin, parce qu'un dénommé Roussin y aurait résidé. Selon certains auteurs, André Roussin fut l'un des premiers colons à venir s'y établir avec le seigneur Joseph Papineau en 1810. Cette île était désignée Île Arossen par les Algonquins en raison du peuplement de noyers qui s'y trouvent et ce n'est que plus tard, vers la fin du XIX[e] siècle, qu'elle sera connue sous le nom d'Île à Roussin. Elle fut désignée et cartographiée par des anglophones de diverses façons telles que Arroussen, Arrowsen.

Montebello

Montebello, détaché de la paroisse de Notre-Dame-de-Bon-Secours, a été érigé en municipalité de village le 29 août 1878. C'est Louis-Joseph Papineau qui a introduit le toponyme Montebello vers 1855. Il utilisait la forme Monte-Bello dans sa correspondance, plutôt que le nom de Petite-Nation. Il existe deux hypothèses sur les raisons qui ont motivé Papineau à adopter le nom de Montebello. L'hypothèse la plus répandue veut que ce nom ait été donné en l'honneur de son ami, le duc Napoléon-Auguste de Montebello (né à Paris en 1801). La deuxième s'expliquerait par la ressemblance des paysages de Montebello avec ceux de la municipalité du même nom en Lombardie (Italie). Par ailleurs, on retrouve à Montebello le château Montebello, qui serait l'un des plus vastes édifices en bois rond du monde.

Le nom des habitants de l'endroit est Montebellois, Montebelloise.

Rouge, Petite rivière

La Petite rivière Rouge mesure environ 45 kilomètres de longueur. Elle prend sa source au lac des Plages et se jette dans la rivière de la Petite Nation.

Kinonge, Rivière

La tumultueuse rivière Kinonge coule sur quelque 25 kilomètres, dans un lit très étroit. Elle prend sa source dans le lac Papineau et se jette dans la rivière des Outaouais à moins d e deux kilomètres à l'est de Montebello. Le toponyme Kinonge vient de l'algonquin qui signifie «brochet». Il y a aussi la Petite rivière Kinonge qui coule à quelques kilomètres à l'est de la rivière ainsi que la rivière Kinonge Ouest qui coule plus à l'ouest. La rivière Kinonge est également connue sous les noms de Rivière Saumon et Salmon River.

Fassett

La municipalité de Fassett est située à proximité de la rivière des Outaouais. Elle porte le nom de Fasset depuis le 17 mars 1951. Ce toponyme honore S. Jonathan Fassett, président de la Fassett Lumber Co. fondée en 1905, dont les immenses scieries ont donné naissance à la paroisse religieuse de Saint-Fidèle-de-Fassett, érigée canoniquement le 6 mai 1913. Avant le 17 mars 1951, la municipalité de paroisse était connue sous le nom de Notre-Dame-de-Bonsecours-de-la-Petite-Nation, et avait été érigée en 1845. Avec son érection de plein droit en 1855, la municipalité de paroisse a été connue sous le nom de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Elle tirait son appellation de la paroisse religieuse connue sous ce même nom. Elle avait été érigée canoniquement le 26 septembre 1831 et civilement le 30 mars 1883.

Les habitants de la municipalité ont retenu l'appellation Fassettois, oises.

Notre-Dame-de-Bon-Secours-Partie-Nord

La paroisse religieuse de Notre-Dame-de-Bon-Secours est fière de son titre la désignant comme le berceau de la seigneurie de La Petite-Nation. À vrai dire, comme la construction de la première chapelle date de 1821, ce fut l'un des premiers lieux de rassemblement des censitaires de la seigneurie. À la suite de nombreuses démarches de Louis-Joseph Papineau, la paroisse est érigée canoniquement le 26 septembre 1831 et civilement le 30 mars 1883. Quant à la municipalité, elle est érigée le 1[er] juillet 1845. C'est à partir de cette entité municipale que se sont détachées les 24 municipalités de l'ancienne seigneurie de La Petite-Nation. La municipalité de paroisse de Notre-Dame-de-Bon-Secours-Partie-Nord est l'une de ces municipalités issues de la municipalité originale, érigée le 7 mars 1918.

Le gentilé de l'endroit est Bonsecouréen, enne.

Papineau, Lac

C'est en souvenir de la famille Papineau, plus particulièrement de Louis-Joseph (1786-1871), orateur célèbre et chef des patriotes de 1837, que l'on nomme ce lac sous cette appellation. Il est situé dans la division de recensement de Papineau qui englobe l'ancienne seigneurie de La Petite-Nation.

Conclusion

Ce périple toponymique nous a conduit de la Mauricie jusqu'aux confins de l'Outaouais, à la hauteur de Rapides-des-Joachims. Chacun des parcours a été l'occasion de découvrir un peu plus, nous l'espérons, l'aspect culturel, historique et géographique de ces régions du Québec à travers la toponymie. Souvent le nom de lieu nous permet de revoir une multitude de faits, d'événements et de personnages qui, à tout instant, ont marqué l'évolution du Québec.

Se retrouvant en des lieux principalement développés au XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle, nous voyons défiler les curés Labelle et Brassard, les Chapleau, Mercier, Wright . . . À travers ces hommes se sont joints des personnages plus anonymes tels Zéphir Laflèche, Patrick Farrell, maître de poste, Martin O'Malley, un pionnier de l'Outaouais, Patrick Grece, marchand général et plusieurs autres. Tous et chacun ont collaboré, selon leurs moyens, au développement de leur région respective.

Dans le prolongement de cette préoccupation, la toponymie amérindienne nous a donné l'occasion de comprendre davantage les liens étroits qui unissent les Amérindiens et leur territoire. Qu'il nous suffise de répéter les noms Matawin, signifiant «la décharge des eaux» ou «rencontre des eaux», Piscatosine, «resseré entre les roches», Pythonga, «il y a long de sable», pour s'en convaincre.

Comme vous l'avez constaté, nous avons principalement insisté sur les entités administratives, les réseaux hydrographiques et quelques entités topographiques. L'information se voulait brève, mais suffisante pour permettre une bonne appréciation des lieux au niveau de leur dénomination. Nous osons espérer que cette lecture vous aura procuré quelques découvertes agréables et nous invitons les lecteurs à nous transmettre toute information susceptible d'explorer de nouvelles avenues dans l'interprétation du sens et de l'origine des toponymes présentés.

Bibliographie

Ouvrages, périodiques, journaux et autres documents

ASSINIWI, Bernard. **Lexique des noms indiens en Amérique**. Montréal, Leméac, 1973. 2 volumes.

ASSOCIATION TOURISTIQUE DES LAURENTIDES. **Guide touristique des Laurentides**. Montréal. Desclez, 1981. 413 pages (collection Guide Desclez).

AUCLAIR, Élie-Joseph. **Saint-Jérôme de Terrebonne**. Saint-Jérôme, Imp. Labelle, 1934. 326 pages.

BACON, René, o.f.m. **Saint-Prosper de Champlain. Les années de fondation, 1845-1855**. Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1981. 160 pages.

BARBEZIEUX, Alexis de. **Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa**. Ottawa, La Compagnie d'imprimerie d'Ottawa, 1897. Volumes 1-3,609 pages; volume 4, 485 pages.

BARIBEAU, Claude. **La seigneurie de la Petite-Nation 1801-1854. Le rôle économique et social du seigneur**. Ottawa, Éditions Asticou, 1983. 166 pages.

BERTRAND, Lionel et Pauline Ouimet-Charron. **La Seigneurie de Blainville après 300 ans**. Sainte-Thérèse, Éd. Thérèse-de-Blainville, 1983. 52 pages. (coll. Thérèse-de-Blainville).

BIRON, Hector. **Sainte-Monique des Deux-Montagnes: la paroisse qui meurt centenaire (1870-1970)**. Sainte-Monique, 1970. 182 pages.

BIRON, J.-Édouard et Maurice Loranger. **125 ans de régime municipal au Cap-de-la-Madeleine**. Société d'histoire du Cap-de-la-Madeleine, 1981. 66 pages.

BLANCHARD, Raoul. **Les études canadiennes**. Montréal, Beauchemin, 1947-1954. 5 volumes.

BOILEAU, Gilles. **Almanach historique des Deux-Montagnes**. Saint-Eustache, Messier et Perron, 1981. 233 pages.

BOND, C. C. J. **Le pays de l'Outaouais**. Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1968. 210 pages.

BOUCHARD, Serge. **Mémoires d'un simple missionnaire, le père Joseph-Étienne Guinard, o.m.i., 1864-1965**. Québec, ministère des Affaires culturelles, 1980. 229 pages.

BOUCHETTE, Joseph. **Description topographique de la Province du Bas-Canada avec des remarques sur le Haut-Canada et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique**. Londres, W. Faden, 1815. (réédition 1978). 644 pages.

_____ **A Topographical Dictionary of the Province of Lower Canada**. London, Longman, 1832. 358 pages.

BOUTET, Edgar. **Le bon vieux temps a Hull. Notes historiques sur l'Outaouais classées et réunies par la Société historique de l'Ouest du Québec**. Hull, Editions Gauvin, 1971. 2 volumes.

BRAULT, Ernest. **Chute-St-Philippe 1933-1983**. S.l., n.e., 1983. 35 pages.

BRAULT, Lucien. **Histoire de la Pointe-Gatineau 1807-1947**. Montreal, Ecole industrielle des Sourds-Muets, 1948. 182 pages.

_____ **Hull 1800-1950**. Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1950. 262 pages.

BUIES, Arthur. **L'Outaouais supérieur**. Québec, C. Darveau, 1889. 311 pages.

CADEN, José. **L'an 1 de Shawinigan (mai 1901-mai 1902)**. Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1961. 139 pages.

CAMPBELL, Frank W. **Canada Post Offices 1755-1895**. Lawrence, Massachusetts, Quaterman Publications Inc., 1972. 191 pages.

CARON, Diane. **Les postes de traite de fourrure sur la Côte-Nord et dans l'Outaouais**. Québec, ministère des Affaires culturelles, 1984. 150 pages.

CARON, Ivanhoé. Les noms géographiques de la rivière Ottawa en 1686. **Bulletin de la Société géographique de Québec**, volume XI, n° 1, 1917. Pages 4-10.

CARON, Napoléon. **Deux voyages sur le Saint-Maurice**. Trois-Rivières, Ayotte, s.d. 322 pages.

_____ L'origine du mot Chawinigane. **Bulletin des recherches historiques**, volume IV, déc. 1898, Pages 367-368.

_____ et F.-L. Désaulniers. **Histoire de la paroisse d'Yamachiche**. Trois-Rivières, P.-V. Ayotte, 1982. 300 pages.

CASAUBON, Jacques. **Histoire de la paroisse Saint-Joseph de Maskinongé, 1700-1982**. S.l., 1982. 548 pages.

CHAMBERLAND, Michel. **Histoire de Montebello, 1815-1928**. Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1929. 410 pages.

_____ **Histoire de Notre-Dame des Sept Douleurs de Grenville, P.Q.** Montréal, s.é., 1931. 310 pages.

CHARLAND, Thomas-M. **Les Abénakis d'Odanak, (1675-1937)**. Montréal, Éditions du Lévrier, 1964. 368 pages.

CINQ-MARS, Ernerst-E. **Hull: son origine, ses progrès, son avenir**. . . Hull, Bérubé & Frères, 1908. 180 pages.

CLOUTIER, Michel. **Si St-Mathieu m'était conté, histoire d'un village qui en dit long, 1850-1948**. Shawinigan, Presses de publicité Paquet, 1983. 296 pages.

CLERMONT, Normand. **Ma femme, ma hache et mon couteau croche. Deux siècles d'histoire à Weymontachie**. Québec, ministère des Affaires culturelles, 1977. 144 pages. (Cultures amérindiennes).

CLOUTIER, Prosper-Victor-Léandre. **Histoire de la paroisse de Champlain**. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1915-1917. 2 volumes.

COMITÉ DES FÊTES. **Album Souvenir du centenaire de Saint-Janvier**. Saint-Janvier, s.d., n.é. 111 pages.

COMMISSION DE GÉOGRAPHIE. **Toponymie des principaux reliefs du Québec**. Québec, Éditeur officiel, 1971. 72 pages. (Étude toponymique, 4 (nouvelle série).

COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE. **Région de la capitale nationale. Quelques noms de lieux**. Ottawa, s.é, 1976. 21 pages.

CORNEZ, Germaine. **Une vill naquit: Saint-Jérôme de 1821 à 1880**. Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1973. 191 pages.

_____ **Une ville grandit. Saint-Jérôme de 1881 à 1974**. Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1977. 292 pages.

COURVILLE, Serge. **Origine et évolution des campagnes dans le comté des Deux-Montagnes**. Montréal, Université de Montréal, Département de géographie, (mémoire de maîtrise), 1973. 209 pages.

Couture, Yvon-H. **Lexique français-algonquin**. Val-d'Or, Éditions Hyperborie, 1982. 102 pages. (collection Racines amérindiennes).

DAUZAT, Albert. **Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France**. Édition revue et augmentée par Thérèse Morlet. Paris, Larousse, 1970. 626 pages.

DECARUFEL, Daniel et Ovide Sicard. **Notes sur la paroisse de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, comté Champlain, P.Q.** Trois-Rivières, éd. de Carufel, 1907. 241 pages.

DESBOIS, Paul. Noms géographiques. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**, volume 7, n° 4, juillet-août 1913, pages 215-223; volume 7, n° 5, septembre-octobre 1913. pages 285-291.

DESCHAMPS, Clément-E. **Municipalités et paroisses dans la Province de Québec**. Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1896. 1295 pages.

DÉSILETS, Andrée. **Louis-Rodrigue Masson: un seigneur sans titres**. Montréal, Boréal Express, 1985. 158 pages.

DESSUREAULT-DESCOTEAUX, Aurore. **St-Narcisse. Histoire du Troisième rang; «en suivant les roulières»**. S.l., n.é., 1982. 246 pages.

DRAPEAU, Julien. **Histoire juridique des municipalités du Québec**. Québec, ministère des Affaires municipales, s.d., 5 cahiers. Manuscrit conservé au ministère des Affaires municipales et à la Commission de toponymie.

DUNN, Guillaume. **Les forts de l'Outaouais**. Montréal, Éditions du Jour, 1975. 162 pages.

DUPONT, Monique et Michel Bronsard. **Saint-Louis-de-France, 1904-1979**. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1979. 241 pages.

ÉDITIONS DE LA PETITE-NATION. **Le guide 82, la vallée de la Petite-Nation**. S.l., Éditions de la Petite-Nation, 1982.

EN COLLABORATION. **Sainte-Scholastique: 150 ans (1825-1975): 150 ans d'histoire locale . . . avant Mirabel**. Sainte-Scholastique, s.é., 1975. 71 pages.

_____ **Centenaire de l'église (1880-1980)**. Saint-Joseph-du-Lac, s.é., 1980. 18 pages.

_____ **Itinéraire toponymique du Saint-Laurent: ses rives et ses îles**. Québec. Commission de toponymie, 1984. 451 pages. (Collection Études et recherches toponymiques, 9).

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DE CANOT-CAMPING Inc. **Rivières et lacs canotables du Québec**. Montréal, Éditions de l'Homme, 1982.

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DE CANOT-CAYAK. **Guide des rivières du Québec**. Montréal, Éditions du Jour, 1973. 286 pages.

FILTEAU, Gérard. **L'épopée de Shawinigan**. Shawinigan Falls, Guertin et Gignac, 1944. 427 pages.

FILION, Mario. **Une histoire des Pays-d'en-Haut**. Saint-Sauveur-des-Monts, Société d'histoire des Pays-d'en-Haut / CIRCA Enr. 59 pages.

FOLEY, Jean-Paul. **Batiscan s'érige**. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1981. 93 pages.

FOURNIER, Rodolphe. **Lieux et monuments historiques de l'Ouest du Québec et d'Ottawa**. Montréal, Éditions Paulines, 1982. 307 pages.

GARD, Anson A. **Pionners of the Upper Ottawa and the humors of the Valley**. Ottawa, Emerson Press, 1907. 318 pages.

GÉLINAS, Cécile et Jacqueline Trahan. **1855-1980. 125e anniversaire de l'église, 1850-1980, 130e anniversaire de la paroisse Saint-Sévère**. S.l., Comité des fêtes, 1980. 68 pages.

GÉLINAS, Jean-Paul. **Notre-Dame-de-Montauban a cent ans. Chronique des faits les plus beaux**. Québec, Éditions du Centenaire, 1975. 553 pages.

GÉLINAS-HÉROUX, Marie-Berthe. **Expos d'hier et d'aujourd'hui 1883-1983**. Sherbrooke, Les Albums Souvenirs québécois, 1983. 279 pages.

GRIGNON, Edmond. **Album historique publié à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de la paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts, 1861-1911**. Montréal, Co. Publ. Commerciale, 1912. 232 pages.

GUINARD, Joseph-Étienne. **Les noms indiens de mon pays. Leur signification, leur histoire**. Montréal, Éditions du Rayonnement, 1960. 198 pages.

HARDY, René, Alain Gamelin et Carmen Rousseau. **La Mauricie et les Bois-Francs. Chronologie: 1850-1950**. Cahier n° 1, Groupe de recherche sur la Mauricie, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1979. 151 pages.

HARDY, René, Normand Séguin et al. **L'exploitation forestière en Mauricie. Dossier statistique: 1850-1930**. Cahier n° 4, Groupe de recherche sur la Mauricie. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières.

HARDY, René et Normand Séguin. **Forêt et Société en Mauricie. La formation de la région de Trois-Rivières 1830-1930**. Montréal, Boréal Express / Musée national de l'Homme, 1984. 222 pages.

HARDY, René, Guy Trépanier et Jacques Belleau. **La Mauricie et les Bois-Francs. Inventaire bibliographique 1760-1975**. Montréal, Boréal Express, 1977. 399 pages.

Histoire de la paroisse Saint-François-Xavier-de-Batiscan, 1684-1984. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1984. 498 pages.

Histoire de Saint-Tite, 1833-1984. Saint-Tite, Éditions Souvenance Inc, 1984. 470 pages.

Histoire de la paroisse de Saint-Maurice, comté de Champlain, **Bulletin des recherches historiques**, Comté de Champlain, volume XXXV, n° 5, mai 1929 pages 292-304; volume XXXV, n° 6, juin 1929, pages 336-347.

KENNEDY, C.C. **The Upper Ottawa Valley**. Pembroke, Renfrew County Council, 1970.

LAGRANGE, Richard. **De la Chute aux Iroquois à Labelle, 1880-1980**. La Salle, Éd. Hurtubise HMH, 1980. 373 pages.

_____ **La Vallée de la Rouge -circuit patrimonial de la Conception au Lac Saguay**, s.l., Société du patrimoine de la Vallée de La Rouge, 1981. 60 pages.

_____ et Serge Laurin. **Bibliographie des Laurentides**. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985. 370 pages. (Documents de recherche, 7).

LANDRY, Léo-Paul. **Notre-Dame-du-Mont-Carmel, 1859-1984**. Sherbrooke, Les albums souvenirs québécois, 1985. 480 pages.

LANTHIER, Lucie et Alain Gamelin. **L'industrialisation de la Mauricie, dossier statistique et chronologique 1870-1975**. Cahier n° 6, Groupe de recherche sur la Mauricie. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1981. 489 pages.

LANGEVIN-LACROIX, Edmond. **Histoire de la paroisse de Sainte-Adèle**. Montréal, Dugas, 1927. 153 pages.

LANOUE, François. **Joliette-De Lanaudière: fragments d'histoire**. Saint-Alexis, s.d., 1977. 179 pages.

LAPIERRE, André. **Toponymie française en Ontario**. Montréal, Éditions Études vivantes, 1981. 120 pages. (Collection l'Ontario français).

LAPOINTE, Pierre-Louis (Éditeur). **Actes du colloque sur l'identité régionale de l'Outaouais**. Hull, Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais, 1981.

LAROCHELLE, Fabien. **Shawinigan depuis 75 ans (1900-1975)**. Shawinigan, Hôtel de ville, 1976. 747 pages.

LAVERDIÈRE, Camille. **Les noms de lieux en usage dans la région couverte par la feuille de Ste-Agathe (31 J/5E) de la carte topographique au 125 000e**. Département de géographie, Université de Montréal, 1963. 196 pages. Rapport transmis à la Commission de géographie du gouvernement du Québec.

L'ÉCHO DU NORD. **Les 75 ans de la Compagnie de Papier Rolland, 1882-1957, 22 mai 1957**. s.l., n.é., n.d. 48 pages.

LESAGE,Germain. **Histoire de Louiseville, 1665-1960**. Louiseville, Presbytère de Louiseville, 1961. 450 pages.

LÉVESQUE, Robert et Robert Migner. **Le curé Labelle, le colonisateur, le politicien, la légende**. Montréal, La Presse, 1979. 203 pages. (Coll. Jadis et Naguère).

MAGNAN, Hormisdas. **Monographies paroissiales, esquisses des paroisses de colonisation de la province de Québec**. Québec. Département de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1913. 238 pages.

_____ **Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la Province de Québec**. Arthabaska, Imprimerie d'Arthabaska inc., 1925. 738 pages.

MARCHAND, Jean-René et al.. **Une ville du nord. Sainte-Thècle, cent ans d'histoire, 1874-1974**. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1974. 229 pages.

MASSICOTTE, Édouard-Zotique. Saint-Narcisse-de-Champlain. **Bulletin des recherches historiques**, vol. II, mai 1896. page 65.

MASSICOTTE-TRÉPANIER, Janine. **Saint-Stanislas à l'époque de l'érection canonique, 1808-1833**. Tome 3. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1985. 100 pages. (Coll. Historique locale).

MCLEOD, Pierre. Saint-Prosper-de-Champlain. **Bulletin des recherches historiques**, vol. III, nov. 1897, page 161.

MESSIER, Hélène et al. **Grand-Mère rétro**. Projet jeunesse Canada au travail dactylographié, 1978.

MÉTHOT, Louis-Paul. **Album souvenir, Saint-Narcisse de Champlain, 1804-1854-1954**. Comité d'organisation des fêtes du centenaire, 1954. 696 pages.

MONTIGNY, Benjamin-Antoine de. **La colonisation: le Nord de Montréal ou la région de Labelle**. Montréal, Beauchemin et Fils, 1895. 350 pages.

MORISSONNEAU, Christian. **Le langage géographique de Cartier et de Champlain. Choronymie, vocabulaire et perception**. Avec la collaboration de Henri Dorion. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978. 230 pages. (Collection «Choronoma, 7»).

_____ et collaborateurs. **Guide de Lanaudière**. Joliette, Conseil régional de la culture de Lanaudière, 1985. 327 pages.

MORSE, Éric W. **Les routes des voyageurs: hier et aujourd'hui**. Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969.

NIDAS, Léo. Carion et Carillon. **Bulletin des recherches historiques**, volume 35, n° 9, sept. 1929. page 534.

PARÉ, Pierre et collaborateurs. **La toponymie des Abénaquis**. Québec, Commission de toponymie, 1985. 98 pages (Dossier toponymique 20).

La paroisse de Sainte-Thècle, comté Champlain, **Bulletin des recherches historiques**, vol. XXXIV, n° 10, oct. 1928, pages 623-631.

PELLERIN, J.-Alcide. **Yamachiche et son histoire**. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1980. 785 pages.

PERRAS, Jean-Guy. **La saga de Thurso**. Saint-André-Avellin. Les Éditions de la Petite-Nation, 1985. 160 pages.

PLANTE, Herman. **Saint-Justin, Foyer de sérénité rurale**. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1937. 162 pages. (Pages trifluviennes, série A, n° 19).

PLOURDE, Amanda. **Notes historiques sur la paroisse de Saint-Léon-le-Grand**. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1916. 91 pages.

POIRIER, Jean. Hull. Origine de, in **Le toponyme**, vol. 2, n° 3, septembre 1984.

QUÉBEC (Province de). Ministère de l'Industrie et du Commerce. **Le comté de Joliette; inventaire économique 1957**. Québec, 1958. 199 pages.

QUÉBEC (Province de). Ministère de l'Industrie et du Commerce. **Inventaire des ressources naturelles (Argenteuil, Labelle, Pontiac)**. Québec.

RAYBURN, Alan. **Geographical Names of Renfrew County**. Geographical Branch, Ottawa, Department of Energy, Mines and Ressources, 1967. 74 pages.

RODIER, Renée et Francine L. Girouard. **Nominingue 1883. . . 1983**. Lac-Nominingue, Comité des Fêtes du Centenaire de Nominingue, 1983. 417 pages.

ROSSIGNOL, Léopold. **Histoire documentaire de Hull 1792-1900**. Ottawa, Université d'Ottawa, 1941. 300 pages (mémoire de maîtrise).

ROUILLARD, Eugène. Les baies de la Province de Québec. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**, volume 10, n° 4, juillet-août 1916. Pages 231-241.

_____ Une nomenclature géographique. Les nouveaux noms géographiques de l'Abitibi et du comté de Pontiac. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**, volume 6, n°3, mai-juin 1912. Pages 156-164.

_____ Les îles de la Province de Québec. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**, volume 10, n° 1 janvier-février 1916, pages 23-33; volume 10, n° 2, mars-avril 1916. Pages 105-115.

_____ Les noms géographiques. **Bulletin de la Société de géographie de Québec**, volume 15, n° 2, mars-avril 1921, pages 102-107; volume 15, n° 3, mai-juin 1921, pages 166-170.

ROY, Anastase. **Maniwaki et la vallée de la Gatineau**. Ottawa, Le Droit, 1933. 259 pages.

ROY, Jean, Daniel Robert et Louise Verreault-Roy. **Les populations municipales et paroissiales de la Mauricie. Dossier statistique: 1850-1971**. Groupe de recherche sur la Mauricie. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1980. 236 pages.

ROY, Pierre-Georges. **Les noms géographiques de la Province de Québec**. Lévis, s.é., 1906. 514 pages.

_____ Saint-Élie-de-Canton. **Bulletin des recherches historiques**, vol. IV, mars 1898. Page 65.

SAINT-AMAND, Roland. **Les Laurentides batiscanaises: une géographie de l'exploitation des ressources naturelles**. Université Laval, 1969. 308 pages. (mémoire de maîtrise, géographie).

SAINT-AMOUR, Jean-Pierre. **L'Outaouais québécois, Guide de recherche et bibliographie sélective**. Québec, P.U.Q., 1978. 118 pages.

Saint-Stanislas, 1833-1983. Comité de l'album souvenir des fêtes du 150e anniversaire de l'érection canonique, 1983. 280 pages.

SOCIÉTÉ D'AMÉNAGEMENT DE L'OUTAOUAIS. **Parchemin de l'Outaouais québécois, Guide touristique**. S.l., s.é., 1981.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE DEUX-MONTAGNES. **Cahiers d'histoire de Deux-Montagnes**. Saint-Eustache, Société d'histoire de Deux-Montagnes, 1978-1984.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DES PAYS-D'EN-HAUT. **Cahiers d'histoire, 1979-1985**

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SAINTE-THÉRÈSE-DE-BLAINVILLE. **Cahiers historiques: histoire de Sainte-Thérèse**.

Sainte-Thérèse. La voie des Mille-Îles (réimpression en 1982). 359 pages.

Souvenances, Histoire du fief et de la paroisse de St-Étienne-des-Grès depuis 1673. S.l., n.é., 1984. 397 pages.

SOUCY, Danielle. **La vallée de la Diable de la hache aux canons à neige**. S.l, n.é., 1983. 112 pages.

TACHÉ, Louis et al. **Le nord de l'Outaouais, Manuel-Répertoire d'histoire et de géographie régionales**. Ottawa, Le Droit, 1938. 396 pages.

TALUSIER, E. (pseud.). **Autour du clocher natal. Notes historiques sur la paroisse de Saint-Prosper, Comté Champlain**. Trois-Rivières, Vanasse & Lefrançois, 1909. 323 pages.

THÉRIAULT, Yvette et al. **Le village de Templeton (1920-1950) et le grand Gatineau**. Gatineau, Ville de Gatineau, 1980. 48 pages.

THOMAS, Cyrus. **History of the counties of Argenteuil, Qué., and Prescott, Ont., from the earliest settlement to the present**. Montréal, John Lovell, 1896. 665 pages.

TRÉPANIER, Guy. **Économie, population et mobilité géographique en milieu rural: la paroisse Sainte-Flore en Mauricie, 1860-1901**. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983. 126 pages. (Mémoire de maîtrise en Études québécoises).

VERREAULT-ROY, Louise. **Répertoire cartographique de la Mauricie 1800-1950**. Cahier n° 5, Groupe de recherche sur la Mauricie. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1981. 246 pages.

VINCENT-TEHARIOLINA, Marguerite. **La nation huronne, son histoire, sa culture, son esprit**. Québec, Éditions du Pélican, 1984. 507 pages.

VOORHIS, Ernest. **Historic Forts and Trading Posts of the French regime and of the English Fur Trading Companies**. Ottawa. Department of Interior, 1930. 188 pages.

VREN, Philip Ernest. **The Historical geography of the St. Maurice Valley with special reference to urban occupance**. (Mémoire de maîtrise ès arts). Université McGill, 1949. 133 pages.

WENTWORTH. **Album-souvenir du centenaire de la paroisse de Saint-Michel de Wentworth (avec notes historiques), 1884-1984**. S.l., n.é. 101 pages.

WINTERBERG, W.D. Early Names of the Ottawa River. **Mémoire de la Société royale du Canada**, 3e série, volume 32 (section 2), 1938, pages 97-105.

INDEX

	Page
Abercromby, Rivière	104
Achigan, Rivière de l'	73
Aigle, Rivière de l'	146
Aldfield	142
Alleyn-et-Cawood	144
Allumettes, Île aux	135
Alonzo-Wright, Pont	140
Amherst	98
Ange-Gardien	153
Anticogamac, Lac	34
Antoine-Labelle	114
Aquilon, Mont	76
Archambault	78
Archambault, Lac	78
Argenteuil	91
Argile, Lac de l'	120
Arundel	98
Avoca	97
Aylmer	130
Baie-de-Shawinigan	32
Barkmere	99
Barrière, Lac	148
Baskatong, Réservoir	147
Bataille, Lac	153
Batiscan, Rivière	20
Beauchamp, Lac	152
Beaux-Rivages	116
Bell, Chute	97
Bellefeuille	105
Berthierville	64
Bevin, Lac	98
Blainville	91
Blanche, Rivière	153
Blue Sea	145
Bois-Franc	146
Boucher	40
Bouchette	145
Bouchette, Lac	149
Bournival	53
Bout-du-Monde	54
Bowman	120
Brasserie, Ruisseau de la	128
Brébeuf	111
Breckenridge	131
Bristol	132
Bronson, Île	148
Brownsburg	96
Bryson	133
Buckingham	121
Cabonga, Réservoir	148
Cadieux, Parc	134
Calumet	93
Calvaire, Montagne du	53
Camatose, Lac	148
Cameron, Lac	145
Camp-Bouchard	90
Camp-Fortune	141
Campbell's Bay	134
Canard Blanc, Île du	155
Cap-de-la-Madeleine	18
Carignan	41
Carillon	93
Cartier-Macdonald, Pont	128
Cascades	142
Castor Blanc, Rapides du	146
Cayamant, Lac	144
Champlain	19
Champlain, Pont	130
Chapeau	136
Chapleau	85
Chapleau, Lac	98
Chapleau, Lac	113
Charette	53
Charland, Lac	86
Châteauvert, Lac	47
Chatham	92
Chats, Lac des	131
Chaudières, Chute des	129
Chaudières, Pont des	128
Chelsea	141
Chénéville	155
Chertsey, Lac	77
Chichester	136
Christieville	107
Chute-Saint-Philippe	117
Cinq, Île des	34
Clarendon	132
Cossetteville	26
Coteau-des-Hêtres	92
Coucoucache	46
Coulonge, Rivière	134
Coupée, Montagne	83
Crabtree	75
Croche, Rivière	42
Culbute, Rapides de la	136
D'Ailleboust, Mont	83
D'Autray	64
David, Lac	146

	Page
Davidson	135
De Lanaudière, Mont	66
Déléage	146
Denholm	143
Deschênes, Lac	130
Désert, Rivière	146
Devenyns, Lac	49
Diable, Rivière du	111
Diable, Trou du	129
Dollard-des-Ormeaux, Lac	93
Dorion	144
Dorwin, Chute	77
Draveurs, Pont des	140
Drouin, Lac	78
Duhamel	155
Duhamel, Lac	112
Dumoine, Rivière	137
Egan-Sud	146
Entrelacs	108
Envies, Rivière des	22
Escalier, Réservoir l'	120
Estérel	108
Farmers-Rapids	141
Farrellton	143
Fassett	158
Fées, Lac des	129
Ferme-Neuve	118
Fitzpatrick	42
Flamand, Lac	46
Forbes, Lac	85
Fort-Coulonge	134
Fort-William	136
Fous, Ruisseau des	25
Franchère, Lac	117
Francheville	18
Gagnon, Lac	156
Garneau	26
Gatineau	152
Gatineau, Parc de la	140
Gatineau, Rivière	140
Gens de Terre, Baie	148
Gérin	56
Gore	100
Gouin, Îles	148
Gouin, Réservoir	48
Gracefield	144
Grand Calumet, Île du	133
Grand-Mère	35
Grand-Remous	147
Grande-Anse	40
Grande Presqu'île, La	157
Grandes Chutes, Les	120
Grenville	93
Grosbois, Rivière	40
Harrington	97
Haute-Mauricie	41
Hector-Héroux, Anse	39
Hérouxville	26
Hervey-Jonction	23
Huberdeau	99
Hull	127
Hunterstown	54
Interprovincial, Pont	128
Ivry-sur-le-Lac	110
Jamet, Lac	115
Joliette	68
Journalistes, Lac des	118
Kazabazua, Rivière	143
Kettle, Île	152
Kiamika, Réservoir	117
Kikendatch, Baie	48
Kildare	67
King, Mont	141
Kingsmere	141
Kinonge, Rivière	158
Kiskissink	43
L'Annonciation	114
L'Ascension	115
L'Assomption	72
L'Épiphanie	72
L'Épiphanie	73
L'Outaouais	124
La Bostonnais	42
La Conception	112
La Gabelle, Barrage	31
La Glacière	84
La Macaza	114
La Minerve	113
La Pêche	142
La Plaine	90
La Poterie Inférieur, Lac	49
La Poterie Supérieur, Lac	49
La Rivière-du-Nord	104
La Tuque	41
La Vallée-de-la-Gatineau	143
La Vérendrye, Réserve faunique	148
Labelle	113
Lac-à-la-Tortue	27
Lac-aux-Sables	24
Lac-Carré	110
Lac-des-Écorces	116
Lac-des-Plages	156
Lac-du-Cerf	119
Lac-Édouard	42

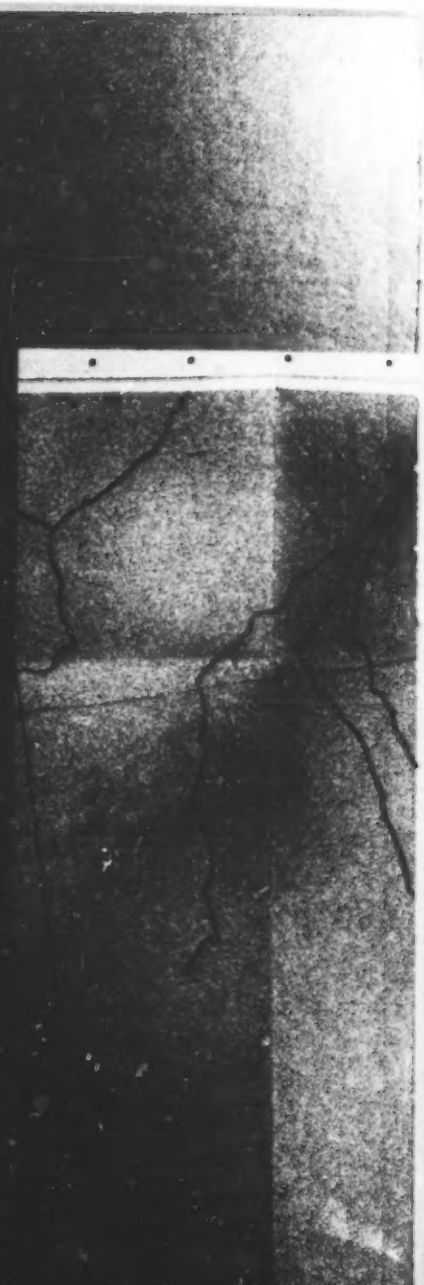
	Page
Lac-Nominingue	115
Lac-Paré	77
Lac-Saguay	116
Lac-Saint-Paul	117
Lac-Sainte-Marie	144
Lac-Simon	155
Lac-Supérieur	111
Lachute	91
Lady-Aberdeen, Pont	140
Ladysmith	132
Laflèche, Caverne	142
Lafontaine	105
Lafrenière, Mont	79
Lakefield	100
Lakeview-Terrasse	130
Laliberté, Lac	47
Lanaudière	60
Langelier	43
Lantier	109
Lard, Rivière au	19
Laurel	97
Laurentides	74
Laurentides	88
Laviolette, Lac	85
Le Bourdais, Rivière	25
Le Haut-Saint-Maurice	41
Le Jeune	23
Leamy, Lac	128
Legault, Presqu'île des	154
Les Dalles	76
Les Laurentides	99
Les Moulins	90
Les Pays-d'en-Haut	100
Les Piles	38
Leslie-Clapham-et-Huddersfield	132
Lièvre, Rivière du	121
Limbour	141
Litchfield	134
Lochaber	153
Lost River	98
Louis-Gill, Lac	49
Louiseville	56
Loutre, Lac à la	132
Low	143
Lucerne	130
Ludger, Lac	109
Lytton	147
Mandeville, Lac	66
Maniwaki	145
Manouane	49
Mansfield-et-Pontefract	134
Marchand	31
Marchand	114
Marie-Lefranc, Lac	113
Martindale	143
Maskinongé	56
Maskinongé, Lac	65
Masson	121
Masson, Lac	108
Mastigouche, Lac	55
Mastigouche, Réserve faunique	85
Matawin, Lac	86
Matawinie	66
Mauricie	14
Mauricie, Parc national de la	34
Mauves, Lac des	113
Mayo	121
McGregor, Lac	143
McLaurin, Baie	152
Meech, Lac	141
Mékinac	39
Mercier, Baie	147
Mercier, Lac	112
Messines	145
Mille-Isles	100
Mirabel	91
Missionnaire, Lac du	23
Mitchinamecus, Réservoir	118
Moïsette-Olier, Baie	27
Mont-Bleu	129
Mont-Laurier	118
Mont-Rolland	107
Mont-Saint-Michel	118
Montcalm	74
Montcalm	99
Montcerf	147
Montebello	158
Montfort	99
Montpellier	155
Moreau	117
Morin-Heights	100
Morrison, Île	136
Mousseau, Lac	142
Mulgrave-et-Derry	121
Mystérieuse, Île	119
Namur	156
New Glasgow	104
Noir, Lac	84
Noire, Rivière	135
Nord, Rivière du	92
Normand, Lac	50
Northfield	144
Norway, Baie	132
Notre-Dame-de-Bon-Secours-Partie-Nord	158

	Page
Notre-Dame-de-la-Merci	78
Notre-Dame-de-la-Paix	156
Notre-Dame-de-la-Salette	120
Notre-Dame-de-Lourdes	82
Notre-Dame-de-Montauban	24
Notre-Dame-de-Pontmain	119
Notre-Dame-des-Prairies	82
Notre-Dame-du-Laus	119
Notre-Dame-du-Mont-Carmel	28
Obedjiwan	48
Oiseau, Rocher à l'	137
Olscamps	40
Ouareau, Rivière	77
Ouimet, Lac	112
Ours, Lac d'	132
Outaouais, Rivière des	126
Pangman, Pic	112
Papineau	153
Papineau, Lac	158
Papineauville	157
Parc-Champlain	130
Parc-Connaught	131
Parc-Glenwood	131
Parent	48
Paugan Falls	143
Pêche, Lac à la	34
Perkins	152
Pérodeau, Lac	117
Petawaga, Lac	148
Petite Nation, Rivière de la	157
Petite Presqu'île, La	157
Philemon, Île	128
Philippe-Morel, Mont	79
Philomène, Baie	147
Picanoc, Rivière	144
Pied-de-l'Île, Le	136
Piedmont	107
Pierre-Paul, Lac	25
Pierron, Lac	115
Pincebec	55
Pink, Lac	10
Piscatosine, Lac	118
Plaisance	154
Pointe-au-Chêne	94
Pointe-du-Lac	52
Pointe-Gatineau	152
Poisson Blanc, Lac du	119
Poltimore	120
Ponsonby	156
Pontbriand, Lac	77
Pontiac	131
Pontiac	132

	Page
Pope, Lac	146
Portage-du-Fort	133
Portage, Pont du	128
Prendergast, Lac à	132
Preston	155
Prévost	106
Prince-de-Galles, Pont	129
Provost	84
Pythonga, Lac	146
Queen's Park	131
Quyon	131
Rabbin-Stern, Mont du	110
Radnor	34
Rapides-des-Joachims	137
Rawdon	76
Remic, Rapides	130
Renversy	54
Ripon	154
Rivière-aux-Rats	40
Rivière-Matawin	39
Rivington	97
Roberge, Lac	23
Rocher Fendu, Chenal du	133
Rouge-Matawin, Réserve faunique	115
Rouge, Petite rivière	158
Rouge, Pont	134
Rouge, Rivière	94
Roussin, Île à	158
Ruban, Rivière	48
Sable, Baie au	147
Sables, Lac des	109
Sables, Réservoir aux	119
Sacacomie, Lac	55
Sacré-Coeur-de-Jésus	75
Saint-Adelphe	22
Saint-Adolphe-d'Howard	100
Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles	119
Saint-Alexis	74
Saint-Alexis-des-Monts	54
Saint-Alphonse-de-Rodriguez	67
Saint-Ambroise-de-Kildare	68
Saint-André-Avellin	156
Saint-André-Est	92
Saint-Antoine	104
Saint-Barnabé	53
Saint-Barthélemy	64
Saint-Boniface-de-Shawinigan	32
Saint-Calixte	76
Saint-Charles-Borromée	75
Saint-Charles-de-Mandeville	66
Saint-Cléophas	83
Saint-Colomban	106

	Page
Saint-Côme	67
Saint-Cuthbert	64
Saint-Damien	66
Saint-Didace	66
Saint-Donat	78
Saint-Édouard-de-Maskinongé	55
Saint-Élie	53
Saint-Esprit	74
Saint-Étienne-des-Grès	31
Saint-Faustin	110
Saint-Félix-de-Valois	83
Saint-Gabriel	65
Saint-Gabriel-de-Brandon	65
Saint-Georges	27
Saint-Gérard-des-Laurentides	33
Saint-Gérard-Majella	72
Saint-Guillaume-Nord	85
Saint-Hippolyte	106
Saint-Jacques (village et paroisse)	74
Saint-Jean-de-Matha	84
Saint-Jean-des-Piles	35
Saint-Jérôme	105
Saint-Joseph-de-Maskinongé	56
Saint-Jovite	111
Saint-Justin	56
Saint-Léon-le-Grand	52
Saint-Liguori	77
Saint-Lin	73
Saint-Louis-de-France	18
Saint-Luc	19
Saint-Mathieu	33
Saint-Maurice	19
Saint-Maurice, Réserve faunique du	49
Saint-Maurice, Rivière	30
Saint-Michel-de-Wentworth	96
Saint-Michel-des-Saints	84
Saint-Michel-des-Vieilles-Forges	31
Saint-Narcisse	20
Saint-Norbert	65
Saint-Paul	72
Saint-Paulin	53
Saint-Pierre	75
Saint-Pierre-de-Wakefield	142
Saint-Prosper	21
Saint-Roch-de-l'Achigan	73
Saint-Roch-Ouest	73
Saint-Sauveur	106
Saint-Sévère	52
Saint-Séverin	25
Saint-Sixte	154
Saint-Stanislas	21
Saint-Thomas	82
Saint-Thomas-de-Caxton	53
Saint-Tite	25
Saint-Viateur	64
Saint-Zénon	84
Sainte-Adèle	107
Sainte-Agathe-des-Monts	109
Sainte-Angèle	55
Sainte-Angélique	157
Sainte-Anne-des-Lacs	107
Sainte-Anne-des-Plaines	90
Sainte-Anne-du-Lac	118
Sainte-Béatrix	67
Sainte-Élisabeth	82
Sainte-Émélie-de-l'Énergie	67
Sainte-Flore	34
Sainte-Geneviève-de-Batiscan	20
Sainte-Julienne	76
Sainte-Lucie-des-Laurentides	104
Sainte-Marcelline-de-Kildare	68
Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson	108
Sainte-Marie-Salomée	75
Sainte-Mélanie	83
Sainte-Sophie	104
Sainte-Thècle	22
Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau	145
Sainte-Ursule	55
Sainte-Véronique	116
Sanmaur	47
Scroggie, Mont	109
Seize Îles, Lac des	99
Serpent, Rivière	148
Shawbridge	106
Shawinigan	32
Shawinigan-Sud	27
Shawville	135
Sheen-Esher-Aberdeen-et-Malakoff	136
Sincennes	49
Sir-Wilfrid, Mont	118
Sucrerie, Lac de la	114
Suffolk-et-Addington	156
Tapani, Lac	118
Taureau, Réservoir	85
Tellier, Lac	79
Templeton	152
Terry-Fox, Pont	135
Tête-de-l'Île, La	136
Thérèse-De Blainville	90
Thorne	92
Thurso	154
Tibériade, Lac	116
Tomasine, Rivière	147
Touraine	140

	Page
Tremblant, Mont	112
Trois-Rivières	30
Val-Barrette	116
Val-David	109
Val-des-Bois	120
Val-des-Lacs	110
Val-des-Monts	153
Val-Morin	108
Van Bruyssel	43
Vaucluse	72
Vermillon, Rivière	46
Vinoy	154
Wakefield	142
Waltham-et-Bryson	135
Wapizagonke, Lac	34
Waskéga, Baie de	148
Wentworth	96
Weymontachie	46
William-Henry, Lac	97
Windigo, Rivière	46
Wright	144
Yamachiche	52
Yvette-Naubert, Île	129



Dans la même collection

Origine et formation de la toponymie de l'archipel de Mingan,
Études et recherches toponymiques, 1, 1er trimestre 1981

Itinéraire toponymique du chemin du Roy Québec-Montréal,
Études et recherches toponymiques, 2, 2e trimestre 1981

Regards sur les noms de lieux,
Études et recherches toponymiques, 3, 3e trimestre 1982

Itinéraire toponymique "De Québec en Charlevoix",
Études et recherches toponymiques, 4, 2e trimestre 1983

Itinéraire toponymique du Saguenay – Lac-Saint-Jean,
Études et recherches toponymiques, 5, 2e trimestre 1983

Apport de la toponymie ancienne aux études sur le français québécois et nord-américain,
Études et recherches toponymiques, 6, 4e trimestre 1983

Les noms de rues de Sherbrooke (1825-1980),
Études et recherches toponymiques, 7, 1er trimestre 1984

Itinéraire toponymique de l'Abitibi-Témiscamingue,
Études et recherches toponymiques, 8, 2e trimestre 1984

Itinéraire toponymique du Saint-Laurent, ses rives et ses îles,
Études et recherches toponymiques, 9, 2e trimestre 1984

Itinéraire toponymique de la Vallée-du-Richelieu,
Études et recherches toponymiques, 10, 4e trimestre 1984

Gouvernement du Québec
Commission de toponymie